U d'/of OTTAWA
39003002455342

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/theatrecomplet04feui

THÉATRE COMPLET

DE

OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

IV

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

D'OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Format grand in-18

LES AMOURS DE PHILIPPE	1 vol.
BELLAH	1 —
LE DIVORCE DE JULIETTE	1 —
HISTOIRE DE SIBYLLE	1 —
HISTOIRE D'UNE PARISIENNE	1 —
HONNEUR D'ARTISTE	1 —
LE JOURNAL D'UNE FEMME	1 —
JULIA DE TRÉCŒUR	1 —
UN MARIAGE DANS LE MONDE	1 —
MONSIEUR DE CAMORS	1 —
LA PETITE COMTESSE, LE PARC, ONESTA	1 —
LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE	1 —
SCÈNES ET COMÉDIES	1 —
SCÈNES ET PROVERBES	1 —
LA VEUVE	1 —
LA MORTE	1 —

PARIS. — IMP. P. MOUILLOT, 13, QUAI VOLTAIRE. — 53374.

OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

THÉATRE COMPLET

IV

LE SPHINX. Les portraits de la mar

UN ROMAN PARISIEN. — LA PARTIE DE DAMES

CHAMILLAC

PARIS

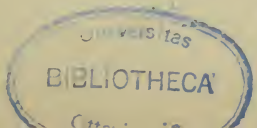
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1893

Droits de reproduction et de traduction réservés.



PQ
2242
.A19
1892
v. 4

LE SPHINX

DRAME EN QUATRE ACTES

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théatre-Français
le 23 mars 1874.

PERSONNAGES

	ACTEURS.
L'AMIRAL COMTE DE CHELLES.	MM. MAUBANT.
HENRI DE SAVIGNY.	DELAUNAY.
LORD ASTLEY, marquis d'Astley.	FEBVRE.
ARTHUR LAJARDIE.	JOUMARD.
EVERARD, lieutenant de vaisseau, aide de camp de l'amiral.	PRUDHON.
ULRIC, pianiste et compositeur.	COQUELIN CADET.
BLANCHE DE CHELLES, belle-fille de l'amiral.	Mlles CROIZETTE
ERTHE DE SAVIGNY.	SARAH BERNHARDT
GABRIELLE LAJARDIE, nièce de l'amiral.	BIANCA.

La scène se passe à la campagne, dans les environs de Paris.

Toutes les indications de mise en scène sont prises à droite et à gauche du spectateur.

LE SPHINX

ACTE PREMIER

Au château de la Chesnaye, chez l'amiral. — Une serre-salon meublée et décorée avec un grand luxe. Grands vases, fleurs, palmiers, statues soutenant des lampes allumées, sièges de toute sorte épars çà et là. Un grand canapé circulaire sur le devant, au milieu de la scène. Tables chargées d'albums. La serre s'ouvre au fond par trois arcades sur une terrasse et sur un parc faiblement éclairés. Entre les arcades, une vigne chargée de grappes court sur un treillage doré. A gauche sur le premier plan, une large porte à portière, précédée de deux degrés, donne accès dans la salle à manger et dans les salons. A droite, au second plan, une petite porte communiquant aux appartements de madame de Chelles.

SCÈNE PREMIÈRE

L'AMIRAL, SAVIGNY, LORD ASTLEY, LAJARDIE, ÉVERARD, ULRIC, BLANCHE, BERTHE, GABRIELLE.

Ils sortent de la salle à manger, après dîner, et entrent par la gauche processionnellement : l'amiral le premier, donnant le bras à Berthe ; puis lord Astley donnant le bras à Blanche, Savigny à Gabrielle, et les trois jeunes gens à leur suite.

L'AMIRAL, à Berthe.

Il y a deux marches, chère madame... Faites attention !

BERTHE, admirant la serre.

Oh ! comme c'est joli, amiral ! comme c'est bien arrangé. !

L'AMIRAL.

C'est à votre amie Blanche qu'il faut en faire compliment... C'est elle qui s'est occupée de cela.

Il la salue en lui quittant le bras.

BLANCHE, continuant sa conversation avec lord Astley.

Il me semble que j'adorerais ce pays sauvage!

LORD ASTLEY. Il parle sans accent, mais d'un ton remarquablement froid et tranquille.

Il faut y venir.

BLANCHE, riant.

Partons! Mille grâces, milord!

Ils se saluent et se séparent

GABRIELLE, répondant aux dernières paroles de Savigny, avec un sourire distrait et en montrant ses dents.

Vraiment?

SAVIGNY, avec une galanterie banale.

Il n'y a que vous pour cela!

GABRIELLE.

Vous croyez?

SAVIGNY.

Certainement.

GABRIELLE.

Oh! la bonne plaisanterie!

Ils se saluent et se quittent.

BERTHE, à Blanche.

C'est encore plus joli aux lumières, ma chère! C'est élégant, c'est distingué, c'est ravissant... Ça te ressemble!

BLANCHE, l'embrassant.

Toujours bonne, toi!

BERTHE, à son mari.

N'est-ce pas, mon ami? Comme c'est réussi, tout cet arrangement! Quel goût elle a, cette Blanche!

SAVIGNY, à demi-voix.

Il faut bien qu'elle ait une qualité!

BERTHE, d'un ton de reproche.

Mon ami!

BLANCHE.

Qu'est-ce qu'il a dit?

BERTHE.

Il a dit que ton goût avait fait des merveilles!

BLANCHE.

Il n'a pas dû dire cela... Est-ce qu'il est quelquefois aimable, ton mari?

BERTHE.

Mais oui, il me semble.

BLANCHE.

Je ne l'ai jamais vu sous ce jour-là... Quand il était aide de camp de mon beau-père, il me boudait du matin au soir... Tu m'as rendu un fier service en l'épousant... Il a donné sa démission, et cela a été un vrai soulagement pour moi... (A Savigny, qui s'est incliné ironiquement.) Réciproque, n'est-ce pas?... J'en suis persuadée!... Cela n'empêche pas que je vous destine un rôle dans la comédie que nous organisons pour la semaine prochaine, et que vous l'accepterez.

SAVIGNY.

Oui, s'il est charmant.

BLANCHE.

Il est charmant. Ça vous changera!... Messieurs, on vous sert le café sur la terrasse... A cause du bal, on ne fume pas ce soir dans la serre, ou bien peu... bien peu... Moi, je vais aller avec ces dames faire un tour de barque sur l'étang... Les hommes sont insupportables après dîner, je trouve... Et puis... je ne sais pas, j'ai besoin de ramer!

L'AMIRAL.

Voyons, ma chère enfant... ramer! ramer, maintenant! Vous avez passé la journée à cheval... vous allez passer la nuit au bal... et, dans l'intervalle, il faut que vous ramiez! vous vous tuerez!

BLANCHE, avec câlinerie, en enfant.

Deux petites bordées seulement, amiral... Vous permettez? Merci.

Elle lui tend son front.

L'AMIRAL, l'embrassant légèrement.

Hon! tête folle!

BLANCHE, prenant une mante et s'arrangeant pour sortir. (Au lever du rideau les manteaux et les écharpes des jeunes femmes sont jetés çà et là sur les meubles.)

Allons! viens-tu, Berthe?... et toi aussi, Gabrielle?

GABRIELLE.

Mais... c'est que j'ai envie d'aller m'habiller, moi!

BLANCHE.

Nous avons tout le temps, ma chère! On n'arrivera pas pour le bal avant dix heures... Voyons... partons... laissons ces messieurs dire du mal de nous... c'est leur heure!

Les jeunes gens se récrient en riant

GABRIELLE, s'enveloppant pour sortir, aidée par Blanche.

J'en connais un du moins qui ne dira pas de mal de toi...

BLANCHE.

Qui donc ça?...

GABRIELLE.

Mais Arthur, mon mari... il est amoureux de toi, tu sais?

BLANCHE.

Tu sais que ça m'est égal?

GABRIELLE.

Et à moi donc, ma chère!

Elles rient toutes deux en s'en allant vers l'arcade du fond à droite.

LAJARDIE, la retenant.

Gabrielle... non... deux mots... Ce n'est pas sérieux, n'est-ce pas?

GABRIELLE.

Quoi?

LAJARDIE.

Tu n'es pas jalouse?

GABRIELLE.

Vous êtes bête, mon ami.

LAJARDIE.

Ah! je respire!

GABRIELLE.

N'oubliez pas, mon ami, d'aller voir ma mère dans sa chambre avant le bal... Vous savez comme elle est souffrante, pauvre mère!

LAJARDIE.

C'est bon!

Les trois femmes sortent par le fond, à droite. Les hommes se dirigent par groupes vers la terrasse; lord Astley fait le tour de la serre en causant avec l'amiral.

SCÈNE II

L'AMIRAL, LORD ASTLEY.

L'AMIRAL.

Mon Dieu, oui... certainement, la propriété n'est pas mal... et puis à deux heures de Paris, ce qui est très avan-

tageux... Au reste, je n'y songeais pas... c'est une fantaisie de ma belle-fille... Elle a appris un matin que la Chesnaye était à vendre, et elle m'a prié de l'acheter... Soit! achetons la Chesnaye!... (Il s'assoit et fait signe à lord Astley de s'asseoir.) Elle avait pour cela une raison à laquelle j'ai été très sensible... La Chesnaye n'est qu'à quelques portées de fusil du château de Savigny, qui est habité une partie de l'année par Savigny, mon ancien aide de camp... Or, sa femme, à Savigny, est une personne extrêmement distinguée et comme il faut...

LORD ASTLEY.

Extrêmement...

L'AMIRAL.

Qui de plus est cousine et amie d'enfance de madame de Chelles, de ma belle-fille... Elles ont été élevées ensemble... elles s'adorent... deux sœurs tout à fait!

LORD ASTLEY.

Ah! vraiment!

L'AMIRAL.

Oui, de sorte que ma belle-fille a été ravie de faire son installation de campagne à côté de son amie Berthe, et j'ai été enchanté moi-même du rapprochement, parce que madame de Savigny est une jeune femme d'une tenue parfaite, et une excellente relation pour ma belle-fille...

LORD ASTLEY.

Sans doute.

L'AMIRAL.

Mais, au fait, vous les connaissez, les Savigny, mon cher marquis... vous êtes aussi leur voisin très proche.

LORD ASTLEY.

Très proche... exactement comme vous, du reste... car leur parc touche d'un côté à vos bois et de l'autre aux miens... Mais c'est surtout à Paris que j'ai pu les rencon-

trer jusqu'ici... car je viens moi-même pour la première fois dans ce pays... Cette année... et depuis le commencement de la saison, M. de Savigny et sa femme étaient absents, comme vous le savez... ils sont rentrés il y a cinq ou six jours seulement, je pense...

L'AMIRAL.

Justement!... et le piquant de l'aventure, c'est qu'ils ne s'attendaient pas du tout à nous voir ici... Ma belle-fille leur en a fait la surprise... Elle s'était bien gardée, en écrivant à sa cousine, de lui apprendre que j'avais acquis la Chesnaye, de sorte qu'en arrivant, ils nous ont trouvés installés là tout à coup... Vous comprenez que cela a été un moment très agréable pour ces jeunes femmes... (L'amiral et lord Astley se lèvent et reprennent leur marche en causant. Savigny descend la scène à droite et se met à regarder des albums.) Et vous avez une chasse superbe, milord, à ce qu'on dit?

LORD ASTLEY.

Oui, la chasse est assez bonne... C'est ce qui m'a décidé à louer ce pavillon pour un an ou deux...

L'AMIRAL.

Ah! ce ne sont pas là vos chasses d'Écosse, mon cher lord!

LORD ASTLEY.

Oh! non. (S'inclinant.) Mais il y a tant de compensations!

Savigny lève un peu la tête, comme frappé des paroles de lord Astley.

L'AMIRAL.

Eh bien, vous voyez... la serre ouvre sur la terrasse... de sorte qu'on peut regagner les salons par là... Ceci est une porte qui donne dans l'appartement de ma belle-fille... de cette façon, elle va... elle vient. C'est très commode pour elle.

LORD ASTLEY.

Excessivement.

Ils s'éloignent par le fond.

SCÈNE III

LAJARDIE, SAVIGNY, feuilletant des albums.

LAJARDIE, au fond à gauche sur la terrasse; il est engagé dans une conversation animée avec Éverard et Ulric et s'écrie:

Allons donc! ça un cheval? jamais!... Ce n'est pas un marin qui m'apprendra ce que c'est qu'un cheval... je sais parfaitement ce que c'est qu'un cheval!... (Il descend la scène, sa tasse de café à la main et répète.) Je sais parfaitement... ce que c'est... qu'un cheval! (Il s'assoit sur le canapé.) Houp-là! On dîne bien chez l'oncle de ma femme!... C'est quelque chose!... (Apercevant Savigny, qui est assis à gauche.) N'est-ce pas, on dîne bien chez mon oncle, Savigny?... Comment vas-tu, mon vieux Savigny? Il y a des siècles qu'on ne t'avait vu!... Tiens! au fait, comment vas-tu?

SAVIGNY.

Ne t'attendris pas, Lajardie... je vais bien... Et toi?

LAJARDIE, triste.

Euh! moi, comme ça, mon cher... J'ai toujours ma belle-mère, tu sais?

SAVIGNY.

Mais c'est une très brave femme, ta belle-mère!

LAJARDIE, se levant et se rapprochant de Savigny.

Une brave femme... si tu veux... oui... mais vieille école... pas du tout dans le mouvement... Elle me sermonne, elle me surveille... ça m'ennuie... Si je n'avais que ma femme, je serais très bien... tout à fait dans le mouvement, ma femme!...

s'assoit sur un canapé à droite.

SAVIGNY.

Tout à fait... Et qu'est-ce qui se passe ici ?

LAJARDIE.

Ah! mon cher, c'est navrant! ça tire des larmes! Ce pauvre amiral, quand il est venu à la campagne, espérait se reposer, tu comprends... Il n'est plus jeune, cet homme, et, depuis que son fils, ce farceur de Georges, a repris la mer et est parti pour la Cochinchine... ses fonctions de beau-père sont devenues très fatigantes... Tu sais comme il les prend au sérieux !... Au bois, aux courses, au spectacle, au bal... au diable... toujours derrière sa belle-fille... à pied ou à cheval! Il est bon à cheval, par parenthèse, mon oncle... Eh bien, quoi ? qu'est-ce que je te disais ?... Ah ! Eh bien... oui, il est venu à la campagne... ça l'enchantait; il se disait : « A la campagne, je vais respirer un peu!... » Pas du tout, mon cher... Maintenant, ce sont des cavalcades de jour et de nuit dans les bois, des chasses, des comédies... puis des bandes d'amoureux qui nous tombent de dix lieues à la ronde... sans compter ceux qu'on élève à domicile... l'aide de camp, naturellement, puis cette espèce de pianiste, de compositeur, qu'elle traîne après elle... *et cætera !*

SAVIGNY.

Et cætera... c'est toi?

LAJARDIE.

Oh ! moi, non, mon cher ! non ! je n'aime pas ce genre de femme-là, moi!... du tout, du tout!

SAVIGNY.

Il me semble pourtant qu'elle est dans le mouvement, celle-là ?

LAJARDIE, se levant.

Elle est trop dans le mouvement!... J'en sais quelque chose... Au reste, écoute!... Je peux te conter ça, sans

indiscrétion, malheureusement !... (Il se rassoit.) Tu vas voir. Eh bien, tiens, hier au soir... ce n'est pas plus vieux que ça... après dîner... elle me semblait encore plus jolie qu'à l'ordinaire... je lui dis quelques paroles bien senties... elle parut les prendre assez bien... et enfin, elle me quitta en levant les yeux au ciel, et en me disant : « Dieu ! qu'il fera beau, à onze heures, près de la marnière !... » Qu'est-ce que tu aurais compris, toi ?

SAVIGNY.

J'aurais compris qu'elle me donnait un rendez-vous.

LAJARDIE.

Et tu y serais allé ?

SAVIGNY.

Ça, je ne sais pas.

LAJARDIE, après une pause.

Eh bien, moi, j'y suis allé !... je n'y tenais pas autrement... mais enfin, il y a des devoirs, n'est-ce pas ?... Me voilà donc à onze heures, onze heures moins le quart, au bord de la marnière... tapi dans un bouquet d'arbres qui est là... Je n'y étais pas depuis cinq minutes, que j'entends un bruit de pas... Je guette... Qu'est-ce que j'aperçois au clair de lune ?... Everard, l'aide de camp, qui m'aperçoit probablement de son côté et se rejette dans le taillis... Très bien !... Tout de suite après, nouveau bruit de pas mystérieux... Je me dégage doucement... Le pianiste !... il me flaire et se dissimule dans le fourré... J'étais très ennuyé... je me mets à réfléchir... je me demande si je suis joué... si je suis épié... quoi ! Tout à coup je distingue nettement le frôlement d'une robe qui s'approche en balayant les feuilles... Ma foi, j'oublie tout ! le cœur me bat !... je m'élance hors de ma cachette... Qu'est-ce que je vois, mon cher ?... Ma belle-mère !... Attends !... et derrière ma belle-mère, à vingt pas... qui ? — l'amiral !

SAVIGNY.

Complet !

LAJARDIE.

Complet, n'est-ce pas?

Il se lève.

SAVIGNY.

Et comment t'en es-tu tiré?

LAJARDIE, tristement.

Je ne m'en suis pas tiré... j'ai dit que je me promenais... que veux-tu ! Ma belle-mère a dit qu'elle se promenait avec moi... et nous sommes revenus tous trois... en nous promenant... ce n'était pas gai !... Ma belle-mère y a gagné un refroidissement... C'est quelque chose !... Eh bien, comment trouves-tu ça?... Une femme qui donne trois rendez-vous dans la même soirée?

SAVIGNY, qui s'est levé.

C'est qu'elle en avait un quatrième plus sérieux.

LAJARDIE.

Très possible, ça !... J'y ai pensé !... Et elle nous envoyait son beau-père, pour détourner ses soupçons, pour gagner sa confiance !... Elle est très forte !... Elle jouait simplement à nous faire casser la tête... car il est très violent, l'amiral... il est même brutal... Tu sais que, sur un soupçon, il a tué sa première femme?

SAVIGNY.

C'est-à-dire... il ne l'a pas tuée précisément.

LAJARDIE, avec éclat.

Parce qu'il l'a manquée! Car il a parfaitem...

SAVIGNY, voyant l'amiral au fond.

Tais-toi!

Lajardie achève sa phrase en chantonnant et descend la scène gauche.

SCÈNE IV

LES MÊMES, L'AMIRAL, ÉVERARD, puis ULRIC.

L'AMIRAL, à Everard qu'il amène avec lui.

Venez, venez, mon cher Everard... je n'ai pas eu le temps de vous présenter avant le dîner, et je veux absolument que vous fassiez connaissance... Mon cher Savigny, permettez-moi de vous présenter le lieutenant de vaisseau Everard, mon aide de camp... celui qui a remplacé mon fils Georges depuis qu'il a repris la mer... (Savigny et Everard se serrent la main.) Un brave garçon comme vous, Savigny, excellent officier... studieux, appliqué... seulement, eh! eh! un peu sentimental, mon cher Everard... un peu sentimental!... A cet égard-là, Savigny était un modèle... tout entier au service... Ainsi j'avais déjà ma belle-fille de son temps... n'est-ce pas, Savigny?

Il s'approche de Savigny.

SAVIGNY.

Oui, amiral!

L'AMIRAL, revenant à Everard et le regardant fixement.

Eh bien... pour lui, elle n'existait pas... elle n'existait pas! hem! (Marchant lentement sur Lajardie.) Et vous, mon cher Arthur, comment allez-vous?

Il le regarde fixement.

LAJARDIE, avec embarras.

Mais... très bien, amiral... je vous remercie.

L'AMIRAL.

Vous êtes plus à votre aise ici que dans le parc la nuit dernière, eh?...

LAJARDIE.

Oh! certainement... amiral... d'une façon... car les nuits deviennent fraîches, vraiment... Au surplus, n'est-ce pas? c'est la saison...

L'AMIRAL.

Oui!... oui!... Sans doute, c'est la saison! oui! — Ah! dites-moi, Savigny... je voulais vous demander... (Il prend le bras de Savigny et l'emmène vers le fond.) Avez-vous eu la bonté de penser à ce petit travail?...

Ils s'éloignent à gauche en causant, et disparaissent sur la terrasse. Au même instant entre Ulric.

SCÈNE V

LAJARDIE, ÉVERARD, ULRIC, entrant par le fond.

LAJARDIE, à Everard.

Eh bien, lieutenant, vous avez entendu ce qu'il m'a dit?

ÉVERARD, riant.

Très bien... Entendu et compris... L'allégorie était assez transparente.

LAJARDIE.

Comme c'est agréable, n'est-ce pas? Vous avez vu quels yeux il me fait... C'est qu'il est très violent, l'amiral. (Confidentiellement.) Il a tué sa première femme, vous savez?...

ÉVERARD.

C'est-à-dire...

LAJARDIE.

Parce qu'il l'a manquée!... Enfin, vous n'êtes pas malheureux, vous, que je vous aie servi d'écran hier au soir... C'est moi qui paye pour tous... pour vous aussi, cher

monsieur Ulric... car vous étiez également de cette petite fête... Eh bien, d'après ça, madame de Chelles est-elle toujours pour vous un être aussi idéal, aussi parfait ? Eh ?

ULRIC, vaporeusement, avec un doux sourire.

Toujours ! Je ne tiens pas compte d'une espièglerie, d'une gaieté de jeune femme... D'ailleurs, tout ce qu'elle fait me paraît charmant, je l'avoue... Ses caprices me mettent-ils au martyre... j'aime mon martyre ! — Vous me direz que c'est de l'idolâtrie ?... — Peut-être !

LAJARDIE, riant avec éclat.

C'est un Polonais !

ÉVERARD.

Mais enfin, vous qui la connaissez depuis longtemps, Lajardie, quelle femme est-ce, madame de Chelles ?

LAJARDIE.

Quelle femme c'est ?... La candeur des marins ?

ÉVERARD.

Mon Dieu, je sais quelle réputation le monde lui fait !... Mais la mérite-t-elle ?... Ou est-ce simplement une femme coquette, étourdie, frivole ?...

ULRIC.

Mais elle n'est même pas frivole !...

LAJARDIE.

Ah bah !

ULRIC.

Moi, je la vois souvent livrée à de sérieuses pensées, méditant, rêvant solitairement...

LAJARDIE, faisant le geste de jouer du piano.

En *la* mineur !... Eh bien, ça, c'est fort ! Faire de madame de Chelles une rêveuse, il faut s'appeler Ulric pour cela ! (Apercevant lord Astley qui descend la scène et qui les écoute avec un froid sourire.) J'en appelle au marquis... Voyons, milord, vous

savez quelle est la personne dont il s'agit!... Eh bien, qu'en pensez-vous, vous qui êtes un expert consommé en ces matières?

LORD ASTLEY.

C'est un triste privilège de l'âge, messieurs... Mais, si j'osais m'en autoriser pour vous donner un bon avis, je vous conseillerais à tous les trois de renoncer à vos prétentions sur le cœur de madame de Chelles.

ÉVERARD ET ULRIC.

Ah!

LAJARDIE.

Parce que?

LORD ASTLEY.

Parce que vous ne réussirez pas.

ULRIC.

Ainsi, milord, vous croyez, comme moi, à la vertu de madame de Chelles?

LORD ASTLEY.

Nullement... Je crois que vous êtes pour elle d'un attrait trop ordinaire.

TOUS LES TROIS, se récriant.

Ah! milord!... Marquis!... Pardon, mais...

LORD ASTLEY, s'asseyant.

Laissez-moi m'expliquer, je vous prie... Je ne suis pas de ceux qui pensent que madame de Chelles fait beaucoup d'heureux... Je croirais plutôt qu'elle n'en fait pas du tout... qu'elle se réserve... Mon Dieu, je puis me tromper... Toute femme est une énigme, et celle-ci plus que toute autre a le droit de prendre un sphinx pour symbole... Mais enfin, madame de Chelles, à mon sens, est une de ces femmes, intéressant produit de notre haute civilisation, qui naissent mûres pour ainsi dire, qui, par suite peut-être d'une éducation fâcheuse, sont blasées

avant d'avoir vécu — et pour qui le fruit défendu, même avant qu'elles y aient goûté, n'a plus de goût... à moins qu'il ne soit relevé par quelque saveur extraordinaire. — Pour leur faire oublier, non leurs principes, — elles n'en ont pas, — mais leur délicatesse et leur fierté, il ne suffit pas d'un amour de salon, — sous quelque aspect gracieux qu'il puisse s'offrir, messieurs; il faut un amour hardi, singulier... quelque chose d'héroïque ou de criminel... la tentation de grands dévouements ou de grandes perfidies... une perspective enfin, qui fasse entrevoir à leur imagination... que sais-je? l'inconnu, l'aventure, le drame, le danger, la mort!... (Il se lève.) Eh bien, voyons, messieurs, sérieusement, êtes-vous disposés à offrir tout cela à madame de Chelles?

Les trois jeunes gens se récrient en riant.

LAJARDIE.

Et vous, marquis?

LORD ASTLEY.

Moi, messieurs, je vais le lui offrir tout à l'heure!

Il leur fait une légère inclination de tête et s'éloigne par le fond à droite.

SCÈNE VI

LAJARDIE, ÉVERARD, ULRIC.

Ils regardent le marquis s'éloigner, puis se regardent entre eux.

LAJARDIE.

Il a de l'aplomb! Il en a le droit! Trois millions de rente! Tiens! tiens!... je me disais : « Qu'est-ce qu'il est venu faire dans ce pays-ci, cet original-là? »

ÉVERARD.

Il joue cartes sur table, au moins.

ULRICH.

Il est passablement impertinent.

LAJARDIE.

Allez le lui dire, mon cher... Vous trouverez à qui parler, je vous en réponds.

ÉVERARD.

Il demeure à Paris, habituellement?

LAJARDIE.

Oh! depuis des années! Un viveur infernal avec son air tranquille... Très galant homme d'ailleurs... très grand seigneur! Il paraît qu'il a là-bas, en Écosse, une espèce de petit royaume... des forêts... des montagnes... des lacs... des flottes... Est-ce que je sais? Vous n'avez pas vu ses écuries, rue de Courcelles?

ÉVERARD.

Non!

LAJARDIE, avec enthousiasme.

Oh! mon cher!... on y mangerait!

SCÈNE VII

LES MÊMES, GABRIELLE, BERTHE, SAVIGNY, arrivant par le fond.

GABRIELLE, au fond.

Ouf!... je grelotte!... Mon mari est-il par là?

LAJARDIE.

Présent!... Eh bien, vous avez débarqué?

BERTHE.

Oui, nous avions froid, votre femme et moi... nous avons débarqué.

LAJARDIE.

Et madame de Chelles?

GABRIELLE.

Elle a fait encore deux ou trois tours d'étang avec lord Astley qui a pris notre place... (Ironiquement à son mari.) Vous n'étiez pas là, mon ami!... A propos, dites-moi, Arthur, vous êtes allé chez ma mère, n'est-ce pas?

LAJARDIE.

Comment donc!... J'en arrive...

GABRIELLE.

Et comment va-t-elle, cette pauvre mère?

LAJARDIE.

Mais pas mal... elle n'est réellement pas mal... J'ai de l'espoir!

GABRIELLE, sans écouter.

Ah! tant mieux!... Moi, je vais vite m'habiller... Viens-tu, Berthe?

SAVIGNY, bas, à sa femme.

J'ai à te parler.

GABRIELLE.

Tu ne viens pas?

BERTHE.

Moi?... pas encore... je vais attendre Blanche...

GABRIELLE.

Eh bien, je me sauve!

Elle sort par le fond à gauche.

LAJARDIE, à Éverard et à Ulric.

Allons-nous le voir manœuvrer, messieurs?

ÉVERARD, riant.

Allons!

Ils s'éloignent par le fond.

SCÈNE VIII

SAVIGNY, BERTHE.

SAVIGNY, s'asseyant près d'elle.

Ma chère enfant, j'ai une chose très ennuyeuse à te dire...

BERTHE.

Mon Dieu!... quoi donc?

SAVIGNY.

Quand nous sommes arrivés, il y a quelques jours, et que nous avons trouvé madame de Chelles installée à la Chesnaye, tu as dû remarquer que cette surprise me faisait éprouver un enthousiasme modéré?

BERTHE, tristement.

J'ai bien vu.

SAVIGNY.

A Paris, il m'était encore possible de maintenir tes relations avec madame de Chelles dans les limites que je crois nécessaires. Ici, à la campagne, j'ai compris tout de suite les embarras qui allaient naître de ce voisinage si proche, de ce contact quotidien... J'ai voulu espérer toutefois que ta cousine avait pu modifier un peu, depuis quelques mois, ses goûts et ses mœurs... mais il est évident que c'est pis que jamais... Je te connais assez, ma chère enfant, pour savoir que l'exemple serait sans danger pour toi; mais enfin il ne convient pas que tu sois associée, dans la vie et dans l'opinion, à ta cousine. Bref, mon parti est pris; je tranche dans le vif : au lieu de passer l'automne et une partie de l'hiver à Savigny, nous allons

prendre le prétexte de ta santé et partir pour Nice... Je te prie d'en prévenir ta cousine.

BERTHE.

Oh! mon ami, c'est si blessant!

SAVIGNY.

Je t'en prie.

BERTHE.

Songe donc... Ce pauvre amiral qui était si heureux de voir Blanche auprès de nous... Il me priait encore tout à l'heure si affectueusement de lui donner des conseils, de la prendre souvent avec moi!... Tu sais comme il est sévère, l'amiral... et tu vois comme il la gâte... il faut bien qu'il lui reconnaisse des qualités!

SAVIGNY.

Oh! l'amiral est sous le charme comme tout le monde... mais, si jamais il voit clair, malheur à elle!... Il ne serait pas tendre... elle finirait mal!

BERTHE.

Tu es injuste pour elle... je t'assure... Je la connais bien, moi... elle a toujours été bizarre, fantasque... mais si bonne au fond... un si brave cœur! des élans si généreux!...

SAVIGNY, se levant.

Eh! les dernières des femmes ont des élans généreux!

BERTHE, se levant.

Les dernières des femmes! Vraiment, Henri, je ne comprends pas que tu la juges avec tant de dureté et de colère! Une enfant!

SAVIGNY, amèrement.

Oh! une enfant! Non!... Écoute, elle a été... elle est encore ta sœur d'affection... tu fais bien d'avoir pour elle de la charité dans le cœur et sur les lèvres... Mais au fond

tu la juges aussi sévèrement que moi... C'est un type détestable!... c'est le type de ces mondaines affolées qui n'ont qu'un but, qu'une passion dans la vie... le plaisir sous sa forme la plus frivole ou la plus coupable. Le mot *devoir* pour elles n'a pas de sens. Principes, sentiment moral, convenances, opinion, tout ce qui est digne de respect, elles l'ignorent ou le méprisent... Certes, je suis du monde, moi-même, je ne suis pas un sauvage... Le monde a des plaisirs que j'apprécie fort... qui rehaussent et honorent la vie... J'aime le luxe... les fêtes... Mais ces femmes-là ne se mêlent à nos fêtes que pour les déconsidérer, en y apportant leur turbulence ridicule, leurs familiarités équivoques, leurs scandales d'élégance, leurs débauches de coquetterie! Elles en chassent les honnêtes femmes comme toi, sous peine de les rendre suspectes comme elles... car elles ne font pas tort à elles seules, malheureusement... elles sont une calomnie vivante contre le monde auquel elles appartiennent, contre le monde de nos femmes et de nos mères!... (On entend au dehors les éclats de voix et les rires des jeunes gens qui reviennent avec madame de Chelles.) Donc, tu vas la prévenir!

BLANCHE, au fond, en dehors.

Où est Berthe?... Est-ce qu'elle est déjà montée?

BERTHE.

Non, me voilà!

Berthe regarde Savigny d'un air suppliant en joignant les mains.

SCÈNE IX

LES MÊMES, BLANCHE, LORD ASTLEY, LAJARDIE, ÉVERARD, ULRIC.

BLANCHE, à Berthe.

J'ai des ampoules, ma chère, à force de ramer!... (A Savigny en agitant ses mains devant lui.) Monsieur, j'ai des ampoules, voyez! (Savigny salue froidement. — Blanche se jette sur le canapé et redemande tour à tour à chacun des jeunes gens les objets qu'elle leur a confiés.) Mon éventail!... Qui est-ce qui a mon éventail?... Mon mouchoir!... Mes gants!... Ouf!... Que j'ai soif, mon Dieu!... Lajardie!...

LAJARDIE.

Ma belle cousine?

BLANCHE.

J'ai soif... cueillez-moi une grappe de raisin!

LAJARDIE.

Je veux bien... mais vous venez de dîner... vous allez vous faire mal?

BLANCHE, haussant les épaules.

Enfant! — Tu n'en veux pas une, Berthe?

BERTHE.

Non, non, merci.

BLANCHE.

Assieds-toi donc... Et vous aussi, messieurs... (A Savigny qui s'assoit à l'écart sur un canapé à gauche.) Eh bien, vous nous mettez en pénitence, vous là-bas?

SAVIGNY.

Oui, madame.

SAVIGNY.

Charmante nature!

LAJARDIE, lui apportant sur un plateau une grappe qu'il a détachée de la treille

Voilà, belle cousine!

BLANCHE, lui touchant la joue de son éventail.

Merci... ange. (Les jeunes gens sont groupés autour d'elle. Savigny est assis dans le coin à gauche; lord Astley debout près de Berthe, assise à droite. — Mangeant son raisin.) Ça doit être drôle, un bal à la campagne... il doit y avoir de bonnes figures... (A Berthe.) Tu connais déjà notre sous-préfet, n'est-ce pas?

BERTHE.

Très bien!

BLANCHE.

Tu ne trouves pas qu'il ressemble à un mouton? (Les jeunes gens rient.) Et des prétentions de mangeur de cœurs, avec cela! Pauvre innocent!... Mais, mon Dieu!... que je souffre donc à ce doigt!...

BERTHE.

Qu'as-tu?

BLANCHE, montrant une bague à gros chaton qu'elle a au doigt.

C'est mon sphinx qui me gênait pour ramer, et qui m'a blessée.

ULRIC.

Est-ce que votre bague à tête de sphinx contient toujours ce poison mystérieux, chère madame?

BLANCHE.

Toujours... comment donc!

LAJARDIE.

Il doit être un peu éventé, votre poison, ma cousine!

BLANCHE.

Voulez-vous en goûter un peu sur du sucre, vous?... Monsieur Éverard, vite un morceau de sucre!

ÉVERARD, riant et se levant.

Je cours...

LAJARDIE, vivement, l'arrêtant.

Non... non... pardon! permettez!

BLANCHE.

Ah! vous êtes piteux, mon ami!... Mon Dieu, rassurez-vous!... Ce n'est pas pour vous, allez!... D'ailleurs, on ne pourrait pas en mettre sur du sucre... Ce n'est pas liquide.

ÉVERARD.

Ah! ce n'est pas liquide?

BLANCHE.

Non, monsieur... C'est une poudre... une petite poudre brune... Ah! dites-moi, monsieur Ulric, vous voudrez bien nous jouer deux ou trois valses avec l'orchestre, n'est-ce pas?

ULRIC.

Vous savez que vos moindres désirs sont pour moi des ordres absolus!

BLANCHE.

Délicieux! mais ça ne se dit pas, mon ami, ces choses-là, ça se chante! Où est votre lyre?... Enfin, c'est votre genre... Chacun a le sien... Vous, genre troubadour!... M. Éverard, genre sincère et sans espoir... Lajardie, mauvais genre!... Lord Astley... non classé... genre inconnu!... Ah! j'ai assez de raisin décidément! (Elle se lève.) Qui est-ce qui en veut? (Elle balance dans sa main la grappe de raisin, puis la jette dans e fond au milieu des arbustes de la serre. Les jeunes gens courent et se disputent a grappe dont Lajardie reste maître. Blanche éclate de rire.) Bravo! Un steeple-chase! Six contre un pour Lajardie!... (A lord Astley, qui reste immobile.) Milord, vous ne prenez pas part au tournoi... un mauvais point!... Quant à M. de Savigny, on sait que sa dignité l'attache au rivage... (A Berthe, brusquement.) Qu'est-ce que tu as?... tu as quelque chose à me dire, toi!

BERTHE, avec un peu d'embarras.

Non.

BLANCHE.

Si!... Monsieur Éverard, voyez donc si le buffet est bien... Monsieur Ulric, placez l'orchestre, je vous en prie... Lajardie, allez manger votre raisin dehors... La première valse, milord, n'est-ce pas?

Tous les hommes se retirent: Éverard et Ulric à gauche, les autres par le fond. Savigny, avant de s'éloigner, échange un regard avec Berthe.

SCÈNE X

BLANCHE, BERTHE.

BLANCHE.

Comme je te connais, hé...! Comme je lis dans tes yeux!... Tu as quelque chose à me dire... Eh bien, quoi?

BERTHE, s'asseyant près d'elle et lui prenant les mains.

Ma petite Blanche... Sois autrement, je t'en prie!

BLANCHE, subitement grave et sombre.

Ma chère, tu ne sais pas ce que tu me demandes... Si j'étais autrement... je serais pire!... Enfin, qu'est-ce que tu me reproches?

BERTHE.

Mais... permets-moi d'être franche... je te reproche tes façons vraiment trop étourdies... trop vives... ta légèreté, qui peut être mal interprétée... et qui l'est.

BLANCHE.

Pas par toi, je suppose? C'est tout ce qu'il me faut, je n'aime que toi, je n'estime que toi au monde, et je ne tiens à être aimée et estimée que par toi!

BERTHE.

Je te remercie, ma chérie, mais...

BLANCHE.

Mais quoi? Qu'y a-t-il donc de si coupable dans ma conduite? Je monte à cheval, je vais au spectacle, au bal, aux courses, aux eaux... je suis toujours en l'air... C'est vrai... Mais c'est tout. Quant aux amours qui rôdent autour de moi, tu peux être sûre qu'ils me laissent impassible comme un marbre... et sais-tu pourquoi?

BERTHE.

Mais... d'abord, parce que tu aimes ton mari, je suppose?

BLANCHE, la regardant brusquement et d'un ton de mépris amer.

Tu veux rire?... Tu le connais... c'est un second Lajardie... C'est lui qui m'a lancée dans ce train-là... Je suis comme les trois quarts des femmes, ce que mon mari m'a faite! N'en parlons plus!... Non, si, malgré tout, ma vie reste pure... c'est que j'ai le cœur trop haut placé pour le laisser prendre aux sentiments vulgaires dont je suis assiégée... Je m'en divertis, je l'avoue... Ces cœurs d'hommes si hautains, si méprisants pour nous, il y a du plaisir, je t'assure, à voir jusqu'où on peut les faire descendre d'une parole, d'un sourire, d'un regard... Ah! mon Dieu, la foi, l'honneur, les serments, l'amitié... On souffle... il n'y a plus rien!... C'est très amusant.

BERTHE, d'un ton de reproche.

Blanche!

BLANCHE.

Et pourtant, au milieu de toutes mes distractions, il y a des moments où je me sens si lasse, si ennuyée, que j'ai envie de demander à mon sphinx son secret.

Elle regarde sa bague.

BERTHE.

Ah! tais-toi donc!... qu'est-ce que c'est encore que cette nouvelle folie-là?... Ce poison dans cette bague?... Ce n'est pas sérieux, j'espère?

BLANCHE.

Très sérieux... C'est même un poison terrible, à ce qu'on dit.

BERTHE, avec chagrin.

Pourquoi as-tu cela?... Comment t'es-tu procuré cela?

BLANCHE.

Est-ce qu'on me refuse rien?... C'est un savant qui me l'a donné... un savant illustre... un homme très grave, très austère... (Souriant.) mais un homme, enfin!

BERTHE, sévèrement.

Ah! écoute, Blanche... je ne puis te cacher plus longtemps que ton langage m'afflige et me choque au suprême degré... Ce n'est plus là le ton de la simple étourdie... c'est celui d'une coquetterie froide et perverse, d'une indifférence complète au bien et au mal, c'est le ton d'une véritable dépravation... et, si tu étais décidément entrée dans cette voie-là, je te le dis franchement, mon amitié ne pourrait pas t'y suivre.

BLANCHE, se levant, très sèchement.

Tu es libre!... Je crois, ma chère, que le temps nous presse un peu, et que nous ferons bien... (Revenant brusquement à Berthe et s'agenouillant à ses pieds, elle reprend avec effusion.) Oh! non, non, tiens! je t'en prie, ne m'abandonne pas! Je suis si malheureuse! Je n'ai que toi... ne m'abandonne pas!... Je sais bien... je ne vaux rien... mais, si tu m'abandonnais, je vaudrais moins encore! Eh bien, écoute, je te le promets... J'essayerai d'être autrement... de devenir meilleure... de te ressembler un peu... Je prendrai exemple sur toi... tu m'apprendras à aimer le bien, le devoir... je

partagerai ta vie... je ferai ce que tu fais... j'aimerai ton fils... puisque je n'ai pas le bonheur d'en avoir un... car cela m'aurait sauvée... mais j'aimerai le tien... je m'occuperai de lui... comme s'il était à moi... Tu veux bien, dis?

BERTHE, émue et embarrassée, l'embrassant.

Ma pauvre chérie, certainement, je le voudrais bien... seulement, il faut que nous ajournions un peu nos projets... car... je n'ai pas eu le courage de te dire jusqu'ici... mais on m'a conseillé de passer cette saison à Nice... et nous devons partir un de ces jours.

BLANCHE, se dressant brusquement.

Partir!... Tu vas partir... quand j'arrive! Ah! ce n'est pas toi qui as eu cette idée-là... c'est ton mari!

BERTHE.

Je t'assure...

BLANCHE.

Oh! n'essaye pas de mentir... tu ne sais pas!... c'est ton mari! Mais enfin, que lui ai-je fait?... Pourquoi cette persécution? Envoie-le-moi... je veux lui parler! laisse-moi lui parler! (Elle remonte avec agitation vers le fond.) Il est là, sur la terrasse... Appelle-le, je t'en prie.

BERTHE, allant au fond pendant que Blanche redescend la scène.

Henri! (Savigny entre.) Elle désire te parler.

SAVIGNY, avec humeur.

Ah!

BERTHE.

Elle me fait tant de pitié... sois bon pour elle... J'attendrai là.

Elle sort.

SCÈNE XI

BLANCHE, SAVIGNY.

SAVIGNY, s'inclinant.

Madame...

BLANCHE.

Monsieur... depuis la première heure que nous nous sommes rencontrés dans le monde, vous avez été pour moi un ennemi. A peine nous nous connaissions, ma personne, mes paroles, ma conduite étaient déjà l'objet de votre malveillance peu déguisée, de votre censure, de vos sarcasmes... Je ne m'en suis vengée qu'en vous mariant à une femme charmante et excellente... ma meilleure, mon unique amie. C'était, je pense, un procédé généreux. Vous m'en avez remerciée en redoublant contre moi d'antipathie et d'hostilité, en m'accablant de plus en plus de vos paroles amères, de vos ironies... de vos silences ;... j'ai tout souffert patiemment, même de vos efforts visibles pour affaiblir entre votre femme et moi des liens qui m'étaient si chers;... mais, aujourd'hui, vous prétendez les rompre, ces liens... vous voulez m'enlever décidément cette précieuse amitié, la seule que j'aie au monde, m'enlever ma seule vraie famille, mon seul soutien... Eh bien, c'est trop!... je me révolte!... je me défends!... Que vous ai-je fait? quelle est la cause de cette haine dont vous me poursuivez? Je veux le savoir!

SAVIGNY.

Vous me soumettez, madame, à une épreuve bien pénible... Interrogé aussi sérieusement, je ne voudrais manquer ni de franchise ni de respect...

BLANCHE.

Oh! vos respects... j'ai appris à m'en passer... Soyez franc!...

SAVIGNY.

Eh bien, madame, excepté la haine que je désavoue, je ne nie rien. Il est vrai : je n'approuve pas votre façon de comprendre la vie, et je serais désespéré que ma femme la comprît comme vous. Voilà tout.

BLANCHE.

Mais pour quelle femme me prenez-vous donc?

SAVIGNY.

Oh! je suis persuadé, madame, que les apparences vous calomnient... mais les apparences ne sont pas indifférentes, et, pour les femmes surtout, la bienséance fait partie de l'honnêteté.

BLANCHE, amèrement.

Vous êtes un moraliste sévère, monsieur... Je veux croire que vous en avez le droit... que jamais aucun égarement, aucune défaillance n'a terni une vertu qui se montre si rigide.

SAVIGNY.

Ce ne serait pas une raison, madame. On fait ce qu'on peut... On juge comme on doit... Je suis loin au reste d'être aussi sévère que vous le dites... cela serait fort ridicule... et, si je rends aux femmes de devoir l'hommage de profond respect qu'elles méritent entre toutes, je ne refuse assurément aux autres ni mon indulgence, ni ma sympathie... ni même, au besoin, mon estime... mais à une condition, je l'avoue, c'est qu'en désertant le devoir, elles ne cèdent pas au simple attrait du plaisir et de la coquetterie... mais qu'elles obéissent du moins à quelque sentiment sérieux, élevé... à une de ces passions, enfin, dont une femme vit et dont elle est prête à mourir!

BLANCHE, d'un accent profond.

Eh bien, alors?

SAVIGNY, très étonné.

Comment!... pardon, madame!

BLANCHE.

Qui vous dit que je n'ai pas dans le cœur une de ces passions dont une femme vit et dont elle est prête à mourir?

SAVIGNY.

Madame... veuillez excuser mon sourire... mais cela vous ressemble si peu...

BLANCHE.

Enfin, si j'avais le droit de réclamer, à ce titre, votre intérêt, votre sympathie... votre estime même... vous l'avez dit... Si je souffrais réellement d'une de ces douleurs profondes, mortelles... si la vie folle que je mène n'était qu'un effort cruel pour échapper à cette obsession, pour m'en distraire, pour m'étourdir enfin?... (Elle fait un pas vers lui.) Si vous en étiez convaincu?... si je vous le prouvais?

SAVIGNY, interdit.

Madame...

BLANCHE.

Attendez-moi là deux minutes, et je vais vous le prouver!

Elle sort rapidement par la porte de droite.

SCÈNE XII

SAVIGNY, puis BERTHE.

SAVIGNY, à part.

Grand Dieu!... Qu'est-ce que cela?

BERTHE, avançant la tête à travers les feuillages de la serre.

Eh bien?

SAVIGNY, troublé.

C'est toi?

BERTHE.

Eh bien... elle est partie?

SAVIGNY.

Oui... mais elle revient à l'instant. (Souriant.) Je ne sais ce qu'elle est allée chercher pour m'attendrir... ses mémoires, je crois!... Quelle tête!

BERTHE.

Comment! ses mémoires! quelle singulière chose!... Enfin, quand je descendrai, tu me diras, n'est-ce pas?

SAVIGNY.

Oui, oui... va, ma chérie.

BERTHE.

Sois bon pour elle!

SAVIGNY.

Oui... oui... va!

Berthe sort.

SCÈNE XIII

SAVIGNY, seul; puis BLANCHE.

SAVIGNY, à part.

Bah! quelque enfantillage!... autrement... ce serait la foudre!

BLANCHE, rentrant à droite; elle tient une sorte de cahier de papier à lettres.

Monsieur, on prend généralement un ami pour confident; moi, je prends un ennemi, parce, tout ennemi qu'il est, je le crois loyal et incapable d'abuser du secret d'une femme... Voici des lettres qui n'ont jamais été envoyées, qui n'ont jamais été lues... qui ne devaient jamais l'être... Quand ce cœur que vous jugez si vide et si frivole ne pouvait plus contenir les sentiments qui l'oppressaient, il les laissait se répandre dans ces lettres, que ne doit jamais connaître celui à qui elles s'adressent... Je vous les confie, pour que vous me rendiez justice!...

SAVIGNY, après une légère pause d'hésitation.

Souffrez, madame, que je me refuse respectueusement à cette confidence.

BLANCHE.

Vous refusez de lire ces lettres?

SAVIGNY.

Oui, madame.

La portière de la grande porte à gauche se soulève et l'on entend la voix de l'amiral qui dit:

L'AMIRAL.

Est-ce que madame n'est pas encore descendue?

BLANCHE, jetant les lettres sur le canapé qui est au milieu et sur le devant de la scène

Soit! mon beau-père les lira!

SAVIGNY, vivement.

Mais vous jouez votre vie!

BLANCHE.

Je le sais bien!

SCÈNE XIV

LES MÊMES, L'AMIRAL.

L'AMIRAL.

Comment, ma chère enfant, pas encore habillée! A quoi pensez-vous donc?

BLANCHE.

Amiral... c'est que je causais avec M. de Savigny de cette comédie que nous organisons.

L'AMIRAL.

Mais il y a temps pour tout, ma chère, toujours du désordre!... toujours!... C'est inouï que je ne puisse pas obtenir... (Apercevant les lettres.) Eh bien, qu'est-ce que c'est que ces papiers qui sont là?

Il s'avance lentement et saisit les lettres.

SAVIGNY, après avoir jeté un coup d'œil sur Blanche, qui reste impassible.

Ceci? c'est mon rôle, amiral... (Il prend les lettres des mains de l'amiral.) C'est mon rôle que madame de Chelles a bien voulu me copier elle-même.

L'AMIRAL, souriant.

Ah! ah! très bien!... (A Blanche.) Voyons, allez vous habiller, vous, vivement!

BLANCHE, épanouie.

Voyons, j'y vais, ne vous fâchez pas... Vous êtes beau, amiral, avec vos croix!... vous êtes charmant! (Près de sortir par la droite, avec un geste gracieux de la main.) Charmant!

SCÈNE XV

L'AMIRAL, SAVIGNY.

L'AMIRAL, s'en retournant vers la gauche.

Vous m'excusez, mon cher; je crois qu'on arrive déjà, et, ma belle-fille n'étant pas prête, suivant sa coutume... Vous ne la trouvez pas changée, hein?

SAVIGNY.

Mais... heureusement, amiral...

L'AMIRAL.

Oui, sans doute, elle est très gentille, très agréable... mais elle est excentrique... on ne peut pas dire le contraire... elle est excentrique!

SAVIGNY.

Puisque c'est la mode, amiral!

L'AMIRAL.

Eh bien, c'est une satanée mode!... Enfin, pourvu que ça se borne là... Tout à l'heure!...

Il sort par la gauche. Savigny, demeuré seul, regarde avec un air de pénible indécision les lettres qu'il tient à la main, puis il s'assoit, passe avec angoisse une main sur son front, ouvre une des lettres et la lit.

ACTE DEUXIÈME[1]

Au château de la Chesnaye. Un boudoir très riche, attenant aux salons. Deux portes latérales à gauche. A droite sur le premier plan, une grande porte-fenêtre donnant sur une terrasse et à travers laquelle on aperçoit les arbres du parc. Un canapé circulaire au milieu. A gauche un piano. Au fond, à gauche, une porte en arcade à demi fermée par une grande tapisserie relevée par une embrasse. On entend par intervalles des airs de danse joués par un orchestre.

SCÈNE PREMIÈRE

BERTHE, seule; puis ÉVERARD et GABRIELLE.

Berthe arrive à pas lents par le fond. Elle semble préoccupée et soucieuse. Elle s'approche de la porte-fenêtre à droite, et regarde d'un air inquiet à travers le vitrage. Gabrielle paraît donnant le bras à Everard. L'orchestre joue une mazourka.

ÉVERARD.

Pour nous autres marins surtout, ces joies sont si rares!... Ces souvenirs ont tant de prix!

GABRIELLE, toujours souriante et distraite.

Vraiment?

ÉVERARD.

Ceux que me laissera cette fête ne s'effaceront jamais.

GABRIELLE.

Vous croyez?

1. Cet acte peut se jouer à la rigueur dans le même décor que celui de l'acte précédent.

ÉVERARD.

Ils me suivront comme une douce vision dans les climats lointains.

GABRIELLE.

Oh! la bonne plaisanterie! (A Berthe, que leur arrivée tire de sa rêverie, et qui vient à eux.) C'est vous, ma chère... dans cette solitude?...

BERTHE.

Oui... je suis venue chercher un peu d'air frais par ici... Quelle jolie toilette vous avez, ma chère!

GABRIELLE.

Vous trouvez?

BERTHE.

Oh!... c'est délicieux... d'un goût!...

GABRIELLE.

Mon Dieu, c'est une toilette de campagne... mais enfin, c'est assez gentil... cela m'a donné une peine, ma chère!... Car je puis dire que c'est moi qui l'ai inventée... Cette Lambert, avec toute sa réputation, fait des fautes à tout instant... Croiriez-vous qu'elle voulait me mettre des plumes là-dessus? Une garniture de plumes!... « Mais des plumes, ma pauvre Lambert, lui ai-je dit, des plumes là-dessus, c'est une pure folie... » Enfin, voyez-vous cette robe-là avec des plumes, vous?

BERTHE, assise sur le divan.

Oh! non!...

GABRIELLE.

N'est-ce pas? c'est de l'égarement!

L'orchestre a cessé de jouer.

ÉVERARD.

Je crois, madame, que cette valse ne tardera pas commencer.

GABRIELLE, à Berthe.

Eh bien... je vous laisse à votre rêverie... (Elle reprend bras d'Éverard et se dirige vers la droite avec lui.) Des plumes!...

ÉVERARD, commençant une phrase de galanterie qu'il achève à voix basse

Des plumes!... Cependant, madame...

GABRIELLE.

Vraiment? (Éverard continue de lui murmurer des choses aimables.) Vous croyez?... (Même jeu.) Oh! la bonne plaisanterie!

SCÈNE II

LES MÊMES, BLANCHE, arrivant par le fond au bras de LORD ASTLEY.

BLANCHE.

Mais, voyons... est-ce sérieux?... Vrai! je ne comprends pas

LORD ASTLEY.

Vous ne me donnez pas le temps de m'expliquer.

BLANCHE.

Je vous embarrasserais beaucoup, je crois... — Ah! monsieur Éverard... ayez donc la bonté de donner des ordres pour qu'on ne laisse plus entrer dans ce boudoir que les personnes de l'intimité... les personnes qui ont dîné, enfin... On dira que le boudoir est réservé pour le service... il faut bien que nous ayons un coin pour causer. (Apercevant Berthe et quittant le bras de lord Astley.) Très reconnaissante, milord... Peut-être dans la soirée... nous verrons.

Lord Astley salue et se retire par le fond. — Éverard et Gabrielle sont sortis par la gauche.

SCÈNE III

BLANCHE, BERTHE, arrive.

BLANCHE.

Eh bien, ma chère, qu'on dise encore que je ne suis pas une femme de devoir... je viens de danser avec tout le conseil municipal!... A propos, et ton sévère époux, qu'est-ce qu'il devient?... Je ne l'ai pas aperçu depuis le commencement du bal.

BERTHE, un peu froide et embarrassée.

Mon sévère époux a la migraine. Je ne l'ai aperçu moi-même qu'une minute, comme je descendais... Il m'a dit qu'il allait faire un tour dans le parc.

BLANCHE.

Il le prolonge... il est près de minuit!... Et qu'est-ce qu'il t'a dit de notre entretien?... L'ai-je converti?... T'emmène-t-il toujours?...

BERTHE.

Mais je te le demanderai... C'est à peine s'il a répondu à mes questions... il avait l'air singulier... Enfin, qu'est-ce qui s'est passé?

BLANCHE.

Oh!... rien d'extraordinaire, rien de décisif... J'essayais de lui faire comprendre ses injustices... mais nous avons été interrompus par mon beau-père, de sorte que je ne sais pas encore... Tiens! les voilà tous deux!

L'AMIRAL, venant de droite, et introduisant Savigny.

Mais c'est une conduite scandaleuse, mon cher, scandaleuse!

SCÈNE IV

LES MÊMES, L'AMIRAL, SAVIGNY.

L'AMIRAL.

Je vous le ramène, ce déserteur!... un officier de marine qui fuit le bal... Mais cela n'a pas de précédent... cela ne s'est jamais vu, n'est-ce pas, chère madame?

BERTHE.

Il était un peu souffrant, amiral... (A son mari.) Tu es mieux, dis?

SAVIGNY.

Très bien... parfaitement...

Il se rapproche de Blanche, qui est assise à droite, pendant que l'amiral fait sa cour à Berthe.

L'AMIRAL, s'asseyant près de Berthe, sur le canapé circulaire.

Eh bien!... est-ce que vous ne dansez plus déjà, chère madame?

BERTHE.

Je me repose jusqu'au cotillon, amiral.

L'AMIRAL.

Ah!... mais quelle ravissante toilette! Comment appelez-vous cette nuance si exquise?...

Il continue à demi-voix sa conversation avec Berthe. Celle-ci l'écoute d'un air distrait, et surveille avec une inquiétude marquée ce qui se passe entre son mari et Blanche.

SAVIGNY, à Blanche, avec un enjouement affecté.

J'ai bien été contraint, madame, de prendre ces lettres, mais non de les lire. Quand pourrai-je vous les rendre?

BLANCHE.

Mais enfin... qu'est-ce que cela signifie?... Quand donc un galant homme a-t-il refusé de recevoir la confidence d'une femme qui fait appel à ses conseils, à son appui?

SAVIGNY.

Excusez-moi si je juge cette confidence, de vous à moi, trop délicate.

BLANCHE.

De vous à moi?... Mais quoi donc?... (Elle le regarde avec des yeux étonnés.) Il faut qu'il y ait ici quelque méprise, quelque malentendu... Ah çà! est-ce que par hasard?... (Elle rit.) Oh! non... Voyons, monsieur de Savigny, à qui supposez-vous donc que ces lettres s'adressent?...

SAVIGNY.

A personne... Je suis convaincu qu'il s'agit d'un pur roman, et que le nom du héros reste en blanc. Mais...

BLANCHE.

Ah! décidément... pour mon honneur, et pour votre repos, monsieur... il faut donc que je vous le nomme, ce héros... car je commence à entrevoir l'idée vraiment fantastique qui vous a traversé l'esprit... Ah! mon Dieu! mais à qui se fier alors?... (Elle rit derrière son éventail.) Comment! monsieur de Savigny!

SAVIGNY, un peu décontenancé.

Mais vous vous trompez... je vous supplie de croire que la discrétion seule...

BLANCHE.

Non... non... pardon! je suis fâchée d'abuser de vos instants... mais je ne puis rester sous le coup de vos étranges soupçons... Vous saurez tout... tout... même le nom... très sérieusement, je le veux!... (L'orchestre joue le prélude d'une valse.) Aussitôt après cette valse, je vous attendrai là, sur la ter-

rasse... et vous saurez tout, puisqu'il le faut... Ah! mon Dieu!...

Elle rit et se lève.

L'AMIRAL, se levant de son côté.

Il faut pourtant que je m'arrache au charme...

Il salue Berthe.

BLANCHE.

Votre bras, amiral, voulez-vous? je danse cette valse, et je suis en retard... (Elle prend le bras de l'amiral; à Berthe.) Eh bien, tu avais raison, toi : il est quelquefois amusant, ton mari... excessivement amusant!...

Elle rit, et sort à gauche avec l'amiral.

SCÈNE V

BERTHE, SAVIGNY.

BERTHE, souriant avec effort.

Comment? qu'est-ce qu'il y a donc? vous avez de la peine à vous entendre, il me semble?...

SAVIGNY.

Oui, un peu.

BERTHE.

Et, dis-moi, à propos, qu'est-ce que c'était que ces papiers, ces mémoires, qu'elle voulait te montrer tantôt?

SAVIGNY.

Oh! rien... des lettres...

BERTHE.

Des lettres?...

SAVIGNY.

Oui, des lettres... relatives à notre mariage... Elle vou-

lait me prouver qu'elle s'en était beaucoup occupée... personnellement, et que j'étais un ingrat, par conséquent.

BERTHE.

Et tu lui as promis que nous resterions?

SAVIGNY.

Non, pas encore... je me défends tant que je peux.

BERTHE.

Enfin, il faut espérer... (Elle se lève.) Vous devez encore avoir une conférence sur la terrasse, après la valse... j'ai cru entendre?

SAVIGNY, brusquement.

Est-ce que tu es jalouse, toi?

BERTHE.

Oh! mon ami... jalouse de Blanche!... comment veux-tu?...

SAVIGNY.

Il ne manquerait plus que cela!... N'est-ce pas uniquement pour te plaire, pour t'obéir, que je suis entré dans cette série d'explications ridicules?

BERTHE.

Mais... sans doute... et je t'en remercie... je t'en sais tout le gré du monde.

SAVIGNY.

C'est heureux. (Riant.) Tu me permets alors d'aller à mon rendez-vous, car elle a la fureur des rendez-vous!

BERTHE.

Oui... oui, va, je t'en prie!

SAVIGNY.

Je crois que voilà la valse qui finit justement. (L'orchestre cesse de jouer.) Et c'est une personne qui n'aime pas à attendre...

Il se dirige vers la porte de la terrasse.

BERTHE.

Oh!... oui, va, va!... (Se croyant seule et essuyant du bout de son gant deux larmes qui lui échappent.) Oui, je suis folle, vraiment!

SAVIGNY, qui s'est arrêté avec hésitation après avoir entr'ouvert la porte, revenant doucement près d'elle, et surprenant son émotion ; avec bonté.

Tu pleures?

BERTHE, après un faible cri de surprise.

Non... non... pardon! je te demande pardon!... je ne sais ce que j'ai ce soir... je suis fatiguée... nerveuse... voilà tout!

SAVIGNY, tendrement.

Tu es jalouse, dis vrai!

BERTHE, avec une grâce émue.

Eh bien, oui... j'aime mieux être franche... c'est vrai... Jamais pareille idée ne m'était venue... mais, ce soir, je ne sais pourquoi, votre attitude à tous deux, vos mystères... ces lettres... enfin, tout cela m'a paru bizarre tout à coup... Mais je suis honteuse qu'une telle pensée ait pu m'entrer dans l'esprit... je me sens si déraisonnable... si coupable envers toi et envers elle... Aussi, je te jure que c'est bien fini... Va, mon ami, va... je t'en prie!...

SAVIGNY.

Non... je n'irai pas... car je ne veux pas, entends-tu? que tu sois jalouse, même à tort, même sur de vaines apparences... (Il s'assoit près de sa femme; au même moment, Blanche paraît sur la terrasse extérieure, derrière la fenêtre. Elle voit Savigny presque aux pieds de sa femme : l'instant d'après, elle arrive au fond d'un pas rapide, s'arrête soudain, puis, après quelques secondes de sombre contemplation, elle se masque derrière la grande tapisserie de la porte. Savigny poursuit avec émotion.) Je comprends si bien, ma chérie, ce qui doit se passer dans le cœur et dans la tête d'une honnête créature comme toi, quand la jalousie et la défiance viennent la torturer... Je comprends si bien tout ce qu'un tel sentiment doit avoir

pour vous de douloureux, de profondément troublant. Vous vous demandez alors, n'est-ce pas?... vous qui avant tout voulez être aimées... vous vous demandez avec amertume si les autres ne le sont pas plus que vous... si leur coquetterie et leurs vices mêmes n'ont pas plus d'attrait et de puissance que vos douces vertus... si, pour être aimées enfin, vous avez pris le vrai chemin... si vous ne vous êtes pas trompées?... Eh bien, non... tu ne t'es pas trompée, va!

BERTHE, très émue.

Non, n'est-ce pas?

SAVIGNY.

Non... c'est bien toi... c'est bien vous qu'on aime véritablement, c'est vous que les autres doivent envier... car c'est à vous seules que nous donnons tout ce qui mérite le nom d'amour, tout ce que nous avons dans le cœur de vraie tendresse, de passion sincère, de sentiments profonds... éternels... Voilà ce que je veux que tu saches bien, ma chérie... ce dont je veux que tu ne doutes jamais, entends-tu?

BERTHE, pleurant de tendresse.

Non... jamais!...

SAVIGNY.

Jamais, n'est-ce pas?... (Il l'embrasse.) Et c'est pour cela, vois-tu bien, que mon projet était sage, et qu'il faut nous y tenir... Mon Dieu! comprends-moi bien... je ne me défie ni de ta cousine, ni de moi-même... Mais enfin, ce qui arrive ne manquerait pas de se renouveler... Tout honnête qu'elle est, je veux le croire, elle est agitée et agitante... tu t'inquiéterais... je m'irriterais peut-être... Enfin, crois-moi... prends tout ton courage et annonce-lui décidément notre départ.

BERTHE.

Ce que tu voudras.

SAVIGNY, se levant.

Tiens-tu beaucoup au cotillon?

BERTHE.

Pas du tout.

SAVIGNY.

Eh bien, va la trouver... dis-lui que je suis inflexible... rejette tout sur moi... — Je vais commander notre voiture... ou plutôt si tu veux... je vais la renvoyer... (Avec une grâce affectueuse.) La nuit est superbe, et nous retournerons à pied par les bois... Ce sera charmant.

BERTHE.

Oui... merci!

SAVIGNY, lui serrant la main.

Allons, courage!

Il sort par la gauche.

SCÈNE VI

BERTHE, BLANCHE.

BERTHE, à part.

Je fais peut-être mal de l'abandonner... Enfin!... (Elle se retourne pour gagner le fond et aperçoit Blanche, qui s'est dégagée et qui est debout dans la porte.) Tu étais là?

BLANCHE, d'un accent bref et hautain.

J'arrive. — J'en ai pourtant assez entendu pour comprendre... Qu'est-ce que c'est?... Tu es jalouse?

BERTHE.

Je l'ai été... une minute... c'est vrai. Pardonne-moi!...

BLANCHE.

Mais tu l'es encore... tes yeux ne m'aiment plus... ils sont méchants... Est-ce possible?... moi qui te croyais si bonne, si douce, si calme!...

BERTHE.

Crois-tu donc qu'on ne puisse se passionner que pour ce qui est défendu?... Je suis calme et douce, oui!... mais, si on m'attaquait dans ce qui m'est cher... dans mon mari ou dans mon fils, je serais aussi lionne que toi, je t'assure!... mais, encore une fois, je te demande pardon... j'ai eu tort... j'ai été folle... je le reconnais...

Elle lui tend la main.

BLANCHE.

Ah! tu es jalouse?... Eh bien, ma chère, tu choisis bien ton moment! Tu vas savoir tout de suite à quel point tu t'égares... Ton mari, dont j'invoquais les bons avis, n'a pas voulu de ma confidence... il est plus juste, en effet, que ce soit toi qui la reçoives... Eh bien, écoute!

Ulric entre à gauche; geste d'impatience de Blanche.

SCÈNE VII

LES MÊMES, ULRIC.

ULRIC, à Blanche.

Pardon, madame, je vous cherchais...

BLANCHE, d'un accent très bref.

Qu'est-ce que vous voulez?

ULRIC.

Me ferez-vous la grâce de danser avec moi la première mazourka?

BLANCHE.

Non! (Ulric, décontenancé, redresse ses cheveux d'un coup de tête, salue et se retire, quand Blanche, prise d'une réflexion subite, le rappelle.) Ah! oui, au fait!... c'est plus simple!... Monsieur Ulric?

ULRIC.

Madame?...

BLANCHE.

Vous n'avez pas vu lord Astley par là?

ULRIC.

Lord Astley, madame, est là, dans la serre!

BLANCHE.

Envoyez-le-moi à l'instant!

Ulric salue et sort.

SCÈNE VIII

BLANCHE, BERTHE, puis LORD ASTLEY.

BLANCHE, à Berthe, l'entrainant vers le fond, avec une sorte de violence.

Toi... mets-toi là... on y entend bien... je t'assure.

BERTHE.

Mais... qu'est-ce donc?... que veux-tu faire? qu'y a-t-il?...

BLANCHE.

Tu aurais pu douter de mes paroles... de cette façon, tu ne douteras plus!... Mets-toi là! ah! il le faut! je le veux... je t'en prie... vite!... on vient!...

Elle pousse Berthe interdite derrière la tapisserie, et revient s'asseoir sur le canapé. Lord Astley entre par la gauche au même instant.

BLANCHE, souriante, et jouant de l'éventail.

Vous voilà?... Savez-vous ce qui vous attend?

LORD ASTLEY.

Je voudrais bien que ce qui m'attend fût ce que j'espère... ce que j'implore!...

BLANCHE.

Franchement, ce n'est pas vraisemblable... (Elle s'assoit.) Mon Dieu! milord, on vous prête de grands mérites, un courage éprouvé, une loyauté chevaleresque... c'est très bien!... mais êtes-vous sûr de jouir de toute votre raison?...

LORD ASTLEY, avec une grâce courtoise.

Non!

BLANCHE.

Non!... je vous en ai ravi l'usage, n'est-ce pas?... Eh bien, vraiment, je le crois... depuis plus d'une année, si je ne m'abuse, vous avez bien voulu m'honorer de vos attentions... je ne serais pas femme si je n'en avais pas été flattée... mais enfin, je les ai accueillies comme je le devais... Pour les fuir peut-être... je me sauve à la campagne... je vous y trouve installé à ma porte... Ce témoignage de constance suivant vous, d'obstination suivant moi, n'obtenant pas de succès marqué, que faites-vous? Vous croyez devoir recourir à quelque chose d'extraordinaire, d'héroïque!... Oh! c'est alors que votre originalité se révèle dans tout son lustre... Pour éblouir, pour fasciner une imagination, que vous supposez poétique, vous lui offrez en perspective... quoi? Sans doute l'Italie, l'Orient, et leurs enchantements... non! vous êtes possesseur dans les brouillards de l'Écosse, au milieu des montagnes et des forêts sauvages, de je ne sais quelles ruines du temps de Lucie de Lammermoor, et c'est là... dans cette caverne du Nord... que vous offrez d'emmener... comment dirai-je... votre conquête? ou votre proie?... Eh bien, vraiment, c'est trop original, trop poétique pour moi... je vous assure!... Et, pour parler nettement, mi-

lord, j'ai voulu vous prier de cesser cette plaisanterie... elle m'offense!...

LORD ASTLEY.

Madame, comment un homme qui ne demande rien, qui espère peu, et qui se donne tout entier, pourrait-il vous offenser?... Vous avez peine à comprendre, sans doute, la forme du dévouement que j'ose vous offrir... Mais c'est qu'il me semble que rien de vulgaire ne saurait vous toucher... vous l'êtes vous-même si peu! Eh bien, j'ai vu... j'ai cru voir qu'au milieu de ces hommages qui vous entourent, de ce brillant tourbillon où vous vous agitez... vous ressentiez je ne sais quelle lassitude précoce de la vie... j'ai rêvé pour vos ennuis, pour vos dégoûts, un asile, une retraite, loin des banalités de ce monde qui vous fatigue... dans ce petit royaume de roman qui est mon patrimoine... dans cette caverne, comme vous dites, qui ressemble beaucoup à un palais... trop peu digne pourtant de celle qui y régnerait... Oui... je vous ai rêvée là, heureuse comme dans votre vraie patrie, avec votre charme... étrange et cruel... comme celui qu'on prête aux gracieux fantômes de nos légendes... Vous y régneriez seule... car je vous ai promis, et ma parole est sûre, de ne jamais vous y troubler même de ma présence... sans y être appelé par vous... ce serait jamais, si vous le vouliez... Le seul privilège que je réclamerais, serait celui de veiller autour de votre empire... et de protéger contre tous, fût-ce aux dépens de ma vie, le repos de la vôtre!

BLANCHE, riant.

Au fait... j'oubliais... j'oubliais de compter parmi les séductions que vous me présentez, l'attrait de dangers certains, de catastrophes probables... bref, de votre fin tragique, ou de la mienne... C'est délicieux!...

LORD ASTLEY.

Nous ne sommes peureux ni l'un ni l'autre.

BLANCHE, toujours riante et ironique.

Sans doute! comment donc!... Mais... voyons... milord... qu'en pensez-vous?... Car, vraiment, quand on prend de la poésie, on n'en saurait trop prendre... si, pour donner à une si belle aventure tout l'éclat qu'elle mérite... nous la commencions, je suppose... en pleine fête... en plein bal... aux sons de la musique... et par un beau clair de lune?... Nous en avons un cette nuit, je crois... justement?

LORD ASTLEY.

Ce serait l'idéal!

BLANCHE, se levant tout à coup, le regardant en face, et prenant un accent de résolution sombre.

Eh bien, dans une heure... ayez une voiture aux Trois-Chênes... sur la lisière du parc de Savigny... vous avez ma parole... Allez!

Lord Astley l'interroge gravement du regard pendant quelques secondes s'incline profondément et se retire; près de la porte, il se retourne regarde encore la jeune femme immobile, et sort.

SCÈNE IX

BLANCHE, BERTHE.

BERTHE, éperdue, accourant, et lui prenant les mains.

Oh! non!... non!... je t'en prie!... je t'en supplie!... Blanche!

BLANCHE, froidement.

Es-tu rassurée?

BERTHE.

Non... non... n'est-ce pas?... Ce n'est pas vrai?... ce n'est pas possible?...

BLANCHE.

Tu as entendu?

BERTHE, l'enlaçant.

Oh! ma chère... ma chère petite!... je t'en supplie!... je te demande pardon... je t'aime, je t'aime bien, je t'assure... oh! ne fais pas cela, je t'en supplie à genoux!

BLANCHE.

Ne me prie pas, c'est inutile, je suis décidée.

BERTHE.

Mon Dieu! mais c'est horrible!... ma tête se perd... quand je pense que c'est peut-être moi, mon injuste défiance, ma sotte jalousie...

BLANCHE.

Oh! non... n'aie pas de remords... ma résolution était prise depuis longtemps... cela a pu me la faire précipiter de quelques heures, voilà tout.

BERTHE.

Mais, malheureuse enfant!... y songes-tu, enfin?... c'est le déshonneur! c'est la trahison! c'est le crime!... et crois-tu donc que je puisse laisser cet odieux projet s'accomplir dès que j'en suis instruite?... Oh! non... c'est un devoir pour moi de t'arrêter à tout prix... et, si tu résistes à mon affection, à mes prières, à mes larmes... eh bien, je parlerai.. je préviendrai ceux qui ont des droits sur toi... ton beau-père, s'il le faut!...

BLANCHE.

Non... tu sais que tu me ferais tuer; du reste, tu le peux, le voici!

L'AMIRAL, au fond.

Mais certainement cela vous abrège le chemin de moitié...

BERTHE, à part.

Mon Dieu!

SCÈNE X

LES MÊMES, L'AMIRAL, SAVIGNY, apportant la sortie de bal de sa femme et son propre paletot; LORD ASTLEY.

L'AMIRAL.

Ah! chère madame, partir avant le cotillon... c'est bien coupable!

BERTHE.

Je suis un peu fatiguée, amiral...

L'AMIRAL.

Un peu pâle en effet, ma chère enfant; enveloppez-vous bien... prenez garde d'avoir froid...

SAVIGNY, aidant sa femme à se couvrir.

Nous avons une bonne fortune, ma chère... Lord Astley vient avec nous... (Léger mouvement de Berthe.) Il avait renvoyé sa voiture... il s'en retournait aussi à pied... je lui ai proposé de traverser notre parc...

L'AMIRAL.

Mais sans doute... cela l'abrège de moitié...

LORD ASTLEY, saluant Berthe.

Oh! ce n'est pas cette considération qui...

BERTHE.

Très heureuse, milord...

L'AMIRAL, à Berthe.

Venez... je veux vous donner le bras jusqu'au bas de l'escalier de la terrasse...

Berthe en passant devant Blanche, qui est assise à droite, se penche et l'embrasse douloureusement.

BLANCHE.

Adieu!

BERTHE, à voix basse.

Je t'en prie!...

BLANCHE.

Adieu!

Ils sortent par la porte vitrée. L'amiral avec Berthe, ensuite lord Ashby et Savigny, après avoir salué Blanche

SCÈNE XI

BLANCHE, seule; puis ULRIC.

BLANCHE, avec un accent de profonde détresse.

Adieu, tout ce que j'ai aimé!... Ah!... pauvre créature que je suis!...

Elle se laisse tomber sur le canapé.

ULRIC, entrant, après une pause.

Vous êtes seule, chère madame?

BLANCHE.

Oui.

ULRIC.

Vous rêvez?

BLANCHE.

Oui.

ULRIC.

Vous jouerai-je quelqu'une de vos berceuses préférées?

BLANCHE.

Si vous voulez. (Ulric se met au piano qui est à droite, et commence à

jouer une berceuse. Après deux minutes, Blanche, qui ne l'écoute pas, se lève en disant d'un ton résolu.) Allons!... le plus tôt sera le mieux!...

Elle se dirige vers le fond, l'amiral rentre par la droite. Elle lui fait un signe de tête amical: après quelques pas, elle revient et va lui tendre son front, puis elle sort rapidement.

L'AMIRAL, s'asseyant à la place de Blanche sur le canapé.

J'ai envie de faire un léger somme, moi, sur cet air-là!

Il pose sa tête et sommeille. Ulric, qui a continué de jouer avec âme sans rien voir autour de lui, se retourne d'un air langoureux pour jeter un regard à Blanche. En voyant l'amiral endormi, il reste consterné, les mains suspendues sur le piano.

ACTE TROISIÈME

Un carrefour d'un aspect sauvage dans les bois de Savigny. Des deux côtés du théâtre, des taillis et des arbres au milieu desquels sont pratiqués deux sentiers, l'un à gauche au fond, l'autre à droite plus rapproché. Dans le fond, une pièce d'eau profondément encaissée et dominée par des roches et des lianes pendantes. Quelques reflets de lune sur l'étang et sur les rochers. Au fond, à droite, un vieux pont rustique jeté sur une ravine, qui est comme le prolongement de la pièce d'eau.

SCÈNE PREMIÈRE

SAVIGNY, LORD ASTLEY, BERTHE, à qui lord Astley donne le bras. Ils arrivent par le premier plan à gauche, en causant.

SAVIGNY.

N'est-ce pas? Nous nous le sommes dit souvent, ma femme et moi...

LORD ASTLEY.

Et vous aviez raison... Ce coin sauvage en particulier me rappelle tout à fait les sites de mon pays... C'est là ce que vous appelez l'étang au Duc, n'est-ce pas?

SAVIGNY, riant.

Oui... mais ma femme l'a baptisé autrement; elle l'appelle l'étang au Crime... Elle prétend que ce petit lac sombre a dû être témoin ou complice de quelque chose de sinistre...

LORD ASTLEY.

Il en a bien la mine!

BERTHE, quittant le bras de lord Astley.

N'est-ce pas?... Je vous suis obligée, milord... car c'est ici que nous devons nous séparer... (Lui désignant le sentier à droite.) Voici votre route.

LORD ASTLEY.

Mais permettez-moi de vous conduire jusque chez vous.

BERTHE.

Non, non, milord, je ne veux pas abuser...

LORD ASTLEY.

Au fait, je suis indiscret... Je me reproche déjà d'avoir trop longtemps troublé votre tête-à-tête... (La saluant.) Madame!... Par ici, n'est-ce pas?

SAVIGNY.

Oui... vous suivez le sentier... et vous arrivez directement aux Trois-Chênes... où vous retrouvez le chemin public.

LORD ASTLEY.

Je sais... je sais... Excessivement obligé!... A bientôt, mon cher voisin!

Il salue de nouveau Berthe, et s'éloigne.

SCÈNE II

SAVIGNY, BERTHE.

SAVIGNY, qui s'est dirigé vers le pont.

Eh bien, viens-tu?

BERTHE, s'assurant que lord Astley a disparu, — d'une voix basse et troublée.

Attends!

SAVIGNY, redescendant la scène.

Qu'as-tu donc? qu'y a-t-il?

BERTHE, avec un éclat de douleur.

Il y a... Ah! il y a que je suis au désespoir!... que j'ai la tête perdue de douleur!... Sais-tu ce qu'elle va faire?... elle va le rejoindre!... elle part avec lui!

SAVIGNY, atterré.

Blanche! (Berthe répond d'un signe de tête.) Que me dis-tu là?

BERTHE.

Ah! la vérité malheureusement! je n'en puis douter... Elle a vu ma jalousie... et, pour me prouver combien j'étais folle... hélas!... elle m'a fait cacher pendant qu'ils arrêtaient leurs projets de fuite... J'ai tout entendu... elle part cette nuit!

SAVIGNY.

Avec lord Astley?

BERTHE, avec agitation.

Ils s'aiment depuis longtemps... autant que j'ai pu comprendre... elle avait résisté jusqu'ici... et puis elle a cédé à ses prières... elle a consenti à le suivre... enfin, elle part!

SAVIGNY, d'une voix étouffée.

Elle part!... Mais où doit-elle le rejoindre?

BERTHE.

Aux Trois-Chênes... Il a dû y envoyer sa voiture...

SAVIGNY, faisant quelques pas vers la droite.

Ah!... il l'attend là?

BERTHE, devinant sa pensée et se jetant à lui.

Henri! je t'en prie!

SAVIGNY, se contenant avec effort.

Non, non! ne crains rien... je n'ai rien à lui dire. . abso-

lument rien... De quel droit?... Eh bien, que veux-tu, ma pauvre enfant! c'est un désastre, c'est un grand chagrin pour toi... mais nous ne pouvons rien... tu as fait près d'elle, j'en suis sûr, tout ce qu'il était possible de faire?

BERTHE.

Oh! oui... tout! j'ai prié, j'ai pleuré, j'ai menacé même... j'ai tout épuisé enfin... Mais toi, Henri, si tu lui parlais?... Oh! j'aurais voulu te le demander plus tôt... ce secret brûlait mes lèvres... il fallait pourtant me taire, puisque cet homme était venu se mettre entre nous... Quel supplice!... Mais peut-être il est temps encore!... si tu retournais, dis, si tu tentais un suprême effort... elle a toujours eu tant d'estime pour toi!

SAVIGNY.

Ah! ne me demande pas cela... je comprends ta douleur... mais, quant à moi... Mon Dieu qu'elle parte! on en sera délivré!

BERTHE.

Mais sommes-nous tout à fait innocents, nous deux, de ce malheur?... Ta persistance à m'éloigner d'elle, tes froideurs, tes duretés, ma misérable jalousie... tout cela ne l'a-t-il pas poussée à ce coup de désespoir?

SAVIGNY, violemment.

Mais puisqu'elle l'aime... tu dis!

BERTHE.

Sans doute... mais elle luttait encore contre cet amour... et nous lui avons refusé notre appui... nos conseils... car cette confidence qu'elle voulait te faire, c'était cela, sois-en sûr.

SAVIGNY, froidement, après une pause.

Peut-être!

BERTHE.

Vois... elle s'attachait à nous... pauvre enfant!... et nous

la repoussions... nous l'abandonnions!... Ne sommes-nous pas coupables, vraiment?

SAVIGNY.

Oui... c'est possible...

BERTHE.

Eh bien... de grâce!

SAVIGNY.

Soit!... mais il faut d'abord que je te reconduise... tu ne peux rester là... la nuit est glaciale, et tu es toute souffrante... tu trembles...

BERTHE.

Oh!... je vais bien retourner seule... hâte-toi!

SAVIGNY, la menant à l'entrée du pont rustique.

Tu n'as pas peur?

BERTHE.

Oh! non... je n'y pense guère... d'ailleurs, on voit les lumières d'ici... va vite... je t'en supplie!

SAVIGNY.

Je vais essayer!

BERTHE.

Merci! merci!

Elle s'éloigne. Savigny la suit des yeux.

SCÈNE III

SAVIGNY, seul.

Ce n'est pas elle que je vais aller trouver... c'est lui! Il n'y a que ce moyen qui soit sûr... (Il se dirige vers le sentier à droite.) Oui! mais à quel titre? sous quel prétexte? et ne

dira-t-on pas?... Ah! ce qu'on voudra!... peu m'importe!... (S'arrêtant tout à coup.) Mais est-ce vrai? N'a-t-elle pas voulu simplement donner le change à Berthe? Lord Astley n'est-il pas sa dupe, comme tant d'autres? Ces histoires d'enlèvement, de rendez-vous, elle s'en fait un jeu chaque jour... c'est sa coutume... c'est sa manie... (Il écoute, et apercevant soudain Blanche qui paraît à gauche.) Elle!... Allons! c'est vrai!...

SCÈNE IV

BLANCHE, SAVIGNY.

Savigny se tient dans le sentier à droite, hors de la vue de Blanche. La jeune femme entre par le fond à gauche, d'une démarche hâtive. — Elle s'arrête tout à coup près de la pièce d'eau, comme si une pensée de suicide lui traversait l'esprit. — Puis elle descend la scène, semble s'orienter, et se dirige vers le sentier à droite. Elle se trouve en face de Savigny, qui se dégage brusquement du taillis. — Elle pousse un faible cri et recule.

SAVIGNY, impérieux.

Où allez-vous?...

BLANCHE, après quelques secondes d'angoisse.

Je vais me perdre... et mériter vos mépris!

SAVIGNY.

En serez-vous plus heureuse quand vous les mériterez?

BLANCHE.

Je ne sais... je ne connais pas les souffrances qui m'attendent... mais je connais celles que je fuis... elles dépassent mes forces... je n'en veux plus!

SAVIGNY.

Mais, malheureuse enfant!... si vous n'avez pas pitié de vous-même, n'avez-vous donc pitié de personne au

monde?... ni de ce vieillard si loyal... si dévoué... si bon pour vous... ni de celle qui m'envoie vers vous, de celle que vous appeliez votre sœur... et dont vous déchirez le cœur, dont vous désolez à jamais la vie?

BLANCHE, amèrement.

Ah! c'est Berthe qui vous envoie?

SAVIGNY.

Comment aurais-je osé, en mon nom seul, usurper ce rôle dans votre confiance?... Et pourtant... si vous me permettez de parler pour moi-même... je vous le dis humblement... ayez aussi quelque compassion de moi!

BLANCHE, ironique.

De vous?

SAVIGNY.

Oui, de moi... car enfin, si étrange, si invraisemblable que cela me paraisse, vous me laissez croire que ma conduite, que mon langage envers vous ont eu quelque part à votre résolution désespérée... Eh bien, ce serait pour moi une pensée affreuse... et je vous supplie de me l'épargner. Mes jugements vous ont paru sévères, offensants... je les rétracte... je les désavoue... ils étaient injustes... je le reconnais... Un sentiment vrai, profond, terrible qui entraîne une femme aux abîmes... est une faute sans doute... mais non pas de celles qu'il m'appartient de juger, grand Dieu!... encore moins de condamner... Pour de tels égarements, pour de telles douleurs... ne vous l'ai-je pas dit déjà?... ma pitié, ma sympathie, mon respect... sont toujours prêts... je les mets à vos pieds!

BLANCHE, dédaigneuse et résolue.

Je vous remercie... Mais votre sympathie et vos respects viennent un peu tard pour se placer entre l'abîme et moi... J'aime, je suis aimée, on m'attend, j'ai donné ma parole... Adieu!...

Elle veut continuer son chemin.

SAVIGNY, avec une ironie sombre.

Ah! pardon, madame... mais vous êtes ici chez moi, vous ne l'ignorez pas... Dans votre empressement, il vous a plu de prendre cette route, de traverser mon parc... à la bonne heure!... mais vous m'y avez rencontré... j'y suis le maître... et je vous jure que je ne vous laisserai pas poursuivre... C'est mon droit et c'est mon devoir!

BLANCHE, avec un froid sourire.

Cela est misérable... mais soit!... Le chemin n'est pas loin... je l'aurai bientôt regagné...

Elle veut retourner sur ses pas et remonte un peu la scène.

SAVIGNY, se plaçant devant elle, d'une voix sourde et avec une colère contenue.

Mais comprenez donc bien que ma résolution est aussi arrêtée que la vôtre... qu'on vous attend en vain... que vous ne tiendrez pas votre parole!

BLANCHE, hautaine.

Parce que...

SAVIGNY, avec une violence soudaine, lui saisissant le bras.

Parce que je ne le veux pas! parce que je vous le défends!... parce que je vous jetterais plutôt là de mes mains!

Il la traîne vers l'étang.

BLANCHE, lui échappant et s'adossant au rocher qui domine l'étang, avec exaltation.

Ah! vous m'aimez donc!

SAVIGNY, après un moment d'angoisse silencieuse, s'approche lentement et lui dit d'une voix basse et passionnée.

Ne pars pas... je t'en prie!

Il la t'ent enlacée.

BLANCHE.

Non! mais je voudrais mourir!

Elle s'abandonne entre ses bras. — Soudain tous deux prêtent l'oreille avec un air d'effroi.

SAVIGNY, se dégageant doucement.

On vient! retirez-vous!

BLANCHE, se jetant devant lui.

Lord Astley!

SAVIGNY.

Non... c'est Berthe!

BLANCHE.

Elle a entendu?

SAVIGNY.

Je ne sais... allez... laissez-nous...

Blanche lui adresse un signe gracieux de la main, et disparaît dans le bois à gauche.

SCÈNE V

SAVIGNY, puis BERTHE.

Berthe paraît sur le pont rustique, puis elle s'avance d'un pas rapide comme égarée, et s'arrête devant son mari, qui l'interroge du regard avec anxiété.

SAVIGNY, froidement, après un silence d'angoisse.

Eh bien, tu as entendu?

BERTHE, très troublée, d'une voix brève.

Non... rien... quoi?

SAVIGNY.

Mais tu étais là?

BERTHE, se dominant peu à peu

Non... j'étais loin... j'allais rentrer... quand tout à coup j'ai cru entendre des cris... j'ai eu peur... j'ai craint que lord Astley... je suis accourue.

SAVIGNY.

Non... remets-toi... remets-toi... Je n'ai pas vu lord Astley... c'est elle qui est venue.

BERTHE.

Ah !... Eh bien ?

SAVIGNY.

Elle a promis de rester... elle retourne au château.

BERTHE, d'une voix basse et à peine distincte, comprimant son cœur.

Ah !... Dieu soit loué !... Mais quelle nuit ! ah ! ces émotions m'ont brisée... (Avec un triste sourire.) Pardon... je me trouve un peu mal...

SAVIGNY.

Berthe... mon enfant !...

Il l'aide à s'asseoir sur un tertre au pied du rocher.

BERTHE.

Ce n'est rien... un peu d'eau... je te prie...

Elle lui tend son mouchoir.

SAVIGNY.

Oui... oui... tout de suite ! courage !

Il court vers la pièce d'eau, et disparaît derrière le rocher.

BERTHE, seule, avec désespoir, se soulevant péniblement et retombant aussitôt

Ah ! grand Dieu !... C'est bien moi plutôt qui voudrais mourir !...

Elle s'évanouit.

ACTE QUATRIÈME

Le boudoir de Berthe au château de Savigny. Grande fenêtre à balcon au fond. Porte à droite au fond. Porte à gauche. La fenêtre est ouverte. Le boudoir est au premier étage du château.

SCÈNE PREMIÈRE

BERTHE, seule; puis UN DOMESTIQUE.

Berthe est assise sur un canapé à gauche, près d'une table; elle a devant elle un paquet de lettres. Elle en lit une avec un air de profonde et douloureuse contention. On frappe.

BERTHE.

Entrez!

Elle a posé un album sur les lettres.

LE DOMESTIQUE.

Madame veut-elle recevoir lord Astley?

BERTHE.

Oui, certainement. Faites monter.

Le domestique sort. Berthe se lève, et va jeter les lettres dans le tiroir d'un petit meuble placé à gauche de la fenêtre.

SCÈNE II

BERTHE, LORD ASTLEY.

Lord Astley salue. Berthe lui montre un siège.

LORD ASTLEY.

J'espérais à peine avoir l'honneur de vous rencontrer, madame... car j'ai aperçu de loin, en venant, une cavalcade dans votre parc, et je craignais que vous n'en fissiez partie.

BERTHE.

Non. — C'est apparemment mon mari que vous aurez aperçu, avec l'amiral et madame de Chelles... Moi, vous savez, je suis une assez pauvre écuyère... (Souriant.) A peu près de la force de l'amiral.

LORD ASTLEY.

Mais ce bon amiral... il prend de l'assiette... il se défend!... (S'asseyant sur une chaise près du canapé.) Mon Dieu, je suis d'autant plus heureux de vous trouver, que je viens vous faire mes adieux.

BERTHE.

Vos adieux?

LORD ASTLEY.

Oui, je pars demain.

BERTHE.

Pour longtemps?

LORD ASTLEY.

Oh! pour toujours...

BERTHE.

Comment, pour toujours?... vous allez à Paris?

LORD ASTLEY.

Non, je retourne chez moi, en Écosse... Il paraît que mes propriétés là-bas ont beaucoup souffert de ma longue absence... Il se présente des circonstances qui me rappellent sans délai... Au fond, j'ai toujours aimé mon pays, et je crois que je vais y prendre mes invalides.

BERTHE.

Oh! milord, vous me faites une vraie peine... vous nous quittez au moment où nous commencions à vous bien connaître, à vous apprécier...

LORD ASTLEY, souriant.

Avouez que vous y avez mis un peu de temps!

BERTHE.

Mon Dieu, milord, je n'ai pas l'habitude de donner ma confiance légèrement; mais, enfin, vous l'aviez gagnée, et je puis dire qu'en vous perdant, ce n'est pas seulement un bon voisin que je regrette, c'est un ami.

LORD ASTLEY, très grave, après s'être incliné.

Puis-je prendre ce mot au sérieux, madame?

BERTHE, un peu en éveil.

Sans doute.

LORD ASTLEY.

C'est qu'un ami seul, un véritable ami, aurait le droit de vous adresser les paroles graves que je désirerais vous laisser pour adieu.

BERTHE, simple et digne.

Milord !...

LORD ASTLEY.

Ce que j'ai à vous dire, madame, m'est dicté par le plus sérieux intérêt, par le plus profond respect dont une femme puisse être l'objet... Me permettez-vous de parler?

BERTHE.

Vous savez aussi bien que moi, milord, ce que vous pouvez me dire, et ce que je puis entendre.

LORD ASTLEY.

Madame, je le sais en effet; cependant, si j'osais entrer dans votre confiance avec plus de liberté que les convenances communes ne semblent le permettre, il faudrait m'excuser... La discrétion et la délicatesse même me paraissent des devoirs secondaires, quand il s'agit du repos, peut-être de la vie... d'une femme comme vous.

Berthe le regarde fixement, puis prend une attitude qui l'invite à parler. Lord Astley s'incline et poursuit. Pendant le reste de la scène, Berthe écoute avec une dignité triste, sans prononcer un mot, ne répondant que par son attitude, sa physionomie et ses regards.

LORD ASTLEY.

Il y a quelques semaines, pendant une nuit de fête qui fut cruelle pour nous deux, j'étais à quelques pas de vous, dans ce parc (Il montre la fenêtre), quand madame de Chelles s'y rencontra avec M. de Savigny... Au moment où une lumière... terrible pour vous et pour moi... jaillit de leur entretien... j'allais les interrompre... Je vous vis alors, à demi égarée, vous avancer d'un pas de fantôme, ne sachant pas vous-même, n'est-ce pas?... ce que vous alliez dire... ce que vous alliez faire... Votre raison et votre courage dominèrent votre trouble... mais vos forces vous trahirent... vous perdîtes connaissance... Je puis dire avec vérité qu'en ce moment vous avez sauvé la vie à M. de Savigny ou à moi... Dès cette minute, madame, je vous ai voué dans le secret de mon cœur des sentiments que j'ose croire dignes de vous, ceux d'une estime profonde et d'un respect absolu; ces sentiments, je voudrais vous les prouver par des conseils suprêmes d'un caractère bien délicat sans doute, bien intime, mais que vous daignerez souffrir, je l'espère, comme le testament d'un ami que vous ne verrez plus... (Sur un regard de Berthe, il continue.) Vous traversez

une épreuve affreuse, madame, et vous la traversez avec un courage et une dignité admirables... Jamais une scène, jamais une larme, jamais un signe même de soupçon ou de froideur, vous souffrez le martyre, et vous le souffrez sans une plainte... Non seulement cela est bien, mais cela est habile... Dans la vie, comme à la guerre, la vaillance n'est pas seulement le parti le plus honorable, c'est aussi le plus sûr... Le cœur qui a pu vous échapper un instant, et que vous ménagez avec tant de bonté, ce cœur vous reviendra... il vous est déjà revenu peut-être... car ces passions, violentes comme la foudre, sont aussi passagères comme elle. Persistez dans votre sage et fière conduite... Comptez sur l'avenir qui est encore si long pour vous, je le crois... je l'espère... et cependant... (Il hésite, se lève et reprend.) Donnez-moi le courage d'achever, madame, de remplir jusqu'au bout le pénible devoir que je me suis imposé... dites-moi que je ne puis être suspect à vos yeux de me venger d'une femme et de m'en venger par la calomnie? Non... n'est-ce pas?... Eh bien, il peut venir tel moment, telle extrémité où votre repos, votre foyer, votre dignité ne seraient plus seuls menacés... Ah! je sais comme vous, je sais trop tout ce qu'il y a eu, tout ce qu'il y a encore de noble, de généreux, de charmant, au fond de cette âme étrange et troublée... mais je sais aussi tout ce qu'il y a de redoutable... Les femmes comme elle, sachez-le bien, sont des astres échappés de leur orbite et qui n'ont plus de lois... ils touchent aujourd'hui à l'héroïsme, demain au crime... Si jamais, elle devenait veuve... gardez-vous!... Adieu, madame... (Il fait quelques pas pour se retirer, puis revenant vers elle.) Vous me pardonnez?

Berthe avance une main qu'il serre avec respect, puis il se dirige vers la porte.

SCÈNE III

LES MÊMES, L'AMIRAL.

L'AMIRAL, saluant Berthe dès son entrée.

Je me suis dérobé pour vous faire ma cour, chère madame.

BERTHE.

C'est aimable, amiral.

L'AMIRAL, à lord Astley.

Je ne vous chasse pas, milord, j'espère?

LORD ASTLEY.

Non, je me retirais...

L'AMIRAL.

N'avez-vous pu, chère madame, nous conserver notre excellent voisin?

BERTHE.

Malheureusement, non.

L'AMIRAL, à lord Astley.

Enfin, permettez-moi, mon cher marquis, d'espérer jusqu'au dernier instant.

Ils se serrent la main. Lord Astley sort.

SCÈNE IV

BERTHE, L'AMIRAL

L'AMIRAL.

Eh bien, entre nous, je ne suis pas fâché qu'il s'en aille.

BERTHE, qui s'est remise, avec effort.

Oh! amiral... pourquoi?

L'AMIRAL.

Eh! mon Dieu! à cause de ma belle-fille... Je vous avoue qu'il m'avait paru un peu assidu auprès d'elle, et qu'elle-même... enfin, j'avais conçu des inquiétudes... Il est vrai que, depuis quelque temps, l'attitude de Blanche avec lui était devenue beaucoup meilleure... C'est encore à vous que je dois cela, chère madame, j'en suis convaincu.

BERTHE, douce et triste.

Vous me faites beaucoup trop d'honneur, je vous assure.

L'AMIRAL.

Et à qui pourrais-je attribuer l'heureux changement qui s'est fait en elle depuis votre arrivée, si ce n'est à vous, à vos bons conseils, à votre exemple?

BERTHE.

Elle est un peu changée, en effet.

L'AMIRAL.

Oh! mais étonnamment... elle n'est plus en l'air comme elle était, toujours avide de mouvement et de dissipation... elle se partage tranquillement entre sa famille et quelques amis... Eh bien, sérieusement... il était temps!... elle abusait beaucoup de la liberté que je lui donnais... Mon Dieu... vous connaissez mes raisons... Mon fils... tête

un peu folle aussi, l'avait assez mal dirigée... il lui avait laissé prendre des goûts que je n'ai pas voulu contrarier brusquement... mais je l'avais prévenue... je lui avais dit : « Ma chère enfant, amusez-vous, mais ne touchez pas à l'honneur de mon nom... (Avec force.) Rappelez-vous bien que, dans ma famille comme à mon bord, je suis grand justicier ! » Enfin, Dieu merci, des jours meilleurs sont venus.

BERTHE, qui s'est levée.

Mais oui, Dieu merci, amiral... car vous me faites peur.

L'AMIRAL, lui prenant la main paternellement.

Ah ! chère enfant !

BERTHE.

Et où avez-vous laissé Blanche et mon mari, amiral?

L'AMIRAL.

Je les ai laissés au carrefour de l'Étang... Il s'agissait de terminer la promenade par un galop infernal à travers les bruyères... et, ma foi ! comme je vous le disais, je me suis dérobé... Tenez, je crois les entendre ! (Il se lève et s'approche de la fenêtre.) Oui, les voilà ! ils arrivent comme la tempête ! Ah ! les fous ! (Criant par la fenêtre.) Vous êtes des fous !

BERTHE, à la fenêtre, saluant de la main.

Bonjour !

L'AMIRAL.

L'enfant ! elle a ses cheveux sur le dos ! C'est égal... elle est réellement charmante, n'est-ce pas?

BERTHE.

Charmante, tout lui sied.

L'AMIRAL.

Ah ! ceux qui l'ont élevée si mal sont bien coupables... On en eût fait un ange !

SCÈNE V

LES MÊMES, BLANCHE, en costume d'amazone; elle entre par la droite.

BLANCHE, riant.

Mes pauvres cheveux s'en vont tous! — (Elle vient à Berthe et l'embrasse.) Bonjour, toi!... Comment vas-tu?

BERTHE.

Vous avez bien couru, eh?

BLANCHE.

Oh! je ne pouvais plus tenir Black... il était enragé... J'ai les poignets rompus... (Elle remet ses cheveux devant la glace, puis elle pose sur le canapé son chapeau d'amazone autour duquel s'enroule un voile blanc.) Nous avons rencontré monsieur ton fils!

BERTHE.

Ah!

BLANCHE.

Il devient trop joli, tu sais?... tu me l'enverras demain passer la journée à la Chesnaye, veux-tu?

BERTHE.

Oh! non, laisse-le-moi, je t'en prie.

BLANCHE.

Tu as peur que je ne te l'enlève?

BERTHE, avec un demi-sourire.

Oui... Vous restez à dîner, n'est-ce pas, amiral?

L'AMIRAL.

Ah! non... c'est impossible... j'attends ma sœur et les Lajardie ce soir.

BERTHE.

Mais on pourrait les faire prendre d'ici à la gare.

SCÈNE VI

LES MÊMES, SAVIGNY, entrant par la droite.

En même temps que Savigny, entre un domestique qui vient déposer sur une table à droite un grand plateau servi pour le thé; le même domestique rentre l'instant d'après, et dispose sur un guéridon, près de la table, quelques accessoires.

BERTHE.

N'est-ce pas, mon ami?

SAVIGNY, très distrait et préoccupé.

Mais certainement.

L'AMIRAL.

Je vous suis reconnaissant... mais c'est impossible... Ma sœur sera fatiguée et elle sera bien aise... Dès que Blanche sera un peu remise, nous partirons.

BLANCHE, assise à droite.

Oh! vous me permettrez bien de luncher avec Berthe, amiral!... Je suis morte de faim et de soif...

L'AMIRAL.

Soit! soit!

BERTHE.

Mais cependant, amiral, voyons, si nous faisions une chose...

Elle continue de causer sur le balcon avec l'amiral.

SAVIGNY, s'approchant rapidement de Blanche, à demi-voix.

Un grand malheur... Vos lettres ont disparu!

BLANCHE, se levant avec erreur.

Berthe!

SAVIGNY.

Je ne sais pas... mais je le crains.

BLANCHE, après une seconde d'accablement.

Si je suis perdue, j'ai ma bague!

SAVIGNY.

Et moi?

BLANCHE.

Vous?... je ne sais pas même si vous me regretteriez!

SAVIGNY, avec une violente agitation.

Ah! taisez-vous donc!... Mais il faut absolument savoir si c'est elle... A son air, à son langage, à ses yeux, tâchez de le deviner... J'essayerai alors d'expliquer... d'interpréter... je ferai le possible enfin!

BLANCHE, après une pause.

Soit!... Emmenez l'amiral!

SAVIGNY, allant à l'amiral.

Est-ce que vous prenez du thé, amiral?

L'AMIRAL.

Jamais... Je n'en prenais même pas en Chine, ce qui était fort gênant.

SAVIGNY.

Voulez-vous, pendant qu'il fait encore jour, voir où en sont les travaux de ma galerie... et me donner quelques avis?

L'AMIRAL.

Très volontiers... Eh bien, ma chère enfant, dans vingt minutes à peu près, n'est-ce pas?

BLANCHE.

Oui, amiral... Ayez la bonté de dire qu'on promène Black.

L'AMIRAL.

Je serai là sous la fenêtre... vous n'aurez qu'à me faire signe...

Il sort avec Savigny par la gauche.

SCÈNE VII

BLANCHE, BERTHE.

Blanche suit Berthe des yeux avec un intérêt profond et inquiet. Elle se lève et s'approche de la table à thé en toussant légèrement.

BERTHE.

Tu tousses ?... veux-tu que je ferme la fenêtre ?

BLANCHE.

Je te serai obligée... J'ai eu si chaud... et l'air devient un peu frais... (Berthe va fermer la fenêtre, et revient se placer à droite entre la table et le guéridon qui est un peu en avant; Blanche s'est assise de l'autre côté de la table à gauche.) Tu as vu lord Astley ?

BERTHE.

Oui. Il est venu me dire adieu.

Elle s'occupe de préparer le thé sur le guéridon.

BLANCHE.

Est-ce qu'il t'a parlé de moi ?

BERTHE.

Quelques mots en passant.

BLANCHE.

Peu aimables, je supposé ?

BERTHE.

Indifférents.

BLANCHE.

Pauvre homme! tant mieux!... Mais cela m'étonne... je l'ai blessé mortellement... dans son orgueil du moins... et je craignais de sa part quelque vengeance.

BERTHE.

Que pouvais-tu craindre?

BLANCHE, la surveillant ardemment.

Que sais-je?... Vrai... il ne t'a rien dit contre moi?

BERTHE, penchée sur le guéridon, où se trouve la bouilloire de thé.

Tu aimes le thé très fort, n'est-ce pas?

BLANCHE.

Tu ne me réponds pas... c'est que tu ne veux pas mentir.

BERTHE, souriant.

Oh! je mentirais très bien comme une autre, s'il le fallait, je t'assure... tout s'apprend... Mais non... il ne m'a rien dit...

BLANCHE, après une courte pause.

C'est donc mon beau-père?

BERTHE.

Comment, ton beau-père?

Elle lui verse du thé.

BLANCHE, souriant péniblement.

Vous causiez ensemble depuis un moment, l'amiral et toi, quand je suis arrivée... C'est donc ton entretien avec lui qui t'a mise dans la disposition où je te vois?

BERTHE, dont les soupçons s'éveillent.

Mais dans quelle disposition? Qu'est-ce que cela veut dire? Je suis comme toujours.

BLANCHE.

Non... Depuis mon entrée ici... le trouble de tes yeux, la sécheresse de tes paroles sont étranges... Il y a quelque chose.

BERTHE, qui s'est assise.

Vraiment, tu imagines cela!

BLANCHE.

Jure-moi qu'il n'y a rien de nouveau entre nous.

BERTHE.

Non... rien de nouveau...

BLANCHE.

De quel ton tu me dis cela! Dis-le-moi donc bien en face... là, dans les yeux!

BERTHE, se levant tout à coup et éclatant.

Ah!... tu veux savoir si j'ai tes lettres, n'est-ce pas?... Eh bien... oui... je les ai! (Blanche se lève brusquement et lui jette un regard farouche. Berthe soutient ce regard, puis elle va rapidement au meuble qui est près de la fenêtre, ouvre le tiroir où elle a mis les lettres, et les lui montrant.) Les voilà!

BLANCHE, après une minute d'hésitation, sombre et menaçante, se rasseyant.

Eh bien... que vas-tu faire?

BERTHE, rejetant les lettres dans le tiroir et se rapprochant.

Te perdre, si tu m'y forces! — Écoute, Blanche... je ne les ai, ces lettres, que depuis quelques heures... et Dieu sait qu'en les prenant, la pensée ne m'était même pas venue de m'en servir contre toi. — Elles ne m'ont rien appris... depuis le premier instant, je savais tout... ce n'étaient donc pas des preuves que je cherchais... C'était... que sais-je?... c'était la seule consolation des douleurs inconsolables, hélas!... On s'en abreuve, on veut les épuiser jusqu'au fond!... Puis je comptais les remettre, ces

lettres où je les ai prises... et continuer de subir, comme avant, la vie qui m'était infligée... Mais, maintenant... tu le comprends... c'est impossible... Mon existence entre vous deux, quand vous savez que je suis instruite, ne serait plus seulement horrible, elle serait dégradante... J'acceptais le supplice... la dégradation jamais! — Il faut que tu partes!

BLANCHE, avec un froid désespoir.

Et où veux-tu que j'aille?

BERTHE.

Où tu voudras... mais il faut que tu partes... et dès demain!

BLANCHE.

Quelle raison... quel prétexte donner à mon beau-père pour m'éloigner de vous si brusquement et pour toujours?

BERTHE.

Les prétextes... tu les trouveras! tu n'en as jamais manqué!

BLANCHE, s'irritant.

Si je partais... es-tu bien sûre que je partirais seule?

BERTHE.

Si tu ne partais pas seule... mon malheur n'en serait pas plus grand, et il serait plus digne!

BLANCHE.

Et si je refuse?

BERTHE.

Si tu refuses... dans dix minutes, ton beau-père aura tes lettres!

BLANCHE.

Si tu fais cela... tu sais ce qui m'attend?

BERTHE.

Ah! quoi qu'il arrive... tu ne souffriras jamais ce que tu m'as fait souffrir!... Ne compte pas sur ma pitié!

BLANCHE.

Ta pitié!... je n'en veux pas!... Mais songes-tu qu'en me perdant... tu ne me perdras pas seule... qu'en livrant ma vie... tu en livreras une autre qui t'est chère!

BERTHE, avec une exaltation croissante.

Ah! tu me rends folle, et tu veux que je raisonne!... D'ailleurs, il y a là des lettres qui ne compromettent que toi... je donnerai celles-là!

BLANCHE.

Remises par toi, elles ne laisseront guère de doute sur mon complice!

BERTHE.

Elles sont telles... qu'elles le justifieraient presque!... Jamais homme ne fut provoqué avec tant d'indignité!

BLANCHE, se levant soudain avec un cri de colère.

Ah!... fais ce que tu voudras... je ne partirai pas!

BERTHE, d'une voix sourde.

Tu as pourtant compris que l'impossible est là!... que je veux en finir! que j'y suis résolue! que je préfère tout... tout, entends-tu? à la vie honteuse qui me serait faite demain!

BLANCHE, se rasseyant.

Je ne partirai pas.

Berthe va résolument vers le tiroir ouvert et y prend les lettres. Pendant ce temps, Blanche saisit un verre, l'emplit d'eau à moitié, et le pose près d'elle sur le bord de la table. Elle regarde sa bague qu'elle tourmente fiévreusement depuis un instant.

BERTHE, montrant la fenêtre.

Ton beau-père est là... tu l'entends... je te jure que je vais l'appeler!

BLANCHE, pâle et immobile.

Appelle!

BERTHE.

Ah! tu l'auras voulu! (Elle court à la fenêtre et l'ouvre. Blanche, qui a ouvert le chaton de sa bague, en secoue le contenu dans le verre d'eau. Berthe, près d'appeler, hésite, repousse la fenêtre, puis recule soudain.) Non, c'est une infamie! je ne peux pas! je ne peux pas!... Tiens! voilà tes lettres!... (Elle les jette aux pieds de Blanche.) Sois heureuse! moi, je vivrai misérablement... mais, du moins, je mourrai tranquille!... (Épuisée et défaillante, elle s'appuie sur le canapé, et comprime sa poitrine de ses mains.) Oh! que j'ai mal... j'étouffe!... Donne-moi à boire, je t'en prie...

Blanche jette un regard terrible sur le verre d'eau, puis sur Berthe, et semble hésiter. Puis, subitement, rejetant avec un geste d'horreur la pensée qui l'a tentée, elle s'élance vers Berthe.

BLANCHE.

Laisse-moi t'embrasser... je t'en prie, je t'en supplie... (Elle serre convulsivement sur son cœur Berthe interdite, puis revient rapidement, prend le verre d'eau et le boit.) Ne crains plus rien, tu es délivrée de moi.

BERTHE, égarée et incertaine.

Quoi?... que dis-tu?... qu'as-tu donc?... (Elle s'approche de Blanche.) Comme tu es pâle! (Blanche lui montre sa bague ouverte. Berthe pousse un cri.) Malheureuse! Ah! Dieu! Dieu du ciel! (Se détournant et appelant.) Henri! Henri!

Puis elle revient à la hâte auprès de Blanche qu'elle soutient.

BLANCHE, défaillante.

Ah! n'appelle pas!... C'est inutile, je le sens!... vite... ton pardon!

BERTHE, éperdument.

Oh! oui... oui... je te pardonne... je te pardonne... ma pauvre enfant!

BLANCHE, saisissant la main de Berthe, d'une voix faible.

Oublie !...

BERTHE, pleurant.

Oui... je te le promets... je te le promets! — Henri! Henri! viens! Elle meurt! (Blanche la regarde avec une expression suppliante, et tombe à demi dans ses bras, en étendant convulsivement sa main vers le canapé. Berthe, cherchant fiévreusement à deviner sa pensée.) Quoi?... parle!... Tu veux quelque chose? quoi? parle!

BLANCHE, avec angoisse.

Mon voile!

Elle se redresse avec effort.

BERTHE.

Ah!... ton voile!... Oui... oui!

Elle court au canapé et détache le voile d'une main tremblante : au moment où elle revient tenant le voile, Blanche tombe foudroyée sur son fauteuil. Berthe pousse un cri de détresse suprême et recule d'horreur; puis elle se rapproche, baise pieusement le front de la jeune morte, et lui étend le voile sur le visage. Elle tombe à genoux et sanglote, la tête dans ses mains. En ce moment, Savigny accourt de droite, et s'arrête soudain atterré devant ce groupe funèbre.

FIN DU SPHINX.

LES PORTRAITS
DE LA MARQUISE

COMÉDIE PASTICHE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur la scène du TROCADÉRO, par les artistes de la Comédie-Française, le 2 mai 1882.

PERSONNAGES

	ACTEURS.
LE MARQUIS DE LUDE.	MM. WORMS.
LE COMTE DE NOZAN.	BAILLET.
FRONTIN, valet du marquis.	COQUELIN CADET.
DUREL, suisse du marquis.	ROGER.
LA COMTESSE DE PONS.	Mmes BARETTA.
LISETTE, suivante de la comtesse.	REICHENBERG.

Au temps de Louis XV.

LES PORTRAITS
DE LA MARQUISE

PREMIER TABLEAU

CHEZ LA COMTESSE.

Un parc : bosquets, statues, sièges rustiques, un banc de gazon.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE DE NOZAN, seul un moment, puis LISETTE.

LE COMTE, seul; il se promène un instant sans parler en faisant des gestes de désespoir.

Aucun moyen!... aucune issue!... c'est une horrible impasse!... Non, jamais l'enfer et toutes ses furies ne déchaînèrent contre un misérable mortel une complication plus épouvantable!... Ah! il y a des moments où je me sens à deux doigts de la folie... où je suis possédé contre moi-même et contre l'univers entier d'une haine infernale... Tout me gêne, tout m'irrite... je voudrais éteindre ce radieux soleil dont l'éclat insulte à ma misère... briser ces fleurs... arracher ces arbres!...

Il secoue violemment un arbuste qui se trouve sous sa main.

LISETTE, entrant à gauche.

Ah! mon Dieu! Monseigneur, qu'est-ce qui vous prend?

LE COMTE, affectant tout à coup la gaieté.

Ah! c'est toi, Lisette! Eh! mon enfant, le grand jour approche, le jour qui doit couronner les vœux de mon existence entière... Encore une semaine, et je serai l'époux de ta belle maîtresse... Cette perspective, Lisette, m'inspire, comme tu viens de le voir, des folies, des enfantillages sans nom... Je m'amusais là autour de cet arbre, comme un écolier... Ah çà! mon enfant, que fait donc ta maîtresse ce matin? Toutes les fleurs sont écloses depuis longtemps dans le parc... Elle est en retard.

LISETTE.

Madame la comtesse, Monseigneur, essaie ses toilettes de noce.

LE COMTE, à part, avec consternation.

De noce, grand Dieu! (Haut.) C'est bien... va, va, Lisette.

LISETTE, s'éloignant vers le fond, à part.

Ah! décidément, décidément cet homme-là n'est pas dans son aplomb!

Elle reste au fond, observant le comte à travers le feuillage.

LE COMTE, se croyant seul.

Oui, il est certain que j'aurais du plaisir à détruire quelque chose : je comprends à cette heure la rage malfaisante des damnés... (Il secoue de nouveau l'arbuste avec violence; puis, apercevant tout à coup Lisette, il essaie de rire.) Ah! tu étais encore là, Lisette? Eh bien! tu vois, je continuais de me livrer à ces enfantillages innocents, à ces joyeux transports... que tu dois comprendre, Lisette, si jamais tu as aimé.

LISETTE.

Non, jamais je n'ai aimé, Monseigneur; mais je me suis fait une fois arracher une dent, et je me rappelle qu'en cette circonstance j'avais exactement la mine et les joyeux

transports que l'approche de l'hymen donne à Monseigneur.

LE COMTE, inquiet.

Comment! que veux-tu dire? que signifie cette insinuation? Peux-tu douter que cet hymen ne me pénètre en effet de la plus profonde allégresse?

LISETTE.

Eh bien! oui, Monseigneur, — là, franchement, j'en doute. Je conviens qu'en face de madame la comtesse votre attitude n'est pas trop mauvaise, et je conçois que madame s'y laisse tromper: mais que moi, Monseigneur, moi, Lisette, avec ces yeux-ci et ce nez-là, j'aille prendre vos promenades d'âme en peine à travers le parc, vos monologues effarés et vos gestes de Roland furieux pour des symptômes d'amour et d'allégresse... nenni! Je ne sais pas ce qui se passe, monsieur le comte, mais il se passe quelque chose qui n'est pas dans l'ordre, allez!

LE COMTE, regardant avec inquiétude autour de lui.

Lisette!

LISETTE.

Monseigneur?

LE COMTE.

Tu m'as vu tout à l'heure secouer cet arbuste avec entêtement?

LISETTE.

Oui, Monseigneur.

LE COMTE.

Tu vas en savoir la raison : c'est que cet arbre produit, Lisette, des fruits extraordinaires. Tiens, tends ton tablier.

LISETTE, étendant son tablier au-dessous de l'arbre.

Voilà, Monseigneur! (Le comte secoue l'arbre d'une main, et laisse tomber de l'autre une pluie de pièces d'or dans le tablier.) Ah! mon Dieu!

LE COMTE.

Là!... (Voyant Lisette qui s'est reculée en marquant une sorte d'effroi et qui semble chercher quelque chose à terre.) Eh bien! que cherches-tu donc au pied de cet arbre?

LISETTE.

Dame! je cherche... le serpent, Monseigneur!

LE COMTE.

Non, rassure-toi, Lisette : il n'y a point ici de serpent, il n'y a qu'un infortuné, un déplorable infortuné... Approche... assieds-toi là, sur ces marguerites. J'ai toujours fait état de toi, mon enfant, comme d'une fille de bien, discrète et solide. Je vais me livrer à toi pieds et poings liés. J'y suis résolu.

LISETTE, s'asseyant sur le banc de gazon.

C'est beaucoup d'honneur pour votre servante, Monseigneur.

LE COMTE, galant.

Tu n'es point ma servante, Lisette; c'est plutôt moi qui serais ton serviteur... et dans des conjectures plus heureuses, je n'hésiterais pas à te dire mille choses que ta petite personne printanière est bien faite pour inspirer... Mais il ne s'agit pas de cela pour le quart d'heure malheureusement... Or écoute, ma fille, et prépare-toi à frémir des pieds à la tête.

LISETTE.

Je m'y prépare, Monseigneur.

LE COMTE.

Je n'ai pas à te rappeler, je suppose, toutes les cruelles péripéties dont un destin ennemi traversa de tout temps mes amours avec ton adorable maîtresse. Nous étions nés cousins, tu le sais. Dès l'enfance, nous nous aimâmes. L'âge ne fit qu'ajouter à notre innocente inclination de plus vives ardeurs... Bref, notre union, dès longtemps

manifestement écrite dans le ciel, allait se ratifier sur la terre... quand une catastrophe de famille, enchaînant tout à coup les volontés de ta maîtresse, la jeta dans les bras de ce vieillard presque septuagénaire...

LISETTE.

Le comte de Pons... oui, Monseigneur... Ce fut à l'époque de ce triste mariage, il y a trois ans, que j'entrai au service de Madame, et j'ai pu juger de l'étendue de son désespoir.

LE COMTE.

Le mien ne fut pas moindre, Lisette, je t'assure! J'hésitai quelque temps entre les résolutions les plus extrêmes, et j'allais enfin prononcer en qualité de chevalier de Malte les vœux les plus sévères...

LISETTE.

Ah! mon Dieu!

LE COMTE.

Oui, Lisette, j'en avais pris mon parti, quand il y a dix-huit mois la mort du comte de Pons vint ressusciter toutes mes espérances... J'accourus aussitôt aux pieds de ta maîtresse...

LISETTE.

Ah! je m'en souviens, Monseigneur! Quelle scène! les yeux m'en font encore mal quand j'y pense.

LE COMTE.

Oui, ce fut touchant... Eh bien! tu sais ce qui fut arrêté entre nous? Ta maîtresse voulut donner dix-huit mois aux convenances du veuvage : pour moi, je dus, par son ordre, reprendre la mer jusqu'à l'expiration de ce suprême délai imposé à mes feux...

LISETTE.

Oui, Monseigneur. Eh bien! le délai est expiré depuis huit jours; vous êtes arrivé à l'heure dite; vous avez

trouvé madame la comtesse plus tendre et plus fidèle que jamais; vous serez unis la semaine prochaine : je ne vois rien jusque-là qui puisse faire frémir ni vous, ni moi, Monseigneur.

LE COMTE.

Attends, Lisette. Avant de quitter ma croisière sur le golfe du Mexique pour revenir en France, je fis avec ma frégate une courte relâche à la Trinité, qui est une petite île de ces régions. Là, je dus prendre sur mon bord quelques passagers de distinction. Parmi ces passagers, Lisette, se trouvait une noble famille créole, le marquis de Villa-Real avec la marquise son épouse... et sa fille, Lisette, sa fille... qui, même dans ces climats, où la beauté court les chemins, passait pour une perle des plus rares...

LISETTE.

Aïe!...

LE COMTE, embarrassé.

Je crains, Lisette, que tu ne te fasses point une idée exacte des influences de la navigation sur le moral d'un homme. Sous les tropiques en particulier, par ces belles nuits qu'illuminent des milliers d'astres inconnus à notre hémisphère, vis-à-vis de ces immenses solitudes de l'Océan, la poésie déborde dans le cœur, elle ne sait où se prendre, Lisette!...

LISETTE.

Oui, oui !

LE COMTE.

Bref, mon enfant, par une de ces belles nuits dont je te parlais, sans savoir pourquoi ni comment, je me trouvai tout à coup aux pieds de la jeune créole, lui jurant toutes les éternités du monde... Quelle aventure, hein, Lisette! Qu'en dis-tu?

LISETTE.

Dame, Monseigneur, je ne connais pas les influences de

la navigation, et je ne sais pas comment on appelle sur mer ces sortes d'aventures-là; mais à terre nous les appelons de bonnes trahisons bien conditionnées... Pourtant, Monseigneur, je ne vois pas qu'il y ait là de quoi vous désespérer si essentiellement. Madame la comtesse vous aime, et je pense qu'un aveu bien franc, un repentir bien sincère, vous obtiendront aisément le pardon de cette fantaisie maritime.

LE COMTE.

Attends, Lisette... tu ne sais pas tout. Malheureusement j'avais à mon bord un chapelain...

LISETTE.

Un chapelain, bonté divine!

LE COMTE.

Oui, Lisette, un petit chapelain...

LISETTE, se levant.

Miséricorde! vous êtes marié, Monseigneur!

LE COMTE.

Chut! tu l'as dis, Lisette.

LISETTE, courant vers la gauche.

Ah! madame, madame!... au feu!

LE COMTE, courant après elle et la ramenant.

Malheureuse! tais-toi, tais-toi donc!

LISETTE, essayant de lui échapper.

Madame!...

LE COMTE, touchant son épée.

Silence, Lisette, ou je me perce le cœur sous tes yeux!

LISETTE.

Mais enfin, puisque vous êtes marié, Monseigneur, au nom du ciel, qu'est ce que vous êtes venu faire chez nous?

LE COMTE, d'un ton plaintif.

Eh! c'est la délicatesse qui m'y a ramené, Lisette.

LISETTE.

La délicatesse, Monseigneur!

LE COMTE.

Sans doute. Écrire à ta maîtresse pour l'informer de l'état des choses, c'était assurément le procédé le plus simple; mais il m'a paru mesquin, grossier : j'ai jugé plus convenable, plus noble, de venir moi-même lui confesser mon crime. Je voulais d'ailleurs savoir ce qui se passait ici. Je me disais que ce pénible aveu me serait peut-être épargné, que ta maîtresse, durant ma longue absence, avait pu de son côté... Je me fiais, Lisette, à la mobilité ordinaire de ton sexe...

LISETTE.

Ah! je vous conseille d'en parler, Monseigneur!

LE COMTE.

Mais, au lieu de cela, je trouve une femme vivant dans la retraite, comme une sainte, fidèle comme une colombe, joyeuse comme une enfant... Que veux-tu? le cœur m'a manqué, Lisette; je n'ai rien osé dire... et j'en suis là.

LISETTE.

Cependant, Monseigneur, vous ne comptez pas, je suppose, vous taire jusqu'à la noce... inclusivement?

LE COMTE.

Je n'en sais rien, Lisette. Je suis tellement désespéré que je n'en sais rien!

LISETTE.

Ah! pardon, Monseigneur; mais nous ne sommes pas ici sur mer, et vous n'auriez pas pour excuse les influences de la navigation, cette fois-ci.

LE COMTE.

Ce que je sais, Lisette, c'est que jamais je ne trouverai le courage de confesser la vérité à ta maîtresse. Je mourrai de honte, vois-tu, en prononçant le mot fatal... Il faut absolument, il le faut, et c'est sur quoi je veux te consulter, que j'amène par quelque adroite manœuvre ta maîtresse à me rendre ma parole et à reprendre la sienne. Voyons, Lisette, aide-moi, suggère-moi, pour atteindre ce but, un expédient possible... honorable... et tu me sauveras la vie, et je te le jure, tous les arbres du parc secoueront une rosée d'or dans ton corsage!

LISETTE.

Mais en vérité, Monseigneur, si vous veniez ici avec les intentions que vous dites, votre conduite, depuis votre arrivée au château, me paraît passablement bizarre et contradictoire, car enfin, au lieu de déployer toutes vos grâces autour de Madame, il fallait être... que sais-je moi? bourru, maussade, quinteux, grossier... enfin tout ce qu'un homme sait être quand il s'abandonne franchement à son naturel.

LE COMTE.

Eh! je le voulais, Lisette; mais il est si dur de travailler à se détruire, à se ruiner soi-même dans l'esprit d'une femme charmante et accomplie... qu'on a aimée... qu'on aime encore... car j'avais à peine revu ta maîtresse que je sentais, pour m'achever de peindre, se rallumer dans mon cœur...

LISETTE.

Vraiment, Monseigneur?... C'est bien fait, et cela prouve qu'il y a une justice là-haut... Mais enfin, coûte que coûte, puisqu'il s'agit de vous faire haïr, il faut vous montrer haïssable... J'ai beau réfléchir, je ne vois que ce moyen-là.

LE COMTE.

Sérieusement, tu ne vois que celui-là, Lisette?

LISETTE.

Oui, Monseigneur, et même je vous engage fort à l'employer sans retard; car vous êtes au pied du mur, et c'est à peine si huit jours d'un travail consciencieux vous suffiront à démolir un édifice d'amour si solidement établi... Chut! voici Madame. — Ah! pauvre femme!

LE COMTE.

Ciel!... Eh bien! je vais essayer, Lisette, je vais essayer... Va, mon enfant, laisse-nous... et silence!

Lisette sort par le fond.

SCÈNE II

LE COMTE, LA COMTESSE, entrant à gauche.

LA COMTESSE.

Bonjour, cousin.

LE COMTE.

Comtesse!

LA COMTESSE.

Pourquoi ne vous ai-je donc pas vu ce matin?

LE COMTE, d'un ton sec.

Comtesse, votre Lisette m'avait instruit des graves occupations qui vous retenaient dans votre appartement : j'ai dû les respecter ; je sais qu'une femme qui chiffonne est sacrée.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! est-ce un reproche? Il serait injuste, cousin : je n'ai pas un goût dépravé pour les frivolités; mais ces toilettes que j'apprêtais, vous savez à quelle fête elles sont destinées; si je me fais belle, c'est pour vous, c'est pour

justifier votre choix au yeux de tous, c'est pour parer votre conquête.

LE COMTE, maussade.

Je ne le conteste pas, madame, je ne le conteste pas.

LA COMTESSE, étonnée.

Cousin!

LE COMTE.

Madame?

LA COMTESSE.

Sur quel buisson d'épines avez-vous donc marché ce matin?

LE COMTE.

Sur aucun, madame, sur aucun, que je sache.

LA COMTESSE.

C'est que vous avez toute la mine, entre nous, de me chercher une mauvaise querelle.

LE COMTE.

Moi? Oh! quelle pensée, comtesse! Véritablement... non! C'est que ce matin, — je vais fort vous surprendre, — le vent souffle directement du sud-est... Je ne sais si vous l'avez remarqué?

LA COMTESSE.

Non.

LE COMTE.

Non, sans doute, parce que vous êtes jeune, comtesse, et parfaitement exempte de ces précoces infirmités qui font de nous autres, vieux marins, de misérables baromètres!

LA COMTESSE, avec bonté.

Ah! pauvre cousin! vraiment vous souffrez?

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

LE COMTE.

Oui, comtesse, je souffre, je suis agacé, nerveux, j'ai des douleurs... Les fruits de la guerre, comtesse, les fruits de la guerre!

LA COMTESSE.

Enfin, Dieu merci, avec un vieux marin de trente ans comme vous, il y a de la ressource, et à force de tendres soins, d'attentions soutenues, en vous mettant dans du coton, nous vous verrons bientôt refleurir comme un printemps... Et, dites-moi, cousin, à quoi pensiez-vous là tout seul en m'attendant?

LE COMTE.

Moi? A rien, madame.

LA COMTESSE.

A rien? Ah! décidément, ce vent du sud-est souffle terriblement fort... Voyons, cher comte, de bonne foi, qu'y a-t-il? car je ne me paie pas de tous ces prétextes. Vous avez sur l'esprit quelque chose qui vous tourmente et que vous ne voulez pas me dire, et puisque nous en sommes là, savez-vous, cousin, que plus d'une fois depuis votre arrivée, vos rêveries, votre distraction, auraient éveillé dans mon esprit, si vous étiez un homme dont je fusse moins sûre, de fâcheux soupçons?

LE COMTE, inquiet.

Et... quels soupçons, comtesse?

LA COMTESSE, jouant de l'éventail.

Mais j'aurais pu craindre, par exemple, qu'en me revoyant après un si long intervalle vous n'éprouvassiez quelque déception, que le temps et le chagrin n'eussent flétri chez moi ces faibles avantages, ce semblant de beauté, qui autrefois avaient paru vous... intéresser.

LE COMTE.

Ah! grand Dieu, comtesse! mais vous êtes plus belle, plus enchanteresse que jamais... malheureusement!

LA COMTESSE.

Et pourquoi malheureusement?

LE COMTE.

Parce que... parce que... je crains de n'être plus digne de vous... Oui, j'aime mieux vous le dire, comtesse, voilà ce qui me tourmente. J'ai peur, et à bien plus juste titre que vous, de vous préparer des désillusions, des désenchantements; j'ai peur que vous ne retrouviez plus en moi exactement l'espèce d'homme que vous avez aimé jadis, car depuis notre séparation je ne suis pas sans avoir subi quelques métamorphoses.

LA COMTESSE.

Ah! que je vous reconnais bien là! Vous avez toujours été, mon pauvre cousin, un raffiné de délicatesse et de loyauté, — et ces scrupules excessifs m'attachent à vous avec une force nouvelle... Mais, voyons, pour vous mettre la conscience en repos, faites-moi votre confession, dites-moi quelles sont ces métamorphoses redoutables auxquelles je dois m'attendre... Quelques petits défauts bien insignifiants, j'en suis sûre!

LE COMTE.

Mais non, comtesse, mais non... pas si insignifiants... Il y en a dans le nombre qui ont leur poids!

LA COMTESSE.

Enfin, dites!

LE COMTE.

Eh bien! comtesse... il faut que vous sachiez que le malheur m'a aigri... Le malheur m'a beaucoup aigri...

LA COMTESSE.

Le bonheur vous adoucira.

LE COMTE.

Sans doute.., mais j'ai de plus contracté, dans ma profession, des habitudes de commandement un peu rudes...

LA COMTESSE.

Je suis décidée à prévenir tous vos désirs : ainsi vous n'aurez pas besoin de commander.

LE COMTE, s'inclinant à chaque réponse de la comtesse.

Et puis... faut-il vous l'avouer?... je sens que je serai jaloux, très jaloux!

LA COMTESSE.

Mais je l'espère bien... aime-t-on sans cela?... et ensuite?

LE COMTE.

Ensuite... mais c'est à peine si j'ose vous parler, comtesse, d'une manie grossière, révoltante, que j'ai prise à bord, et dont je crains de ne pouvoir me défaire.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! quoi donc?

LE COMTE, timidement.

Comtesse... je fume!

LA COMTESSE.

Comme Jean-Bart... Ah! quelle originalité! Eh bien! cela se trouve à merveille... je n'aime rien tant que l'odeur du tabac... vous pouvez le demander à mon Suisse;... je le lui disais encore ce matin (il avait retiré sa pipe par respect, comme je passais), et je lui ai dit : « Mais fume donc, fume donc, mon ami, Je t'en prie... J'aime cette odeur... elle me charme... elle me fait songer aux navigateurs! »

LE COMTE, à part.

C'est un ange !

LA COMTESSE.

Est-ce tout? ne vous reste-t-il rien à me dire?

LE COMTE.

Rien, comtesse, rien !... il ne me reste qu'à me prosterner dans la poussière de vos pas... à vous dire que je suis un malheureux indigne de toucher une seule plume de vos ailes!

Il fléchit le genou devant la comtesse; Lisette entre au fond, l'aperçoit dans cette posture, et fait un geste de surprise.

LA COMTESSE.

Relevez-vous... vous êtes un grand niais. (Il se lève.) Et maintenant voulez-vous, pour achever de vous remettre, que nous fassions ensemble une promenade avant dîner malgré le vent du sud-est?... Nous essaierons mon nouvel attelage...

LE COMTE.

Comtesse!

LA COMTESSE.

Je vais m'armer en course, et je reviens vous prendre... Tu nous accompagneras, Lisette.

LISETTE.

Bien, madame.

LA COMTESSE.

A bientôt, cousin.

LE COMTE.

A bientôt, cousine.

La comtesse sort à gauche.

SCÈNE III

LE COMTE, LISETTE.

LISETTE.

Ah! Monseigneur, voilà comment vous travaillez à vous faire haïr?

LE COMTE.

Eh! que veux-tu, Lisette? j'ai été maussade comme un animal sauvage; mais c'est un archange, un trésor inépuisable de patience et de bonté!... J'en suis touché, Lisette... mais en même temps j'en suis exaspéré... Vraiment cette femme-là est trop parfaite... trop divine... Je voudrais... oui, je goûterais je ne sais quel amer plaisir à la surprendre en faute... par exemple, à la voir infidèle à son tour... Ah! ce serait là le vrai moyen!... Cela arrangerait tout... je serais justifié... elle serait consolée...

LISETTE.

Oui, sans doute, Monseigneur... le moyen serait excellent... et j'y avais bien pensé... mais le difficile, c'est de vous trouver un rival dans le peu de temps qui nous reste.

LE COMTE.

Comment! diable! il serait trop plaisant que je ne pusse trouver en le cherchant ce qu'on trouve si aisément quand on ne le cherche pas!... Voyons, Lisette, voyons, parmi les amis, les familiers qui hantaient céans pendant mon absence, n'y en a-t-il donc aucun pour lequel ta maîtresse ait pu marquer quelque ombre de préférence?

LISETTE.

Aucun, Monseigneur... Nous ne voyions personne. D'ail-

leurs, songez donc que nous sommes ici à cent lieues de Paris!...

LE COMTE.

Mais les voisins, Lisette?

LISETTE.

Nous n'en avons pas, Monseigneur.

LE COMTE.

Comment! pas un voisin? C'est donc une fatalité!

LISETTE.

C'est-à-dire que nous en avons bien un, mais qui ne peut nous servir à rien...

LE COMTE.

Et pourquoi?

LISETTE.

Eh! Monseigneur, c'est le marquis du Lude.

LE COMTE.

Comment! le marquis du Lude, cet original, ce maniaque, qui depuis la mort de sa femme mène un deuil si extravagant... il demeure près d'ici?

LISETTE.

A trois lieues environ, Monseigneur. Il est venu s'installer là depuis six semaines avec un sien valet nommé Frontin, qui pleure jour et nuit de concert avec son maître moyennant mille livres de rente qu'il lui fait pour cela.

LE COMTE.

Eh bien! Lisette, il me semble au contraire que voilà notre homme... Ta maîtresse est un peu romanesque, ce deuil extraordinaire devrait parler à son imagination... Est-ce qu'elle ne t'a jamais entretenue du marquis?

LISETTE.

Mon Dieu! Monseigneur, avant votre arrivée, Madame avait bien paru à la vérité se préoccuper de ce nouveau

venu; elle me demandait si je l'avais aperçu, s'il était jeune, comment il était fait, *et cætera, et cætera...*

LE COMTE.

Ah! elle te demandait cela, Lisette?

LISETTE.

Oui, Monseigneur, avant votre arrivée...

LE COMTE.

Eh bien! mais c'est un acheminement, cela, Lisette, c'est un germe qu'il s'agit de développer... Voyons, si on l'invitait à dîner, ce marquis?

LISETTE.

A dîner, Monseigneur! D'abord il ne dîne pas; il vit de soupirs... Et puis jamais il ne dépasse le seuil de son château, si ce n'est pour faire quelque promenade mélancolique dans les coins les plus sombres de son parc...

LE COMTE.

Le fat!... Mais si on ne peut l'attirer chez soi, ne pourrait-on aller le relancer dans sa tanière, Lisette?

LISETTE.

Impossible encore, Monseigneur! Il tient sa porte fermée comme celle d'un couvent, surtout aux femmes, car il a juré de ne pas regarder une femme en face depuis qu'il a perdu la sienne, — et ce qu'il y a de bon, Monseigneur, c'est qu'il impose les mêmes restrictions à son valet, — lequel, par parenthèse, si j'en juge d'après certains regards sournois qu'il me jette en passant, semblerait un peu fatigué de son vertueux personnage... Ah! le magot!

LE COMTE, qui a paru réfléchir.

Enfin, tu as beau dire, Lisette, puisque vous n'avez pas d'autre voisin, il faut bon gré mal gré que celui-là nous serve : dans une situation désespérée, on ne connaît pas l'impossible... et si une fois je me décide à m'introduire

chez le marquis, et la comtesse avec moi, je le défie de m'en empêcher, morbleu! nous verrons!

LISETTE.

Vous avez donc une idée, Monseigneur?

LE COMTE.

Oui, Lisette, j'en ai une : elle est terrible, c'est vrai... mais, je le répète, je suis désespéré... je ne me connais plus... et à tout prix... Dis-moi, le château du marquis n'est qu'à trois lieues d'ici... nous pouvons ce matin diriger notre promenade de ce côté, n'est-ce pas?

LISETTE.

Oui, Monseigneur.

LE COMTE.

Très bien!... Les deux chevaux blancs qu'on attelle ce matin pour la première fois sont un peu vifs, n'est-il pas vrai?

LISETTE.

Oh! deux démons, Monseigneur!

LE COMTE.

Parfait! — je conduirai moi-même.

LISETTE, avec effroi.

Grand Dieu!... je croyais que vous ne saviez conduire que les vaisseaux, Monseigneur?

LE COMTE.

Je sais assez conduire, Lisette, pour ce que je veux faire.

LISETTE.

Miséricorde! mais que voulez-vous donc faire?

LE COMTE.

Tu es de la promenade, n'est-ce pas, Lisette?

LISETTE.

Oui.

LE COMTE.

Eh bien ! tu vas voir, tu vas voir !

LISETTE.

Monseigneur, j'espère bien...

LE COMTE.

Silence !... la comtesse !

La comtesse entre.

SCÈNE IV

LE COMTE, LA COMTESSE, LISETTE.

LA COMTESSE.

Eh bien ! cousin, partons-nous ?

LE COMTE.

A vos ordres, comtesse, à vos ordres !

Il va prendre son chapeau sur le banc à droite.

LISETTE, tremblante.

Est-ce que j'accompagne Madame ?

LA COMTESSE.

Sans doute, mon enfant. Je veux te faire ce plaisir.

LISETTE, à part.

Ce plaisir !...

LE COMTE, à part, boutonnant son habit avec résolution.

Et maintenant que tous les génies infernaux me viennent en aide !

LISETTE, à demi-voix, au comte.

Monseigneur, de grâce...

LE COMTE.

Silence donc, mordieu! — (Gracieusement, offrant sa main à la comtesse.) Comtesse!

LISETTE.

Ah! que tous les saints du paradis aient pitié de nous!

DEUXIÈME TABLEAU

CHEZ LE MARQUIS DE LUDE.

Un salon donnant sur des jardins. — Une porte et deux fenêtres au fond. — Portes latérales. — Sur les deux panneaux du fond, entre la porte et les fenêtres, deux portraits de femme.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS, FRONTIN, tous deux vêtus de noir.

Le marquis est assis un peu à droite, rêvant et soupirant; Frontin est debout et l'observe d'un air de commisération.

FRONTIN, s'approchant avec discrétion, d'un ton béat et plaintif.

Puis-je demander à monsieur le marquis comment il se trouve de la petite promenade qu'il vient de faire?

LE MARQUIS.

Peuh! ni bien, ni mal, Frontin... Je ne sais pas... Toujours de même... Prends cette chaise, Frontin, prends. (Frontin s'asseoit d'un air consterné à quelques pas du marquis, tous deux gardent un moment le silence, livrés à leur douleur. — Après une pause.) Quel est donc le maraud qui a dit, Frontin, que le temps venait à bout de toutes les douleurs? — Je ne m'en aperçois guère, pour mon compte.

Il soupire.

FRONTIN.

Ni moi pour le mien.

LE MARQUIS.

Les grandes douleurs, Frontin, les douleurs sincères sont immuables!

FRONTIN.

Immuables, monsieur le marquis. Quant à moi, je me sens exactement aussi affligé que le premier jour.

LE MARQUIS.

C'est que tu as un bon cœur, Frontin, un cœur d'élite!

FRONTIN.

Non... monsieur le marquis, non... j'ai un cœur ordinaire... mais il est de ces choses, de ces catastrophes...

LE MARQUIS.

Si fait, tu as un cœur d'élite, Frontin; tu mériterais d'être heureux... Sais-tu que je ne suis pas sans m'adresser parfois de sévères reproches à ton sujet? car enfin je t'ai en quelque sorte confisqué à mon profit...

FRONTIN.

Oh! monsieur le marquis!...

LE MARQUIS.

Oui... tu ne vis pas pour toi! Tu es jeune encore, tu aurais pu rêver quelque sorte d'existence plus animée que celle-ci... penser à une foule de distractions qui près de moi te sont interdites... que sais-je?... à l'amour, au mariage?

FRONTIN.

Oh! monsieur le marquis, jamais pareilles velléités n'effleurent seulement mon imagination!... A force de vivre avec monsieur le marquis, mes sentiments se sont tellement identifiés avec les siens que je ne puis jeter les yeux sur une femme sans les en détourner aussitôt avec une sorte d'horreur.

LE MARQUIS.

Eh bien! tant mieux, Frontin, tant mieux, va (Il se lève et fait quelques pas, puis s'arrête tout à coup devant le portrait de droite.) Comme celui-ci est ressemblant, Frontin, comme ce sont bien ses traits!

FRONTIN.

Oh! tout à fait, tout à fait!

LE MARQUIS.

C'est une mauvaise peinture d'ailleurs; elle fut faite en province par un méchant artiste forain. Elle n'a qu'un mérite qui fait que je la garde, celui d'une étonnante fidélité.

FRONTIN.

Et la fidélité est un mérite dont monsieur le marquis est bon juge à tous les titres.

LE MARQUIS.

Oh! ma fidélité, à moi, Frontin, est trop naturelle. Ce n'est pas un mérite... (S'arrêtant devant l'autre portrait.) Celui-ci, Frontin, est plus parfait sans doute comme œuvre d'art, c'est ce qu'on peut appeler une bonne toile... malheureusement la ressemblance n'y est pas au même degré... Mais d'ailleurs, Frontin, quelle expression! quel feu! quelle vie!

FRONTIN.

Ah! monsieur le marquis, il me semble toujours qu'il va parler!

LE MARQUIS.

Tais-toi, Frontin, tais-toi!... tu retournes le poignard dans mon cœur! Tu devrais penser...

Durel parait au fond.

SCÈNE II

LE MARQUIS, DUREL, FRONTIN.

DUREL, accourant, éperdu.

Ah! monsieur le marquis! monsieur le marquis!

LE MARQUIS.

Quoi! qu'y a-t-il donc, Durel?

DUREL.

Ah! monsieur le marquis, quel malheur!

Il tombe aux pieds du marquis.

LE MARQUIS.

Mais qu'y a-t-il? Parle donc!

DUREL.

Ah! je suis perdu! jamais monsieur le marquis ne me pardonnera! Et pourtant, je vous jure, monsieur, par le jour qui nous éclaire, qu'il n'y a pas de ma faute!

LE MARQUIS, le soulevant.

Voyons, relève-toi, relève-toi, et parle sans crainte. Il n'y a plus de malheurs capables de me toucher. Qu'est-il arrivé, voyons?

DUREL.

Monsieur le marquis... je ne sais comment vous dire... J'étais là tranquillement devant ma loge, auprès de la grille... je respirais l'air des champs...

LE MARQUIS.

Va donc!... Tu as cassé quelque chose, n'est-ce pas?

DUREL.

Oh! non, monsieur... c'est bien pis!

LE MARQUIS, avec la même tranquillité.

Tu as mis le feu?

DUREL.

Oh! si ce n'était que le feu, monsieur le marquis!

LE MARQUIS.

Mais enfin explique-toi... Tu m'ennuies!

DUREL.

Eh bien! monsieur, il y a des femmes dans votre parc!

FRONTIN.

Ciel!

LE MARQUIS, le prenant au collet.

Des femmes! des femmes chez moi, misérable traître que tu es! Est-ce que je ne t'avais pas défendu sur ta vie...

DUREL.

Mais, monsieur le marquis, elles ne sont pas entrées par la porte... et j'ai eu beau crier, tempêter...

LE MARQUIS.

Et par où sont-elles donc entrées, animal?

DUREL.

Par le saut-de-loup, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Comment! par le saut-de-loup?

DUREL.

Oui, en bonne vérité, monsieur le marquis... Ah! mon Dieu! les v'là, monsieur le marquis... les v'là!

LE MARQUIS.

Ah çà! que peut vouloir dire?... Allons, va-t'en, imbécile!

DUREL.

Ah! merci, monsieur le marquis!

Durel sort.

LE MARQUIS.

Que peut signifier cette étrange invasion, Frontin?

FRONTIN.

Monsieur le marquis, nous allons l'apprendre, car j'aperçois en effet des jupes qui se dirigent de ce côté... (A part.) Oh! Dieu, les belles femmes!

LE MARQUIS.

Que dis-tu?

FRONTIN.

Je dis, monsieur le marquis, que c'est véritablement infâme de s'introduire ainsi...

SCÈNE III

LES MÊMES, LE COMTE, LA COMTESSE, LISETTE.

LA COMTESSE.

Monsieur, veuillez recevoir toutes nos excuses. Notre indiscrétion serait sans doute impardonnable, si elle était volontaire! mais nous sommes véritablement plus malheureux que coupables. Comme nous passions tout à l'heure sur la route qui borde votre parc, mes chevaux se sont emportés, et malgré tous les efforts que le comte a faits pour les retenir...

LE COMTE, toussant.

Hem! hem!

LA COMTESSE, poursuivant.

Ils nous ont versés dans le saut-de-loup, et nous ont

jetés de plain-pied dans vos jardins. Ma voiture étant à moitié brisée, je suis contrainte de faire appel à votre humanité, et de vous demander un asile pendant qu'on réparera le désastre.

LE MARQUIS.

Madame, c'eût été me mortifier que d'agir autrement. Je vous supplie de disposer de ma demeure comme de la vôtre. Seulement vous daignerez m'excuser si je ne vous tiens pas aussi fidèle compagnie que la courtoisie l'exigerait, mais de tristes circontances qui me sont personnelles...

LA COMTESSE.

Oh! je sais, marquis, je sais.., et je ne me consolerais pas de troubler une solitude dont personne plus que moi ne respecte les motifs. Assurément tout mon sexe doit prendre intérêt à une douleur qui l'honore, à un deuil...

La comtesse est interrompue par un cri aigu que pousse Lisette, à qui Frontin a brusquement pris la tai le.

LE MARQUIS.

Eh bien!... qu'est-ce que c'est? Qu'y a-t-il donc, Frontin?

FRONTIN, qui a repris son air de componction.

Rien, monsieur le marquis. J'ai eu le malheur de frôler mademoiselle en passant, et comme elle est encore tout émue de son accident.

LISETTE, à part.

Oh! le Tartufe!

LE MARQUIS.

A propos, Frontin, va promptement donner des ordres pour qu'on coure au village le plus proche requérir des ouvriers, un charron... Au surplus j'y vais moi-même... Madame, si vous aimez les arts (Montrant la gauche.), cette porte ouvre sur une galerie où vous trouverez de quoi

occuper quelques-uns de vos instants... Encore une fois, madame, daignez m'excuser...

LA COMTESSE.

Monsieur!

LE MARQUIS, près de sortir, se retourne et salue de nouveau la comtesse.

Madame...

FRONTIN, se retourne de même; et les saluant, dit à part.

Oh! les belles femmes!

Le marquis et Frontin sortent.

SCÈNE IV

LE COMTE, LA COMTESSE, LISETTE.

LA COMTESSE, assise.

Mon cher comte, il faut que je vous adresse encore une fois mes vives félicitations : vous conduisez vraiment d'une façon originale...

LISETTE.

Oui!

LE COMTE.

Mais en vérité je ne sais pas de quoi vous vous plaignez, comtesse. Est-ce que je ne vous ai pas versée le mieux du monde?

LISETTE.

Oh! le mieux du monde, Monseigneur... et vous l'auriez fait exprès, que...

LE COMTE.

Tais-toi donc, Lisette... Et, après tout, comtesse, n'êtes-vous pas ravie d'avoir pu, grâce à mon adresse, contem-

pler en face ce phénomène de constance dont le deuil merveilleux, comme vous le lui disiez vous-même, honore votre sexe tout entier...

LA COMTESSE.

Oh! je lui disais cela par politesse, car au fond je ne me fie guère à ces grandes démonstrations... Il me semble, à moi, que les vraies douleurs sont plus simples.

LE COMTE.

Ah! voilà bien les femmes, les voilà! Il n'y a qu'elles pour ressentir de belles passions, des amours éternelles... Pour nous, elles ne nous accordent aucune capacité dans ce genre-là!

LA COMTESSE.

Non!... mais il me semble, à vous dire vrai, que ce marquis a l'œil bien vif pour un homme qui se meurt de chagrin... Il m'a jeté là un certain regard en sortant... qui ne valait rien pour feu la marquise!

LISETTE.

Ah! madame, je ne sais pas ce qui est du maître; mais, pour le valet, je vous cautionne qu'il a bonne envie de se décarêmer!

LE COMTE.

Oui, oui! sans doute! l'esprit de corps! vous ne pouviez manquer de vous entendre toutes deux là-dessus! Eh bien! soit, c'est convenu, cet homme dont la cour et la ville admirent depuis trois ans la rare vertu, cet homme n'est qu'un fourbe, un scélérat! Ce veuf inconsolable ne demande qu'à être consolé le plus tôt possible!

LA COMTESSE.

Qui sait?

LE COMTE.

Par vous peut-être, comtesse?

LISETTE, à part.

Ah! le traître, comme il manœuvre!

LA COMTESSE.

Par moi!... Je ne dis pas cela.

LE COMTE.

Vous ne le dites pas, mais vous le pensez, je le vois bien... Vous pensez que cette inébranlable fidélité céderait à vos moindres prévenances... Assurément ce n'est pas à moi de mettre en doute la puissance de votre séduction; mais enfin je me flatte, pour la gloire de mon sexe, — car mon sexe a aussi sa gloire, madame, — je me flatte qu'ici toute cette puissance échouerait!

LA COMTESSE.

Parions-nous?

LE COMTE.

Sérieusement, comtesse?

LA COMTESSE.

Sans doute. Je ne vois, pour moi, aucun mal à tenter l'épreuve dont vous parlez; si la douleur du marquis est sincère, je perdrai mes peines. Si elle ne l'est pas, il mérite bien un petit châtiment...

LE COMTE.

Oui, mais permettez, comtesse... Je ne sais pas jusqu'à quel point je dois me prêter, moi, à un divertissement si délicat... Vous pourriez, chemin faisant, vous piquer au jeu...

LA COMTESSE.

Oh! soyez donc tranquille, je ne m'acharnerai pas...

Et les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez!

LE COMTE.

Eh bien! dans ces termes-là, madame, j'y consens...

Gageons que vous n'arracherez point de la bouche du marquis un seul mot dont puisse s'offenser l'ombre de la marquise... Gageons, si vous voulez, le prix de cet attelage que j'ai eu le malheur d'estropier...

LA COMTESSE.

Oh! le prix m'importe peu... Je jouerai pour l'honneur... Seulement j'y mets une condition, c'est que durant le temps de l'épreuve vous passerez pour mon époux...

LE COMTE.

Pour votre époux?... et pourquoi donc, madame?

LA COMTESSE.

D'abord parce qu'il se défiera moins... et puis j'ai ouï dire que le fruit défendu avait pour vous autres je ne sais quelle saveur particulière...

LE COMTE.

Mais savez-vous, comtesse, que pour une honnête femme, vous possédez sur la matière des théories bien profondes?

LA COMTESSE, se levant.

Mon Dieu! mon cher comte, soyez sûr qu'en théorie les honnêtes femmes en savent aussi long que les autres. (Regardant au dehors.) Tenez! le voilà qui rôde dans nos environs... Donnez-lui satisfaction, cousin... laissez-moi seule un instant...

LE COMTE.

Comment! madame, vous prétendez que je vous laisse seule?

LA COMTESSE.

Mais apparemment! — Voyons, allez, mon cher cousin, allez avec Lisette visiter la galerie... Mon Dieu! vous écouterez aux portes, si vous voulez.

LE COMTE.

Mais c'est que vraiment, madame, à la réflexion...

LA COMTESSE.

Allez donc!

LE COMTE, brusque.

Allons! viens, Lisette.

LISETTE, près de sortir, au comte.

Quel homme affreux vous faites, Monseigneur!

LE COMTE.

Je t'assure qu'au fond j'enrage, Lisette... Allons, va!

Il la pousse et sort après elle à gauche.

SCÈNE V

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE, toussant légèrement.

Hem! Hem!

LE MARQUIS, s'approchant, avec embarras.

Madame!

LA COMTESSE.

Ah! c'est vous, marquis?

LE MARQUIS.

Oui, madame... je venais vous dire qu'on a trouvé un charron, et qu'il sera ici dans un moment.

LA COMTESSE.

Merci, monsieur... je vous suis obligée de vos peines...

LE MARQUIS.

Il n'y a point de peines, madame. Je vais recommander à cet homme la plus grande diligence, car je comprends que vous ayez hâte de quitter un lieu... qui vous offre si peu de distractions...

LA COMTESSE.

Mon Dieu, il est naturel qu'on ait hâte de quitter un lieu où l'on se sent importun, car autrement...

LE MARQUIS.

Ah! madame, vous ne sauriez être importune en aucun lieu.

LA COMTESSE.

Je vous sais gré de me le dire du moins.

LE MARQUIS.

Je le pense, madame. (La comtesse s'incline sans répondre et s'assoit; le marquis fait quelques pas pour s'éloigner; puis, revenant.) Vous habitez ces environs, madame?

LA COMTESSE.

Oui, marquis; nous habitons, le comte et moi, ce petit château qu'on voit au bout du chemin, à trois lieues d'ici, le château de Pons.

LE MARQUIS.

J'ai donc l'honneur de parler à madame la comtesse de Pons? (La comtesse s'incline.) Je n'en suis que plus confus de vous recevoir avec tant de mauvaise grâce, comtesse; vous emporterez de moi, je le crains, une impression peu favorable, et vous joindrez votre voix à ce concert de réprobation qui s'élève en ce monde contre tous ceux dont les sentiments et la conduite s'écartent de l'usage commun.

LA COMTESSE.

Comment! marquis, est-ce possible que la calomnie ait osé se prendre à des sentiments aussi exemplaires que les vôtres?

LE MARQUIS.

Mon Dieu, oui, comtesse; j'ai même dû fuir Paris pour échapper aux méchants propos... Le croiriez-vous? ma douleur était qualifiée d'affectation, mon deuil d'hypocrisie.

LA COMTESSE, un peu déconcertée.

Vraiment?

LE MARQUIS.

Au reste, cela se conçoit... Quand on ne connaît pas les gens, on les juge de travers... on applique à des caractères particuliers des règles générales, et on tire de fausses conclusions... Je ne suis pas, moi, fait comme tout le monde malheureusement... je suis d'un naturel timide, défiant, froid en apparence... Je m'attache peu... mais aussi, mon cœur une fois donné, c'est pour la vie! Voilà ce qu'on ne comprend pas.

LA COMTESSE, à part.

Il est singulier! (Haut.) Moi, du moins, je vous comprends, marquis, croyez-le.

LE MARQUIS, souriant.

Me permettez-vous d'en douter, comtesse?

LA COMTESSE.

Mais...

LE MARQUIS.

C'est qu'en général, — je vous en demande pardon, — ce sont les femmes qui m'ont le moins compris; ce sont elles qui se sont déchaînées contre moi avec le plus de violence. Peut-être l'avais-je mérité!... A peine je venais d'éprouver, comtesse, ce malheur irréparable, — j'étais jeune encore, j'étais riche. — je fus aussitôt en butte à des intrigues, à des entreprises galantes, qui, je vous l'avoue, me révoltèrent... Dans mon indignation, je fermai ma porte à tout votre sexe... Il ne m'a point pardonné!

LA COMTESSE, avec embarras.

Eh bien! je vous réponds d'une femme au moins qui vous pardonne... qui apprécie vos sentiments... qui croit à votre sincérité... qui en est touchée.

LE MARQUIS.

Ah! comtesse... ce sont de bonnes paroles... et je vous remercie de tout mon cœur... quoique vous me fassiez sentir cruellement toute la rigueur de la solitude à laquelle je me suis condamné... Les femmes, quand on est en confiance près d'elles, comme je suis près de vous, je ne sais pourquoi, sont une compagnie bien douce aux malheureux.

LA COMTESSE, émue.

Mais vraiment, votre confiance, marquis, me charme... et...

Le comte entre brusquement à gauche.

SCÈNE VI

LE MARQUIS, LA COMTESSE, LE COMTE.

LE COMTE.

Comtesse... (Au marquis.) Ah! monsieur, je vous demande pardon!

LE MARQUIS, saluant froidement.

Monsieur!

LE COMTE.

Je venais, comtesse, pour vous engager à faire un tour dans la galerie : vous avez le goût des arts, et il y a vraiment là une collection de chefs-d'œuvre...

LE MARQUIS.

Enchanté, monsieur!... (Entre Frontin.) Eh bien! qu'y a-t-il, Frontin?

SCÈNE VII

LES MÊMES, FRONTIN.

FRONTIN.

Monsieur le marquis, le charron est arrivé... mais il dit qu'il y a pour deux ou trois heures de besogne au moins.

LA COMTESSE.

Mon Dieu!

LE COMTE.

Ah! quel contre-temps!

LE MARQUIS.

En ce cas, comtesse, daignerez-vous partager le dîner d'un ermite?

LA COMTESSE.

Mais volontiers... n'est-ce pas, comte?

LE COMTE, maussade.

Comme il vous plaira, madame, comme il vous plaira... Allons visiter cette galerie?

LA COMTESSE.

S'il le faut... allons!

Ils saluent le marquis, et se dirigent vers la galerie.

LE COMTE, près de sortir.

Eh bien! madame, vous avez perdu.

LA COMTESSE.

Mais... laissez-moi le temps!

Elle sort; le comte la suit.

SCÈNE VIII

LE MARQUIS, FRONTIN.

LE MARQUIS.

Dis-moi, Frontin,... j'ai été si étranger au monde depuis quelques années,... je me figurais que le comte de Pons était mort?

FRONTIN.

Je ne pourrais pas vous dire, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Mais non, il n'est pas mort... puisqu'il est là!

FRONTIN, qui semble absorbé.

C'est juste... monsieur le marquis a raison... (A part.) Quelle ravissante créature! Un sylphe!

LE MARQUIS, rêveur.

C'est une femme, celle-là, Frontin, qui véritablement paraît former une exception parmi son sexe. Sans parler des agréments de sa personne, qui sont extraordinaires...

FRONTIN, avec âme.

Ah! oui, monsieur le marquis!

LE MARQUIS.

Je lui crois l'âme belle. Elle semble penser tout ce qu'elle dit. Elle est prévenante sans coquetterie, bonne sans banalité, franche sans affectation...

FRONTIN.

Oui, monsieur le marquis... et avec cela tant de jeunesse, de gaieté... c'est un oiseau! Elle était là tout à l'heure, près du bassin, faisant des cabrioles...

LE MARQUIS.

Comment! des cabrioles? la comtesse?

FRONTIN.

Mais non, monsieur le marquis, la suivante!

LE MARQUIS.

Eh! que viens-tu me chanter avec ta suivante! Je te parle de la comtesse; je te dis que c'est une femme que le ciel semble avoir douée avec prodigalité... Au reste, je crois me souvenir qu'elle passait dans le monde autrefois pour une personne aussi aimable que solide.

FRONTIN, toujours distrait.

Oh! quant à la solidité, monsieur le marquis, j'en répondrais! Quand on lui manque, elle n'est pas longtemps à jouer des mains... j'en suis sûr!

Il porte la main à sa joue.

LE MARQUIS.

Comment! jouer des mains? la comtesse?

FRONTIN.

Non, monsieur le marquis, la suivante...

LE MARQUIS.

Au diantre la suivante! Ah çà! Frontin, il me semble que tu t'occupes beaucoup de cette fille.

FRONTIN.

Moi, monsieur le marquis? mais je ne m'en occupe pas... monsieur le marquis m'en parle... je lui réponds, voilà tout.

LE MARQUIS.

Mais je ne t'en parle pas justement... drôle! Au reste laissons cela... Dis-moi, Frontin, puisque le hasard me force d'avoir compagnie à dîner, je crains que ma toilette ne soit, pour la circonstance, un peu négligée, un peu sévère. N'aurais-je pas quelque habit plus... moins?...

FRONTIN.

Moins monotone?

LE MARQUIS.

Oui. Sans sortir des couleurs sombres, qui conviennent à ma situation, il serait bienséant, je crois, de modifier un peu mon costume.

FRONTIN.

Mais... monsieur le marquis a son habit gris de perle.

LE MARQUIS.

Est-ce que c'est deuil, le gris de perle, Frontin?

FRONTIN.

Assurément, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

J'y vais réfléchir... car cela me répugne beaucoup... Ah! autre chose, Frontin. J'ai remarqué que le comte et la comtesse sont deux connaisseurs en peinture... Si j'avais prévu cela, je t'avoue que j'aurais fait enlever momentanément cette toile-ci. (Il montre un des portraits.) Elle est bonne pour nous, qui y attachons un sentiment... mais pour des yeux étrangers, elle prête véritablement au ridicule.

FRONTIN.

Je vais l'enlever, monsieur le marquis.

Il monte sur une chaise.

LE MARQUIS.

Nous la remettrons.

FRONTIN.

Oui, oui, certainement.

LE MARQUIS.

Tu vas la déposer dans mes archives.

FRONTIN.

Oui, monsieur le marquis. (A part.) Dans le grenier!

LE MARQUIS.

Maintenant viens, Frontin... Allons changer d'habit.

FRONTIN.

Allons!

Il suit le marquis en chantonnant et en battant le tambour sur le portrait qu'il tient sous son bras.

TROISIÈME TABLEAU

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

LISETTE, seule, puis FRONTIN.

LISETTE, faisant un bouquet, et chantant.

Il pleut, il pleut, bergère,
Rentre tes blancs moutons...

FRONTIN, au fond.

La voilà! (Il regarde autour de lui avec inquiétude.) Pstt! pstt!

LISETTE, tressaillant.

Ah! mon Dieu!

FRONTIN, s'avançant avec précaution.

Mademoiselle, ne craignez-vous pas que ces fleurs, en s'approchant si près de votre minois, ne meurent de jalousie?

LISETTE.

Et ne craignez-vous pas, vous, que votre maître, en vous voyant si près de ce même minois, ne vous mette à la porte?... Tenez! justement je l'aperçois!

FRONTIN, reculant effaré.

Ah! ciel!

LISETTE, riant.

Non, non, remettez-vous, vaillant Frontin... c'était une fausse alerte! Votre maître est encore à table auprès de ma maîtresse, aussi empêtré que vous, je présume, de ses vœux indiscrets.

FRONTIN.

Le croyez-vous, mademoiselle?

LISETTE.

Je ne sais pas trop... Le pauvre homme soupire à la vérité plus fort que jamais... mais il me semble, à moi, que ses soupirs ont changé d'adresse.

FRONTIN.

Ah! mademoiselle, si j'en étais sûr!

LISETTE.

Savez-vous, monsieur Frontin, que, plus je vais, plus je pense que l'homme est une vilaine espèce d'animal... tout pétri de fausseté, de trahison et de petitesses... Et, pour ne parler que de vous, qui prétendez honorer mes faibles charmes de vos ardeurs...

FRONTIN.

Oh! oui, je les honore, mademoiselle; je les honore profondément, je vous le jure!

LISETTE.

Oui, mais pas au point de perdre de vue vos petits intérêts mignons, ces bonnes mille livres de rente qu'on vous fait ici pour entretenir votre prétendu désespoir... Ah! monsieur Frontin, si jamais je devais aimer quelqu'un, moi, j'entendrais avant tout que ce quelqu'un-là eût le courage de son opinion...

FRONTIN.

Mais je l'ai, mademoiselle, je l'ai!

LISETTE.

Et, dût la maison crouler sur sa tête, fussions-nous sur la cime d'un volcan en éruption, je voudrais que, tout entier à son amour, il demeurât à deux genoux devant moi...

FRONTIN, tombant aux pieds de Lisette.

Eh bien! m'y voilà, mademoiselle, mort ou vif, m'y voilà!

Le marquis paraît au fond.

LISETTE.

Le marquis! Cette fois c'est tout de bon! Sauve qui peut!

Elle se sauve dans la galerie.

SCÈNE II

LE MARQUIS, FRONTIN.

FRONTIN, en apercevant son maître, feint de chercher quelque chose à terre.

Je ne le trouve pas, mademoiselle... je ne le trouve pas!...

LE MARQUIS.

Eh bien! que faisiez-vous là dans cette posture?

FRONTIN.

Monsieur le marquis, je cherchais un anneau que mademoiselle Lisette avait laissé tomber par mégarde... mais je ne le trouve pas.

LE MARQUIS.

Oui... et vous me croyez votre dupe, monsieur Frontin?

FRONTIN.

Monsieur le marquis!

LE MARQUIS.

Allons! est-ce que je ne vois pas que vous faites la cour à cette fille, que vous manquez honteusement à vos engagements les plus solennels! Ah! voilà donc ce cœur si dévoué à mon infortune... ces sentiments si complètement identifiés avec les miens! — Eh bien! soit, monsieur Frontin, vous saviez à quelles conditions je vous gardais dans ma maison, vous devez savoir ce qui vous reste à faire!

Il s'assoit à droite.

FRONTIN.

Je vous jure, monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Épargnez-moi vos serments... je n'y crois plus... Assez! (Frontin s'éloigne à pas lents; le marquis, le rappelant.) Frontin!

FRONTIN, revenant.

Monsieur le marquis!

LE MARQUIS.

Frontin, j'ai été un peu vif... D'ailleurs il y a dans tout ceci de ma faute... Peut-être ai-je exigé de toi plus de force que n'en comporte l'humaine nature... et puis enfin je ne suis pas dans mon assiette aujourd'hui... je ne sais pas ce que j'ai... je suis contrarié...

FRONTIN.

Oh! je comprends que le séjour prolongé de ces étrangers au château donne de l'humeur à monsieur le marquis... et, s'il le permet, pour lui prouver mon repentir, je vais aller moi-même presser la besogne des ouvriers...

LE MARQUIS, vivement.

Non... c'est inutile, Frontin. La comtesse ne me gêne

point. C'est une femme fort discrète. Elle a même pour ma situation les égards les plus raffinés, il faut lui rendre cette justice. Ainsi, pendant le dîner, je ne sais si tu l'as remarqué... il n'y a pas d'attentions qu'elle ne m'ait témoignées.

FRONTIN.

Oui, je l'ai parfaitement remarqué.

LE MARQUIS.

N'est-ce pas, Frontin? Il y avait de la compassion dans ses moindres paroles. Elle m'encourageait à manger avec une douceur, une sympathie... Elle ne m'offrait pas d'un plat sans y mettre je ne sais quel assaisonnement de délicatesse, de tendre commisération...

FRONTIN.

Oui, oui, monsieur le marquis... en effet...

LE MARQUIS.

Mon inquiétude, Frontin, est qu'elle n'ait pas tout le bonheur dont elle semble digne. Le comte paraît être un homme...

Il hésite.

FRONTIN.

Oh! désagréable, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

N'est-ce pas? Il est désagréable... il est bourru, hargneux; il la maltraite... Pauvre femme!... je la plains! (Il s'est levé.) Je n'ai pu faire autrement, Frontin, que de les engager à passer ici le reste du jour... et cela me rappelle, mon ami, que tu m'as donné là un habit véritablement par trop passé de mode... J'en étais honteux.

FRONTIN.

Mais... il faut le changer, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

En ai-je un autre qui soit mettable?

FRONTIN.

Mais oui; monsieur le marquis a son habit gorge de pigeon.

LE MARQUIS.

Gorge de pigeon, Frontin? Mais est-ce que cette nuance-là est deuil?

FRONTIN.

Dame... c'est demi-deuil, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Tu crois? Eh bien! on peut toujours le voir... L'as-tu là?

FRONTIN.

Oui, monsieur le marquis.

Il sort un instant.

LE MARQUIS, seul, rêvant.

Ah! oui... je crains bien... je crains bien qu'elle ne soit pas heureuse!

FRONTIN, rentrant, et tenant à la main l'habit gorge de pigeon.

Voilà, monsieur le marquis.

LE MARQUIS, regardant l'habit.

Hein! c'est un peu gai... au reste ce n'est que pour un jour... (Il passe l'habit.) D'ailleurs, Frontin, le deuil se porte dans le cœur.

FRONTIN.

Parbleu, monsieur le marquis!

LE MARQUIS.

Ah! à la bonne heure! celui-ci me va!... (Apercevant le second portrait qui est resté sur un des panneaux du fond.) Dis-moi donc, Frontin, ne trouves-tu pas que ce portrait qui reste là en l'air, et qui n'a plus son pendant, est d'un effet pénible à l'œil?

FRONTIN.

Oh! tout à fait, monsieur le marquis... Cela fait loucher.

LE MARQUIS.

Il est certain que cela choque.

FRONTIN.

Si on l'enlevait, monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

Oui... enlève-le. On le replacera en même temps que l'autre.

FRONTIN.

Enlevons!

Il monte sur une chaise et enlève le portrait. — En ce moment la comtesse entre par le fond. Le marquis paraît décontenancé.

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Pardon... je vous dérange...

LE MARQUIS.

Mais nullement, comtesse.

LA COMTESSE.

Vous faisiez enlever cette toile?

LE MARQUIS, avec embarras.

Oui, comtesse... elle a besoin d'une petite restauration...

LA COMTESSE.

C'est sans doute le portrait...

LE MARQUIS.

Oui, comtesse... Va, Frontin, va!

LA COMTESSE.

Pardon! (Elle regarde le portrait.) Oui, c'est bien cela... c'est bien ainsi qu'on l'imagine...

LE MARQUIS.

Comtesse! Va, Frontin, va!

Frontin sort, emportant le tableau.

SCÈNE IV

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, insistant malgré l'impatience évidente du marquis.

On ne saurait rêver une physionomie plus attachante.

LE MARQUIS, avec une nuance de dépit.

Madame...

LA COMTESSE.

Et je conçois trop qu'on ne puisse oublier une personne qui à cet extérieur charmant joignait, dit-on, une âme égale.

LE MARQUIS, avec une sorte de colère.

N'est-ce pas? vous le pensez, comtesse? Oublier, trahir un amour qui fut si bien placé, ce serait une indignité, un crime!

LA COMTESSE, faiblement.

Un crime... sans doute.

LE MARQUIS.

Vous mépriseriez la première l'homme qui s'en rendrait coupable?

LA COMTESSE, de même.

Oui.

LE MARQUIS.

Et vous auriez raison, comtesse. (Il lui donne un siège.) Cela serait odieux, car... Je vais vous faire, madame, une confidence entière, — ce deuil où je m'obstine n'est pas seulement un culte que j'ai voulu rendre à une chère mémoire, c'est une sorte d'expiation que le remords m'a imposée.

LA COMTESSE, étonnée.

Le remords?

LE MARQUIS.

Hélas! oui... Je ne sais comment j'en viens à vous révéler, madame, à vous que je connais à peine, que je rencontre pour la première fois, les secrets les plus intimes, les plus sacrés, de ma vie et de mon cœur... Mais enfin... je m'y sens entraîné par une pente si douce que je n'y résiste pas... — Eh bien! le croiriez-vous, comtesse, cette femme, cette enfant qui n'est plus, que j'ai pleurée si amèrement... je la faisais souffrir... elle n'était pas heureuse!

LA COMTESSE.

Est-il possible!

LE MARQUIS, avec une émotion croissante.

Cela est trop vrai, madame. Comment vous expliquer ces étranges contradictions? J'aimais passionnément la marquise: c'était un cœur adorable, une âme tendre et fière comme celle des anges. Ah! je lui rendais justice; mais j'avais le tort, — comme beaucoup d'hommes, — de tenir en bride vis-à-vis de ma femme, par je ne sais quelle bizarrerie farouche, mes sentiments les meilleurs, les plus vrais. Elle souffrait de mon apparente indifférence; je le voyais, je voyais couler ses larmes, je voyais saigner son pauvre cœur, et j'avais la barbarie de ne pas tomber à ses pieds! Elle est morte ainsi sans me connaître, je puis le dire, sans savoir combien je l'avais aimée, et

moi, par un juste châtiment, je suis resté là seul, seul au monde, le cœur rempli, oppressé de toutes ces tendresses que je lui avais refusées, de ces effusions contenues, de mille choses qu'elle seule pouvait comprendre, qu'elle n'a jamais entendues, que personne n'entendra jamais! (Il s'arrête très ému, puis, remarquant le trouble de la comtesse.) Comtesse, qu'avez-vous?

LA COMTESSE, d'une voix faible.

Rien.

LE MARQUIS.

Une larme! une larme! Ah! madame, cette âme angélique avait donc une sœur?

LA COMTESSE, balbutiant.

Monsieur, je ne sais... je...

Lisette entre brusquement par le fond.

SCÈNE V

LES MÊMES, LISETTE.

LISETTE.

Madame...

LA COMTESSE, se levant.

Eh bien! quoi? que voulez-vous? que venez-vous faire? Je ne vous ai pas appelée...

LISETTE.

Pardon, madame... C'est M. le comte qui m'envoyait...

LA COMTESSE, à part.

Ah! l'homme fâcheux!

LISETTE.

Il m'a chargée d'un message pour madame.

LE MARQUIS.

Je me retire, comtesse!

Il salue et sort.

SCÈNE VI

LA COMTESSE, LISETTE.

LA COMTESSE.

Enfin que veut-il, le comte?

LISETTE.

Madame, la voiture est remise sur ses roues, et comme M. le comte s'ennuie passablement, à ce qu'il dit, il serait fort aise que madame la comtesse voulût bien se remettre en route.

LA COMTESSE.

Comment? qu'est-ce que c'est que ce ton-là? Se croit-il sur sa frégate? Dites-lui que je partirai quand je m'ennuierai à mon tour!

LISETTE, à part.

Oh! le vent change! (Haut.) Dois-je transmettre littéralement à M. le comte la réponse de madame la comtesse?

LA COMTESSE.

Non, Lisette... Mais vraiment je ne comprends pas le comte... Depuis ce matin, il ne dit et ne fait que des sottises... Il devrait réfléchir cependant que nous ne sommes pas encore mariés... et qu'en s'abandonnant à toute la brutalité de son caractère... ici en particulier... dans cette

maison... il s'expose à des comparaisons qui ne lui sont pas avantageuses...

LISETTE.

Il est certain, madame, et très certain qu'il y a des hommes qui valent mieux que d'autres.

LA COMTESSE.

Ah! à qui le dis-tu, Lisette!

LISETTE, à part.

Oh! que de besogne! Voyons donc! (Haut.) A propos d'humeur, je vais bien étonner madame la comtesse. Le marquis du Lude, que madame voit si triste et si morose aujourd'hui, son valet m'a assuré qu'autrefois c'était un homme extrêmement aimable.

LA COMTESSE, d'un ton plaintif.

Il l'est toujours, Lisette.

LISETTE.

Ah!

LA COMTESSE.

Et j'aurais voulu que le comte eût été là tout à l'heure; il aurait appris une fois en sa vie ce que c'est qu'un cœur vraiment tendre et passionné... C'est pourtant vrai, Lisette, que le marquis, tout en me parlant de sa femme, m'en a plus dit en cinq minutes que le comte... en dix ans.

LISETTE, qui s'est approchée de sa maîtresse.

Eh bien! madame, savez-vous ce qu'il faut faire?

LA COMTESSE.

Quoi donc, Lisette?

LISETTE.

Il faut l'épouser.

LA COMTESSE.

Épouser qui?

LISETTE.

Monsieur le marquis.

LA COMTESSE.

Deviens-tu folle?

LISETTE.

Puisque vous l'aimez.

LA COMTESSE.

Quelle apparence! Tu rêves... Est-ce qu'on aime si vite, en quelques heures, sans connaître les gens, sans rien approfondir?

LISETTE.

Mais justement, madame, c'est comme cela qu'on aime. Si on approfondissait, on n'aimerait jamais. L'amour, madame, le véritable amour, c'est celui qui vous prend là tout d'un coup, sans qu'on sache pourquoi... bêtement... Ainsi moi, tenez, madame, je me suis tout de suite senti un faible pour Frontin. Il est laid, il est intéressé, il est poltron; n'importe, je l'aime! j'ai reçu le coup de foudre, et, pour devenir madame Frontin, j'attends simplement que madame la comtesse soit devenue madame la marquise!

LA COMTESSE, se levant.

Allons! cessez cette plaisanterie, elle m'offense. (Elle fait quelques pas, puis se retournant.) Et quand même enfin il y aurait dans vos ridicules suppositions une ombre de vraisemblance, quand j'éprouverais pour le marquis ce sentiment déraisonnable que vous dites, quand je l'aimerais follement, éperdument, pour mettre les choses au pis, — voyons, mademoiselle, pouvez-vous penser que je ne préférerais pas la mort même à la honte de briser les engagements de toute ma vie, au chagrin de tromper un galant homme, de le réduire au désespoir?...

LISETTE.

Ah! madame, si ce n'est que le désespoir de M. le comte qui vous gêne, vous pouvez hardiment le supprimer!

LA COMTESSE.

Comment!

LISETTE.

Ma foi, madame, tant pis! mais cela me brûle... il faut que le mot parte! M. le comte, madame, est marié!

LA COMTESSE.

Que dis-tu, Lisette? marié!... Le comte marié!

LISETTE.

Oui, madame... marié, archimarié! il me l'a confessé lui-même... marié sur mer, aux Antilles, sous le beau ciel des tropiques... les influences de la navigation... je ne sais tout ce qu'il m'a conté... mais la vérité est qu'il est marié.

LA COMTESSE, s'appuyant sur un meuble.

Ah! Lisette, quelle nouvelle!

LISETTE, accourant.

Dieu! madame la comtesse se trouve mal!

LA COMTESSE.

Non, Lisette, non... je me trouve plutôt bien... mais la surprise... et puis l'indignation... car c'est une trahison révoltante, Lisette!

LISETTE.

Oh! révoltante, madame... Mais le pauvre homme l'a bien expiée... surtout aujourd'hui, en travaillant lui-même à se donner un rival dans votre cœur malgré la jalousie qui le dévore... car, il a beau être infidèle à madame, il n'en est pas moins jaloux de madame! Voilà les hommes!

LA COMTESSE.

Mais quel tissu d'horreurs, Lisette! quelle trame épouvantable!

LISETTE, apercevant le comte.

Chut! le voici, madame!

LA COMTESSE.

Va, va, laisse-nous, mon enfant... je tiens ma vengeance!

Lisette sort à gauche au moment où le comte entre par le fond.

SCÈNE VII

LA COMTESSE, LE COMTE.

LE COMTE.

Eh bien! madame, il paraît que Lisette n'a pas réussi dans son ambassade, et qu'il faut que je vienne moi-même vous arracher de ce lieu de délices où il semble que votre cœur ait pris racine.

LA COMTESSE.

Mais je croyais, comte, que nous avions fait une gageure tous deux, et il serait loyal, à mon avis, de me laisser tout le loisir nécessaire pour la gagner ou pour la perdre.

LE COMTE.

Eh! madame, vous avez gagné... c'est une affaire décidée... et je vous dispense fort de gagner davantage!

LA COMTESSE.

Comment! tout de bon! de la jalousie!... Ah! quelle injustice... et comme vous allez rougir quand vous saurez la surprise que je vous ménage!

LE COMTE, inquiet.

Une surprise... à moi?

LA COMTESSE.

Oui, comte, une surprise qui ne vous sera pas désagréable, j'espère. (Jouant de l'éventail et minaudant.) Nous ne devions nous marier que dans huit jours: vous aviez la bonté de vous en plaindre: vous craigniez de mourir d'impatience avant l'expiration de ce délai... Eh bien!...

LE COMTE.

Eh bien?

LA COMTESSE, avec pudeur.

Eh bien! en rentrant au château, vous trouverez tout préparé... Ce soir, vous serez mon époux!

LE COMTE, tombant atterré sur un fauteuil.

Miséricorde!

LA COMTESSE, s'empressant près de lui.

Ah! comte, quelle douceur pour moi dans l'excès du ravissement qui vous transporte!

LE COMTE, balbutiant.

Oui, madame, il est certain que le ravissement, l'émotion, la joie...

LA COMTESSE.

Cher comte! Vous êtes heureux... bien heureux, n'est-ce pas?

Elle rit.

LE COMTE, e levant brusquement.

Comtesse! Lisette m'a trahi, avouez-le!

LA COMTESSE.

Je l'avoue.

LE COMTE.

Ah! cousine, où me cacher?

LA COMTESSE.

Mais, cousin, ne vous cachez pas!... Grâce à Dieu, les choses ont tourné au gré de vos désirs, et je me suis prise comme une enfant au piège ingénieux que vous m'aviez tendu.

LE COMTE.

Ah! comtesse, ne me le dites pas, car c'est pour moi un surcroît de désespoir, et je vous atteste...

Le marquis paraît au fond.

LA COMTESSE.

Silence!... voici votre autre victime qui s'approche. (A part.) Mon Dieu! pourvu que je puisse l'achever!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE MARQUIS, FRONTIN, entrant par le fond, LISETTE, entrant par la gauche.

LE MARQUIS.

Eh bien! madame... il est donc vrai?... vous partez!

LA COMTESSE.

Mais sans doute, marquis; nous ne pouvons abuser plus longtemps...

LE MARQUIS.

Il faut donc vous dire adieu?

LA COMTESSE.

Mais pourquoi adieu? Entre voisins comme nous sommes, ne peut-on espérer de se revoir?

LE MARQUIS.

Non, madame, non, il vaut mieux, je le sens, que je ne vous revoie pas!

LA COMTESSE.

Si telle est votre appréciation, je le regrette, car (Montrant le comte.) M. le comte de Nozan, mon ami, part demain, je crois... et je vais me trouver bien seule...

LE MARQUIS, interdit, regardant le comte.

Le comte de Nozan... votre ami!...

LISETTE.

Sans doute: monsieur le marquis croyait peut-être que M. le comte était l'époux de madame la comtesse? Du tout! Madame la comtesse est veuve!

LE MARQUIS, tombant sur un siège.

Ah! Dieu de bonté!

La comtesse appuie une main sur son cœur et regarde le ciel.

LISETTE, allant vers le comte.

Eh bien! Monseigneur... vous voyez? Cela ne va pas mal là-bas! Allons! jouissez de votre ouvrage, Monseigneur!

LE COMTE.

Te tairas-tu, petit serpent!

LE MARQUIS.

Comtesse, daignez m'excuser... Vous ne pouvez savoir ce que j'éprouve!

LA COMTESSE.

Dites-le.

LE MARQUIS, se levant.

Ah! comment l'oserais-je? votre mépris m'attend... Ne me le disiez-vous pas vous-même il n'y a qu'un instant:

oublier, trahir mon passé, ce serait un crime impardonnable?

LA COMTESSE.

Oui, je l'ai dit... Mais il y a des crimes impardonnables, marquis, que les femmes pardonnent toujours: ce sont ceux qu'elles font commettre.

LE MARQUIS, tombant aux pieds de la comtesse

Ah! madame!

FRONTIN, qui les a observés avec anxiété, se précipitant aux pieds de Lisette.

Ah! mademoiselle!

LE COMTE, au milieu du théâtre.

Allons! il ne me reste qu'à les bénir.

FIN DES PORTRAITS DE LA MARQUISE.

UN
ROMAN PARISIEN

PIÈCE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du GYMNASE-DRAMATIQUE, le 28 octobre 1882.

PERSONNAGES

	ACTEURS.
HENRI DE TARGY.	MM. Marais.
BARON CHEVRIAL.	Saint-Germain.
DOCTEUR CHESNEL.	Landrol.
JULIANI, ténor et impresario.	F. Achard.
LAUBANÈRE.	Bertal.
TIRANDEL.	Noblet.
VAUMARTIN.	Revel.
LE GÉNÉRAL DE VILLIERS.	Tony Seiglet.
AMBROISE, domestique de Chevrial.	Martin.
MADAME DE TARGY, mère de Henri.	Mmes Pasca.
MARCELLE DE TARGY, sa belle-fille.	J. Brindeau.
THÉRÈSE, baronne Chevrial.	Volsy.
ROSA GUÉRIN, de l'Opéra,	Magnier.
MADAME DE LUCE.	M. Devoyod.
MADAME DE VALMÉRY.	L. Josset.
Mlle GILETTE 1re, du corps de ballet.	Vrignault.
Mlle GILETTE 2e, id.	Netty.
Mlle BERTOLDI id.	Lender.
Mlle LOMBARD id.	Thierry.
MADAME DE VILLIERS.	Gennetier.
MARIA, femme de chambre.	Duvergé.

La scène se passe à Paris.

UN ROMAN PARISIEN

ACTE PREMIER

DANS L'HOTEL DE TARGY.

Un boudoir très orné, communiquant à gauche par une large porte avec les salons de réception. — La porte de droite conduit chez madame de Targy. — Au fond une porte en arcade avec double portière ouvrant sur une antichambre où les invités ôtent ou remettent leur pardessus. Cette antichambre, qui est elle-même richement décorée de fleurs et de verdure, a deux portes latérales, l'une à droite qui donne sur le vestibule d'entrée, l'autre à gauche en face qui est l'entrée principale des salons. — Lampes et candélabres allumés pour une fête. — Au milieu du boudoir, un divan circulaire à compartiments. — Fleurs au centre. — Petits meubles tout autour.

SCÈNE PREMIÈRE

On aperçoit dans l'antichambre deux ou trois valets de pied en riche livrée qui débarrassent les hommes de leur paletot. Un maître d'hôtel en habit noir et culottes courtes qui annonce. Une femme de chambre qui aide les femmes à rajuster leur toilette ou à mettre leur manteau. A la porte du boudoir à gauche, des invités des deux sexes se pressent, regardant avec curiosité dans le salon voisin.

LAUBANÈRE, VAUMARTIN, TIRANDEL, CHEVRIAL.

Laubanère et Vaumartin sont debout près de la porte à gauche, Tirandel est assis et à demi couché sur un fauteuil à gauche. — Au lever du rideau, on entend dans les salons à gauche un grand bruit d'applaudissements et de bravos. Les personnages en scène prennent part à cette démonstration.

VAUMARTIN.

Brava! brava! admirable! brava!

LAUBANÈRE.

Brava! (Se retournant vers Tirandel.) N'est-ce pas, c'est vraiment très bien, très remarquable! Elle a beaucoup de talent, cette petite femme!

TIRANDEL, indifférent.

Ouais!

Chevrial, qui vient d'ôter son paletot dans l'antichambre, entre par le fond.

LAUBANÈRE, allant à lui.

Tiens! Chevrial! vous arrivez trop tard, cher ami!

CHEVRIAL.

Bonjour, Laubanère! (A Tirandel, en passant devant lui.) Bonjour, Tirandel!

TIRANDEL, lui donnant la main.

Vieil ami!

CHEVRIAL, à Vaumartin.

Bonjour, fleur des pois!

VAUMARTIN, affable.

Mon cher baron!

Pendant ce dialogue, des murmures flatteurs n'ont pas cessé de se faire entendre dans les salons, et à ce moment éclate une nouvelle salve d'applaudissements.

CHEVRIAL, battant des mains.

Bravo! bravo! Qu'est-ce qu'il y a? Pourquoi applaudit-on?

LAUBANÈRE.

C'est la maîtresse de la maison, madame de Targy, qui vient de chanter avec Juliani.

CHEVRIAL.

Avec Juliani, le ténor?

LAUBANÈRE.

Oui.

CHEVRIAL.

Oh! oh!

LAUBANÈRE.

Il lui donne des leçons, vous savez?

CHEVRIAL.

Je ne le plains pas.

VAUMARTIN, ton prétentieux.

Je vous dirai, mon cher baron, que madame Chevrial les a divinement accompagnés.

CHEVRIAL.

Ma femme? Ça ne m'étonne pas... très forte sur le piano, ma femme!... Toutes les vertus!... Eh bien, est-ce qu'elle a du talent, madame de Targy? Je ne l'ai jamais entendue.

LAUBANÈRE.

Beaucoup de talent!

VAUMARTIN, ton prétentieux.

Ah! mais primo cartello, mon cher, primo cartello! Une voix de théâtre tout à fait. — Elle a cent mille francs dans le gosier, cette jeune femme-là!

CHEVRIAL.

Bon! cent mille francs dans le gosier... Tu devais dire cela, toi, poncif!

VAUMARTIN.

Je t'assure qu'elle chante très bien! Une grande artiste!

CHEVRIAL.

Oui, en chambre! Je connais ça... C'est comme les gens du monde qui jouent la comédie. Dans un salon... c'est parfait... Sur un théâtre, ce serait moins drôle.

TIRANDEL.

Pardi!

VAUMARTIN.

Eh bien, messieurs, vous me croirez, si vous voulez... mais, pas plus tard qu'hier au soir, j'ai entendu, dans un

salon, des gens du monde jouer une pièce de Musset, et je puis vous certifier que ces acteurs, simples amateurs, ne seraient pas déplacés...

CHEVRIAL.

Au Théâtre-Français, n'est-ce pas, cher ami? Tu devais encore dire ça, toi?

VAUMARTIN.

Eh bien, oui, certainement, au Théâtre-Français...

TIRANDEL.

A Batignolles! Et encore!

CHEVRIAL.

Enfin, qu'elle ait une voix de théâtre, ou une voix de salon, elle est joliment campée, cette petite femme-là! Elle a une plastique qui me rend rêveur... Non, vrai, c'est incroyable comme elle parle à mon imagination!

LAUBANÈRE.

Chut! la voilà!

Tirandel se lève.

SCÈNE II

LES MÊMES, puis MARCELLE, MADAME DE LUCE, MADAME DE VALMÉRY, JULIANI, LE DOCTEUR CHESNEL.

Marcelle paraît à gauche, recevant les compliments du groupe qui est près de la porte. Puis elle entre, accompagnée de madame de Luce et de madame de Valméry et suivie par le docteur et Juliani.

LES HOMMES qui sont en scène l'applaudissent de nouveau et murmurent:

Brava! bravissima! c'est exquis! délicieux!

MARCELLE, après avoir salué en souriant, à madame de Luce.

Ainsi tu trouves que j'ai fait des progrès?

MADAME DE LUCE.

Oh! mais prodigieux, ma chère... C'est-à-dire que maintenant c'est la perfection pure!

MADAME DE VALMÉRY.

Moi, ma chère amie, vous m'avez tiré des larmes, tout simplement!

Marcelle leur serre les mains.

VAUMARTIN.

C'est le timbre d'or de la Patti!

CHEVRIAL.

Avec une nuance de Nilsson, cependant.

MARCELLE, riant.

Oh! messieurs... je vous en prie...

Elle se masque avec son éventail.

LE DOCTEUR CHESNEL.

Ma chère petite dame, vous m'avez fait beaucoup de plaisir!...

MARCELLE.

Mon cher docteur... je voyais devant moi votre bon visage épanoui, cela me rassurait! J'avais si peur. Il y avait si longtemps que je n'avais chanté en public! (A Juliani.) Et vous, monsieur et cher maître, vous ne me dites rien.

JULIANI.

Moi, je suis sous le charme, comme tout le monde!

MARCELLE.

Mais... c'est à vous en réalité que tous ces compliments s'adressent. (Aux personnes qui l'entourent.) Vous savez que M. Juliani me fait l'honneur extrême (Elle s'incline gaiement.) de me donner des leçons!

JULIANI, riant.

Oh! l'honneur... C'est l'élève qui fait grand honneur au maître, madame!

LAUBANÈRE.

Monsieur Juliani, est-ce que réellement vous pensez à nous quitter, à quitter Paris... l'Europe même, dit-on?

MADAME DE LUCE et MADAME DE VALMÉRY.

Oh! non, monsieur Juliani, non, n'est-ce pas?

JULIANI.

Mon Dieu, si, mesdames!

MADAME DE LUCE.

Oh! que c'est mal! que c'est mal!

MADAME DE VALMÉRY.

C'est affreux! affreux!... Vous êtes un homme affreux!... Monsieur de Vaumartin... ne vous en allez pas!... J'ai besoin de votre bras pour aller au buffet.

VAUMARTIN.

Oh! madame!... quelle bonne fortune! (En passant devant Chevrial.) Voilà la quinzième femme que je mène au buffet, ce soir!

CHEVRIAL.

Tu es si aimable et si beau!

Vaumartin sort par le fond, donnant le bras à madame de Valméry. — Ils rencontrent à la porte Henri de Targy.

HENRI, à madame de Valméry.

Ma femme est par là?

MADAME DE VALMÉRY lui montre Marcelle du geste.

Marcelle? la voilà!

SCÈNE III

LES MÊMES, HENRI.

HENRI, derrière le divan.

Dis-moi, ma chère... quoi maintenant? Une valse!

MARCELLE, lui parlant en renversant un peu la tête.

Oui... un petit bout de cotillon... Mais laisse-moi encore respirer deux minutes. (Affectueusement.) Et toi, es-tu content?

HENRI, avec tendresse.

Non... pas du tout.

MARCELLE.

Mauvais!

HENRI.

Pas trop fatiguée?

MARCELLE.

Non!

MADAME DE LUCE.

Et vous allez en Amérique, naturellement, monsieur Juliani?

JULIANI.

Oui, madame... Je compte même pousser ma campagne jusque dans l'Amérique du Sud, qui a été moins exploitée que l'autre.

MADAME DE LUCE.

Et vous allez seul?

JULIANI.

Oh! non... Je m'occupe en ce moment de former une

troupe d'opéra... car je suis mon propre impresario... je préfère cela... j'y trouve de grands avantages.

LAUBANÈRE.

C'est dommage, monsieur Juliani, que vous ne puissiez engager l'étoile que nous venons d'entendre?

JULIANI.

C'est grand dommage, en effet! Quel succès, alors!

MARCELLE, vivement.

Oh! comme j'aimerais cela... si c'était convenable! (A son mari, en renversant la tête.) Veux-tu, mon ami?

HENRI, gaiement, mais d'un ton ferme.

Non!

MARCELLE, riant.

Je m'y attendais! (Elle se lève.) Eh bien, allons danser!... Henri, veux-tu dire à l'orchestre de commencer? (Henri sort avec madame de Luce, à qui il offre le bras.) Monsieur Tirandel, vous ne dansez pas plus qu'à l'ordinaire?

TIRANDEL, tristement.

Non, madame!

MARCELLE.

Et vous, monsieur Chevrial? Mais... à propos, il faut que je vous remercie d'être venu ce soir, vous qui allez si peu dans le monde... C'est un miracle de vous voir!

La musique commence à jouer une valse.

CHEVRIAL.

Vous savez, madame, quelle attraction irrésistible vous exercez sur mon faible cœur.

MARCELLE.

Vraiment!... Eh bien, moi, en retour, j'adore votre femme!... Je vous préviens que nous allons devenir de grandes amies toutes deux. Si vous saviez comme elle m'a bien accompagnée tout à l'heure!

CHEVRIAL.

Mais je vous accompagnerais très bien aussi, moi!

MARCELLE, riant.

Oh! très loin peut-être... mais pas très bien!

Elle va pour s'éloigner.

CHEVRIAL.

Quoi! pas même un tour de valse?

MARCELLE.

Oh! cela, si vous voulez!

Elle lui prend le bras, ils sortent à gauche.

LE DOCTEUR, qui a conduit Juliani jusqu'à dans l'antichambre en causant, redescend la scène, et s'adressant aux jeunes gens qui encombrent la porte à gauche.

Pardon, jeunes gens, laissez-moi pénétrer, je vous prie... Je désire voir tournoyer ces jeunes épaules.

CHEVRIAL.

Oh! toujours gourmand, docteur!

LE DOCTEUR.

Toujours, jeune homme, toujours!

Il sort.

SCÈNE IV

LAUBANÈRE, TIRANDEL, qui a repris sur le divan sa pose abandonnée.

LAUBANÈRE, fermant la portière du fond.

Il vient un satané courant d'air par là... (Revenant.) Tirandel!

TIRANDEL.

Eh!

LAUBANÈRE.

Tu as une très mauvaise tenue, tu sais.

TIRANDEL.

Fatigué!

LAUBANÈRE.

Mais, dis-moi, tu retournes donc dans le monde à présent?

TIRANDEL.

Faut bien aller quelque part.

LAUBANÈRE.

Et le cercle?

TIRANDEL.

Fume plus... M'ennuie!

LAUBANÈRE.

Pauvre garçon... Tiens! c'est gentil, cet air-là... (Il s'approche de la porte du salon.) Tirandel!

TIRANDEL.

Eh!

LAUBANÈRE.

Viens donc un peu ici... nous allons faire nos observations... C'est tout plein de jolies femmes, je t'assure.

TIRANDEL.

M'est égal.

LAUBANÈRE.

Tu es donc fini?

TIRANDEL.

Blasé!

LAUBANÈRE.

Plus rien, alors?

TIRANDEL.

Velléités!

LAUBANÈRE.

Diable! (Il se rapproche de lui.) Et tu ne fais rien pour ça?

TIRANDEL.

... Hydrothérapie!

LAUBANÈRE.

Et ça te réussit?

TIRANDEL.

Tu vois!

LAUBANÈRE.

Pas beaucoup?

TIRANDEL.

Ça va un peu mieux cependant!

LAUBANÈRE.

Prelotte! Qu'est-ce que c'était donc, alors?

SCÈNE V

LES MÊMES, CHEVRIAL, rentrant un peu essoufflé.

CHEVRIAL.

Ouf!

LAUBANÈRE.

Comment! déjà finie, cette valse?

CHEVRIAL.

Oui, je n'ai fait que deux tours... le temps est mou aujourd'hui... je n'ai pas mes jambes... C'est égal! c'est incroyable comme elle parle à mon imagination, cette petite femme-là!

LAUBANÈRE.

Bah! toutes les femmes parlent à votre imagination, à vous, Chevrial!

CHEVRIAL.

Plus ou moins... mais celle-là me rend rêveur, positivement.

LAUBANÈRE.

Et Rosa Guérin?

CHEVRIAL.

Un autre genre, Rosa Guérin!

TIRANDEL.

Et... chose... comment donc?... machine... du Cirque?

CHEVRIAL.

Tu perds la mémoire des noms, toi?... Eh bien, machine du Cirque, c'est encore un autre genre... tous les genres sont bons... A propos, avez-vous remarqué la petite bonne qui est dans l'antichambre... pour les manteaux?

LAUBANÈRE.

Bien! la bonne maintenant!

TIRANDEL.

Complet!

CHEVRIAL.

Très gentille! Un Watteau! Mais, pour en revenir à sa maîtresse, c'est véritablement une anatomie supérieure... tout à fait supérieure... un mélange de délicatesse et de force! une sorte de robuste élégance... Elle est en train de se lier avec ma femme... J'en suis enchanté!

LAUBANÈRE.

Oui... mais pas moyen!

CHEVRIAL.

Pourquoi... pas moyen?

LAUBANÈRE.

Parce que c'est un jeune ménage exemplaire... ils s'adorent... ils s'embrassent dans tous les coins...

CHEVRIAL.

Mon cher, je vous dirai que j'ai un principe.

LAUBANÈRE.

Votre parole?

CHEVRIAL.

Parfaitement... j'ai un principe. — C'est qu'en matière d'amour, avec du temps et de l'argent, *time and money* — il n'y a rien d'impossible. Témoin, Jupiter chez les anciens et plus récemment Fouquet...

Jamais surintendant trouva-t-il des cruelles!

LAUBANÈRE.

Allons donc! il n'est pas d'application ici, votre principe... Ces Targy sont très riches... Ils ont au moins cent mille francs de rente!

CHEVRIAL.

Eh bien... cent mille francs de rente!... après? A Paris, une jeune femme élégante qui suit le monde en dépense déjà la moitié pour sa toilette... D'ailleurs, ont-ils cela? J'ai ouï dire dans les temps que le père Targy avait fait des pertes considérables.

LAUBANÈRE.

Ah!

CHEVRIAL.

Et ce n'est pas le mariage du petit qui aurait raccommodé les choses... sa femme n'avait rien... Très richement élevée par une tante... mais sans fortune personnelle... une dot insignifiante... un mariage d'amour... les plus casuels de

tous !... et puis (Baissant la voix.) il y a des mystères dans la maison, vous savez?

LAUBANÈRE.

Moi? je ne sais rien... Je suis depuis trois ans à Pétersbourg... et j'arrive... (Il s'assoit.) Contez-moi donc ça!

CHEVRIAL.

Eh bien, voilà! Il y a environ deux ans, après le mariage de son fils, le père Targy, qui était jeune encore, est mort brusquement, et il y a eu autour de sa mort des circonstances singulières... il avait même couru des bruits de suicide... Ce qu'il y a de positif, c'est que, depuis ce temps-là, la mère est tombée dans un état très bizarre.

LAUBANÈRE.

Un peu folle, n'est-ce pas?

CHEVRIAL.

Pas précisément folle... mais extraordinaire, sauvage, farouche... elle était très bien la mère Targy... Je l'ai encore vue très agréable, moi... mais très agréable... et puis tout à coup elle a vieilli de vingt ans... ses cheveux ont blanchi... elle ne s'est plus montrée... elle ne sort plus... Elle passe ses jours... et même ses nuits, dit-on, à se promener comme un spectre dans ses appartements... là, au-dessus... enfin... bref... il y a du mystère, il y a quelque chose!

TIRANDEL, murmurant.

Cadavre!

CHEVRIAL.

Tu dis, toi!

TIRANDEL.

Il y a un cadavre!

CHEVRIAL.

Oui, il doit y avoir un cadavre dans quelque armoire... Si la police était mieux faite, on le trouverait.

LAUBANÈRE.

Bah! des commérages, tout cela!... (Il se lève.) Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils reçoivent très bien, ces jeunes gens... leur petite fête est très réussie.

CHEVRIAL.

C'est la première fois qu'ils ouvrent leur salon depuis la mort du père... Ils ont mis tout dehors naturellement.

LAUBANÈRE, qui a soulevé la portière du fond.

Diable! mais tout le monde s'en va, vous savez?

CHEVRIAL.

Oh! alors, décampons! — Viens-tu, Tirandel! Voyons! tu ne peux pas coucher là.

TIRANDEL.

Ah! mon Dieu! on ne peut donc pas être tranquille!

Il se lève péniblement.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MADAME DE LUCE et HENRI entrant par la gauche; puis MADAME DE VALMÉRY et VAUMARTIN.

MADAME DE LUCE, à Henri qui vient les reconduire.

Non, restez donc, cher monsieur, restez donc!

HENRI, insistant.

Je vous en supplie!

MADAME DE LUCE.

Quelle parfaite maîtresse de maison, que Marcelle! Comme elle est bien dans ce rôle-là!... Comme tout était bien arrangé!

HENRI.

Oui... elle adore cela!

Il traverse avec elle, et la mène dans l'antichambre, où il l'aide à mettre son manteau.

MADAME DE VALMÉRY.

Non! je vous en prie, monsieur de Vaumartin... je vous en prie... (En riant.) Vous me compremettez réellement!

VAUMARTIN.

Vous ne pouvez me refuser la grâce de vous conduire jusqu'à votre voiture... vous êtes trop galamment aimable pour cela!

MADAME DE VALMÉRY, gaiement.

C'est que vous êtes si dangereux!

VAUMARTIN.

Je le voudrais, madame!

MADAME DE VALMÉRY, acceptant son bras.

Enfin... je me risque!

Ils passent dans l'antichambre.

CHEVRIAL. Comme il s'apprête à sortir par le fond, il se trouve en face de Henri qui revient, et lui tendant la main pour lui dire adieu.

Mon cher hôte!

HENRI.

Mon cher baron!... Eh bien, vous vous en allez?... Et votre femme?

CHEVRIAL.

Tiens! ma femme, c'est juste!... elle n'est pas partie?

HENRI, riant.

Non... car la voici...

Tirandel s'est retiré.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME CHEVRIAL, MARCELLE, LE DOCTEUR CHESNEL, entrant par la gauche.

MARCELLE, à son mari.

Vois, mon ami, comme madame Chevrial est aimable... elle reste la dernière... comme c'est gentil!

Henri salue pour remercier.

THÉRÈSE.

C'est que je me plais beaucoup chez vous. Vous êtes un si charmant ménage, si uni, si honnête, si heureux, cela fait du bien!

CHEVRIAL, à part.

Pour moi, ça!...

MARCELLE.

Non... n'allez pas dans l'antichambre, chère madame... vous prendriez froid... On va vous apporter votre manteau ici.

HENRI, se retournant vers le fond.

Maria... apportez le manteau de madame la baronne Chevrial.

Maria apporte le manteau et Henri aide madame Chevrial à s'en couvrir.

MARCELLE, s'appuyant affectueusement sur le bras du docteur.

Et ce bon docteur, qui m'avait promis de fermer mon premier bal et qui me tient parole! comme c'est bien cela! Comme cela est d'un bon ami!

LE DOCTEUR.

Je n'ai aucun mérite, ma chère enfant... J'aime le monde, moi, j'aime les lumières, les fleurs, la musique, les belles

toilettes, les jolies femmes... Ça m'amuse! c'est encore à moi de vous remercier!

Il lui baise la main.

MARIA, après avoir remis le manteau de madame Chevrial à Henri, va porter à Chevrial son paletot.

C'est à monsieur le baron, je crois?

CHEVRIAL.

Parfaitement! Un peu d'aide, s'il vous plaît, mademoiselle! (Il lui met de l'argent dans la main et, pendant qu'elle l'aide à passer un paletot, il lui dit à demi-voix:) Vous avez des mains de duchesse, mon enfant!

MARIA, froissée.

Eh bien, a-t-on vu?

MARCELLE, reconduisant Thérèse.

Merci encore!

THÉRÈSE.

Adieu, chère madame!

MARCELLE.

Et amie, n'est-ce pas?

THÉRÈSE.

C'est convenu!

Elle sort avec son mari.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE DOCTEUR.

HENRI, retenant le docteur.

Mon cher docteur, je vais abuser de votre obligeance. Mais vous seriez bon de monter chez ma mère avant de

vous en aller... Elle était un peu souffrante aujourd'hui... plus agitée, et je m'inquiète tant!

LE DOCTEUR.

Mais elle doit dormir à cette heure-ci!

HENRI.

Non... Vous savez que votre présence la calme toujours un peu...

LE DOCTEUR.

Eh bien, je vais la voir deux minutes.

HENRI.

Merci, mon ami. Passez par ici, par la chambre de ma femme... c'est plus court... (Il lui ouvre la porte à droite.) Je vous attends là... vous me direz comment vous la trouvez!

Le docteur sort par la droite.

SCÈNE IX

HENRI, MARCELLE.

MARCELLE, allant à son mari, lui prenant les mains et lui présentant son front, tendrement.

Bonjour, toi!

HENRI, l'embrassant.

Ma chérie!

MARCELLE.

Tu m'aimais ce soir?

HENRI.

Toujours!

MARCELLE.

Mais ce soir en particulier?

HENRI, souriant affectueusement.

Ah! tu veux des compliments? Eh bien, ce soir en parculier, je ne t'aimais pas seulement, je t'admirais?

MARCELLE, lui prenant la main et le faisant asseoir près d'elle sur le divan.

Dis-moi cela.

HENRI.

Oui, je t'admirais... nageant dans ton élément, au milieu de cet éclat de fête, de toute cette élégance mondaine que tu aimes et qui te sied, déployant toutes tes grâces et tous tes mérites, charmant tes hôtes et charmée toi-même, dansant comme une fée, chantant comme un oiseau, heureuse, fière et triomphante comme une jeune reine... je t'admirais et je t'adorais!

MARCELLE.

Bien doux à entendre!

HENRI, à genoux.

Tu es si bien dans ce milieu, dans ce cadre brillant... tu portes si bien ton luxe, tes toilettes, tes dentelles, tes diamants, que vraiment, ma chérie, vraiment, je ne te comprends pas pauvre.

MARCELLE, souriant.

Ni moi non plus!... et pourtant, hélas!... je l'étais, pauvre... sans toi!...

HENRI.

Mais pas du tout... tu n'as fait que continuer chez moi la vie que tu étais habituée à mener dans ta famille.

MARCELLE.

Oui, parce que ma tante était excellente et me gâtait... mais, une fois hors de la maison, une fois mariée, je devais être pauvre... il a fallu un homme bon et généreux comme toi, un cœur délicat comme le tien pour me choisir malgré

mon peu de fortune... car je n'avais rien, n'est-ce pas? presque rien?

HENRI.

Mais je te demande pardon, tu avais une dot très... très honorable.

MARCELLE.

Croirais-tu que je n'ai jamais su au juste de combien elle était, ma dot!... J'étais si enfant... On m'avait donné une éducation si peu pratique, que la question d'affaires, d'intérêts m'échappait complètement. Je trouvais tout naturel qu'on me prît pour mes beaux yeux... avec une fleur sur l'oreille. Voyons, dis-moi, de combien était ma dot?

HENRI.

Je ne me rappelle plus... au juste.

MARCELLE.

Non... dis... je t'en prie!

HENRI.

Eh bien... quatre-vingt mille francs.

MARCELLE.

De rente?

HENRI, riant.

Oh! non...

MARCELLE, avec effusion.

Mon pauvre ami!... (Tendrement.) Es-tu heureux, au moins?

HENRI.

Si heureux, ma chérie, si heureux, que j'en serais effrayé, si je n'avais, à côté de ce bonheur, ma large part de chagrin et d'inquiétude.

MARCELLE.

Ta mère?

HENRI.

Mais enfin qu'est-ce qu'elle a? Que la mort de mon père lui ait déchiré le cœur, qu'elle en reste profondément affligée, personne ne le comprend mieux que moi? Mais il n'est pourtant pas naturel que sa douleur s'aggrave encore avec le temps, qu'elle tourne de plus en plus au désespoir, qu'elle touche par instants à l'égarement... cela est vraiment inexplicable... As-tu remarqué que, depuis la mort de mon père, elle qui était si pieuse n'a pas remis le pied dans une église?

Marcelle fait tristement signe que oui.

HENRI.

N'est-ce pas étrange? Tu ne saurais croire quelles chimères me traversent quelquefois l'esprit... des imaginations terribles... il me semble que je deviens fou moi-même... Alors je te cherche, je te regarde, et j'oublie tout... excepté toi!

MARCELLE, avec émotion, se penchant et l'embrassant.

Je t'aime bien!

HENRI.

Mon cher amour! (Il prête l'oreille.) C'est le docteur.

SCÈNE X

LES MÊMES, LE DOCTEUR, venant de droite.

HENRI, allant à lui.

Eh bien?

LE DOCTEUR.

Aucun changement... un peu plus nerveuse peut-être

cette nuit, à cause de ces bruits de fête qui lui rappellent un temps plus heureux.

HENRI.

Mais c'est elle-même, docteur, qui a désiré, qui a exigé que nous reprissions nos habitudes d'autrefois.

LE DOCTEUR.

Je sais bien. Ce n'est nullement un reproche que je t'adresse.

HENRI.

Et votre science ne donne aucun nom à ce mal étrange?

LE DOCTEUR.

Ma science, mon cher enfant, est tout à fait impuissante contre une affection morale... Il y a là une sorte d'obsession... d'idée fixe... Je ne sais quoi... Tu n'imagines pas que ta mère puisse avoir sur l'esprit quelque chose, quelque secret qui lui pèse?

HENRI, après l'avoir regardé fixement.

Non!

LE DOCTEUR.

Tu ne l'as jamais interrogée là-dessus?

HENRI, ému et grave.

Mais sur quoi?

LE DOCTEUR.

Si quelqu'un pouvait obtenir sa confidence, ce serai son fils, surtout un fils bien-aimé et justement aimé comme tu l'es.

HENRI.

Mais sur quoi l'interroger?

LE DOCTEUR.

Sur ce qui la tourmente.

HENRI.

Mais je n'ai jamais supposé qu'elle eût d'autre tourment que son chagrin, son deuil, à la suite de la mort de mon père.

LE DOCTEUR.

C'est possible... Allons! bonsoir, mes enfants! car ce n'est réellement pas raisonnable... à mon âge, de se coucher à ces heures-là.

HENRI, lui prenant la main.

Que je vous demande pardon! Au revoir, mon ami.

MARCELLE, lui prenant l'autre main.

A bientôt, n'est-ce pas?

LE DOCTEUR.

Oui, oui!

Il sort par le fond.

SCÈNE XI

MARCELLE, HENRI.

HENRI, pensif.

Un secret... ma mère!... que veut-il dire? Il m'a tout bouleversé!

MARCELLE.

Quelle folie, mon ami!... Ne te préoccupe donc pas! ce sont des paroles en l'air!

HENRI.

Il me regardait avec une expression singulière, en me disant cela.

MARCELLE.

Mais non! Pauvre homme! il dormait à moitié... nous l'avons fait veiller trop tard.

HENRI.

Peut-être, oui... Eh bien, ma chérie, je vais embrasser ma mère et je reviens!

Il sort par la droite.

SCÈNE XII

MARCELLE, puis MARIA.

MARCELLE.

Maria!

MARIA.

Madame?

MARCELLE.

On a éteint dans le grand salon, n'est-ce pas?

MARIA.

Oui, madame.

MARCELLE.

Eh bien, les domestiques peuvent monter chez eux... on remettra tout en place demain matin.

MARIA.

Bien, madame.

MARCELLE.

Il y avait de bien jolies toilettes ce soir, n'est-ce pas, ma fille?

MARIA.

Oh! oui, madame!... madame la baronne Chevrial surtout était mise dans la dernière perfection.

MARCELLE.

N'est-ce pas?... Elle se met très bien...

MARIA.

Oui, madame... et c'est une bien aimable dame... c'est dommage que son mari soit un si drôle d'homme!

MARCELLE.

Comment?

MARIA.

Ah! madame, il est toujours à vous dire de mauvaises farces et à vous souffler dans les cheveux... Je n'ai jamais vu un singe pareil!

MARCELLE.

Ah!... Eh bien, allez, Maria... vous devez être fatiguée... Je me déferai seule... Je rentre chez moi.

Maria sort.

SCÈNE XIII

MARCELLE, seule; puis HENRI.

Marcelle traverse lentement la scène, en ôtant ses bracelets et se dirigeant vers la porte de sa chambre. Henri paraît.

MARCELLE.

Mon Dieu! Henri! qu'est-ce que tu as? Comme tu es pâle!

HENRI, tout près d'elle, et à demi-voix.

J'ai peur!

MARCELLE.

Peur!... Qu'est-il donc arrivé?

HENRI, la ramenant au milieu.

Je suis monté... J'allais entrer chez ma mère... la porte de la galerie était entr'ouverte, mais la portière baissée... J'ai entendu qu'elle marchait et qu'elle se parlait tout haut à elle-même, comme cela lui arrive souvent... quelques mots sont venus à mon oreille... « Quel remords! disait-elle. Oh! mon Dieu, quel remords!... quel fardeau!... Je ne pourrai pas... J'y succomberai! » Voilà ce que j'ai entendu... et alors ce que le docteur nous disait il y a quelques minutes m'est revenu à l'esprit... et je ne puis te dire... je n'ose pas te dire quelle horrible pensée s'est dressée tout à coup devant moi!

MARCELLE.

Mon ami... je t'en prie... mon cher ami... voyons, dis-moi!

HENRI.

Eh bien!... puisqu'elle parle de remords... elle serait donc coupable!... de quelle faute?... Envers qui?... Cette mort soudaine de mon père, si elle avait été amenée par quelque affreuse découverte... si j'avais tort d'aimer... de respecter ma mère... si elle n'avait pas été une honnête femme?

Madame de Targy, qui a depuis quelques minutes soulevé la portière de droite et qui a écouté, pousse un cri que Marcelle répète comme malgré elle en reculant d'effroi. Madame de Targy s'élance vers son fils.

SCÈNE XIV

HENRI, MARCELLE, MADAME DE TARGY.

MADAME DE TARGY.

Malheureux enfant!

HENRI.

Ma mère!

MADAME DE TARGY.

Tu me soupçonnes, moi?... J'ai entendu tes pas... je t'ai vu fuir... tout de suite une inquiétude m'est venue... j'ai voulu savoir... je t'ai suivi... et c'est vrai!... Tu me soupçonnes!... Ah! eh bien, non!... tout... tout plutôt que cela... Écoute, je vais tout te dire! mais tu m'en voudras peut-être, après cela!... Tu m'en voudras!

Elle le regarde dans les yeux.

HENRI.

Ma mère!

MADAME DE TARGY.

Dis-moi... dis-moi qu'il n'y a pas de douleur au monde que tu ne préfères à celle de mépriser ta mère?

HENRI.

Non... il n'y en a pas!

MADAME DE TARGY.

Eh bien!... je vais te dire tout... je vais vous dire tout, mes pauvres enfants... (A Marcelle.) Car, toi aussi, ma pauvre petite, il faut que tu saches... et que tu souffres.

MARCELLE, à demi-voix.

Ma mère chérie!

MADAME DE TARGY.

Ah! mon Dieu! donnez-moi la force! Ce récit va être si pénible... si dur! Voyons tu te rappelles, Henri, le comte de Fervières.

HENRI.

Le comte de Fervières? Oui!

MADAME DE TARGY.

Tu te rappelles l'amitié étroite, l'amitié d'enfance qui l'unissait à ton père.

HENRI.

Oui, ma mère.

MADAME DE TARGY.

Quoique bien différents l'un de l'autre, ils s'aimaient comme deux frères... ils se confiaient tout sans réserve... Ton père avait bien souvent aidé de ses conseils et même de sa bourse cet ami, qui était loin de mener une vie aussi régulière que la sienne. M. de Fervières, au milieu de son existence désordonnée, avait eu une liaison plus durable que les autres avec une femme du monde... je n'ai pas à vous taire son nom... car cette liaison a été le secret de tout Paris... le mari seul l'ignorait...

HENRI.

Madame d'Ambleuse?...

MARCELLE, avec étonnement.

La mère de madame Chevrial?

MADAME DE TARGY.

Oui... Eh bien, M. de Fervières, à tort ou à raison, regardait comme sa fille mademoiselle d'Ambleuse, aujourd'hui madame Chevrial... Quand il mourut, il y a une dizaine d'années, n'ayant pas de proches parents, il désira laisser sa fortune — considérable alors — à mademoiselle d'Ambleuse. Mais le mari de madame d'Ambleuse

vivait encore à cette époque, et il était impossible, tant qu'il vivait, de faire une telle libéralité à sa fille légale sans lui ouvrir les yeux sur la honte de sa femme et sur la sienne. Pour réaliser ses intentions en faveur de la jeune fille, M. de Fervières était donc forcé d'en assurer l'exécution jusqu'au moment où M. d'Ambleuse ne serait plus. La loi française ne permettant pas ce qu'on appelle le fidéicommis, M. de Fervières, pour arriver à ses fins, laissa sa fortune à ton père.

HENRI.

A mon père?

MADAME DE TARGY.

M. de Fervières avait en lui une confiance absolue — et ton père la méritait... (D'une voix plus basse.) dans ce temps-là.

HENRI.

Dans ce temps-là!...

MADAME DE TARGY, après une pause douloureuse.

Ainsi ton père avait reçu cet héritage, montant à près de trois millions... sous la condition verbale, mais sacrée, qu'il le transmettrait à la fille de madame d'Ambleuse après la mort du mari... Je ne savais rien de tout cela... Il y a quatre ans, M. d'Ambleuse, très malade depuis longtemps, mourut à Nice. Dès ce moment, la santé de ton père s'altéra profondément... jusqu'au jour où il fut frappé de cette attaque à laquelle il devait succomber... Ce fut alors seulement... dans les dernières heures de sa vie, qu'il me confia le secret qui le tuait... Commences-tu à comprendre, mon pauvre enfant?

HENRI, accablé.

Est-ce possible? Il avait dissipé la fortune dont il était dépositaire... mon père?

MADAME DE TARGY.

Oh! ne juge pas... ne condamne pas trop sévèrement

avant de tout savoir. — Ton père avait fait de cette fortune plusieurs placements... Un de ces placements — six ou sept cent mille francs, je crois, — fut englouti dans la faillite de la maison Smitson de Londres... dès lors, pour remettre intégralement le dépôt dont il s'était chargé, ton père eût été forcé de le compléter en prenant sur notre propre fortune la somme perdue... il essaya de regagner, dans des spéculations, dans les jeux de bourse, ce qui lui manquait... Il perdit le reste, et, quand les événements vinrent le mettre en demeure de restituer, il se trouva dans l'alternative de nous réduire, toi et moi, à la détresse, au dénuement... ou de manquer à sa parole.

HENRI, avec un tranport de douleur.

Oh! mon père!... est-ce possible?... et il vous a légué cet horrible fardeau!

Il cache sa tête dans ses mains et sanglote.

MADAME DE TARGY.

Oh ! pardonne-lui!... il a tant souffert... tant souffert, si tu savais!

HENRI.

Oui... oui, ma mère, je lui pardonne! je lui pardonne! mais qu'est-ce que nous allons faire maintenant? Près de trois millions... mais c'est tout ce que nous avons... même avec votre dot, même avec celle de Marcelle!... C'est donc la ruine absolue! Si j'étais seul, à la bonne heure encore, je vivrais, n'importe comment! Mais vous, ma mère... et cette enfant-là, à qui j'avais promis la richesse, le bonheur, et que je traînerai avec moi dans cet abîme de misère!...

MARCELLE.

Mon ami... mon cher ami... calme-toi... je serai brave.. j'aurai du courage... je te le promets!

HENRI.

Oui! tu le crois, ma pauvre enfant... tu es sincère, je le sais! mais l'épreuve te brisera! Tu ne m'aimeras plus!...

MARCELLE.

Henri!

HENRI.

Elle ne m'aimera plus, ma mère!... Qu'est-ce que vous voulez!... Pourquoi m'aimerait-elle? Je ne suis ni beau, ni illustre, ni rien! Je n'avais pour lui plaire que cette richesse qui me permettait d'être bon pour elle, de l'entourer de tout ce qu'elle aime, de lui donner toutes les joies de la vie!

MARCELLE.

Henri... tu me méconnais... tu me blesses... tu me fais un mal affreux!

HENRI.

Pardon!... C'est que je t'aime tant! Ah! mon Dieu! et rendre cette fortune, y avez-vous pensé, ma mère? A qui? à qui va-t-elle profiter en réalité? Au baron Chevrial déjà dix fois millionnaire... financier suspect... viveur cynique... sans cœur, ni foi, ni loi... Ruiner ma mère et ma femme pour enrichir cet homme-là... Mais enfin, voyons, cette succession, déposée entre les mains de mon père, en réalité il ne l'a pas détournée... il ne l'a pas dissipée à son profit... elle a disparu en partie dans une faillite dont nous ne sommes pas coupables!... Mon père a risqué le reste imprudemment, soit! mais il n'a rien gardé pour lui! Nous n'en avons pas un sou, de cette fortune!... Dans de telles conditions, voyons, ma mère, est-ce que mon père n'hésitait pas... est-ce qu'il n'avait aucun doute sur l'obligation qui nous serait imposée de rendre cette fortune aux dépens de la nôtre?

MADAME DE TARGY, avec une émotion grave.

Oui, ton père avait quelques doutes... mais sa conscience était bien troublée, bien inquiète... Au reste, mon ami, tu es le chef de la famille... Maintenant que tu sais la vérité,

je me récuse... c'est à toi seul de décider ce que tu as à faire?

HENRI.

Personne... personne au monde, excepté nous, ne connaît ce secret?

MADAME DE TARGY.

Personne!

HENRI. Il s'asseoit et reste quelques secondes le front dans ses mains, puis se levant tout à coup.

Nous devons tout rendre, ma mère!

MADAME DE TARGY, le serrant ardemment sur son cœur.

Ah! que je t'aime!

Marcelle, qui s'est précipitée en même temps, s'agenouille à demi et lui baise la main.

ACTE DEUXIÈME

CHEZ LE BARON CHEVRIAL.

Un cabinet de travail qui est en même temps un cabinet de toilette. Très confortable. Genre anglais. Portes latérales. Porte au fond. Une table-bureau. Un miroir à pied.

SCÈNE PREMIÈRE

CHEVRIAL, en veston du matin; AMBROISE.

CHEVRIAL. Il est assis derrière la table et donne des signatures; il passe les pièces à Ambroise, à mesure qu'elles sont signées. Se levant.

Voilà... donne ça à Jules... Dis-lui que je serai au bureau à midi.. et apporte-moi mes haltères...

AMBROISE.

Bien, monsieur.

Il sort par le fond.

CHEVRIAL, marchant.

Pas de jambes, ce matin... il doit faire un temps mou... Toutes les fois qu'il fait un temps mou, je m'en aperçois... je n'ai pas de jambes!

AMBROISE. Il rentre portant les haltères.

Voilà les ustensiles de monsieur.

CHEVRIAL.

Bon!... Dis-moi, Ambroise, quel temps fait-il? Il doit faire un temps mou.

AMBROISE.

Non, monsieur... il gèle.

CHEVRIAL.

Il gèle?... Tiens!... Alors, c'est le calorifère... il n'y a rien qui vous énerve, qui vous amollisse un homme comme ces diables de calorifères! (Il soulève les haltères en prenant des poses à bras tendus.) Eh bien! il n'y a pas encore trop de mal!

AMBROISE.

Monsieur le baron en gagne tous les jours.

CHEVRIAL.

Non... Je me maintiens simplement... c'est déjà gentil... je me maintiens... c'est déjà gentil!

SCÈNE II

LES MÊMES, LE DOCTEUR CHESNEL, entrant par le fond.

LE DOCTEUR.

Bravo! superbe! Hercule Farnèse!

CHEVRIAL.

Ah! c'est le grand maître!... Bonjour, docteur.

LE DOCTEUR.

Dame! je n'ai trouvé personne dans l'antichambre... Je suis entré... Vous m'excusez?

CHEVRIAL.

Comment donc!... Eh bien, vous voyez, docteur, je cultive les muscles!

Ambroise sort.

LE DOCTEUR.

Et vous avez raison... sans muscles, pas d'équilibre... et comment allez-vous d'ailleurs, Crésus?

CHEVRIAL.

Mais je vous le demanderai... Si je vous prie, mon cher maître, de vouloir bien me faire une petite visite matinale deux fois par semaine, ce n'est pas pour vous dire comment je me porte, c'est pour que vous me le disiez.

LE DOCTEUR.

Eh bien, voyons, mettez-vous là. (Ils s'asseyent, le docteur sur une chaise, Chevrial sur une chaise longue.) Voyons la langue?... (Il regarde la langue de Chevrial.) Le pouls? (Il tâte le pouls de Chevrial.) Atroce!

CHEVRIAL, inquiet.

Non... sérieusement, docteur?

LE DOCTEUR.

Atroce!... Vous avez un régime déplorable... vous mangez trop, vous buvez trop, vous fumez trop... et cætera, et cætera surtout!

CHEVRIAL.

Mais permettez, cher docteur, si je voulais mener la vie d'un petit saint dans sa niche, je n'aurais pas besoin de médecin... Si j'ai l'honneur de consulter deux fois par semaine...

LE DOCTEUR, brusque.

Vous l'avez déjà dit!

CHEVRIAL.

De consulter le docteur Chesnel, le premier médecin de Paris et de l'Opéra, c'est précisément à cette fin de pouvoir me livrer à mes goûts sans altérer ma santé et sans abréger mon existence... Voyons, docteur, dans ce grand mouvement scientifique du siècle, votre science est-elle donc la seule qui reste stationnaire et impuissante, la

seule qui ne fasse pas de conquêtes sur la nature?... n'a-t-elle pas pour devoir, pour mission de perfectionner nos organes et décupler nos forces et nos facultés en proportion des besoins et des goûts que la civilisation multiplie chez l'homme? Ainsi, me voilà, moi... J'ai une belle fortune... J'ai les moyens de satisfaire toutes les aspirations d'un cœur ardent... d'un estomac ingénieux... d'une imagination puissante et raffinée... et vous voulez que je me nourrisse de panade!... Mais alors, mon maître, qu'est-ce que votre science?... A quoi sert-elle?

LE DOCTEUR.

A rien!... C'est-à-dire, pardon... elle me sert à vous avertir que, si vous continuez de ce train-là... Vous rappelez-vous comment est mort le Régent?

CHEVRIAL.

Le Régent? Parfaitement... Dans sa dernière conférence avec madame de Falaris.

LE DOCTEUR.

Eh bien, puisque vous savez votre histoire de France, méditez-la!... et, là-dessus, mon cher baron, je vous quitte... je n'ai rien de plus à vous dire. (Il se lève.) Enrayez!... soignez votre hygiène!

CHEVRIAL, le retenant, se lève.

Non, mon cher docteur... deux mots encore, je vous prie... en fait de toniques, de fortifiants, quelques-uns de mes amis me vantent beaucoup l'arsenic?

LE DOCTEUR, marchant sur lui, tragique.

En voulez-vous?

CHEVRIAL.

Je vous demande...

LE DOCTEUR.

Non! pas de drogues! de l'hygiène, et toujours de l'hygiène! Bonsoir.

CHEVRIAL, le retenant encore.

Docteur... il y a une chose qui me fait de la peine... Vous ne m'aimez pas!

LE DOCTEUR.

Moi? pourquoi donc?

CHEVRIAL.

Je sens ça!

LE DOCTEUR.

Dame! écoutez, pour être vrai, vous ne m'êtes pas sympathique!

CHEVRIAL.

Là!

LE DOCTEUR.

Cela ne m'empêche pas de vous soigner consciencieusement... Quand vous avez eu votre angine, je pense que vous n'avez pas eu à vous plaindre de moi... Je crois même positivement vous avoir sauvé la vie... Mais c'était par devoir professionnel... le cœur n'y était pas!

CHEVRIAL.

Mais enfin, mon cher maître, la raison?

LE DOCTEUR.

C'est que nous n'avons pas les mêmes idées sur bien des choses... nous n'avons pas les mêmes principes...

CHEVRIAL.

Quelle plaisanterie!... Mais, au contraire! nous sommes de la même paroisse, il me semble?... Nous sommes deux philosophes... Je ne crois guère à rien... vous non plus, est-ce vrai?... Vous pensez évidemment comme moi que, dans le court espace de temps que nous passons sur cette planète, nous n'avons rien de mieux à faire que de nous donner le plus d'agrément possible!

LE DOCTEUR.

Oui... mais il y a encore manière de s'y prendre!

CHEVRIAL.

Manière de s'y prendre... Quoi?... Qu'est-ce que vous me reprochez? Ma fortune... Mais ma fortune comme la vôtre, est acquise par le travail... Si je me distrais le soir, je travaille tout le jour... Je suis à la besogne dès l'aurore... naturellement, quand on s'enrichit, on fait des mécontents... Il y a des maladroits... mais enfin voilà vingt ans, que je suis dans les affaires... M'avez-vous jamais vu à Mazas?...

LE DOCTEUR.

Pas encore!...

CHEVRIAL.

Eh bien, vous ne m'y verrez jamais... Soyez tranquille... Je connais mon Code... non, en réalité, je n'ai qu'un défaut, — et encore si léger! si éminemment français! — j'aime les femmes, j'aime beaucoup les femmes... les petites femmes... J'ai même aimé la mienne... c'est fort!... et ce qu'il y a de plus drôle, c'est que plus je vais, plus je les aime!

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas drôle, c'est dangereux!

CHEVRIAL.

Et, après tout, voyons, vous qui prêchez si bien, est-ce qu'on ne vous connaît pas? D'abord, mon cher docteur, et je vous en fais mes compliments, vous êtes une très belle fourchette... Et puis pourquoi vous êtes-vous fait nommer médecin de l'Opéra? Pour flirter dans les coulisses avec ces demoiselles! avec ces demoiselles!

LE DOCTEUR.

Sans doute... Moi aussi, j'aime les femmes... c'est-à-dire j'aime la société des femmes — *l'odor di femina* — comme

j'aime la musique, la peinture, toutes les jolies choses... Mais il y a une nuance entre nous, mon cher baron. Moi, je suis un dilettante... Vous, vous êtes un vicieux!...

CHEVRIAL, lui saisissant la main.

Merci!

SCÈNE III

LES MÊMES, AMBROISE.

AMBROISE, au fond.

C'est mademoiselle Guérin, de l'Opéra, monsieur.

CHEVRIAL.

Bon! -- Faites entrer.

LE DOCTEUR, souriant et menaçant du doigt.

Le Régent! Souvenez-vous!... Je me sauve!...

CHEVRIAL.

Non, restez donc... il n'y a aucune indiscrétion, elle est malheureusement inabordable, vous savez!

LE DOCTEUR.

Comment! c'est une vertu, cette belle gaillarde?

CHEVRIAL.

Il paraît!

LE DOCTEUR.

Ah! le vrai peut quelquefois...

SCÈNE IV

LES MÊMES, ROSA GUÉRIN.

ROSA, finissant la phrase.

N'être pas vraisemblable!... Ne vous gênez donc pas, je vous en prie!... Bonjour, aimable docteur! (Elle lui serre la main — Avec une grande révérence à Chevrial.) Monsieur le baron!

CHEVRIAL.

Ah! vous écoutez donc aux portes, chère amie!

ROSA.

Je m'en fais un plaisir!

CHEVRIAL.

Eh bien, vous avez entendu... je vous rendais hommage... je me plaignais de vos rigueurs... (L'admirant.) Prelotte, que vous êtes belle, ce matin!

ROSA.

Voilà!... une petite toilette de courses... Je vais à Longchamp... Vous n'y venez pas! — Moi, j'y vais; — j'ai un gros engagement pour l'Omnium...

CHEVRIAL.

Sur quel cheval?

ROSA.

Sur Brin-d'Amour.

CHEVRIAL.

C'est votre favori... Brin-d'Amour? Drôle d'idée!

ROSA.

Comment, drôle d'idée, Brin-d'Amour? Mais vous ne connaissez pas votre Studbook, mon cher! Brin-d'Amour est

le propre fils de Stockwell et le frère de Rataplan... qui a gagné le Saint-Léger, les deux mille Guinées, le Great Yorkshire, et le Whip à Newmarket! J'espère bien qu'il va me faire gagner aujourd'hui mes petits cent louis!

CHEVRIAL.

Ça, j'en doute... Enfin, ça vous regarde... Et toujours aussi dure pour ce pauvre cœur?

ROSA.

Encore cette lyre?.., Mais je vous l'ai dit, mon cher baron, c'est une idée fixe chez moi... jamais le cœur, sans la main!

CHEVRIAL.

Bah! et feu Colombières, chère amie?

ROSA.

Cette allusion est indélicate, cher ami... Vous savez que Colombières a été ma seule et unique faiblesse... et si courte!... et, de plus, vous n'ignorez pas qu'il était parfaitement décidé à m'épouser!

CHEVRIAL.

Oui, mais il en est mort.

ROSA.

Vous êtes bête!... Mais enfin comment voulez-vous que je vous croie quand vous me faites des déclarations en me montrant le blanc de vos yeux... (Vous n'êtes même pas beau comme ça!) Si vous m'adorez à ce point là, qu'est-ce qui vous empêche de m'épouser?

Elle s'assied sur une chaise longue.

CHEVRIAL.

Elle est charmante!... Mais ma femme d'abord!

ROSA.

Votre femme... allons donc! L'objection n'est pas sérieuse, mon cher baron! Vous savez que nous aurons le

divorce dans six mois... Votre femme n'est donc pas un obstacle! — Je n'ai pas l'honneur de la connaître... Mais comme toutes les femmes du monde, ça doit être ce que nous appelons en termes de courses, une bête à chagrin! Vous serez enchanté de la quitter, et je suis sûre, du reste, que ce sera réciproque!... Mais, dites-moi, pourquoi le docteur ce matin?... Est-ce que vous êtes malade?

LE DOCTEUR.

Non!

CHEVRIAL.

Non! pas malade... mais pas en train!

ROSA.

Ça, je vous crois! — Votre performance n'est pas brillante depuis quelque temps... Mais à qui la faute? Je n'ai pas l'honneur de connaître votre femme, je le répète, mais je suis sûre qu'elle vous soigne mal... moi, si je vous soignais, vous auriez une santé de fer!

CHEVRIAL, à part, se riant à lui-même.

Elle sait me prendre!

ROSA.

Car j'ai mon système, moi, docteur, en fait de médecine hygiénique.

LE DOCTEUR.

J'écoute, mademoiselle... Trop heureux d'être un de vos disciples!

ROSA.

Eh bien, mon système, c'est que les hommes doivent être traités comme les chevaux... Quand vous voulez amener un cheval à son complet développement, vous l'entraînez... Pourquoi ce qui réussit au cheval ne réussirait-il pas à l'homme? Ainsi voilà monsieur dont la performance, je le répète, laisse beaucoup à désirer pour le moment... on peut même dire qu'il est un peu *broken down*.

LE DOCTEUR.

Comment?

ROSA.

Broken down... un peu foulé... sur ses boulets enfin!

CHEVRIAL.

Eh! là bas!... Elle est drôle du reste!

ROSA.

Oui... Eh bien, s'il avait l'avantage d'être mon mari, dans un an, cet homme serait méconnaissable... il n'aurait aucun besoin de vos soins... j'en serais fâchée pour vous, docteur, mais il n'aurait plus aucun besoin de vos soins.

LE DOCTEUR.

Parce que?

ROSA se lève, et descend à l'avant-scène.

Parce qu'étant une femme de caractère, je prendrais sur lui un empire irrésistible, et que je le soignerais de gré ou de force à ma manière... Tous les ans, au printemps — et même à l'automne, s'il le fallait, je le soumettrais à un régime d'entraînement sévère... Pour le faire arriver au maximum de sa condition, je le médicamenterais comme un *yearling*, puis je vous le ferais trotter et même galoper avec des couvertures sur le dos à coups de chambrière... hip! hip! hope là! *all right!* — Et je vous réponds qu'après cela il se porterait parfaitement bien!

CHEVRIAL, riant avec béatitude.

Elle sait me prendre!

ROSA.

Mais assez de bêtises!... Voyons, travaillons!

Elle s'assied dans le faute il devant le bureau. Elle tire un carnet de sa poche.

CHEVRIAL.

Elle sait me prendre!

ROSA.

Vous saurez, docteur, que ce délicieux baron, en attendant qu'il m'épouse, veut bien m'aider à faire fructifier mes modestes économies... Oui, il veut bien mettre à mon service son expérience et son flair incomparable en matière de bourse...

LE DOCTEUR.

Ah! vous jouez à la Bourse, mademoiselle Rosa?

ROSA.

Je vous crois... De sorte que je viens comme cela de temps en temps me renseigner auprès de ce personnage, et faire mon petit carnet pour mes opérations de bourse... (Elle montre son carnet.) Vous permettez docteur?

LE DOCTEUR, s'asseyant sur une chaise à gauche.

Comment donc!... je vais m'instruire!

CHEVRIAL, à cheval sur une chaise.

Allons, voyons ça!

ROSA.

Croiriez-vous, docteur, que, pour mes débuts, il me fit jouer sur le Turc et que je gagnai! Je n'en revenais pas!

CHEVRIAL, à part.

Moi non plus!

ROSA.

Ah çà! dites-moi, baron, ces chemins finlandais que vous m'avez fait acheter... ça ne remonte pas... ça dégringole même... Si je vendais?

CHEVRIAL.

Pas encore! Ne faites pas ça! Excellents, les finlandais... Seulement, vous savez, la Finlande est un pays de montagnes... il y a pas mal de tunnels difficiles à percer... c'est ce qui a fait la baisse... Mais on les perce... ça

avance... et les finlandais vont reprendre un élan... terrible!

ROSA.

Vous me conseillez de me faire reporter, alors?

CHEVRIAL.

Parfaitement... faites reporter vos finlandais... et même achetez-en encore, allez!

ROSA.

C'est que j'avais envie d'acheter plutôt des banques de Suède consolidées!

CHEVRIAL.

Ah! ne faites donc pas ça! ne faites donc pas ça!

LE DOCTEUR.

Tiens! j'ai pourtant entendu dire à Tirandel que c'était très bon, des banques de Suède consolidées?

CHEVRIAL.

Tirandel!... Mais il est en enfance, Tirandel!

ROSA.

Alors, pas de banques de Suède... Encore et toujours des finlandais!

Elle écrit.

CHEVRIAL.

C'est ça... les finlandais... *for ever!*

ROSA.

Très bien! mais s'ils ne se relevaient pas, savez-vous que ça me ferait une jolie différence, fin courant?

CHEVRIAL.

C'est la chance, ça! c'est la chance!... Si vous ne voulez rien risquer, ne jouez pas, faites des reports!

Il se lève comme si la consultation était terminée.

ROSA.

Oh! des reports, merci! (Le faisant rasseoir.) Et mes plâtrières de Rambouillet?

CHEVRIAL.

Oh! ça ce n'est pas moi qui vous les ai fait acheter!

ROSA.

Non... mais vous m'avez dit de les garder précieusement. Figurez-vous, mon bon docteur, que mes plâtrières de Rambouillet... c'est un souvenir de ce pauvre Colombières... Elles baissaient, du reste, quand il me les a léguées.

CHEVRIAL.

Et lui aussi!

ROSA.

Imbécile! Et ma première pensée fut de les vendre... Mais celui-ci me dit que c'était une affaire d'avenir... une valeur de portefeuille.

CHEVRIAL.

Et je le dis encore!

ROSA.

Qu'il y aurait un doublement de capital!... Eh bien, où est-il, votre doublement de capital?

CHEVRIAL.

Je ne l'ai pas sur moi!... mais ça viendra!... Un peu de patience... Du reste, vendez-les si vous voulez, vos plâtrières de Rambouillet... Voulez-vous que je vous les achète?

ROSA.

Non! non! je les garde, cher ami! Vous savez quelle confiance aveugle j'ai en vous!

LE DOCTEUR, toussant fortement.

Hem!

CHEVRIAL.

Mon Dieu!... je puis me tromper comme tout le monde... Seulement, moi, quand je me trompe... c'est exprès.

ROSA.

Comment?

CHEVRIAL, se reprenant vivement.

Ah! qu'est-ce que je dis donc? Je veux dire... quand je me trompe... c'est de bonne foi!... c'est de tout cœur!...

LE DOCTEUR.

Et quand vous trompez les autres?

CHEVRIAL.

Ça je ne sais pas... je n'ai jamais essayé!

ROSA, avec une compassion affectée.

Pauvre ami! comme il est dur pour vous!

CHEVRIAL, montrant le docteur.

Il ne m'aime pas!

SCÈNE V

LES MÊMES, AMBROISE.

CHEVRIAL.

Qu'est-ce qu'il y a?

AMBROISE.

C'est le tailleur de monsieur.

CHEVRIAL.

Dans ma chambre! (Il se lève. Ambroise sort. A Rosa et au docteur qui se sont levés.) Non! ne vous en allez pas! Je ne fais qu'essayer un petit complet et je reviens.

Il sort par la droite.

SCÈNE VI

LE DOCTEUR, ROSA, se lèvent et descendent à l'avant-scène.

LE DOCTEUR, d'un ton confidentiel.

Ma chère demoiselle Rosa, en retour des plaisirs délicats dont je suis redevable à votre charmant talent, oserais-je vous donner un conseil?

ROSA.

A moi, docteur?

LE DOCTEUR.

Je ne suis pas très compétent dans les choses de finance... mais enfin, ma chère demoiselle, je vous écoute là depuis un moment... Êtes-vous bien sûre que notre ami Chevrial mérite toute la confiance dont vous l'honorez?

ROSA.

Lui?... mais c'est une canaille, vous savez!... Dans les commencements, j'avais la candeur de le croire, parce qu'il m'avait fait gagner sur le Turc... bien malgré lui... Mais il y a longtemps, mon cher docteur, que je vois clair dans son jeu... Ce drôle veut me ruiner pour arriver à ses fins... pour saisir ce qu'on appelle le moment... comment dit-on?

LE DOCTEUR.

Psychologique...

ROSA.

Psychologique!... Aussi, je la lui garde bonne, et, si je continue de le consulter de temps en temps, c'est pour faire exactement le contraire de ce qu'il me conseille... (Montrant un carnet.) Ainsi, tenez, il m'a dit tout à l'heure de

faire reporter mes chemins finlandais... Voyez « Vendre aujourd'hui même chemins finlandais... acheter banque de Suède consolidée... » Et quant à mes plâtrières de Rambouillet, qu'il me conseille de garder en portefeuille... ah! mon cher!... il y a beau jour que je n'en ai plus!... Je vous dis qu'il veut me ruiner... il veut me mettre sur la paille, mon pauvre docteur; mais c'est moi qui l'y mettrai un jour ou l'autre, vous verrez ça.

SCÈNE VII

LES MÊMES, CHEVRIAL, venant de droite.

ROSA.

N'est-ce pas, mon petit baron?

CHEVRIAL.

Quoi, ma toute belle?

ROSA.

Rien du tout... Eh bien, va-t-il votre petit complet?

CHEVRIAL.

Parfaitement.

ROSA.

Allons, tant mieux! — Au revoir, cher ami! — Je vais chez mon agent pour faire reporter mes finlandais... Mon cher docteur!...

LE DOCTEUR.

Mais je descends avec vous, ma chère demoiselle, si vous permettez?

ROSA.

Comment donc! heureuse et fière!... (A Chevrial.) Merci encore, vous!

CHEVRIAL.

Eh bien, ma chère, et ma commission, vous ne m'embrassez pas pour la peine?

ROSA.

Après la noce, mon cher!

Elle sort par le fond avec le docteur.

SCÈNE VIII

CHEVRIAL, seul; puis AMBROISE.

CHEVRIAL, redescendant à l'avant-scène.

Après la noce!... Elle veut un hôtel. Voilà la vérité... un petit hôtel! Elle est très forte!... Et puis elle sait me prendre... Mais, moi aussi, je sais la prendre... Je l'attends, à la liquidation!... Je la défie de payer ses différences!... (Il sonne.) Alors nous rirons bien!...

AMBROISE.

Monsieur a sonné?

CHEVRIAL.

C'est pour achever ma toilette.

AMBROISE.

Mais c'est qu'il y a là M. de Targy qui demande à parler à monsieur le baron.

CHEVRIAL.

Tu sais comme je suis pressé... je n'y suis pas!

AMBROISE.

Ç'est ce que j'ai dit, monsieur... mais M. de Targy insiste beaucoup... il s'agit d'une affaire des plus sérieuses, dit-il.

CHEVRIAL.

Enfin... fais entrer! (Ambroise sort.) Targy? Qu'est-ce qu'il peut me vouloir, ce petit?... Une affaire des plus sérieuses?... Comment ne m'en a-t-il pas parlé hier soir chez lui?... Ça m'a tout l'air la préface d'un emprunt, ça... Ah! sa femme est bien jolie!

Ambroise apporte sur le devant de la scène un miroir à pied. Une tablette adaptée au miroir soutient tous les ustensiles de toilette nécessaires. Entre Henri de Targy, tenant à la main un grand portefeuille.

SCÈNE IX

CHEVRIAL, HENRI.

HENRI.

Je vous demande pardon de vous déranger si matin, mon cher baron...

CHEVRIAL, lui prenant la main.

Comment donc! enchanté! seulement il faut que vous me pardonniez de finir ma toilette devant vous... Le bureau me réclame... mes minutes sont comptées... vous ignorez ces servitudes, vous, heureux oisif!... Asseyez-vous donc... vous permettez, n'est-ce?

HENRI.

Je vous en prie!

CHEVRIAL

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a?

Pendant tout ce dialogue, Chevrial s'occupe des détails de sa toilette, se brossant les cheveux, mettant sa cravate, s'arrangeant les ongles.

HENRI.

L'affaire dont j'ai à vous entretenir, mon cher baron, est d'une nature particulièrement grave et confidentielle...

CHEVRIAL, à part.

Je disais bien... c'est un emprunt! (Haut.) Ah! ah! voyons cela!

HENRI s'assied sur la chaise à droite du bureau.

Cette affaire intéresse personnellement madame la baronne Chevrial.

CHEVRIAL.

Ma femme? (Après un premier mouvement de surprise, il continue de procéder à sa toilette, et répond froidement.) Parlez!

HENRI.

Mais il m'a paru convenable... nécessaire même de vous la communiquer d'abord. Monsieur le baron, des circonstances singulières m'ont rendu dépositaire d'une somme considérable qui était destinée à mademoiselle d'Ambleuse, aujourd'hui votre femme, et que je suis chargé de remettre entre vos mains.

CHEVRIAL.

Mais d'où provient cette somme?

HENRI.

D'une succession.

CHEVRIAL.

Quelle succession?

HENRI.

Monsieur le baron, je reconnais être débiteur envers madame Chevrial du montant de cette succession; je suis prêt à le lui rendre; il me semble que cela suffit, et si vous le trouviez bon, je préférerais n'entrer dans aucune explication sur l'origine de ce dépôt.

CHEVRIAL.

Vous comprenez, mon cher, que c'est impossible. Je ne puis accepter pour ma femme une donation dont j'ignore la provenance.

HENRI, avec une contrainte pénible.

Je vous obéis... C'est le comte de Fervières, ami de mon père, qui lui avait laissé cette fortune en le chargeant de la remettre à mademoiselle d'Ambleuse... dans un délai déterminé...

CHEVRIAL.

Dans un délai déterminé? C'est-à-dire quand le père d'Ambleuse serait mort, hein? (Henri répond d'un léger signe de tête.) Oui... et à combien se monte la succession?

HENRI.

Deux millions sept cent mille francs.

CHEVRIAL, froidement.

Ah! (Il fait tranquillement le nœud de sa cravate et reprend.) Et vous m'apportez ce galion dans ce petit portefeuille-là?

HENRI.

Permettez, monsieur... Il me reste un aveu pénible à vous faire.

CHEVRIAL.

Ah!

HENRI, avec une contrainte croissante.

Vous pouvez vous rappeler qu'à l'époque où M. d'Ambleuse mourut, mon père fut frappé lui-même de paralysie... il perdit l'usage de sa pensée... il oublia... (Henri profondément troublé se tait pendant quelques secondes. Froid silence de la part de Chevrial.) Quant à moi, par suite d'incidents dont je n'ai pas à rendre compte, je n'ai connu que tout récemment, hier même, ma dette envers vous... Jusqu'ici, j'avais cru que cette fortune m'appartenait... et, sans en avoir conscience, j'en usais comme la mienne.

CHEVRIAL.

Allez!

HENRI se lève.

Dans ces derniers temps, j'ai eu le malheur de me livrer à des spéculations de bourse... j'ai joué...

CHEVRIAL.

Et vous avez perdu?

HENRI.

J'ai perdu...

CHEVRIAL.

Naturellement!

HENRI.

Mais ce qui me reste suffit, Dieu merci, à vous restituer ce que je vous dois... Je vous apporte, monsieur, dans ce portefeuille, le compte exacte de ma fortune actuelle, y compris la dot de ma mère et celle de ma femme... Vous verrez que, d'après une évaluation modérée, une fois la liquidation faite, je serai complètement quitte envers vous.

CHEVRIAL, à son bureau.

Eh bien, mon cher monsieur, j'examinerai cela... Mais voyons... sans vouloir entrer dans les détails de cette étrange histoire, puisque vous le jugez inutile, permettez-moi une question : asseyez-vous, je vous prie. A quelle époque au juste est mort le donateur, le comte de Fervières?

HENRI, assis sur une chaise à droite du bureau.

Il y a huit ans.

CHEVRIAL.

Et la succession s'élevait, m'avez-vous dit, à deux millions sept cent mille francs?

HENRI.

Oui, monsieur.

CHEVRIAL.

Et vous me rendez aujourd'hui en tout?

HENRI, étonné.

Je vous rends deux millions sept cent mille francs.

CHEVRIAL.

Eh bien!... et les intérêts?

HENRI.

Monsieur, les intérêts étaient attribués à mon père en sa qualité d'exécuteur testamentaire. Vous en trouverez la preuve dans ce portefeuille.

CHEVRIAL.

Ah!

HENRI se lève.

D'ailleurs, je vous donne tout ce que j'ai... Je ne puis faire davantage!

CHEVRIAL e lève.

C'était l'homme d'affaires qui parlait... mais soyez sûr que l'homme du monde approuve la correction de votre procédé!

HENRI, après s'être légèrement incliné.

Maintenant, monsieur, j'ai cru devoir m'adresser à vous d'abord... Mais puis-je vous faire observer que je ne croirai pas avoir accompli pleinement ma mission, tant que madame la baronne Chevrial n'en sera pas instruite...

CHEVRIAL, avec un peu d'indécision et descendant à l'avant-scène.

Vous voulez qu'elle le soit immédiatement... en votre présence?... Soit! (Il sonne, Ambroise paraît.) Allez dire à madame que je lui serais très reconnaissant si elle voulait bien entrer chez moi deux minutes. (Ambroise sort par le fond. A Henri qui descend à l'avant-scène.) Nous sommes mariés sous le régime de la communauté; par conséquent, ce qui échoit à l'un, échoit à l'autre. Mais, enfin, je conçois votre scrupule... Cependant, en y réfléchissant, il y a dans cette histoire, en ce qui touche ma femme, des points un peu déli-

cats... Votre présence, dans le premier instant du moins, pourrait être un embarras pour elle... Serait-ce vous désobliger que de vous prier de passer dans mon salon, et de me laisser seul avec ma femme quelques instants... Une fois la communication faite, je vous ferai demander.

Henri s'incline.

SCÈNE X

LES MÊMES, AMBROISE.

AMBROISE, au fond.

Madame la baronne vient à l'instant, monsieur.

CHEVRIAL.

Bien... Ambroise, conduisez M. de Targy dans le salon.

Henri sort par la gauche, suivi par Ambroise.

SCÈNE XI

CHEVRIAL seul; puis THÉRÈSE.

CHEVRIAL descend à l'avant-scène.

Ah!... Eh bien, elle est à mourir de rire, par exemple, celle-là! Je savais bien qu'il y avait un cadavre dans la maison... Le voilà! — le père Targy avait mangé la commission!... c'était diablement tentant, il faut en convenir... Maintenant il s'agit de savoir comment ma femme va prendre la chose... Je ne crois pas cependant qu'elle se fasse beaucoup d'illusions sur les faits et gestes de feu son excellente mère...

Entre Thérèse à gauche.

THÉRÈSE.

Vous désirez me parler?

CHEVRIAL.

Oui, ma chère... J'ai une nouvelle assez intéressante à vous apprendre... Asseyez-vous donc... J'ai reçu ce matin la visite de M. de Targy...

THÉRÈSE s'assied sur la chaise longue.

De M. de Targy?

CHEVRIAL.

Il est même encore là, dans mon salon.

THÉRÈSE.

Mais qu'y a-t-il donc?

CHEVRIAL.

Eh bien, dame, il y a qu'ils sont ruinés, les Targy.

THÉRÈSE se lève.

Ah! mon Dieu! ruinés!... Est-ce possible?

CHEVRIAL.

Parfaitement.

THÉRÈSE.

Ah! que cela me fait de peine! pauvre gens!... pauvre petite femme que j'aime tant! Mais, mon Dieu, comment cela est-il arrivé... si brusquement?

CHEVRIAL invite Thérèse à s'asseoir.

Voici! Autant que j'ai pu comprendre l'anecdote, à travers les circonlocutions du jeune homme, son père avait reçu en fidéicommis, c'est-à-dire en dépôt, une succession, une fortune qu'il s'était chargé de remettre un jour à une certaine personne désignée par le testateur. Or, le père de Targy a dissipé cette fortune. Le fils a été informé de ce détail tardivement... par la mère je suppose... et il

restitue aujourd'hui la succession aux dépens de sa propre fortune, qui y passe tout entière.

THÉRÈSE.

Comme c'est bien!

CHEVRIAL.

C'est très gentil. Il me reste à vous nommer la personne à qui revient cette succession, évaluée à près de trois millions... Eh bien, c'est vous!

THÉRÈSE, stupéfaite.

Moi?

CHEVRIAL.

Oui... c'est à vous que la succession a été léguée.

THÉRÈSE, après une pause de stupeur, se levant.

Par qui?

CHEVRIAL.

Par quelqu'un qui vous voulait du bien, naturellement... Mais pourquoi voulez-vous en savoir davantage?... Vous n'entendez rien aux affaires... Il vous suffit d'être certaine que cette fortune vous appartient... et elle vous appartient très évidemment, puisqu'on vous la restitue... On ne se dépouille pas, on ne se ruine pas pour le plaisir!

THÉRÈSE.

Pardon!... Je désire savoir qui m'a légué cette fortune?

CHEVRIAL, sèchement.

Vous y tenez?... Soit! c'est un ancien ami de votre famille... (Elle le regarde anxieuse.) Le comte de Fervières!

THÉRÈSE.

Le comte de Fervières!... Je refuse.

CHEVRIAL.

Vous dites?

THÉRÈSE.

Je refuse.

CHEVRIAL.

Pourquoi ?

THÉRÈSE.

Je vous supplie de ne pas insister... Je ne veux pas de cette fortune... je n'en veux pas!... Nous sommes riches, nous n'en avons aucun besoin... Pourquoi ruiner ces honnêtes gens?

CHEVRIAL.

Ma chère on a toujours besoin de trois millions.

THÉRÈSE, très émue.

Mon ami... vous savez que, depuis notre mariage, je n'ai pas toujours été très heureuse... J'aurais plus d'un tort, plus d'un tort cruel à vous reprocher... Eh bien, j'oublie tout dès ce moment... mais, de grâce, n'insistez pas!

CHEVRIAL, avec une méchanceté froide.

Mais, enfin, donnez-moi vos raisons pour ne pas accepter ce qui vous appartient?

THÉRÈSE.

Mes raisons?... Mais savez-vous ce que vous me faites souffrir? Non!... vous ne le savez pas!... si vous vous en doutiez seulement, vous seriez impardonnable. (Elle s'assied sur la chaise longue.) Mes raisons, grand Dieu! Faut-il vous les dire? Croyez-vous donc qu'une femme qui va dans le monde, qui a ses amis, ses ennemis, n'entende jamais parler du passé... qu'elle ne finisse pas par connaître tout ce qu'on dit dans Paris, tout ce qu'on dit tout haut et tout bas de sa famille... de son père... de sa mère... de sa mère surtout. (Cachant sa tête dans ses mains et sanglotant.) Non... je ne veux pas de cette fortune... Je n'en veux pas, mon ami, (Se levant.) je vous en prie!

CHEVRIAL.

Ah! ma chère, je n'entre pas dans ces sensibleries-là!... Je devais vous informer de ce qui vous arrive... c'est fait. Vous refusez, c'est bien. Moi, comme chef de la communauté, j'accepte. (Il sonne, Ambroise paraît.) Dites à M. de Targy qu'il peut revenir... que je suis à sa disposition... (Voyant Thérèse se diriger vers la porte du fond.) Et vous, je vous prie de rester et de vous souvenir que votre devoir est de ne pas désavouer votre mari.

THÉRÈSE, d'un ton de froid mépris.

C'est bien!

SCÈNE XII

LES MÊMES, HENRI. Il salue Thérèse.

THÉRÈSE, à Henri, après une pause d'embarras et sur un signe de Chevrial.

Monsieur, mon mari vient de m'informer du malheur qui vous frappe et dont j'ai l'amer regret d'être la cause involontaire. Il paraît que je ne peux pas, que je ne dois pas refuser cet argent que vous m'apportez. Je l'accepte donc... mais uniquement sous la contrainte du devoir... Je vous serai, monsieur, éternellement reconnaissante, non pas de cette fortune que je dois à votre délicatesse, mais de cet exemple d'honnêteté héroïque que vous me donnez. Il n'y a personne dans le monde, il n'y a pas de femme surtout qui n'ait besoin quelquefois de se retremper, de se rehausser le cœur... au milieu de tant d'actions indignes dont on est chaque jour témoin, il est bon de pouvoir se dire quelquefois : « Il y a donc d'honnêtes gens! » — Cela soutient! Dites à votre mère, monsieur,

que je m'efforcerai d'être une seconde fille pour elle. Adieu!

Elle lui tend la main et sort par le fond.

CHEVRIAL, à part.

Allons! ça s'est encore mieux passé que je ne l'espérais! (Haut.) Eh bien, mon cher monsieur, vous voyez que ma femme apprécie comme moi la correction de votre procédé... Maintenant revenons aux affaires... Il faut, vous comprenez, que j'étudie un peu ce dossier! Je vous demande pour cela quelques jours... Mais, voyons, sérieusement, d'après vos calculs personnels, qu'est-ce qui vous restera, à vous, après la liquidation?

HENRI.

Je vous l'ai dit, rien.

CHEVRIAL.

Diable!... Mais comment vivrez-vous?

HENRI.

Je l'ignore... Je n'ai guère eu le temps d'y songer encore... J'aurai de grandes difficultés... car je n'ai malheureusement aucune connaissance spéciale dans aucun genre... Mais enfin.

CHEVRIAL.

Vous ne savez pas l'anglais... l'allemand?

HENRI.

Je sais l'anglais.

CHEVRIAL.

Eh bien, en attendant mieux, puis-je vous offrir dans ma maison une situation... qui serait modeste d'abord, naturellement?

HENRI.

Assurément, monsieur, j'accepterai toute situation honorable qui me permettra de gagner mon pain.

CHEVRIAL.

Eh bien, c'est entendu... Je vous mettrai provisoirement à la correspondance... au secrétariat.

HENRI.

Très reconnaissant.

CHEVRIAL.

Eh bien, au revoir, mon cher monsieur!

HENRI.

Au revoir, monsieur.

CHEVRIAL.

Mes respects à ces dames!

Henri sort par le fond.

SCÈNE XIII

CHEVRIAL, puis AMBROISE.

CHEVRIAL, appelant au fond.

Ambroise! (Ambroise paraît.) Mon pardessus! (Il regarde à sa montre.) Diable! midi passé!... Enfin je n'ai pas perdu ma matinée! (Il passe son paletot, puis prend son chapeau et sa canne.) L'affaire est bonne. Trois millions, c'est assez coquet!... sans compter qu'ayant le mari dans mes bureaux... je tiens la petite femme!

ACTE TROISIÈME

CHEZ LES TARGY

Une pièce très simple servant à la fois de salon et de salle à manger. Buffet au fond, à droite; une table au milieu, une chiffonnière à gauche, au premier plan; porte en pan coupé à gauche, porte au fond. Quand la porte du fond s'ouvre, on voit la porte d'entrée de l'appartement dans une très petite antichambre.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE TARGY, toilette de laine très simple et très propre; MARIA.

MADAME DE TARGY, assise à droite de la table, achève d'examiner un livre de comptes. Elle sonne. Maria à gauche.

Voilà votre livre, ma fille; vos comptes sont très exacts; seulement je vous recommande, ma chère Maria, de veiller de plus près encore à l'économie... Ma belle-fille est pleine de bonne volonté, mais elle est bien novice... il faut lui apprendre à marchander un peu.

MARIA.

Madame sait que je suis bien neuve moi-même à la cuisine et au marché... Mais je fais de mon mieux.

MADAME DE TARGY.

Oh! je sais bien, ma pauvre fille... et je n'ai pas besoin de vous dire combien je vous suis reconnaissante de votre fidélité aux malheureux.

MARIA, un peu brusque.

Oh! madame, moi, je n'aime pas le changement! (Elle sort.)

MADAME DE TARGY, seule, prenant un ouvrage de lingerie et se mettant au travail.

Brave cœur, et sans phrases!

On entend la sonnette de l'antichambre. Presque aussitôt le docteur Chesnel paraît au fond.

SCÈNE II

MADAME DE TARGY, LE DOCTEUR CHESNEL.

MADAME DE TARGY.

Ah! quelle bonne surprise!

LE DOCTEUR.

Bonjour, ma chère amie... Comment ça va-t-il? Voulez-vous venir à Asnières?

MADAME DE TARGY.

A Asnières? Pourquoi irais-je à Asnières?

LE DOCTEUR.

Parce que j'y vais moi-même. J'y vais voir un de mes clients... Alors, je me suis dit : « En allant à la gare, je vais entrer chez mes amis de la rue de Rome... Il fait un temps charmant... une vraie journée de printemps... Je vais les emmener à la campagne... ça les distraira... » et puis je vous ferai voir, par la même occasion, la maisonnette, le cottage que j'ai acheté là... c'est très gentil!

MADAME DE TARGY.

Merci, mon bon docteur... Mais mon fils est à son bu-

reau, naturellement, et, moi, j'ai justement aujourd'hui mes deux leçons de piano.

LE DOCTEUR.

Ah diable! Eh bien, un dimanche, vous viendrez voir mon cottage, et j'espère que vous voudrez bien y passer quelques semaines cet été...

MADAME DE TARGY.

De grand cœur, mon ami!

LE DOCTEUR.

A la bonne heure! Je prends acte! (Il regarde l'appartement.) Eh bien, décidément, c'est très gentil, votre petite installation... J'aime cent fois mieux vous voir là que dans ce méchant hôtel meublé.

MADAME DE TARGY.

N'est-ce pas?... Nous ne sommes pas mal... vous voyez... Cette pièce nous sert à la fois de salon et de salle à manger. (Montrant la porte de droite.) Mon petit appartement par ici... (A gauche.) par là celui d'Henri et de sa femme. Deux jolies chambrettes... avec une sortie particulière même. C'est très commode.

LE DOCTEUR.

Parfait! (L'interrogeant du regard.) Et, d'ailleurs, comment ça va-t-il?

MADAME DE TARGY.

Moi? à merveille!... vraiment heureuse!... Après avoir porté si longtemps cet affreux secret, — que vous seul aviez deviné, mon bon docteur, — je me trouve comme soulagée du poids d'une montagne... et puis j'ai été si fière de la conduite de mon fils, de son courage héroïque... Enfin, je suis heureuse!... J'ai vingt ans! quand je vais donner des leçons de piano, je file dans les rues de mon pied léger comme une amoureuse!

LE DOCTEUR.

Chère femme!... Et Henri?

MADAME DE TARGY.

De même! plein d'entrain! Insensible aux petites privations!... gai, content d'avoir su faire son devoir!

LE DOCTEUR.

A propos, combien lui donne Chevrial?

MADAME DE TARGY.

Cinq mille francs.

LE DOCTEUR.

Ça ne le ruinera pas!

MADAME DE TARGY.

Non... mais nous sommes encore heureux d'avoir trouvé cela tout de suite... Songez que Henri ne s'était préparé à aucune carrière sérieuse... Enfin, avec mes leçons de piano, cela nous fait près de sept mille francs... on peut vivre avec cela...

LE DOCTEUR.

Tout juste... et votre jolie belle-fille, qu'est-ce qu'elle dit?

MADAME DE TARGY.

Marcelle?... Ah! c'est le point sombre... elle souffre... elle souffre beaucoup de notre vie nouvelle... Dans les commencements, elle était tout feu, toute vaillance... elle ne voyait que le côté romanesque de notre désastre, elle se mettait à la place de ces jolies filles pauvres de Dickens qui pétrissent gaiement des puddings avec leurs bras blancs... ça l'amusait presque; mais, à la pratique, quand il a fallu aller aux provisions, trotter à pied dans la boue, monter en omnibus, quand il a fallu surtout porter de vieilles robes, des corsages démodés, des chapeaux de

l'an passé... oh! alors, le courage a un peu manqué... On se serait bravement passé de pain: mais de gants frais, c'était dur! et je ne lui en veux pas... c'est de son âge, pauvre fillette!

LE DOCTEUR.

Eh! ce n'est pas la faute de son âge, c'est la faute de cette éducation ridiculement frivole qui apprend aux filles du monde à estimer l'accessoire plus haut que le principal. Viennent les difficultés de la vie... que le superflu leur manque, et tout leur manque!

MADAME DE TARGY.

Enfin, voilà où nous en sommes... Elle lutte... elle a des élans généreux... puis des défaillances... je crains même qu'elle n'en cache encore plus qu'elle n'en laisse voir... le caractère même s'aigrit par moments... Malgré tout, je sais que le cœur est bon, et je ne désespère pas!

LE DOCTEUR.

Et vous avez raison... Allons, bonjour!... (Avec énergie.) Je n'ai pas besoin de vous répéter que vous me feriez la plus mortelle des injures si, dans vos petits embarras, vous ne vous adressiez pas à moi... Je suis riche comme un imbécile, et je ne sais que faire de mon argent.

MADAME DE TARGY.

Merci!

LE DOCTEUR. Il garde la main qu'elle lui a tendue, et reprend avec émotion

Vous savez que je vous aime bien... il y a même diablement longtemps... Je ne sais pas si vous daignez vous souvenir qu'il n'a tenu qu'à vous de m'épouser.

MADAME DE TARGY.

Parfaitement, mon ami.

LE DOCTEUR.

Mais je n'étais pas assez gentilhomme pour vous!

MADAME DE TARGY, souriant.

Vous savez bien, mon cher docteur, que ce n'est pas là ce qui nous séparait.

LE DOCTEUR.

Et quoi donc? J'avais du talent, de l'avenir, je n'étais pas mal de ma personne... j'étais même beau...

MADAME DE TARGY.

Vous l'êtes toujours!

LE DOCTEUR, d'un ton furieux.

Ah! parbleu, oui! je sais ce qui nous a séparés... c'est votre fanatisme... car, dans ce temps-là, malheureusement, vous étiez déjà une dévote!

MADAME DE TARGY, souriant.

Et vous un athée... malheureusement!

LE DOCTEUR.

Un athée! un athée! voilà bien les femmes... Dès qu'on ne partage pas absolument leur croyance particulière, on est un athée! Mais je ne suis pas plus athée que vous, ma chère dame!... je ne nie rien... je ne sais pas, voilà tout!... je voudrais bien savoir... je ne demanderais pas mieux! Enfin, athée ou non, est-ce que je ne suis pas un brave homme?

MADAME DE TARGY.

Ça, oui!

LE DOCTEUR.

Eh bien, nous nous serions entendus!... car ce n'est pas par là... (Il touche son front.) que les braves gens s'entendent, c'est par là!... (Il frappe sa poitrine.) C'est du cœur que vient ce que vous appelez la charité, et ce que j'appelle la tolérance... Sous un nom différent, c'est la même chose, c'est la même vertu. Et qu'elle vienne d'un cœur sceptique comme le mien... ou d'un cœur croyant comme le vôtre, c'est une vertu divine!

MADAME DE TARGY, riant.

Tout à fait de votre avis.

Elle lui serre la main. Au même instant, Marcelle entre par la gauche, en toilette de ville.

LE DOCTEUR.

Ah! madame Marcelle!

SCÈNE III

LES MÊMES, MARCELLE.

MARCELLE.

Ah! vous êtes là? Bonjour, docteur.

LE DOCTEUR.

Bonjour, mon enfant!

MADAME DE TARGY.

Tu sors, ma fille?

MARCELLE.

Non... je rentre, au contraire... j'avais quelques courses à faire, je suis sortie par le petit escalier.

LE DOCTEUR.

Ah! il y a une petite porte du parc?

MARCELLE.

Oui... par là. (Elle montre la gauche.)

LE DOCTEUR.

Bon à savoir pour les amoureux, cela!

MARCELLE.

Eh bien, vous êtes prévenu!

LE DOCTEUR, regardant l'heure à sa montre.

Diantre! Mais je vais manquer le train... mon malade est capable de profiter de cela pour se rétablir... je me sauve... Adieu!

Il leur tend la main à la hâte. — Près de sortir au fond, Il se trouve en face de Henri qui entre.

SCÈNE IV

LES MÊMES, HENRI.

HENRI.

Ah! cher docteur!

MARCELLE.

Tiens, Henri!...

MADAME DE TARGY.

Comment! à cette heure-ci?

LE DOCTEUR.

Ah çà!... je ne puis que te serrer la main, mon cher garçon... le train m'attend... Personne ne vient avec moi à Asnières? (Les voyant rire.) Je ne sais pas pourquoi on rit toujours quand on parle d'Asnières!... C'est très joli, Asnières... Allons, bonjour!...

Il sort, reconduit par Henri dans la petite antichambre. — Marcelle a ôté son chapeau, qu'elle a porté dans sa chambre. Elle revient aussitôt.

SCÈNE V

MARCELLE, MADAME DE TARGY, HENRI.

MADAME DE TARGY, à Henri.

Par quel hasard te voit-on au milieu de la journée, toi ?

MARCELLE.

Mais oui, au fait!

HENRI.

J'avais une course chez l'agent de change, rue Auber... Je me suis dit: « Je suis, à deux pas de la rue de Rome, pourquoi n'en abuserais-je pour embrasser ma mère? »

Il l'embrasse.

MADAME DE TARGY, riant.

Embrasser ma mère... et surtout ma femme !

HENRI.

Et ma femme... volontiers !...

Il embrasse Marcelle. Les deux femmes travaillent. Henri s'asseoit entre elles sur un tabouret.

MADAME DE TARGY.

Et comment se comporte le baron avec toi ?

HENRI.

Mais... poliment... sans tendresse... Il n'est pas sentimental... mais il est poli...

MADAME DE TARGY.

Et sa femme?

HENRI.

Oh! sa femme... je la vois très peu... vous la voyez plus souvent que moi... Vous savez quelle créature angélique!... elle était née pour être sœur de charité, cette femme-là !

MADAME DE TARGY.

Oui, je me figure qu'elle a juré dans son cœur d'expier, à force de bonté et de vertu, les fautes de sa mère. Cela ne serait pas sans exemple dans le monde.

HENRI.

Je la vois très peu... mais, quand, par hasard, son mari m'envoie chez elle pour une affaire quelconque, tout en me parlant, elle me regarde avec de grands yeux sympathiques et attendris comme pour me dire : « Mon pauvre monsieur, êtes-vous bien malheureux ? » Et j'ai envie de lui répondre : « Mais non, je ne suis pas bien malheureux... J'ai connu autrefois les plaisirs de la richesse... Je connais maintenant les joies de la pauvreté... car elle en a. Elles sont rares, mais plus elles sont rares, plus elles ont de douceur! Quand j'étais riche, j'étais comme ces enfants gâtés que l'on comble de gâteaux, de joujoux, d'étrennes... et qui finissent par voir tout cela avec indifférence... Maintenant, je suis comme un enfant pauvre, qui n'a que deux ou trois petits jouets dans sa mansarde... mais comme il en sent le prix! comme il en sent le charme! comme il les soigne, comme il les aime! »

MADAME DE TARGY, avec émotion, lui prenant la main.

Brave garçon!

HENRI, voyant que Marcelle continue de travailler froidement.

Et toi, Marcelle? tu trouves que je dis des niaiseries?

MARCELLE.

Pas du tout.

HENRI.

Voyons, ma chère, est-ce que, toi aussi, tu n'attends pas avec une impatience émue cette heure du soir qui nous réunit autour de notre foyer devenu plus étroit, mais plus intime aussi... sous la douce lueur de cette lampe de famille, de cette lampe du travail... qui me fait battre le

cœur, à moi, quand je la vois, du coin de la rue, briller à la fenêtre, là-haut, près des étoiles!

MARCELLE.

Très poétique... Mais nous devrions acheter un loto... nous jouerions au loto, le soir, ce serait complet!

HENRI, se levant brusquement.

Ce n'est pas bien, Marcelle... toi qui avais tant promis d'être brave, tu ne l'es pas!

MARCELLE.

C'est qu'il y a vraiment quelque chose d'irritant à te voir si charmé, si ravi de notre pauvreté, que tu refuses obstinément les moyens les plus simples et les plus légitimes d'améliorer notre situation!

HENRI, sèchement.

Quels moyens?

MARCELLE.

Enfin... puisque j'ai de la voix et un peu de talent, pourquoi ne pas en profiter? pourquoi ne donnerais-je pas des leçons? Ma mère en donne bien!... Pourquoi ne chanterais-je pas dans les concerts, dans les salons, si tes préventions contre le théâtre sont invincibles?

HENRI.

Absolument invincibles!... Quant à donner des leçons, à ton âge, c'est fou!... Chanter dans les concerts, autant le théâtre tout de suite!... Qui est-ce qui te monte la tête comme cela? C'est ce misérable Juliani! Je sais qu'il persiste à venir ici, quoiqu'il n'ait plus rien à y faire!... Mais, si je l'y rencontre, je lui parlerai nettement!

MARCELLE.

Il est homme à vous répondre, vous savez?

HENRI, violent.

Ah!

MADAME DE TARGY, vivement, se levant.

Marcelle!

MARCELLE, qui s'est levée.

Oui... pardon, ma mère ! (A son mari.) Pardon, toi ! Je ne recevrai plus Juliani, je te le promets... D'ailleurs, il va partir... il part même aujourd'hui ou demain, je crois !... J'ai été indigne, c'est vrai... mais il faut avoir pitié, vois-tu ! Je suis quelquefois si misérable... si troublée... jusqu'au fond de l'âme ! — Quel malheur que nous n'ayons pas pu quitter Paris... Partout ailleurs, j'aurais moins souffert... j'aurais été moins mortifiée, moins humiliée !...

MADAME DE TARGY.

Voyons, ma fille ! il faut avoir le cœur plus haut !

MARCELLE.

Et puis, je vous le jure... je te jure, mon ami, que je suis vraiment honteuse de vous voir travailler tous deux, vous donner tant de peine, et d'être seule inutile !

HENRI.

Inutile, malheureuse ! Mais, sans toi, nous n'aurions que le nécessaire... tu es notre luxe !

MARCELLE.

Henri...

On entend sonner à la porte d'entrée.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MARIA, puis THÉRÈSE.

MARIA.

C'est madame la baronne Chevrial, madame.

HENRI, gaiement.

Ah ! je suis pris !

Thérèse entre, Maria sort.

THÉRÈSE, à madame de Targy et à Marcelle.

Bonjour, chère amie! Bonjour, Marcelle! Eh bien, pourquoi vous sauvez-vous, vous?

HENRI.

C'est que je fais l'école buissonnière... Je devrais être à mon bureau... Ne me trahissez pas! Du reste, je partais. (Il la salue.) Madame! (A sa mère et à Marcelle) A tantôt!

Il sort.

SCÈNE VII

MADAME DE TARGY, MARCELLE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, à Marcelle qui lui avance une chaise.

Non... je ne m'asseois pas... je viens simplement vous demander, ma chère, si vous voulez faire un tour de promenade avec moi... J'ai mon landau en bas.

MARCELLE, un peu sèche.

Non. Je vous remercie, je ne compte pas sortir.

THÉRÈSE.

Mais pourquoi ?

MARCELLE, après avoir jeté un coup d'œil sur sa robe.

Je ne vous ferais pas honneur, chère madame !

THÉRÈSE.

Mais vous êtes très bien... quelle plaisanterie ! Enfin, puisque cela vous contrarie... (A madame de Targy.) Et vous, chère amie, cela ne vous tente pas, cette promenade ?

MADAME DE TARGY.

Moi, cela me tenterait beaucoup... malheureusement, j'ai mes leçons dans une demi-heure.

THÉRÈSE.

Où cela, vos leçons ?

MADAME DE TARGY.

Faubourg Saint-Honoré.

THÉRÈSE.

Voulez-vous me permettre de vous y conduire ?

MADAME DE TARGY.

Très volontiers... très reconnaissante ! Je vais mettre mon chapeau, et je suis à vous dans deux minutes.

Elle sort par la droite.

SCÈNE VIII

MARCELLE, THÉRÈSE.

MARCELLE, prenant brusquement la main de Thérèse.

Excusez-moi, chère dame... J'ai répondu bien sèchement à votre bonne attention, tout à l'heure... mais je deviens mauvaise. Ce qu'il y a de pire, quand on est malheureux, c'est de sentir qu'on devient mauvais en même temps... il est si facile d'être bon quand on est heureux... si facile !

THÉRÈSE.

Ma chère enfant, je sais que vous avez de grandes privations, de grandes tristesses ; mais, laissez-moi vous le rappeler, vous avez aussi de grandes consolations ! Quand on est la fille d'une honnête mère et la femme d'un honnête homme... il ne faut jamais se dire malheureuse.

SCÈNE IX

LES MÊMES, MADAME DE TARGY.

MADAME DE TARGY.

Voilà !... je suis à vous ! A bientôt fillette !

Elle embrasse Marcelle.

THÉRÈSE.

Au revoir, enfant !

MARCELLE.

Au revoir, chère madame.

SCÈNE X

MARCELLE, seule ; puis MARIA.

MARCELLE. Elle s'assied sur le tabouret du piano, essuyant une larme.

Je suis lâche ! Tous les autres valent mieux que moi.

MARIA.

Madame, c'est que je suis forcée de sortir un moment avant de dîner pour faire quelques commissions.

MARCELLE.

Eh bien, sortez !

On entend la sonnette de l'antichambre.

MARIA.

Madame reçoit-elle ?

MARCELLE.

Oh ! mon Dieu, oui.

MARIA va ouvrir et annonce presque aussitôt.

Monsieur Juliani !

Elle sort.

SCÈNE XI

MARCELLE, JULIANI.

MARCELLE, après un geste d'ennui, à part.

Comment ! je vous croyais parti !

JULIANI.

Non... je ne pars que ce soir à six heures. Tous mes préparatifs sont achevés... Tout mon monde est prêt... il me restait quelques instants, je ne pouvais mieux les employer qu'en venant faire mes adieux à ma meilleure, à ma plus charmante élève.

MARCELLE.

Très touchée... Asseyez-vous...

Elle s'assied elle-même.

JULIANI.

Et puis cette dernière visite, je vous l'avoue, n'est pas tout à fait désintéressée... Je n'ai pas encore perdu tout espoir...

MARCELLE.

Quelle plaisanterie !

JULIANI.

Car enfin, plus j'y réfléchis, moins je comprends votre résistance obstinée à la fortune qui vous tend les bras ! et

cette résistance me paraît, permettez-moi le mot, si déraisonnable, que je ne désespère pas encore de la vaincre !

MARCELLE.

Vous parviendriez à la vaincre chez moi que cela ne suffirait pas... Il faudrait encore convertir mon mari, ce qui serait encore plus impossible !

JULIANI.

Mon Dieu, madame, je touche là des points délicats, je le sais... Mais, enfin, le changement survenu dans votre situation, vous n'en faites point mystère...

MARCELLE, amèrement.

Difficile !

JULIANI.

Vous le supportez avec tout le courage et toute la dignité du monde... Cependant, il est bien impossible que vous n'en souffriez pas, vous et les vôtres.., Eh bien, le Ciel vous a donné des talents que vous avez cultivés, qui pourraient très rapidement vous rendre en grande partie ce que vous avez perdu, et vous refusez de les utiliser ! Vraiment, c'est inconcevable... c'est coupable !

MARCELLE.

Mes talents, d'abord... c'est bientôt dit... mais qui sait... si je réussirais au théâtre... Combien de voix qui font plus ou moins d'effet dans un salon, et qui à la scène ne portent pas !

JULIANI.

Mais votre voix précisément est une voix de théâtre au premier degré... je m'y connais un peu, n'est-ce pas? Vous aurais-je proposé les conditions que j'ai pris la liberté de vous soumettre, si je n'avais pas la plus absolue confiance dans votre succès ? Votre succès... mais il serait sans précédent... nous mettrions le feu à l'Amérique !... Jugez donc ! une cantatrice qui n'a jamais été entendue en Europe, qui

donnera la primeur de son talent aux Américains! Vous connaissez leur patriotisme jaloux !... Mais ils vous adopteront avec enthousiasme... Vous serez pour eux une étoile nationale!... Ils vous porteront en triomphe d'un pôle à l'autre, de Québec à New-York, de New-York à la Nouvelle-Orléans, à Mexico, Rio-de-Janeiro ! Car, je vous l'ai dit, l'Amérique du Nord, l'Amérique Centrale, l'Amérique du Sud entrent dans mes projets... mes engagements sont faits partout. C'est une année à passer, et au bout de cela, — s'il y a quelque chose de certain au monde, — vous revenez en France avec votre million dans votre poche et vous l'offrez à votre mari, qui sera enchanté.

MARCELLE, souriante.

Je ne crois pas... Il me disait précisément le contraire tout à l'heure.

JULIANI.

Et je ne parle que de l'argent ! Je ne parle pas des joies de l'artiste, des ivresses, des apothéoses qui vous attendent ! Non, avoir sous la main tout cela, fortune et renommée, et refuser de les prendre... préférer cette vie étroite et glacée que vous a faite le malheur... vraiment je ne comprends pas! Aussi, je vous le répète, jusqu'à la dernière heure, je compterai sur de meilleures résolutions... jusqu'à la dernière minute, je vous attendrai, je compterai sur vous... nous partons à six heures de la gare... à dix, nous arrivons au Havre, et, en sortant du wagon, nous embarquons... Voilà le programme !

MARCELLE.

Eh bien, bon voyage, cher maître.

JULIANI.

Non, je ne vous dis pas adieu... je m'en vais... mais je ne vous dis pas adieu !... Ah ! quelle fête si, au dernier moment, je vous voyais arriver !

On sonne à deux reprises.

MARCELLE, avec embarras.

Je crains que notre unique domestique ne soit pas là... Je vous demande pardon... il faut que j'aille ouvrir !

Elle entre au fond dans l'antichambre, et va ouvrir la porte d'entrée.

JULIANI, seul.

Une étoile de théâtre !... Et, qui sait ? peut-être...

SCÈNE XII

JULIANI, MARCELLE, introduisant MADAME DE LUCE, MADAME DE VALMÉRY, CHEVRIAL.

MARCELLE, gênée.

Entrez donc, je vous en prie !

MADAME DE LUCE.

Bonjour, chère petite !

MADAME DE VALMÉRY.

Bonjour, chère amie !

CHEVRIAL.

Chère madame !

MARCELLE.

Entrez donc !

MADAME DE LUCE.

Ah ! monsieur Juliani ! Eh bien, vous partez vraiment aujourd'hui ?

JULIANI.

Ce soir à six heures.

MADAME DE VALMÉRY.

Pour l'Amérique, cher monsieur ?... Ah ! quel désespoir !

MADAME DE LUCE.

Vous nous reviendrez bientôt, au moins ?

JULIANI.

Je l'espère, mesdames !

Il les salue et sort.

SCÈNE XIII

CHEVRIAL, MARCELLE, MADAME DE LUCE, MADAME DE VALMÉRY.

Elles ont l'une et l'autre des toilettes d'une élégance extrême.

MADAME DE LUCE.

Ma chère, nous venons de l'Hippique, Mathilde et moi... nous avons rencontré le baron en sortant, et nous avons eu tous trois la même pensée : « Si nous allions voir cette pauvre Marcelle ! »

MARCELLE, froidement.

C'est aimable... Asseyez-vous, si vous trouvez des chaises...

Elles s'asseoient ainsi que Chevrial.

MADAME DE VALMÉRY.

Mais pourquoi n'y venez-vous pas à l'Hippique, chère amie ?... c'est si amusant. Je voudrais que l'Hippique durât toute l'année, moi !

MADAME DE LUCE.

Oui, au fait, Marcelle, pourquoi n'y viens-tu pas ?

MARCELLE.

Tu sais bien que je ne vais plus nulle part.

MADAME DE VALMÉRY.

Oh ! mais, pour l'Hippique, on se met très simplement, vous savez ?

MADAME DE LUCE, montrant sa toilette qui est très élégante.

Oh ! mon Dieu, oui, très simplement, tu vois?

MARCELLE, agacée, s'adressant au baron.

Je ne vous demande pas de nouvelles de madame Chevrial, j'ai eu le plaisir de la voir tout à l'heure...

CHEVRIAL.

Oui, elle va très bien, je vous remercie... une santé superbe, ma femme... toutes les vertus !

MADAME DE LUCE.

Ah ! dis-moi, ma chère petite, maman m'a chargée de t'offrir une place dans sa loge pour demain à l'Opéra.

MARCELLE.

Je lui suis très reconnaissante... Mais je n'ai pas de toilette... je n'ai pas de robe décolletée.

MADAME DE LUCE.

Mais je puis te prêter un corsage, si tu veux... J'ai mon corsage en blonde perlée, par exemple, qui t'irait parfaitement.

MARCELLE.

Je te remercie. Je ne veux pas abandonner ma belle-mère le soir.

MADAME DE VALMÉRY.

Ah ! chère madame, je voulais vous demander, — si c'est indiscret, vous me le direz, — combien vous avez vendu la petite jument alezane que vous montiez cet automne... Cette Américaine qui l'avait achetée part pour Nice, elle la revend. J'en ai envie... je n'aurais pas voulu l'acheter quand elle sortait directement de votre écurie... j'aurais eu peur de vous blesser ! Mais, maintenant, ça doit vous être égal.

MARCELLE.

Oh ! tout à fait égal... mais je ne sais pas combien on

l'a vendue... Je ne me suis pas occupée de cela. Du reste, je n'ai plus besoin de chevaux, je vais en omnibus.

MADAME DE VALMÉRY.

En omnibus?... oh! je n'aimerais pas cela;... oh! comme je n'aimerais pas cela!

MADAME DE LUCE.

Oh! moi non plus! oh! je n'aimerais pas cela du tout!... Et, comme je lisais tout à l'heure à Mathilde... moi... s'il m'arrivait des revers de fortune comme à cette pauvre Marcelle, j'aimerais mieux me priver d'un plat — ou même de deux — et prendre un petit coupé au mois!

MARCELLE.

Je vous remercie toutes deux de vous intéresser si fort aux moindres détails de ma vie.

MADAME DE VALMÉRY.

Oh! quant à cela, vous pouvez en être sûre, chère madame, que nous vous plaignons de tout notre cœur. « Pauvre petite femme — disions-nous encore en venant — qui était si brillante, si élégante, si gâtée, si fêtée, et qui passe maintenant sa vie à faire son marché et à raccommoder son linge... comme c'est pénible! »

CHEVRIAL.

Mais permettez, mesdames, je vous écoute là depuis un moment, et vraiment je ne trouve pas que madame de Targy soit si à plaindre que vous le dites... Quand on conserve, au milieu de l'infortune, de bonnes petites amies qui viennent vous prodiguer des consolations aussi intelligentes que délicates, on n'est réellement pas à plaindre!

MADAME DE LUCE, se levant brusquement.

Si nous partions, Mathilde? J'ai faim, moi... Si nous allions luncher un peu chez le pâtissier?

MADAME DE VALMÉRY.

Je le veux bien... partons !... (A Marcelle.) A bientôt, chère madame, et bon courage !

MADAME DE LUCE.

Bonjour, chérie !

MARCELLE, lui donnant froidement la main.

Bonjour !

MADAME DE LUCE, sèchement à Chevrial qui les salue.

Monsieur !

MADAME DE VALMÉRY, de même.

Monsieur !

Elles sortent.

SCÈNE XIV

CHEVRIAL, MARCELLE.

CHEVRIAL.

Adorables créatures !

MARCELLE, essayant de rire et suffoquant.

Oui, n'est-ce pas ? Je vous remercie de leur avoir parlé comme vous l'avez fait... Il semblait vraiment qu'elles se faisaient un jeu de me mortifier, de me martyriser...

Elle essuie rapidement avec son mouchoir les larmes qui lui échappent.

CHEVRIAL.

Voyons, chère madame, vous prenez trop à cœur le bavardage de ces deux petites sottes !

MARCELLE.

C'est qu'elles ont bien des camarades, je vous assure ! Je ferais mieux de ne voir personne... car, à chaque vi-

site que je fais ou que je reçois, c'est le même supplice... la même torture !

CHEVRIAL.

Oui, sans doute ; mais vous vous affectez trop... si le présent est un peu dur, il faut penser à l'avenir... ce sont quelques mauvaises semaines à passer... votre situation ne peut manquer de s'améliorer.

MARCELLE.

Et comment ? nous n'attendons rien... nous n'espérons rien !

CHEVRIAL.

Qui sait ? Il y a peut-être des gens qui s'intéressent à vous plus que vous ne pensez !

MARCELLE, très simplement.

Et qui donc, mon Dieu ?

CHEVRIAL.

Mais moi, par exemple, — et rien n'est plus naturel, vous en conviendrez !

MARCELLE, le regardant avec une certaine défiance, d'un ton froid.

Vous ? Et que pouvez-vous faire pour nous ?

CHEVRIAL.

Mais beaucoup, beaucoup ! Il n'y a rien d'impossible à ce que vous repreniez peu à peu dans le monde la place, le rang que vous y occupiez. Ça dépend un peu de moi... un peu de votre mari... et un peu de vous aussi...

MARCELLE.

Pardon... je ne comprends pas bien...

CHEVRIAL.

Votre mari s'attache à sa besogne dans notre maison, il y montre des aptitudes remarquables... Vous savez que, dans nos établissements financiers, l'avancement est rapide et se fait même quelquefois à pas de géant... Outre les

appointements, on y a des intérêts... on y est associé dans les bénéfices... ça va très vite! Mon Dieu! votre mari se rendant utile, vous pouvez dans un moment prochain, très prochain, avec un peu d'aide bien entendu, reparaître dans tout votre éclat, et faire rentrer dans l'ombre toutes ces excellentes petites amies qui vous écrasent aujourd'hui de leur pitié! En réalité, rien n'est plus faisable!

MARCELLE, avec réserve.

Je transmettrai vos bonnes paroles à mon mari, et je suis sûre qu'il redoublera de zèle pour seconder vos bienveillantes dispositions.

CHEVRIAL.

Oui; mais je vous ai dit que cela dépendait un peu de vous aussi!

MARCELLE avec un demi-sourire.

Je ne vois pas quel rôle je puis jouer, moi, dans tout cela!

CHEVRIAL.

Je vais vous le dire. Mon Dieu, chère madame, je crois que vous avez de moi une assez mauvaise opinion et à quelques égards vous avez raison!

MARCELLE.

Mais pas du tout!

CHEVRIAL.

Pardon! je lis dans votre cœur et, en retour, je veux vous faire lire dans le mien. Je ne suis pas un ange, je suis simplement un homme, un homme ordinaire, et à ce titre j'aime qui m'aime! Je rends le bien pour le bien; mais je ne peux pas faire davantage, et rendre, par exemple, le bien pour le mal, rendre la sympathie pour la malveillance, l'amitié pour la haine!

MARCELLE.

Oh! la haine!

CHEVRIAL.

L'antipathie, si vous voulez! Eh bien, chère madame, vous avez eu de tout temps pour moi une antipathie que vous n'avez pas pris la peine de dissimuler... Franchement, ça ne m'encourage pas! je vous le répète, la nature humaine est là : on fait pour des amis ce qu'on ne fait pas pour des indifférents... encore moins pour des ennemis.

MARCELLE.

Votre ennemie, monsieur, je ne l'ai jamais été, et je la suis moins que jamais depuis que nous vous devons de la reconnaissance.

CHEVRIAL, riant.

Je ne veux pas de reconnaissance.

MARCELLE avec gêne.

Mais que voulez-vous?

CHEVRIAL.

Je veux de l'amitié.

MARCELLE.

Notre amitié répondra, n'en doutez pas, à vos bons procédés.

CHEVRIAL.

Mais je parle de la vôtre en particulier!

MARCELLE.

Je n'ai pas fait d'exception pour la mienne.

CHEVRIAL.

Ainsi, à dater de cette explication, plus de haine, plus d'antipathie?

MARCELLE, avec un faible sourire.

Sans doute!

CHEVRIAL.

Vous m'aimerez un peu?

MARCELLE.

Je le devrais.

CHEVRIAL.

Ah! si c'est par devoir!

MARCELLE, très troublée.

Il ne faut pas trop demander.

CHEVRIAL, qui s'est peu à peu rapproché d'elle.

Eh bien, votre main seulement, comme gage de cette amitié promise.

Marcelle lui laisse prendre sa main avec embarras. Il y dépose un baiser prolongé. Elle retire aussitôt sa main par un mouvement de pudeur inquiète.

CHEVRIAL.

Au revoir, chère dame... très chère dame!... comptez sur moi!

Il sort.

SCÈNE XV

MARCELLE, seule, altérée.

Et je l'ai écouté jusqu'au bout! j'ai feint de ne pas comprendre! J'ai subi cet odieux baiser! Ah misérable que je suis!... Mais, si je reste ici, je suis perdue! Un jour ou l'autre, dans un de ces instants de défaillance, de désespoir, d'horrible tentation... Je succomberai lâchement... je deviendrai la dernière des femmes! Ah! pourquoi m'a-t-on empêchée de partir?... c'était le salut! Ils sont cruels... ils sont aveugles! Me retenir ici, c'est me condamner non seulement à la souffrance, à la misère... mais au mal! Oui, partir... c'était le salut!... Partir. (Elle jette un regard sur la pendule, baissant la voix). Il en serait temps encore, pourtant.

Oui... je voudrais être au bout du monde... (Elle garde pendant quelque temps une attitude sombre et pensive; puis brusquement elle prend une feuille de papier dans un buvard et s'apprête à écrire. Tout à coup elle prête l'oreille; on entend la voix de madame de Targy dans l'antichambre.) Ma mère! Elle se dirige à la hâte vers sa chambre. Près de la porte, elle hésite, puis, faisant un geste de résolution, elle entre chez elle.)

SCÈNE XVI

MADAME DE TARGY, MARIA, portant une lampe allumée.

MADAME DE TARGY.

Et vous avez rapporté la note?

MARIA.

Du tapissier? oui, madame.

MADAME DE TARGY, négligemment.

C'est heureux! on a bien de la peine à l'obtenir.

MARIA.

Il dit qu'il n'est pas pressé.

MADAME DE TARGY, ôtant son chapeau et son manteau qu'elle remet à Maria.

Lui, c'est possible! mais moi, je suis toujours pressée de payer mes dettes.

MARIA.

Madame veut-elle que je mette le couvert maintenant?

MADAME DE TARGY.

Oui, ce sera toujours fait! D'ailleurs voilà six heures.

Maria couvre la table d'une nappe et met le couvert.

MADAME DE TARGY prend la lampe posée sur le buffet et la porte sur le chiffonnier.

Chère lampe, lampe du foyer, des veillées de famille! je

suis comme mon fils, moi, je t'aime! Ces douces soirées d'intimité, je ne les connaissais plus... je suis presque tentée de bénir la ruine qui me les a rendues! — Ma fille, comment a-t-elle été aujourd'hui? gaie, triste?

MARIA.

Pas très gaie, madame.

MADAME DE TARGY.

Elle n'a pas pleuré?

MARIA.

Un peu.

MADAME DE TARGY.

A-t-elle vu beaucoup de monde?

Elle s'assoit et travaille.

MARIA.

Oui, madame, assez...

MADAME DE TARGY.

Tant mieux! pauvre enfant! cela l'aura distraite un peu!

MARIA.

Du reste, madame sait que je suis sortie dans la journée... Mais, auparavant, j'avais déjà reçu M. Juliani.

MADAME DE TARGY, avec ennui.

Ah! (A part.) Juliani! encore ici!

MARIA.

Et, comme je rentrais, j'ai vu sortir M. le baron Chevrial.

MADAME DE TARGY.

Ah!

MARIA.

Pour celui-là, avec la permission de madame, je sais ce que j'en pense!

MADAME DE TARGY.

Il est bien pour mon fils.

MARIA.

Oui; mais c'est un homme que je n'aimerais pas à rencontrer dans un bois... Il est trop intrigant!

MADAME DE TARGY.

Un peu familier.

MARIA.

Un peu, madame... Drôle de baron! Ce n'est pas comme ça que je me représente un baron, franchement! (On sonne dans l'antichambre.) Madame reçoit!

MADAME DE TARGY.

Mais oui!

Maria va ouvrir.

SCÈNE XVII

MADAME DE TARGY, puis LE DOCTEUR.

MADAME DE TARGY, se soulevant un peu étonnée.

Vous, mon ami?

LE DOCTEUR, très soucieux.

Oui, encore moi!

MADAME DE TARGY.

Vous venez nous demander à dîner? Vous êtes assez généreux pour cela!

LE DOCTEUR.

Non... je viens... j'ai voulu vous voir parce que... Dites-moi, où est votre belle-fille?

MADAME DE TARGY.

Ma belle-fille? mais elle est chez elle, je suppose.

LE DOCTEUR.

C'est que, tout à l'heure, imaginez-vous, comme je descendais de mon wagon en revenant de la campagne, il y avait de l'autre côté de la balustrade un train qui allait partir pour le Havre... et sur le quai... au milieu de la foule... j'ai parfaitement reconnu Juliani, le ténor, et, chose extraordinaire! il donnait le bras à une jeune femme qui m'a fait penser à votre belle-fille.

MADAME DE TARGY.

A ma belle-fille.

LE DOCTEUR.

Elle avait sur le visage un voile très épais... j'ai pu me tromper... mais enfin j'ai été saisi... je me suis hâté... je voulais m'informer, m'assurer... mais, au même instant, le train partait!

MADAME DE TARGY, qui l'a écouté avec stupeur.

Et vous avez reconnu ma belle-fille?

LE DOCTEUR.

J'ai cru la reconnaître! (Sans lui répondre, madame de Targy se dirige précipitamment vers la chambre de sa belle-fille et y entre.) Dieu veuille que je me sois trompé!

Un instant après, madame de Targy reparaît le visage décomposé; elle tient à la main un billet qu'elle tend au docteur.

MADAME DE TARGY.

C'est vrai! tenez!

Elle s'appuie sur le fauteuil, où elle demeure immobile et raide, l'œil fixe.

LE DOCTEUR, après avoir lu les deux lignes du billet.

Ah! pauvres gens!

MADAME DE TARGY, à demi égarée.

Qu'est-ce qu'il faut faire? Mon fils va arriver!... qu'est-ce qu'il faut faire?

LE DOCTEUR.

Je ne sais!... quoi que vous fassiez, le malheur est accompli... il est irréparable!

MADAME DE TARGY.

Oui... sans doute... mais, cependant, voyons... si je partais... si vous lui disiez que je suis partie avec elle... Non! c'est impossible! (Prêtant l'oreille.) Grand Dieu! le voilà! c'est mon fils! Laissez-moi avec lui, mais, de grâce... ne me quittez pas... là!

Elle lui montre la chambre à droite, il y entre à la hâte.

SCÈNE XVIII

MADAME DE TARGY, HENRI.

Madame de Targy, affolée, s'est assise, a repris son ouvrage, et travaille d'un geste machinal.

HENRI, entrant gaiement.

Me revoilà!... Bonsoir, mère! Ah! quel bon moment, décidément, que celui où l'on rentre chez soi, dans son petit *home!* (Il dépose son chapeau sur un meuble) Ce moment-là seul me paye de tout le travail de la journée! Gentil, ce petit couvert... il donne faim! Marcelle n'est pas là? (Il s'est approché de sa mère, qui continue à pousser son aiguille fiévreusement. La regardant et riant) Quelle ouvrière incomparable que ma mère! Tout entière à sa besogne, elle ne se dérangerait pas pour un empire! Où est donc Marcelle, ma mère?... où est donc Marcelle?

Madame de Targy laisse son ouvrage s'échapper de ses mains et tourne lentement vers son fils son visage défait.

HENRI, l'interrogeant du regard avec angoisse et lui saisissant une main.

Qu'est-ce qu'il y a ?

MADAME DE TARGY, se levant.

Mon pauvre enfant, m'aimes-tu bien ?

HENRI, profondément troublé.

Mais... pourquoi ?

MADAME DE TARGY.

C'est que tu n'as plus que moi, mon pauvre enfant !

HENRI.

Marcelle ?

MADAME DE TARGY.

Elle nous a abandonnés !...

HENRI.

Partie !... ce soir... avec Juliani ! (Il demeure quelques instants atterré. A voix basse.) Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! (Après une pause, se maîtrisant, il dit avec une froide énergie.) Oh ! je les tuerai !

Il saisit son chapeau et se dirige vers la porte du fond.

MADAME DE TARGY. Elle pousse un cri, se jette à ses genoux et les enlace de ses deux bras.

Oh ! je t'en prie ! je t'en prie !

Le docteur, accourant, parait à droite.

HENRI, se débattant pour échapper aux étreintes de sa mère.

Laissez-moi, laissez-moi donc !

Madame de Targy, épuisée, tombe en arrière et reste sans mouvement.

LE DOCTEUR, rappelant Henri.

Henri ! (Il lui montre sa mère évanouie.) Ta mère !

ACTE QUATRIÈME

Une salle à manger très riche at d'un assez grand caractère architectural. Elle se termine, au fond, par une sorte de rotonde ou de loggia à l'italienne, qui s'appuie sur de doubles colonnes un peu en retour dans la salle et qui s'ouvre sur la terrasse d'un jardin élevée de trois marches. C'est la nuit. Une table servie pour un souper est dressée au milieu de la salle. Lustres allumés, fleurs. Portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

CHEVRIAL, AMBROISE.

Chevrial, habit noir, cravate blanche, paletot, entre par la gauche suivi d'Ambroise. Il jette un coup d'œil sur la table, sur le service.

CHEVRIAL.

Mais c'est bien... ça me paraît bien... On va pouvoir laisser tout ça ouvert... la soirée n'est pas froide... c'est décoratif... Et puis on entendra mieux la musique... Tu n'as pas oublié la musique ?

AMBROISE.

Non, monsieur le baron... le petit orchestre est là.

CHEVRIAL.

Parfait... Et ces messieurs ?

AMBROISE.

Ils ont promis de venir.

CHEVRIAL.

Et ces demoiselles ?

AMBROISE.

Ces demoiselles ont promis également.

CHEVRIAL.

Toutes ?

AMBROISE.

Oui, monsieur... mademoiselle Lombard, mademoiselle Bertoldi, mesdemoiselles Gillette première, Gillette deuxième et Gillette troisième.

CHEVRIAL.

En costume ?

AMBROISE.

En costume... Aussitôt après le ballet du troisième acte... suivant le désir de monsieur le baron... seulement à la condition, m'ont-elles dit, que les choses se passeraient de la façon la plus convenable.

CHEVRIAL.

Bien entendu ! Donne-moi un verre d'eau.

AMBROISE, lui versant de l'eau dans un verre.

Monsieur le baron n'est pas souffrant ?

CHEVRIAL.

Non... mais je suis un peu fatigué... je me suis tellement évertué toute la journée pour ce diable d'hôtel, et puis le printemps... les premières chaleurs... décidément le printemps ne me vaut rien.

Il boit.

AMBROISE, avec un sourire obséquieux.

Ce n'est pas le moment d'être malade, monsieur !

CHEVRIAL, brusque.

Je sais bien ! (Il écoute.) On a sonné ?...

AMBROISE.

Oui, monsieur le baron.

CHEVRIAL.

Ce sont ces messieurs. J'ai dit à Valentin de les faire entrer ici... puisqu'il n'y a pas encore d'autres pièces meublées... je reviens tout à l'heure. Je vais voir comment est placé l'orchestre !... Ah ! Ambroise... il viendra probablement quelqu'un du bureau pour avoir des signatures... Tu me préviendras ?

AMBROISE.

Bien, monsieur.

Chevrial sort.

SCÈNE II

AMBROISE, puis TIRANDEL, VAUMARTIN, LAUBANÈRE.

AMBROISE, derrière la table.

Et pas un petit mot de remerciement pour tout le tracas que je me donne depuis ce matin, pour son agrément... Comme si c'était pour moi, son hôtel... comme si c'était pour moi, son souper... et sa musique... et ses demoiselles... (Il se verse un verre de madère.) A ta santé, sale être !... (La porte de gauche est ouverte par un domestique, qui introduit Laubanère, Tirandel, Vaumartin et deux ou trois autres invités.) Oui... par ici... messieurs, s'il vous plaît !... Monsieur le baron va venir... Il prie ces messieurs de l'excuser s'il les reçoit dans la salle à manger, mais le petit hôtel n'ayant été acheté que ce matin, on n'a encore pu meubler qu'une ou deux pièces.

LAUBANÈRE.

C'est déjà très joli, en si peu de temps.

Ambroise se retire.

VAUMARTIN, regardant.

Mais il est délicieux, ce petit hôtel !... C'est un rêve d'Italie, n'est-ce pas?

TIRANDEL, ironique.

Oui, brise du soir !

LAUBANÈRE, regardant l'appartement.

Diable ! mais ça ne doit pas être bon marché, ce *buen retiro!*... Il faut que notre ami soit rudement épris de sa bayadère pour lui faire un cadeau pareil... Car, en général, il ne donne pas ses coquilles, Chevrial !

VAUMARTIN.

Mais ça s'est donc décidé tout de suite ?... Comment ?...

LAUBANÈRE.

Je ne sais pas... je ne connais pas l'histoire... J'ai été invité comme vous, cet après-midi, et me voilà !... Mais dites donc, en fait d'histoires... ce malheureux Juliani... hein ?

VAUMARTIN.

Est-ce que c'est confirmé ?

LAUBANÈRE.

Parfaitement... on me l'a dit à l'ambassade. Ils s'étaient tous embarqués à New-York... sur *le Fulton*, pour la Nouvelle-Orléans... et ils ont brûlé en mer... pas une épave de sauvée... rien !

TIRANDEL.

Ça... c'est dur... surtout pour cette malheureuse petite femme qui est partie avec Juliani... Comment donc?

VAUMARTIN et LAUBANÈRE.

Madame de Targy.

TIRANDEL.

Oui, madame de Targy! Pauvre petite femme, hein?

LAUBANÈRE.

Dame! aussi... qu'est-ce qu'elle allait faire là?... Elle avait l'air si honnête, cette petite... je n'ai jamais compris son escapade.

VAUMARTIN.

Ni moi!

TIRANDEL, baissant la voix.

Mais, entre nous, notre ami... le petit baron... n'a pas été étranger à l'événement....

LAUBANÈRE.

Comment ça ?

TIRANDEL.

Pardieu!... quand les Targy ruinés... pris le mari chez lui... vous connaissez le bonhomme... pour avoir la femme... aura mis la pauvre créature entre son pain et sa honte... Là-dessus... perdu la tête... s'est sauvée !

VAUMARTIN.

Mais, dites donc, ce ne serait pas d'une délicatesse exquise, ça, de la part de notre ami.

LAUBANÈRE.

Ça vous étonne?

TIRANDEL.

Ce brave Chevrial... Il est plein d'esprit, de mérite, de talent, mais sec, très sec, extrêmement sec.

LAUBANÈRE.

Ça n'est pas par le cœur qu'il brille... Je l'aime bien, Chevrial... mais, au fond, c'est un reître !

VAUMARTIN.

Mon Dieu! il a de très brillantes qualités, très brillantes... mais enfin, je ne peux pas me dissimuler non plus qu'au fond c'est un vilain type!

TIRANDEL.

Et qui ne s'en cache pas. Regardez sa tête! Il a une tête de bagne, cet animal-là.

VAUMARTIN et LAUBANÈRE

Une tête de bagne... c'est ça!

Ils rient tous trois en répétant le mot : « Tête de bagne! » Puis se taisent brusquement en apercevant Chevrial, qui paraît au fond.

TIRANDEL.

Ah! le voilà! — Bonjour, vieil ami!

LAUBANÈRE, allant à Chevrial.

Mon cher baron!

VAUMARTIN.

Mon cher amphitryon?

CHEVRIAL, leur serrant la main.

Bravo! bravo! c'est aimable, ça! Tout de suite, comme cela, au pied levé!

LAUBANÈRE

Comment donc!... trop heureux!... enchantés!

TIRANDEL.

Vieil ami!

VAUMARTIN.

Toujours à vos ordres, baron!

LAUBANÈRE.

Mais... recevez nos compliments, cher ami... c'est un

triomphe dont vous devez être fier... la belle, la farouche, l'incomparable Rosa a enfin trouvé son maître.

TIRANDEL, lui serrant la main avec conviction.

Ça te fait honneur... à tes amis aussi !

VAUMARTIN.

La plus belle maîtresse de Paris, baron! cela vous revenait de droit !

CHEVRIAL.

Messieurs, vous me rendez confus, d'autant plus que je ne mérite vraiment pas de compliments... Car, en réalité, je suis battu !

TIRANDEL.

Bah !

LAUBANÈRE.

Comment cela ?

VAUMARTIN.

Peut-on savoir ?

CHEVRIAL.

C'est très drôle, vous allez voir... Il y a donc longtemps, nul ne l'ignore, que Rosa parlait fortement à mon imagination... bref, j'en étais fou... Mais vous savez, chers amis, que je ne suis pas un enfant... je crois même que je ne l'ai jamais été... Donc, tout en étant fort amoureux de cette belle personne, je me disais qu'il était inutile de lui offrir la lune et les étoiles, si elle ne les demandait pas... Justement elle s'était avisée depuis quelque temps de me consulter sur ses affaires d'intérêt, de prendre mon avis pour ses opérations de bourse et ses paris de courses... vous savez qu'elle est joueuse comme l'enfer. Eh bien, ma première pensée, naturellement, et même ma seconde, fut de lui donner de mauvais conseils.

TIRANDEL.

Ah ! je te reconnais là... vieil ami...

CHEVRIAL.

Je ne m'en fis aucun scrupule, attendu que, pour moi, l'amour est un état de guerre... où, de part et d'autre, on a le droit de lutter par tous les moyens possibles.

VAUMARTIN.

Per fas et nefas !

CHEVRIAL.

Per fas et nefas !... tu l'as dit, Vaumartin ! et tu devais le dire ! mais, chose inouïe... il s'est trouvé qu'elle était plus forte que moi.

LAUBANÈRE.

Rosa ?

CHEVRIAL.

Parfaitement... Rosa... la Rose ! Par suite de mes mauvais conseils, à chaque liquidation je m'attendais à la voir complètement ruinée. Ce qui m'eût permis de lui venir délicatement en aide, sans me ruiner moi-même... Mais pas du tout... je m'apercevais avec stupeur que plus elle liquidait... plus elle arrondissait sa petite fortune... Alors, je me suis informé, et j'ai fini par comprendre... Au lieu de suivre mes conseils, elle en prenait le contre-pied, elle faisait le contraire de ce que je lui disais... Enfin, elle me roulait... je ne l'en estime que davantage !... Ce matin, de très bonne heure, elle vient chez moi, comme à l'ordinaire... je refuse d'être berné plus longtemps... je la démasque, je lui dis son fait... elle me rit au nez... puis une scène de reproches... des injures même... elle sait me prendre... Jamais je ne l'ai vue si belle... je sens qu'elle va m'échapper... alors, fatalement, le grand jeu, c'est-à-dire le petit hôtel, entre cour et jardin... avec tout ce qu'il faut pour écrire ! De sorte qu'en définitive, comme vous le voyez, je suis battu !

LAUBANÈRE.

Et content !

CHEVRIAL.

Ah dame ! il y a des compensations... Là-dessus, pour vous finir l'histoire... (On voit paraître les jeunes femmes sur la terrasse du fond.) Ah ! voici ces dames !

SCÈNE III

LES MÊMES, ROSA, MESDEMOISELLES LOMBARD, BERTOLDI, GILLETTE PREMIÈRE, GILLETTE DEUXIÈME, GILLETTE TROISIÈME, toutes en jupes courtes de danseuses ; puis AMBROISE.

AMBROISE, annonçant.

Mademoiselle Lombard, mademoiselle Bertoldi, mademoiselle Gillette première, mademoiselle Gillette deuxième, mademoiselle Gillette troisième.

Elles descendent la scène l'une après l'autre à mesure qu'on les annonce.

ROSA.

Mademoiselle Rosa Guérin, premier sujet !

LES HOMMES, applaudissant doucement.

Ah ! bravo, bravissimo, mesdames !

Ils saluent les jeunes femmes et leur serrent la main.

CHEVRIAL.

Mesdemoiselles, bien touché, bien reconnaissant...

GILLETTE PREMIÈRE.

C'est nous, mon cher baron !

MESDEMOISELLES LOMBARD et BERTOLDI.

Certainement !

GILLETTE DEUXIÈME.

Comment donc !

GILLETTE PREMIÈRE.

Surtout s'il y a des écrevisses à la bordelaise !

CHEVRIAL.

Oui, chère enfant, il y a des écrevisses à la bordelaise, et des concombres pour votre sœur.

GILLETTE DEUXIÈME.

Ah ! ça, c'est gentil, baron !

MADEMOISELLE LOMBARD.

Et pour moi... rien ?

BERTOLDI.

Et pour moi ?

CHEVRIAL.

Pour vous, Lombard, il y a des truffes sous la serviette. — Et pour vous, Bertoldi, six douzaines d'amandes fraîches... Je connais tous vos goûts !

LES FEMMES.

Ah ! c'est un ange ! — Oui, c'est un ange ! un ange !

Pendant cette scène, deux domestiques, sous la surveillance d'Ambroise, ont mis les mets sur la table.

ROSA.

Ah çà ! j'espère qu'on va être exact, je suis morte de faim !

AMBROISE, s'avançant.

Madame est servie !

ROSA.

Ah ! — Eh bien... Laubanère à ma gauche... mon cher baron, à ma droite... je garde une place en face de moi pour le docteur, qui tout à l'heure m'a promis de venir... Mesdames... Messieurs... placez-vous comme vous voudrez...

VAUMARTIN.

On n'a que l'embarras du choix !

GILLETTE PREMIÈRE.

Ah! de la bisque!... j'adore la bisque!

LOMBARD.

Qui est-ce qui n'adore pas la bisque?

GILLETTE DEUXIÈME.

De la bisque! Feu partout, alors!

ROSA.

A propos, Tirandel... l'hydrothérapie, quoi?... Ça va mieux, il me semble?

TIRANDEL.

Oui, ça va mieux... il y a beaucoup d'améli... d'amélio...

ROSA, l'aidant.

D'amélioration? Ah! tant mieux, cher ami!

LES FEMMES.

Ah! oui, tant mieux... cher monsieur, tant mieux!

L'orchestre commence à jouer dans le jardin..

BERTOLDI.

Bon! de la musique, maintenant!

TOUTES.

Ah! de la musique!... Oh! comme c'est gentil!...

ROSA.

Et tâchons de rire un peu, mes enfants, n'est-ce pas?... Car je suis toute bouleversée, moi, par cette affreuse nouvelle... N'est-ce pas, mesdemoiselles? nous étions toutes bouleversées ce soir au foyer!

GILLETTE PREMIÈRE.

Oh! oui, c'est affreux!

BERTOLDI.

Ah! épouvantable!

MADEMOISELLE LOMBARD.

Terrible!

LAUBANÈRE.

Mais quoi donc? quelle nouvelle?

ROSA.

Mais ce naufrage du *Fulton!* Être brûlé et noyé tout à la fois... c'est ça qui manque de gaieté! et quand je pense qu'il s'en est fallu de rien que je me sois trouvée là, moi!... Juliani voulait absolument m'emmener. Pauvre garçon!

LAUBANÈRE.

Ma foi! ce n'est pas lui que je plains le plus, franchement.

ROSA.

Oh! moi non plus... et s'il n'y avait que lui... mais nos pauvres camarades... Et puis cette petite femme du monde qu'il avait enlevée...

VAUMARTIN.

Madame de Targy!

ROSA.

En voilà une qui n'a pas eu de chance d'écouter le ramage de cet oiseau-là!

LAUBANÈRE.

C'est une famille rudement éprouvée, ces Targy! Quelle série de désastres! Vous rappelez-vous, Chevrial, le dernier bal qu'ils ont donné... où nous étions tous!

CHEVRIAL, ennuyé.

Oui... oui...

LAUBANÈRE.

Juliani y était aussi justement... Eh bien, le lendemain, ruine complète... Six ou sept mois plus tard, fugue de la jeune femme en Amérique, et, aujourd'hui, la voilà au fond de l'Océan!

TIRANDEL.

Complet!

CHEVRIAL.

Eh bien, certainement, c'est très ennuyeux pour elle. Mais voilà ce que c'est que de se mal conduire!

TIRANDEL.

Tu es superbe, vieil ami!

CHEVRIAL.

Se sauver avec un chanteur! c'est bête! Il paraît, du reste, qu'elle n'avait pas du tout réussi au théâtre... là-bas... Alors plus de ressources... et naturellement elle est devenue la maîtresse de Juliani... c'était prévu... Tout ça n'est pas très intéressant.

ROSA.

Pauvre petite femme! je vous défends d'être dur pour elle! Elle a assez souffert, il me semble, pour qu'on ne lui reproche plus rien!... La voyez-vous au milieu des flammes, la nuit... en pleine mer? Brrr! ça fait mal!... j'aime encore mieux votre amour!

Rires.

CHEVRIAL.

Eh bien, n'en parlons plus!

AMBROISE, à Chevrial.

Monsieur, c'est M. de Targy qui vient pour soumettre à monsieur le baron les pièces du syndicat...

CHEVRIAL, se soulevant.

Ah! je vais y aller.

ROSA, l'arrêtant.

Qui ça, M. de Targy? Le mari... le mari de la petite femme?

LAUBANÈRE.

Oui.

CHEVRIAL.

Oui, il est employé chez moi.

ROSA.

Et il sait la nouvelle?

CHEVRIAL.

Oui, parfaitement... Il y a même cinq ou six jours qu'il en est instruit.

Il s'est levé.

ROSA, le retenant.

Oh! mon petit baron, au lieu d'aller le trouver, faites-le entrer ici, je vous en prie... j'ai si envie de le voir!...

TOUTES LES FEMMES.

Oh! oui, cher baron, je vous en prie!

CHEVRIAL hésitant.

Mais...

ROSA.

Ah! vous ne pouvez pas me refuser ça, voyons!

CHEVRIAL.

Dès que cela vous amuse, très bien!... (Il se rassoit.) Ambroise, fais entrer et apporte-moi une plume et de l'encre.

Ambroise sort.

VAUMARTIN.

Mais, depuis qu'il a appris la mort de sa femme, est-ce qu'il a continué d'aller à son bureau comme à l'ordinaire?

CHEVRIAL.

Oui... sans interruption. Il a effecté la plus complète indifférence, comme s'il s'était agi d'une étrangère.

VAUMARTIN.

Au fait, l'événement est heureux pour lui! C'est un débarras!

TIRANDEL.

Sans doute... maintenant il pourra se remarier!

LAUBANÈRE.

Chut! le voilà!

SCÈNE IV

LES MÊMES, HENRI, introduit par AMBROISE.

Il tient un grand portefeuille. Il s'arrête un peu intimidé par l'aspect du souper et des convives.

CHEVRIAL.

Eh bien, cher monsieur, vous venez pour les comptes de liquidation...

HENRI.

Oui, monsieur, il est nécessaire que ces papiers soient signés avant demain.

CHEVRIAL.

Oui, oui.

Il parcourt les pièces. Pendant ce temps, Laubanère, Tirandel, Vaumartin, se soulèvent sur leur siège et saluent Henri. Il leur rend gravement leur salut.

ROSA, bas, à Laubanère.

Très gentil! (Se penchant à droite et à gauche.) Très gentil!

Les autres femmes chuchotent en le regardant curieusement.

CHEVRIAL, qui a donné les signatures.

Voilà! je vous remercie!

Il lui rend le dossier.

ROSA, à Henri qui va pour se retirer et la salue.

Monsieur!

Elle se lève à demi.

HENRI.

Madame?

ROSA.

Je ne vous offre pas de prendre quelque chose avec nous... un petit verre de champagne?...

HENRI.

Merci !...

ROSA.

Non, oh! non, certainement... je comprends... mon Dieu, certainement !

Les convives étouffent leur envie de rire jusqu'à la sortie d'Henri. Dès qu'il a disparu, ils s'abandonnent au fou rire.

ROSA.

Impair !

GILLETTE PREMIÈRE.

Tu es bête, Rosa !... Offrir du champagne à ce malheureux !

ROSA.

C'est vrai, j'ai été stupide, mais c'est le cœur qui m'a entraînée. Il est charmant, ce garçon-là... très bien... très bien !... Et il est employé chez vous, Chevrial ?

CHEVRIAL.

Oui, c'est mon secrétaire,

ROSA.

Ah ! c'est votre secrétaire ?... Alors, je plains moins madame Chevrial...

On rit. Ambroise sert du vin aux convives, en nommant les vins d'une voix grave et confidentielle.

AMBROISE.

Haut-barsac, porto, etc.

CHEVRIAL.

Ma chère Rosa, franchement, après toute la peine que j'ai prise pour vous depuis ce matin, vous pouviez m'épargner ce brocard !... Car enfin, sans me vanter, j'ai fait des miracles !...

ROSA.

Ça, c'est vrai !... Ce qu'il a fait, c'est fantastique !... Vous avez du champagne devant vous, mesdemoiselles ?...

LAUBANÈRE.

Au fait, Chevrial, finissez-nous donc l'histoire de l'hôtel.

ROSA.

Il en meurt d'envie !

TOUS.

L'histoire!.. l'histoire!... Voyons...

CHEVRIAL.

Oh ! ça ne sera pas long ! Eh bien, donc, ce matin à onze heures, il n'était encore question de rien... je savais seulement que le comte Salvini était retourné à Naples ces jours-ci et que son hôtel était à vendre... J'apprends que mademoiselle Rosa désire l'acheter... je lui offre mes humbles services pour cette opération... je vais chez le notaire... je bâcle l'affaire... et je décrète que, ce soir même nous pendrons la crémaillère chez la diva, entre amis et musique.. Et voilà !

LES FEMMES.

Bravo, baron !

LAUBANÈRE.

Ce diable de Chevrial !

TIRANDEL.

Vieil ami, va !

VAUMARTIN.

On dirait vraiment, baron, que vous possédez la lampe merveilleuse d'Aladin !

ROSA.

Ou qu'il est un des quarante voleurs !

On rit.

CHEVRIAL.

Ou que je suis un des quarante voleurs... parfaitement... Ça m'est égal... On daube sur les millions et sur les millionnaires... mais, au fond, on les adore !... Voyons, pourquoi ai-je ce soir l'honneur et le plaisir de votre société?

Parce que vous m'aimez... Et pourquoi m'aimez-vous ? Je vous le demande ?... Suis-je beau ?

TOUS, riant et criant

Non !

CHEVRIAL.

Ai-je du génie ?... Ai-je du talent ?

TOUS.

Non !

CHEVRIAL.

Suis-je un homme remarquable à un titre quelconque ?

TOUS.

Non !

CHEVRIAL.

Suis-je bon enfant ?

TOUS.

Non ! non !

CHEVRIAL.

Non !... Je ne suis pas même bon enfant ! et cependant je suis aimé... fêté... idolâtré par l'élite sociale des deux sexes que vous représentez si dignement ici !

ROSA.

Bravo ! il parle bien ! Vous devriez vous faire nommer député !...

CHEVRIAL.

J'y songe !... Eh bien ! je porte un toast au dieu qui nous fait ces loisirs... comme dit le poète... au dieu Million... tant calomnié par l'envie... Au million !...

TOUS.

Au million !...

CHEVRIAL.

Et, pendant que j'y suis, je porte un second toast à ma

voisine, une des plus belles incarnations, à ma connaissance, de la divine matière ! A Rosa!

TOUS.

A Rosa !

ROSA.

Merci, Hector !

VAUMARTIN, un peu gris, se levant.

Pardon... je m'associe de tout cœur à ce toast, et je me plais à proclamer aussi notre chère hôtesse la reine des cœurs, comme elle est la reine des fleurs.

ROSA.

Ses sœurs...

TOUS.

Ses sœurs !

VAUMARTIN.

J'allais le dire.

TOUS.

Ah ! bon !

TIRANDEL.

Demande la parole... proteste contre le caractère matérialiste du toast du vieil ami... moi... personnellement... idéaliste !

ROSA.

C'est d'un bon cœur !

TIRANDEL.

Traditions de ma famille.

ROSA.

Idéaliste de naissance, alors !...

TIRANDEL.

Fais mon devoir...

CHEVRIAL.

Ah! tu es idéaliste?...

TIRANDEL.

Oui.

CHEVRIAL.

Eh bien, ne te fatigue pas... Assieds-toi!... Je vais te répondre! (Il se lève.) Je porte un troisième toast... le dernier...

TOUS.

Non! non!...

CHEVRIAL.

Si, le dernier!... Mais, enfin, je le porte! A la matière! mère féconde de toute chose... et en particulier des choses exquises dont nous nous régalons en ce moment!... à la matière qui étincelle dans nos verres comme une essence de pierres précieuses, et qui coule dans nos veines comme un flot de jeunesse et de volupté!

TOUS.

Bravo!

CHEVRIAL.

A la matière! dont notre œil caresse l'éclat éblouissant sur le marbre de ces jeunes épaules!...

TOUS.

Bravo!... Continue...

CHEVRIAL.

A la matière! dis-je... (Il se trouble et cherche ses mots.) qui, unie au million... donne les produits .. non... les fêtes les plus étonnantes... et les plus... physiques... (A demi-voix.) le festin de Trimalcyon, par exemple... mais c'était chez les anciens... la décadence!... Les anciens, ces illustres connaisseurs, ne connaissaient pas tout... la vapeur, le gaz particulièrement... le gaz central, non général, à 378... fin

courant!... Moi, le gaz... me... me... fait... fait mal... le gaz, le calorifère...

Il parle avec peine et finit par parler bas. Son verre lui échappe des mains. En l'entendant balbutier et en le voyant chanceler, les convives rient d'abord, puis s'étonnent et s'inquiètent, ils se lèvent les uns après les autres...

ROSA, le regardant.

Mais dites donc, baron!

LAUBANÈRE, se soulevant.

Qu'est-ce que vous avez?... ça ne va pas?

ROSA.

Vous êtes souffrant?

CHEVRIAL.

Elle sait... me prendre...

TOUS.

Il faut qu'il prenne l'air! qu'il prenne l'air!

ROSA.

Voulez-vous venir prendre l'air un peu là, avec moi... sur la terrasse?

CHEVRIAL, faiblement.

Oui! oui!

ROSA.

Eh bien, appuyez-vous sur mon bras, cher ami... ce n'est rien, ça... trop d'éloquence et d'épaules à la clef... Là! venez.

Elle se dirige vers la terrasse extérieure, soutenant Chevrial, qui marche difficilement. Ils demeurent en vue sur la terrasse au fond.

TIRANDEL.

Il pataugeait, le vieil ami.

GILLETTE DEUXIÈME.

Qu'est-ce qu'il a?

GILLETTE PREMIÈRE.

Je l'ai déjà vu comme ça.

LAUBANÈRE, aux autres convives.

Oh! mon Dieu! ça ne va être rien!

TOUS.

Non... ça ne va être rien!

GILLETTE PREMIÈRE.

Voyons, qui est-ce qui a les concombres? car il faut vivre avec tout ça!

MADEMOISELLE LOMBARD.

Voilà!

SCÈNE V

LES MÊMES, LE DOCTEUR CHESNEL, qu'un domestique introduit à gauche.

TOUS.

Ah! c'est le grand docteur, bravo!

LAUBANÈRE.

Vous arrivez bien, cher docteur, notre ami vient de se trouver un peu mal.

LE DOCTEUR. Il fait le tour de la table en donnant des poignées de main aux convives.

Qui s'est trouvé mal?

LAUBANÈRE.

Le baron!

LE DOCTEUR.

Le baron?... Où est-il?

TIRANDEL.

Là, sur la terrasse !

Au même instant, Rosa pousse un cri de terreur, d'angoisse, et se précipite sur la scène en courant. Elle s'adosse à une des colonnes et montre Chevrial affaissé sur la terrasse. Le docteur court à lui. Grand désordre. Tous se lèvent et demeurent quelques secondes dans une attitude d'anxiété. Le docteur, après avoir ausculté Chevrial, redescend la scène.

LE DOCTEUR, avec gravité.

Faites taire la musique !

ACTE CINQUIÈME

A Asnières, chez le docteur Chesnel. Un jardin. Grands arbres au fond. Pelouses, bosquets, bancs et chaises rustiques. La grille d'entrée, qu'on ne voit pas, est sensée à droite. A gauche, sur le plan, l'extrémité d'une serre communiquant avec la maison d'habitation. La porte de la serre est garnie de vigne vierge et de clématites. A droite, sur le deuxième plan, l'extrémité d'un vieux pavillon, style Louis XIV, servant d'orangerie et de lingerie. On monte à la lingerie par six ou sept marches très larges et très basses, qui sont un peu en retour sur la scène. La fenêtre de la lingerie s'ouvre face au public, à la hauteur d'un entresol élevé. La muraille du pavillon est treillagée et garnie d'arbustes grimpants.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE TARGY, seule, assise et travaillant, puis, l'instant d'après, MARIA, descendant l'escalier du pavillon.

MADAME DE TARGY.

Est-ce que le docteur est rentré, Maria ?

MARIA.

Non, madame... pas encore... Mais il ne va pas tarder, car il m'a dit qu'il rentrerait, pour dîner, à cinq heures. (Elle s'éloigne et va ouvrir; après un moment, elle introduit Thérèse Chevrial.) Par ici, madame !... Là, près de la serre.

Elle se retire.

SCÈNE II

MADAME DE TARGY, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, entrant.

C'est moi.

MADAME DE TARGY.

Ah ! chère enfant !... Est-ce possible ? Quel bonheur ! Je croyais que vous restiez à Dieppe jusqu'à la fin de septembre.

THÉRÈSE.

Je le devais... mais j'ai été rappelée à Paris... Une affaire... Je vais vous conter cela... Hier, à peine arrivée, je suis allée sonner rue de Rome... Mais plus personne !...

MADAME DE TARGY.

Non... nous sommes installés ici depuis trois ou quatre jours... Il y a longtemps que j'avais promis à notre bon docteur de venir passer une semaine ou deux dans sa chère campagne ; mais j'ai voulu attendre que mon fils eût un congé.

THÉRÈSE.

Et comment va-t-il, votre fils ?

MADAME DE TARGY.

Un peu mieux... La campagne lui fait du bien, il me semble... Il commence à sourire, pauvre garçon !... Mais vous, quoi ?... Que je vous voie donc un peu ?... Oh ! mais vous nous revenez très jolie, vous savez ?

THÉRÈSE, souriant tristement.

Si vous saviez comme cela m'est égal !

MADAME DE TARGY.

Ça ne nuit jamais !... (Gaiement.) ça dépend de l'usage qu'on en fait !...Asseyez-vous donc !

THÉRÈSE, regardant autour d'elle.

C'est charmant, ce petit parc ! (Montrant le pavillon.) C'est là que vous logez ?

MADAME DE TARGY.

Oh ! non... ceci est un vieux pavillon qui sert d'orangerie... au-dessus, une chambre qui sert de lingerie. (Montrant la gauche.) La maison d'habitation est là... cette serre prolonge le salon... C'est charmant. Je vais vous montrer cela tout à l'heure. Mais vous avez à me parler, disiez-vous ?

THÉRÈSE, avec un peu d'embarras.

Oui, c'est une chose, une affaire qui vous regarde un peu... qui ne peut réussir qu'avec votre concours.

MADAME DE TARGY.

Oh ! il vous est bien assuré !... Mais quoi donc ?...

THÉRÈSE.

Voilà ! Mon notaire m'a écrit confidentiellement qu'il allait y avoir une charge d'agent de change à vendre... parce que je l'avais prié de me prévenir si cette circonstance venait à se présenter.

MADAME DE TARGY.

Eh bien, chère amie ?

THÉRÈSE, avec le même embarras.

Parce que j'avais pensé que cela pourrait peut-être convenir à votre fils.

MADAME DE TARGY.

A mon fils ?

THÉRÈSE.

Mais pourquoi pas ? Il a maintenant une connaissance

très suffisante des affaires. Il s'y entend même très bien, dit-on. Je sais en particulier par l'agent chez lequel il est entré...

MADAME DE TARGY.

Grâce à vous, chère petite !

THÉRÈSE.

Enfin, on est enchanté de lui, de son intelligence, de son aptitude... Si, au lieu de rester simple commis, il prenait une charge, il réussirait certainement, et cela vaudrait beaucoup mieux !

MADAME DE TARGY.

Ça ne fait pas de doute... Mais, ma pauvre amie, une charge d'agent de change, ça coûte très cher, un million ou deux.

THÉRÈSE, lui prenant la main.

Ma chère madame de Targy, je voudrais autant que possible ne pas revenir sur un passé où il y a pour nous deux, pour moi comme pour vous, tant de souvenirs douloureux... Mais, enfin, laissez-moi vous rappeler que j'ai été, bien involontairement, mon Dieu, la cause première, l'occasion du moins de tous les désastres qui vous ont accablés, votre fils et vous ! Votre fils a payé du bonheur de sa vie une faute qui n'était pas la sienne... Aussitôt que j'ai été veuve, libre, une de mes premières pensées a été de réparer une si criante injustice... Mais comment faire ?... Lui rendre cette fortune qu'il avait cru devoir remettre entre mes mains, j'y aurais été toute disposée... Mais, connaissant votre fils comme je le connais, j'ai craint non seulement d'être refusée, mais encore de l'offenser !

MADAME DE TARGY.

Vous avez eu raison, mon enfant !

THÉRÈSE.

Alors j'ai cherché quelque moyen de lui être utile sans le froisser... et je crois l'avoir trouvé ! Il faut, chère

madame, que vous le décidiez à acheter cette charge, et à accepter de moi, à titre de prêt, la somme nécessaire pour la payer... Il me rendra sur les bénéfices... c'est tout simple... Voyons, est-ce que ma proposition ne vous paraît pas très acceptable ?...

MADAME DE TARGY.

Elle me paraît avant tout, ma chère enfant, très bonne et très généreuse. Moi, je vous avoue que, dans ma faiblesse maternelle, j'accepterais... j'accepterais votre commandite... c'est le mot, je crois... Mais, mon fils... je ne sais pas...

THÉRÈSE.

Mais pourquoi ? Pour quelle raison ? Ce serait donc qu'il ne voudrait accepter aucun service de moi, personnellement ?

MADAME DE TARGY.

De vous, personnellement ?... Comment cela ? Quelle pensée ?

THÉRÈSE.

C'est que je le trouve très singulier avec moi, on dirait que, malgré lui, il me garde rancune de tous ses malheurs... depuis mon deuil, surtout... Pendant cette liquidation de notre maison de banque dont il s'occupait avec tant de zèle d'ailleurs... vous n'avez pas idée comme son attitude avec moi, malgré son dévouement, était toujours froide, embarrassée, pénible même, il me semblait...

MADAME DE TARGY.

Vous vous êtes trompée certainement. Je sais qu'il a pour vous toute la sympathie et tout le respect du monde !

THÉRÈSE, souriant avec embarras.

Oh ! je ne crois pas ! La sympathie, du moins, est de trop. Enfin, je vous en supplie, obtenez qu'il accepte ce que je lui propose, j'en serais bien heureuse !

MADAME DE TARGY, l'attirant doucement et lui baisant le front.

Vous êtes charmante !

THÉRÈSE.

Veuillez lui rappeler qu'en me permettant de lui rendre ce petit service, il ne peut me gêner en rien... il connaît ma fortune ! D'ailleurs, pour lui ôter tout scrupule, dites-lui que les biens de ce monde, auxquels je n'ai jamais été très sensible, vont me devenir avant peu plus indifférents que jamais ! (Avec intention.) Complètement indifférents !

MADAME DE TARGY.

Comment ? Que voulez-vous dire ?... Vous ne pensez pas à quitter le monde, à vous cloîtrer ?

THÉRÈSE.

Pardon ! j'y pense beaucoup !... Pas à me cloîtrer peut-être... mais à prendre l'habit religieux... Que voulez-vous !... je ne tiens plus à rien... je n'ai plus de proches parents... je n'ai pas d'enfants !... Que puis-je rêver de mieux que de me faire une famille de tous ceux qui souffrent ?

MADAME DE TARGY.

Mais, voyons... vous êtes toute jeune... vous avez un long avenir !... Vous pouvez recommencer la vie !

THÉRÈSE.

Elle ne m'a donné que des déceptions... J'y renonce...

MADAME DE TARGY, la regardant fixement.

Ainsi, mon enfant, il n'y a plus rien... rien, ni personne... qui vous attache au monde, qui puisse être pour vous l'objet d'un regret ? (Thérèse secoue la tête tristement, en baissant les yeux.) Vous êtes bien sûre ?

THÉRÈSE, avec trouble.

A quoi bon des attachements qu'on ne vous rendrait pas ?

MADAME DE TARGY, riant doucement.

Allons, ce n'est pas pour moi que vous dites cela, car vous savez que je vous aime bien !

THÉRÈSE, timidement.

Oh ! vous, oui, je le sais !

MADAME DE TARGY, avec une douceur maternelle.

D'autres aussi, allez, ma fille !

THÉRÈSE, très émue.

Ah ! j'ai bien peur que non !... Vous savez que nous autres femmes, nous ne nous trompons guère à ces choses-là.

MADAME DE TARGY.

Quelquefois, pourtant... quand nous sommes trop modestes ! Comment voulez-vous qu'on soit assez aveugle pour ne pas rendre justice aux qualités adorables qui vous distinguent ?

THÉRÈSE, très troublée.

Celui dont nous parlons ne me voit pas avec la même indulgence que vous, j'en ai peur... Je sens d'ailleurs que personne au monde ne l'intéresse... que son cœur est tout entier à son premier amour... à la pauvre morte...

MADAME DE TARGY.

Mais cet amour n'est plus qu'un souvenir qui s'efface chaque jour... et un souvenir mêlé de tant d'amertume !... (Elle prête l'oreille.) Voici mon fils !... Voulez-vous éclaircir vos doutes ?... Voulez-vous entrer là... (Elle montre la serre.) pendant que je lui ferai votre commission ? Allons !

THÉRÈSE, à demi-voix.

Oui.

Madame de Targy la fait entrer dans la serre. Henri paraît au fond.

SCÈNE III

MADAME DE TARGY, HENRI.

HENRI.

Bonjour, ma mère... Ouf!... je suis rendu !

MADAME DE TARGY.

Tu as fait une longue course ?

HENRI.

Très longue... jusqu'à Argenteuil presque... Vous n'avez vu personne dans la journée ?

MADAME DE TARGY.

Si, j'ai reçu une visite... intéressante même.

HENRI.

Ah ! qui donc ?

MADAME DE TARGY.

Thérèse Chevrial !

HENRI.

Comment ! elle est revenue de Dieppe ?

MADAME DE TARGY.

Oui... depuis hier... elle a passé l'après-midi avec moi... Du reste, tu vas la voir avant son départ... Elle est allée dans ma chambre écrire un bout de lettre...

HENRI.

Ah !

MADAME DE TARGY.

Dis-moi, mon enfant... en causant tout à l'heure, elle m'a appris qu'il allait y avoir une charge d'agent de change à vendre !

HENRI.

Eh bien, ma mère, en quoi cela me regarde-t-il?... C'est comme si vous me disiez que le château de Versailles est à vendre, vous comprenez?...

MADAME DE TARGY.

Enfin, est-ce que cela ne te plairait pas, d'être agent de change?

HENRI.

Naturellement, ma mère!... J'aimerais mieux gagner cent mille francs que cinq mille! mais le moyen?

MADAME DE TARGY.

Thérèse nous l'offre!... Elle offre de te prêter la somme nécessaire pour acheter la charge... Tu rendras... Tu rendras... bien entendu!...

HENRI.

Elle est venue pour cela?

MADAME DE TARGY.

Oui. Eh bien, que penses-tu de la proposition?

HENRI, après une pause.

Et vous, ma mère?

MADAME DE TARGY.

Moi, je ne vois pas quel mal il y aurait à accepter.

HENRI.

Sans doute... ce ne serait pas très mal d'accepter... mais ce ne serait pas très bien non plus, il me semble... On n'aime pas en général — et on a raison — qu'un homme soit protégé par une femme... C'est un renversement de rôles qui n'est pas naturel, — qui est choquant, — qui prête aux mauvais soupçons. A cause de vous, ma pauvre mère, je suis navré de cette fortune... (Avec intention.) Mais, voyez-vous, j'ai beaucoup souffert... j'ai tout perdu... Tout!... excepté l'honneur!... Eh bien, cet honneur, du moins, je le veux garder tout entier, sans une tache, sans

une ombre!... Et je suis sûr, ma mère, que vous m'approuvez!

MADAME DE TARGY.

Assurément, mon cher enfant!... Je trouve tes scrupules très honorables... mais ils me paraissent excessifs. Car enfin, il ne faut rien exagérer, pas même le point d'honneur.

HENRI, avec un enjouement affectueux.

Comment! ma mère, c'est vous qui me dites cela, vous si scrupuleusement délicate?

MADAME DE TARGY.

Ah! d'abord, mon cher ami, où as-tu vu qu'une mère fût délicate quand il s'agit de ses enfants? Jamais de la vie! Et puis, dans ce cas-ci, véritablement, tu exagères... tu as tort... tu vas, sans raison suffisante, mortifier cruellement cette jeune femme! Sois vrai : si l'offre venait d'une autre, tu l'accepterais!... Mais d'elle?... Non! tu ne veux pas, parce qu'au fond tu ne l'aimes pas... parce que tu trouves son nom à l'origine de toutes tes misères... parce que tu as, contre elle, un fond de rancune et de haine! Voilà la vérité!

HENRI.

Mais, ma mère, que me dites-vous là?... J'ai pour elle, au contraire, une admiration, une amitié passionnées!... Et cela, depuis longtemps...

MADAME DE TARGY.

Ah!

HENRI.

Car je ne vous ai pas tout dit, ma pauvre mère!... Quand je vous laissais croire que j'étais heureux, bien traité dans l'emploi que notre ruine soudaine m'avait forcé d'accepter chez le baron Chevrial, je vous trompais!... Jamais esclavage ne fut plus dur, plus amer que celui qui m'était imposé!... Cet homme n'est plus... Il a fini d'une façon presque tragique... je devrais oublier... je devrais pardonner...

mais j'ai de la peine !... En deux mots, ma mère, ce que j'ai eu à souffrir d'humiliations sous sa main si tyrannique, si brutale, jamais je n'aurais pu m'y résigner ! Non ! malgré l'horrible nécessité qui pesait sur nous... malgré notre pain qui était en jeu, je lui aurais rejeté cent fois son bienfait à la face, si je n'avais été soutenu par la sympathie, par l'affectueuse pitié... de cet ange qui souffrait comme moi !... Et vous dites que je ne l'aime pas ?

MADAME DE TARGY.

Alors, pourquoi ces façons si glaciales avec elle ? — Pourquoi la fuir ? — Pourquoi ne pas lui laisser soupçonner les sentiments de reconnaissance que tu lui gardes ?... Elle en serait heureuse peut-être ?...

HENRI.

Pourquoi, ma mère ? — Vous le devinez, — parce que j'ai peur d'être mal compris !... parce qu'elle est riche et que je suis pauvre !... parce qu'en lui laissant trop voir les sentiments que je lui ai voués, je pourrais être suspect à ses yeux de quelque arrière-pensée intéressée... de quelque vil calcul... et devant elle, si pure, si noble... j'en mourrais de honte !

MADAME DE TARGY.

Bien !... bien !... En voilà assez !... Tais-toi, je l'entends !

SCÈNE IV

LES MÊMES, THÉRÈSE, sortant de la serre.

MADAME DE TARGY.

Eh bien ?

THÉRÈSE, heureuse et rougissante.

Merci !

HENRI, saluant.

Chère madame !... ma mère vient de me dire votre aimable pensée pour moi... J'en suis profondément reconnaissant... Mais, vraiment, il m'est impossible d'accepter même de vous un prêt si considérable !

THÉRÈSE.

Vous me découragez !... Je n'oserai plus rien vous demander... Enfin, songez-y encore, n'est-ce pas? — Adieu... chère amie... je pars...

MADAME DE TARGY.

Mais, si vous nous restiez à dîner? Je vous invite, et le docteur ne me désavouera pas, j'en suis sûre... Il vous adore !

THÉRÈSE.

Hélas ! c'est impossible !... Je suis attendue à Paris... et même l'heure me presse, la gare est un peu loin.

HENRI.

Vous me permettez bien de vous accompagner jusque-là?

THÉRÈSE.

Mon Dieu, oui !... J'accepte... je ne suis pas fière, moi !... (A madame de Targy.) Adieu ! encore... A bientôt...

MADAME DE TARGY.

A bientôt ! (Voyant Thérèse hésiter un peu sur le chemin qu'elle doit prendre, elle la dirige vers l'allée de gauche qui tourne entre la serre et le bouquet d'arbres qui est au milieu de la scène.) Par là... par la petite porte, c'est le plus long !... (Elle suit pendant quelques pas Henri et Thérèse dans l'allée. La nuit tombe. Au même instant, le docteur paraît au fond à droite. — Il s'arrête et voit à travers les arbres Henri et Thérèse qui s'éloignent, puis madame de Targy. — Madame de Targy se retournant vers lui le visage radieux.) Ah ! c'est vous, mon ami ! (Elle lui prend les mains avec effusion.) Mon cher vieil ami !

SCÈNE V

MADAME DE TARGY, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR, très troublé.

Quoi ? qu'y a-t-il ?

MADAME DE TARGY.

Devinez !

LE DOCTEUR.

Quoi donc ?... Est-ce que ce n'est pas Thérèse Chevrial que je viens de voir sortir là avec Henri ?

MADAME DE TARGY, radieuse, à demi-voix.

Oui !

LE DOCTEUR, l'interrogeant avec anxiété.

Et ce que vous désiriez tant... est arrivé... Ils s'aiment ?

MADAME DE TARGY.

Je le crois.

LE DOCTEUR.

Ils se le sont dit ?

MADAME DE TARGY.

Je l'espère ! Concevez-vous ma joie profonde ?... Mon pauvre fils, si éprouvé !... Voilà donc tout un avenir heureux devant lui !... Enfin, voilà un rayon !

LE DOCTEUR, oppressé.

Ah ! mon Dieu !

MADAME DE TARGY.

Mais qu'avez-vous donc ?

LE DOCTEUR.

Ma pauvre amie !

MADAME DE TARGY.

Mais vous me faites peur !...

LE DOCTEUR.

Prenez tout votre courage ! Mais par quelle fatalité faut-il donc que je sois toujours auprès de vous le messager de quelque nouvelle terrible !

MADAME DE TARGY.

Nouvelle terrible !... Mais qu'est-ce que c'est encore ?... Qu'est-ce que c'est donc ?... (L'interrogeant du regard avec angoisse.) Ce n'est pas mon fils !... il était là tout à l'heure !... Mais, alors quoi donc ?... (Tout à coup avec un cri.) Ah !... Marcelle est vivante ?...

LE DOCTEUR, à mi-voix.

Oui.

Il lui remet une lettre.

MADAME DE TARGY, saisissant la lettre avec fièvre.

Voyons ! c'est à devenir folle, vraiment ! Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que ça signifie ?... D'où ça vient-il ?

LE DOCTEUR.

Il y a une heure environ... On m'a remis cette lettre chez moi, à Paris.

MADAME DE TARGY, dépliant la lettre, d'une main tremblante.

Ah ! Seigneur !... Seigneur !... Est-ce possible ?... Ah !... la misérable ! Tenez ! Lisez-moi ça !... Car, moi, je ne peux pas ! je ne peux pas !...

LE DOCTEUR, lisant la lettre.

« Cher docteur... C'est une désespérée qui fait appel à votre amitié d'autrefois... à votre charité... Ayez pitié ! et faites qu'on ait pitié ! Je reviens bien coupable, mais si punie, si brisée, si repentante ! Que de fois j'ai regretté, si vous saviez, de n'avoir pas péri dans les flammes — comme on l'a dit — avec tous ces malheureux ! Leurs angoisses dernières n'ont rien été auprès de

celles que j'ai ressenties, — que je ressens encore... Si vous n'obtenez pas qu'on me pardonne, ne venez pas, ne me répondez pas ! je comprendrai... — Et, je vous le jure ! je trouverai le courage qui m'a manqué jusqu'ici. — Demain, ceux que j'ai tant affligés, et aimés, seront à jamais délivrés de la pauvre Marcelle. »

MADAME DE TARGY.

Elle ferait bien ! mais elle ne le fera pas, allez !

LE DOCTEUR.

Cependant... vous ne voudrez pas en tenter l'épreuve ?

MADAME DE TARGY.

Ah ! elle ne se tuera pas, allez !... Soyez donc tranquille !... Quant à la recevoir chez moi, à imposer à mon fils la honte, le supplice de sa présence... jamais !...

LE DOCTEUR.

Mais votre fils ne pensera peut-être pas comme vous ?

MADAME DE TARGY.

Mon fils ?... Est-ce que je vais lui parler de cela ? Comment pouvez-vous le supposer ? Pauvre garçon ! il n'a déjà que trop souffert ! et par ma faute ! Une fois déjà, j'ai eu la faiblesse et la lâcheté de lui livrer un secret... qui me tuait... c'est vrai... Mais j'aurais mieux fait d'en mourir que de l'en accabler... Mais, cette fois, mon secret, je le garde... et, s'il y a crime, je le prends sur moi, voilà tout.

LE DOCTEUR.

Mais, moi !... pensez-vous donc que je puisse me taire ?

MADAME DE TARGY, lui serrant la main follement.

Ah ! mon ami, je vous en prie !... je vous en supplie ! si vous ne voulez pas me faire oublier toutes vos bontés, si vous ne voulez pas me faire maudire votre amitié même qui m'était si chère... laissez-moi libre !... laissez-moi

maîtresse de ma conduite! Je réponds de tout! je prends tout sur moi, vous dis-je! D'ailleurs, je vous répète qu'elle ne se tuera pas... et vous le savez bien!

LE DOCTEUR.

Mais alors, ce sera pire... vous la condamnez à devenir la plus vile des créatures.

MADAME DE TARGY.

Est-ce qu'elle ne l'est pas déjà?

LE DOCTEUR.

Mais encore! — il y a des degrés! Est-ce à vous de la pousser jusqu'au dernier?... Et votre conscience, que dira-t-elle?

MADAME DE TARGY.

Elle me dira que j'ai sauvé le bonheur de mon enfant!

LE DOCTEUR.

Mais, enfin, voyons... et Dieu?... puisque vous y croyez!

MADAME DE TARGY.

Ah! qu'est-ce que ça vous fait, à vous, puisque vous n'y croyez pas?

LE DOCTEUR.

Est-ce le moyen de m'y faire croire?

MADAME DE TARGY le regarde, comme subitement saisie et calmée par ces paroles. Elle songe un instant, la tête basse; puis, relevant le front et s'adressant au docteur.

Vous avez raison... Pardon... et merci!... C'était la mère qui criait, mais voici la chrétienne... Où est-elle? où faut-il aller?... Je suis prête!...

LE DOCTEUR, avec élan.

Ah! je vous retrouve!... Elle est là, dans ma voiture, devant la grille... attendant son sort.

MADAME DE TARGY.

Eh bien!... amenez-la-moi.

LE DOCTEUR.

Bien.

Il s'éloigne.

SCÈNE VI

MADAME DE TARGY, seule: puis MARCELLE et LE DOCTEUR.

MADAME DE TARGY se laisse tomber épuisée sur une chaise près de la table.

Quelle lutte!... quel combat! mon cœur en est brisé! Ah! Dieu de bonté! Dieu de miséricorde! ne me quittez pas! (Tout à coup se levant.) Déjà!... je l'entends!... (Très troublée.) Oui, je l'entends!...

Marcelle a paru dans le fond, à droite : elle marche avec peine. Le docteur la soutient. Madame de Targy est debout, immobile, ne les regardant pas.

LE DOCTEUR.

Voici la pauvre enfant prodigue!

MARCELLE, tombant aux pieds de madame de Targy, murmure à travers ses larmes.

Ah! madame... j'ai tant souffert! (Moment de silence. Madame de Targy, sans se détourner, laisse tomber sa main et la tend à Marcelle, qui la baise en sanglotant.) Ah! madame!... que vous êtes bonne!... que je vous remercie de vouloir bien m'accueillir!...

MADAME DE TARGY.

Relevez-vous.

MARCELLE.

Non... pas encore... non... pas avant de vous avoir dit, madame, combien je suis coupable, mais si repentante, si

accablée, si malheureuse !... Ah ! madame... si vous aviez pu me voir, après mes horribles déceptions, seule, dénuée de tout, malade, mourante, perdue au bout du monde, — vous auriez eu pitié ! — Ah ! dans ces heures-là... si vous saviez avec quel déchirement ma pensée se reportait vers ce pauvre logis que j'avais si lâchement abandonné... et comme il me semblait que, si je pouvais y rentrer un jour... près de vous et de lui... non pas comme sa femme, non pas comme votre fille, mais comme votre servante à tous deux, comme il me semble que ce serait le paradis !...

MADAME DE TARGY, émue lui ouvrant ses bras.

Ma fille !

MARCELLE.

Ah ! ma mère !

Elle se jette dans ses bras et sanglote.

MADAME DE TARGY.

Voyons, mon enfant, voyons... un peu de calme... gardez vos forces... tout n'est pas fini !...

MARCELLE.

Oh ! non ! je le sais !... et j'ai si peur de lui !... Si peur qu'il ne me repousse... qu'il ne veuille pas même me voir... m'entendre !... Ah ! madame, priez-le pour moi ! Sa dureté me tuerait... Je sais que ce serait heureux... pour tout le monde, si je mourais... mais, j'ai tant besoin d'être pardonnée !

MADAME DE TARGY.

Ma pauvre enfant !

LE DOCTEUR, qui a remonté la scène et qui regarde à gauche.

Silence !... C'est lui qui rentre.

MADAME DE TARGY.

Mais, grand Dieu !... Il est impossible qu'il la revoie ainsi sans y être préparé... c'est impossible !

LE DOCTEUR.

Oui, sans doute... Mon enfant, entrez dans ce pavillon ! Vite ! le voici.

SCÈNE VII

MADAME DE TARGY, LE DOCTEUR, HENRI.

HENRI, arrivant par la gauche.

Ah ! cher docteur... vous êtes là... Eh bien, ma mère vous a parlé de ses rêves... de ses petits complots ?

LE DOCTEUR, tout troublé.

Oui... elle m'a parlé... oui...

HENRI.

Et qu'est-ce que vous dites ? (Il remarque leur embarras et surprend les regards qu'ils échangent.) Mais qu'y a-t-il donc ? que se passe-t-il ? qu'avez-vous donc tous deux ?

LE DOCTEUR.

Ta mère va te le dire.

MADAME DE TARGY.

Mon enfant... dans le peu d'instants qui se sont écoulés depuis que tu m'as quittée tout à l'heure, il est arrivé un événement qui bouleverse de nouveau notre pauvre vie... un événement bien grave... auquel nous étions loin de nous attendre... et qui nous impose un grand et douloureux devoir... (Les yeux fixés sur les yeux de son fils, qui l'interrogent avec une anxiété croissante.) Marcelle !...

HENRI, après quelques secondes, à voix basse, avec stupeur.

Vivante ?

MADAME DE TARGY.

Remets-toi!... Embrasse-moi... Lis! Lis...

Elle lui remet la lettre de Marcelle.

HENRI. Il lit la lettre à la hâte, après quelques secondes d'accablement.

Oh! oui, bien coupable!... (Amèrement.) De la pitié ! Allez la chercher, ma mère! (Au docteur.) Mon ami, soyez assez bon pour accompagner ma mère... Moi, en ce moment, je ne pourrais pas.

LE DOCTEUR.

Je l'ai amenée... Elle est ici.

HENRI.

Elle !... ici? déjà dans cette maison?

MADAME DE TARGY.

Oui... veux-tu la voir maintenant?... Je t'en prie!

HENRI.

Non! oh!... non!... pas maintenant... plus tard... Demain!... demain!... J'espérais... j'espérais avoir un peu de temps pour me recueillir... Demain !... Et surtout, dites-lui bien, docteur, qu'elle ne se méprenne pas sur le sentiment qui me dicte ma conduite envers elle... Elle n'imagine pas, je suppose, qu'elle va retrouver auprès de ma mère et auprès de moi la place qu'elle y occupait autrefois... Dites-lui bien qu'elle ne sera jamais dans ma maison qu'une étrangère...

LE DOCTEUR.

Tu l'entendras, mon ami, et tu sentiras dans ses paroles la sincérité de son repentir... Et puis tu la verras si éprouvée par la misère et le chagrin, si épuisée, si affaiblie, si frêle, que tu seras touché comme nous l'avons été!

HENRI, qui l'a écouté d'un air sombre.

Ne l'espérez pas!

MADAME DE TARGY.

Mon enfant, ne sois pas généreux à demi... Écoute ton cœur qui l'a tant aimée, et n'écoute que lui.

HENRI.

Mon cœur, ma mère ! Mais c'est parce que je l'ai tant aimée que la pensée de sa faute, de son crime n'éveille dans mon cœur que des sentiments de haine et de colère implacables ! Je la reçois parce que l'humanité, la charité, le devoir, enfin, me le commandent... Je la reçois pour lui épargner un crime... ou pour l'arracher aux dernières dégradations de la misère... mais qu'on ne me demande pas plus !... C'est de la folie... c'est de l'outrage !...

MADAME DE TARGY.

Ah ! mon fils, ce n'est pas à moi de t'accuser... Je n'en ai pas le droit... car ma première pensée, tout à l'heure, en apprenant le retour de la malheureuse enfant, a été une pensée de haine... de haine sauvage... criminelle... On n'est pas maître de ses premiers mouvements... Mais notre devoir, notre honneur est d'étouffer en nous ces premiers cris de la passion et de l'égoïsme, et de demander la règle de notre conduite à des inspirations plus hautes ! Tu le sais aussi bien que moi, mon enfant, toi qui as déjà sacrifié une fois tout ce que tu avais de plus cher dans le monde, au sentiment du bien et de la justice. Mais il y a, mon fils, quelque chose de supérieur à la justice même... il y a un devoir, une vertu plus digne encore d'une âme comme la tienne... c'est le pardon... Pardonne !

LE DOCTEUR.

Oh ! oui, pardonne ! Dis un mot, et je la jette dans tes bras.

HENRI, qui a paru en proie à une anxiété terrible.

Eh bien, non... je ne puis pas !... Il y a un spectre entre

nous... je ne suis pas un saint... je suis un homme !... je ne peux pas !... Qu'on ne m'en parle plus ! Jamais! jamais !...

Il se jette sur le banc à gauche et y reste accablé la tête dans ses mains.

MADAME DE TARGY, au docteur l'emmenant un peu à droite.

Mais que faire, mon Dieu !... que faire ? Et j'ai tant pitié d'elle, maintenant !

LE DOCTEUR.

Hélas ! je comprends votre fils ! Mais vraiment il eût mieux valu, alors, ne pas la recevoir... Ce sera une existence impossible pour elle et pour vous tous. (Ils se sont approchés du pavillon. Prêtant l'oreille tout à coup.) Mon Dieu ! quel est ce bruit ? N'avez-vous pas entendu ?

MADAME DE TARGY, très alarmée.

Oui, là, dans le pavillon... comme si elle était tombée sur le parquet.

LE DOCTEUR, gravissant l'escalier à la hâte et essayant d'ouvrir la porte.

Fermée !... fermée !... Ah ! il y a quelque malheur ! (Redescendant avec agitation.) Il faut appeler... Il faut...

MADAME DE TARGY.

Quoi ? que craignez-vous ?

HENRI, qui s'est levé tout à coup, venant à eux.

Que dites-vous ? De qui parlez-vous ? (Avec éclat.) Où est Marcelle ?

MADAME DE TARGY.

Elle était là !

HENRI.

Là ?

LE DOCTEUR.

Et nous nous inquiétons parce qu'elle s'est enfermée, et nous craignons...

HENRI.

Là ?... mais, alors elle écoutait !... Ah ! grand Dieu ! (Il court à l'escalier et essaye violemment d'ouvrir la porte, qui résiste.) Marcelle !... Marcelle ! De grâce ! Je t'en supplie !... Marcelle!... Rien ! rien !... Ah ! je briserai cette porte !...

Il se jette avec violence contre la porte, qui cède. Il entre dans le pavillon et on l'entend pousser un cri de terreur.

MADAME DE TARGY, joignant les mains.

Mon fils !... Ah ! Dieu ! épargnez-nous ce dernier coup !

Le docteur et madame de Targy se précipitent vers l'escalier. Au même instant, Henri paraît sur le haut du perron, tenant Marcelle dans ses bras

LE DOCTEUR, courant à lui et regardant Marcelle.

Ah ! malheureuse !... Dépose-la ici... sur le sol, vite.

HENRI.

Ah ! mon ami, sauvez-la, sauvez-la, je vous en prie ! Ah! misérable que je suis !... C'est moi qui l'ai tuée... c'est moi qui l'ai tuée !

Il tombe à genoux près de Marcelle.

MADAME DE TARGY, penchée sur elle de l'autre côté.

Ma fille ! mon enfant ! parle-moi ! parle-moi !

LE DOCTEUR, l'interrogeant avec anxiété.

Marcelle... ma pauvre enfant !... Qu'avez-vous fait ?... Qu'y a-t-il ? Voyons, dites...

MARCELLE, d'une voix faible entr'ouvrant les yeux.

J'ai bu... la mort !

LE DOCTEUR, qui lui touche le pouls, murmure avec accablement.

Ah ! mon Dieu !

MADAME DE TARGY, à Henri, vivement.

Dis-lui que tu l'aimes !

HENRI, pleurant.

Marcelle !... ma chérie... mon cher amour, je t'en prie...

je t'en supplie... tout est oublié... tout est pardonné, je te le jure !

MARCELLE.

Oh ! non ! jamais... jamais !... Tu l'as dit, j'ai entendu !...

HENRI.

Ah ! la mort en passant sur tes lèvres y a tout effacé !... Je t'aime... je t'aime... je t'adore !...

MARCELLE, se soulevant et l'attirant sur son cœur. D'une voix éteinte.

Henri !... Henri !... Je suis heureuse... Je meurs pardonnée !...

La tête retombe inerte sur le bras d'Henri, qui sanglote. Madame de Targy pleure sur la main de la jeune femme morte.

FIN D'UN ROMAN PARISIEN.

LA
PARTIE DE DAMES

PIÈCE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du GYMNASE-DRAMATIQUE, le 28 mai 1883.

PERSONNAGES

	ACTEURS.
MADAME D'ERMEL, 62 ans.	Mme Pasca.
M. JACOBUS, médecin, 70 ans.	M. Saint-Germain.
VICTOIRE, femme de chambre.	Mme Gennetier.

La scène se passe au fond d'une campagne de Normandie.

N. B. — Toutes les indications sont prises de la gauche et de la droite du public.

LA PARTIE DE DAMES

Chez madame d'Ermel. Un petit boudoir attenant à une chambre à coucher. Devant la cheminée, un guéridon sur lequel sont posés une cafetière, deux tasses et un sucrier. Une bouillotte murmure devant le feu. Au fond, une cheminée avec glace, pendule et candélabres à trois branches; de chaque côté du guéridon un fauteuil; à droite de la cheminée une petite table vide-poche, à gauche un porte-pincettes et pelle garni de sa pelle et de sa pincette, à côté une chaise; à droite et à gauche pan coupé, une porte; au premier plan à droite une fenêtre; au premier plan à gauche une console; à droite premier plan, un peu en avant de la fenêtre, une chaise longue; à gauche premier plan, une table de jeu sur laquelle se trouve un damier, un flambeau à trois branches avec abat-jour; à gauche de la table, un fauteuil bergère, à droite une chaise. Derrière le fauteuil qui est à droite de la cheminée un paravent à trois feuilles. Sur la table à ouvrage un sac renfermant un tricot déjà commencé.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME D'ERMEL, VICTOIRE, puis JACOBUS.

Au lever du rideau, madame d'Ermel est à la porte de gauche, qui est entr'ouverte elle tourne le dos au public et regarde par cette porte, puis vient devant le guéridon et regarde la pendule.

MADAME D'ERMEL, seule.

Sept heures et quart, ou peu s'en faut... C'est un fait avéré désormais pour moi, que Jacobus retarde en moyenne de cinq minutes sur l'an passé... (Elle descend à l'avant-scène gauche, à droite de la table de jeu.) Jusqu'à la Saint-Michel dernière, dix minutes lui suffisaient pour toucher

barre à ma porte. Son pas s'est ralenti... je n'aime pas cela.... Qu'il continue du moins à ne pas s'en douter...

Elle remonte à la cheminée en passant entre le guéridon et le fauteuil de droite, et fait rétrograder de quelques minutes l'aiguille de la pendule.

VICTOIRE, ouvrant la porte de gauche.

Monsieur Jacobus !

Victoire se retire quand Jacobus est entré. Madame d'Ermel descend devant le guéridon, Jacobus entre par la porte de gauche et vient à elle, elle lui tend la main droite qu'il prend.

MADAME D'ERMEL.

Bonjour, mon ami.

JACOBUS, lui baisant la main.

Bonjour, belle dame ! La main fraîche, j'en suis sûr ;... le cœur brûlant, je l'espère !...

MADAME D'ERMEL.

Vous êtes gelé, mon brave homme. Quel temps fait-il donc ce soir ?

JACOBUS, quittant la main de madame d'Ermel.

Un vrai temps de printemps : vent, pluie et grêle. — Avec votre permission, je déposerai ma canne dans cet angle.

Il va poser sa canne contre le lambris à gauche.

MADAME D'ERMEL. Elle remonte et s'assoit sur le fauteuil à droite du guéridon.

Faites. Ne vous refusez donc rien, je vous en prie.

JACOBUS.

Et mon chapeau sur cette console. (Il pose son chapeau sur la console à gauche, puis vient entre le guéridon et le fauteuil qui est à gauche.) Étrange empire, ma vieille amie, que celui des habitudes ! Si, durant le cours d'une seule soirée, ma canne reposait autre part que dans cet angle, et mon chapeau ailleurs que sur cette console, je n'aurais plus la liberté de ma pensée.

MADAME D'ERMEL.

Tous les astres, docteur, ont des évolutions fixes.

JACOBUS.

Vous en savez quelque chose, ma déesse !... Pardon ! (Il regarde la pendule.) C'est extraordinaire !

MADAME D'ERMEL.

Quoi donc ?

JACOBUS.

Votre pendule va bien ?

MADAME D'ERMEL. Elle fait mine d'écouter si le café passe dans la cafetière.

Comme un ange.

JACOBUS.

Il faut avouer que j'étais construit carrément ! Croiriez-vous que je suis parti de chez moi à sept heures trois, de sorte qu'à soixante-dix ans, je me permets de faire en sept minutes un trajet d'un kilomètre.

Il s'assied sur le fauteuil à gauche du guéridon.

MADAME D'ERMEL.

Vous êtes un être mystérieux. Les années vous caressent plutôt qu'elles ne vous touchent...

JACOBUS.

A propos, ma chère dame, je vais fort vous surprendre. Il y a du nouveau dans Landerneau. Vous rappelez-vous ces deux orphelins maladifs, ces deux arbustes désespérés que vous daignâtes confier, il y a deux mois, à ma science et à mon amitié ?

MADAME D'ERMEL.

Mon camélia et mon cactus ? Ils sont morts, je parie ?

JACOBUS, triomphant.

Ils sont si peu morts, qu'ils sont en fleurs, comme vous-même.

MADAME D'ERMEL.

Bah !... Voilà de ces choses qui vous bouleversent... Et quand pourrai-je voir ce miracle de mes yeux ?

JACOBUS.

Dès demain matin, si vous le voulez : je viendrai vous prendre, et, en passant nous entrerons chez Jeanne Nicot, qui est au lit avec une fièvre de la nature la plus dangereuse... Quand je ne puis promettre la guérison à mes malades, vous savez que je leur promets votre présence. On raconte d'Hippocrate qu'arrivé à la fin de sa longue carrière, il n'avait plus qu'un seul médicament auquel il eût confiance ; par malheur, le secret s'en était perdu, mais je l'ai retrouvé : c'est la bonté d'une femme.

Il tend la main à madame d'Ermel qui lui donne la sienne, Jacobus la lui embrasse.

MADAME D'ERMEL.

Vous êtes un cajoleux ! N'importe : j'irai chez Jeanne Nicot... Donnez-moi votre tasse, mon jeune ami.

JACOBUS s'assied et présente sa tasse à madame d'Ermel.

Breuvage digne des dieux, tant par son arome que par la main qui le verse !...

MADAME D'ERMEL.

Sucrez-vous, Jupiter.

Jacobus prend la pince à sucre, met un morceau de sucre, dans la tasse de madame d'Ermel, un morceau dans la sienne et la donne à madame d'Ermel qui verse le café dans les deux tasses ; Jacobus s'accommode dans son fauteuil, prend sa tasse et la soucoupe et remue sa cuiller dans sa tasse.

JACOBUS.

Que le nocher au cœur trois fois bronzé affronte sur son frêle esquif la vague adriatique ! Je suis bien ici, quant à moi, et j'y reste !...

MADAME D'ERMEL.

Mais buvez, et dites-moi si ma petite cuisine a réussi ce soir.

Au moment où le docteur porte la tasse à ses lèvres, la porte de gauche s'ouvre et Victoire entre.

VICTOIRE.

M. le curé demande s'il peut parler à Madame.

MADAME D'ERMEL.

Mon curé! Certainement. Priez-le de monter.

Victoire sort.

JACOBUS. Il pose sa tasse sur la table, se lève et se met devant la cheminée.

Encore ce curé!

MADAME D'ERMEL, riant.

« Encore ce curé! » est charmant. Depuis huit mois qu'il est dans la paroisse, il est venu passer ici une soirée, une seule; il a vu qu'il vous gênait;... car, Dieu merci, il n'y avait pas moyen de se méprendre à la belle mine que vous lui fîtes. Depuis ce temps, il a la discrétion de ne pas franchir mon seuil après sept heures du soir; quand il dîne chez moi, il se retire en sortant de table, et le prix de toutes ses délicatesses, le voilà en trois mots : « Encore ce curé! »

JACOBUS.

Bah! bah! vous voyez qu'il se ravise. Je vous prédis qu'il va s'établir ici pour la soirée, le dos au feu, la soutane en éventail...

Victoire entr'ouvre la porte de gauche.

VICTOIRE, rentrant.

M. le curé n'a que deux mots à dire à Madame; il ne veut pas monter.

MADAME D'ERMEL.

Je descends... (Elle fait un signe à Victoire qui se retire. Madame d'Ermel se lève.) Entendez cela, docteur (Elle passe devant le guéridon et le fauteuil qui est à gauche, puis s'arrête et se retourne.) entendez cela (Elle va jusqu'à la porte et l'ouvre.) et mourez de honte!... Hon!...

Elle sort.

SCÈNE II

JACOBUS, seul.

Il laisse échapper de vagues murmures qui se formulent plus distinctement à mesure que son impatience s'accroît. — Il prend la cafetière et la met sur la cheminée.

Hein! hein!... peuh... oui-da! deux mots! (Il descend à l'avant-scène droite, près du pied de la chaise longue, en passant entre le guéridon et le fauteuil de droite.) Il va la retenir deux heures dans le vestibule, entre quatre vents!... Oh! que je reconnais bien là l'esprit égoïste et accapareur de la robe noire!... (Il remonte au fond à gauche, près du fauteuil qui est à gauche du guéridon.) Ah! ah! bravo! l'entretien se prolonge! Langue de prêtre, langue de femme, autant en vaut l'aune! Bonne besogne pour le diable! (Il redescend à l'avant-scène droite, puis remonte au fond à droite du guéridon.) Est-il séant, est-il convenable, je le demande, qu'un prêtre coure les champs à l'heure qu'il est, pour venir commérer dans une antichambre? Je suppose qu'un malheureux à l'agonie réclame soudain le ministère sacré de cet homme, il faudra donc courir du presbytère ici, et recourir d'ici au presbytère, tandis que l'infortuné, dans les angoisses d'une conscience tourmentée... Mais quoi! il a pris son café, lui! et qu'importe le reste?

Il remonte au fond entre le guéridon et le fauteuil qui est à droite.

SCÈNE III

JACOBUS, MADAME D'ERMEL.

MADAME D'ERMEL, rentrant. Elle vient à la cheminée en passant derrière le fauteuil qui est à gauche du guéridon.

Brrr! ce vestibule est une glacière... (Elle prend les pincettes et se met à tisonner, puis les remet en place.) C'était pour mon banc de l'église; j'avais exprimé le désir de le faire rembourrer, et, comme on est en train de réparer la nef, ce bon curé a eu la complaisance... (Elle remarque la tasse du docteur sur la table.) Tiens! vous n'avez pas pris votre café?

JACOBUS.

Non, madame, je n'ai pas pris mon café. Vous savez que nous avons coutume de le prendre en même temps l'un et l'autre, et ce n'est pas à mon âge qu'on change ses habitudes.

MADAME D'ERMEL.

Mais il va être froid.

JACOBUS.

Cela est fort probable, madame. Il a eu le temps de refroidir du moins, et au delà.

Il prend sa tasse.

MADAME D'ERMEL.

Eh bien! vous le boirez bouillant demain! Qu'est-ce que cela signifie donc à la fin? (Elle s'assied sur le fauteuil à gauche du guéridon. Jacobus boit en silence; après un moment, madame d'Ermel le regarde.) Ah! votre front s'éclaircit, docteur... Il est donc encore potable, ce café?

JACOBUS, souriant.

Il est vrai. Je ne l'aurais pas cru. Où en est la cause ? C'est qu'en votre absence le temps se traîne comme un podagre... il semble que vous emportiez ses ailes !

MADAME D'ERMEL. Elle se lève après avoir posé sa tasse sur le guéridon, passe derrière la table de jeu et vient s'asseoir sur le fauteuil qui est à gauche de cette table. Jacobus pose sa tasse et descend à la chaise à droite de la table de jeu, prend un pion de chaque couleur dans ses mains, puis donne à tirer à madame d'Ermel et s'assied ensuite.

Ciel! qu'il devient tendre! Appellerai-je ma femme de chambre? allons, voyons, docteur. J'ai plus d'une revanche à prendre, je crois?

JACOBUS.

Eh! mon Dieu, ne les prenez-vous pas suffisamment à des jeux plus inhumains, madame?

MADAME D'ERMEL.

Qu'est-ce qu'il me chante là?... (Ils commencent à jouer tout en parlant. On entend le bruit du vent.) Ah! vous débutez par les coins, aujourd'hui? Gare à vous!... Mais écoutez donc quelle méchante vie fait le vent là dehors... Et mon pauvre curé qui est par les champs, quand j'y songe!...

JACOBUS.

Oui, oui, je pourrais lui dire en cet instant :

Tout vous est aquilon, tout me semble zéphir !

MADAME D'ERMEL.

Le mot ne serait pas charitable. Mettez-vous donc dans cette lunette, si vous l'osez !

JACOBUS, après une longue méditation..

Est-ce que c'est un piège, cette lunette ? je ne vois pas.

MADAME D'ERMEL,

Allez toujours. Ah ! Jacobus, je vous en prépare de cruelles, mon ami !

JACOBUS.

Piège ou non, m'y voilà.

MADAME D'ERMEL.

C'est joué ?

JACOBUS.

Oui.

MADAME D'ERMEL.

Vous vous y tenez ?

JACOBUS.

Attendez donc... (Il médite.) Oui, je m'y tiens.

MADAME D'ERMEL.

Le malheureux !... une, deux, trois, quatre ; que dites-vous de cette rafle ?

JACOBUS.

C'est inconcevable ! où avais-je l'esprit ?... je n'en sais rien.

On entend le vent souffler avec violence, puis le bruit de la grêle.

MADAME D'ERMEL.

Ni moi... Entendez-vous le bruit de la grêle sur le vitrage de ma serre ? C'est une chose, docteur, dont on ne remercie pas assez Dieu, que d'être dans un lieu clos, dans un vêtement ouaté, et en bonne compagnie, je dis en bonne compagnie... par un temps pareil, généralement, on est très ingrat envers Dieu.

JACOBUS.

Hon ! hon !

MADAME D'ERMEL.

Est-ce que vous niez cela, monsieur ?

JACOBUS.

Eh non, madame, je ne le nie pas !... Je n'y songe même pas... je suis à mon jeu.

Il pose ses deux coudes sur la table et appuie sa tête dans ses mains.

MADAME D'ERMEL.

A la bonne heure ; mais puisque vous êtes à votre jeu, tâchez donc de me débusquer de là, vous ne ferez pas mal. — Quand vous avez la tête appuyée comme cela sur vos deux mains, la pression de vos doigts relevant les extrémités de vos sourcils vous prête un faux air de diable.

JACOBUS, redressant brusquement la tête.

L'avez-vous vu ?

MADAME D'ERMEL.

Non, Dieu merci.

JACOBUS, reprenant sa pose méditative.

Eh bien alors, pourquoi en parlez-vous ?

MADAME D'ERMEL.

J'ai eu tort. Remettez-vous.

JACOBUS.

Je n'ai pas besoin de me remettre, madame ; je suis tout remis ; seulement, je ne conçois pas que l'on puisse causer comme un moulin, quand on joue un jeu sérieux. C'est à vous, madame.

MADAME D'ERMEL.

Vous le faites exprès, hein ? une, deux, trois, et à dame !

JACOBUS.

C'est inouï ! Au surplus, quand on se fait une affaire de conscience de distraire, de troubler l'esprit de son partner..

MADAME D'ERMEL.

Attrape, mon infante !... (Elle chantonne en étudiant le damier. Voyons, qu'est-ce que je vais faire de ma dame à présent ? Ce n'est pas le tout que d'avoir une dame : le difficile est de la garder... N'est-il pas vrai, monsieur Jacobus ?... Je la mets là... — A propos, pourquoi vous appelez-vous Jacobus ? voilà un temps infini que je veux vous demander cela... Jacobus ! ce n'est pas du français, hein ?

JACOBUS.

Je vous ai dit, plutôt vingt fois qu'une, que ma famille était d'origine hollandaise.

MADAME D'ERMEL.

Ah ! c'est donc du hollandais, Jacobus ?

JACOBUS.

Non, madame, c'est du latin.

MADAME D'ERMEL.

Eh bien, mais alors... ça ne me satisfait pas du tout, votre explication ; il y a plus, ça m'embrouille... Voulez-vous jouer néanmoins ?

JACOBUS.

A quoi bon ! je suis perdu.

MADAME D'ERMEL.

Qui sait ? La fortune est femme, docteur : elle me traite trop bien pour n'être pas tout près de me trahir.

JACOBUS.

Non, non, je suis perdu.

Il joue.

MADAME D'ERMEL.

Pour cette fois, oui, vous êtes perdu... Tenez, je vous en laisse deux pour graine.

JACOBUS.

Vous avez gagné... Attendez cependant !... ne pourrais-je pas, en mettant là ?... Non, non, vous avez gagné ; — j'ai perdu...

MADAME D'ERMEL.

Par conséquent, voulez-vous votre revanche ?

JACOBUS.

Non, je vous remercie. Vous voyez que je joue ce soir comme une carpe. Je suis en disposition malheureuse. (Il tousse.) J'aurai eu froid en venant.

MADAME D'ERMEL.

Prenez mon chauffe-pieds.

JACOBUS.

Le feu me suffira !... (Il se lève, va à la cheminée en passant entre le guéridon et le fauteuil qui est à gauche, puis s'assied, prend les pincettes et tisonne.) Le feu me suffit. Je vous suis obligé. Hem !

Un silence.

MADAME D'ERMEL.

Est-ce qu'elle est gravement malade, Jeanne Nicot ?

JACOBUS.

Elle va mourir un de ces matins. (Madame d'Ermel se lève, sa physionomie exprime la compassion, elle prend sa bonbonnière qui est sur la table de jeu et vient devant la chaise que Jacobus vient de quitter. Jacobus tourne la tête du côté du public.) Bah ! c'est ce que les pauvres ont de mieux à faire. (Madame d'Ermel repose sa bonbonnière sur la table de jeu en faisant un mouvement de colère, puis vient prendre le guéridon qu'elle porte devant la fenêtre.) Hem ! hem ! (Jacobus reprend un moment après.) Et qu'est-ce que vous avez décidé pour votre banc, madame ?

MADAME D'ERMEL.

J'ai décidé que je ne le ferais pas rembourrer, pour ne point causer de scandale. — C'est le conseil de mon curé.

Elle revient s'asseoir sur le fauteuil à droite de la cheminée, prend son tricot sur la petite table à ouvrage et se met à travailler. Jacobus retourne son fauteuil face au public.

JACOBUS, d'une voix lente et saccadée.

Votre curé, que le scandale effarouche si fort quand il s'agit des aises d'autrui, réserve, pour sauvegarder les siennes, des maximes plus accommodantes. Ce serait sans doute une terrible pierre d'achoppement qu'un siège rembourré dans une église ! Mais que l'on voie, durant tout le cours de la sainte journée, monsieur l'abbé méditer sous les ombrages d'un parc, en tête à tête avec sa paroissienne,

comme un berger antique, cela n'est rien ; on jasera, on en causera, c'est vrai... mais, après tout, l'Église a ses privilèges, et honni soit qui mal y pense !

MADAME D'ERMEL, riant.

Ah ! voilà du nouveau, cela ! Et quand je passerais la nuit dans mon parc avec mon curé, au lieu du jour, quel mal me feriez-vous la grâce d'y voir ?

JACOBUS.

Eh ! madame, un curé... un curé est un homme après tout ; et celui-ci est un jeune homme, qui pis est.

MADAME D'ERMEL.

Un jeune homme ! Il est vrai qu'il n'a pas encore atteint la soixantaine, quoiqu'il en approche beaucoup ; mais par compensation, je l'ai dépassée, moi ; et, entre deux personnes de cette expérience, si incomplète qu'elle soit, un tête-à-tête prend je ne sais quel air vénérable qui me paraissait de nature à satisfaire la morale et à décourager l'envie. Je me suis trompée ; j'aviserai, j'aviserai.

JACOBUS.

Pour cesser de plaisanter, madame, le genre d'agrément que peut vous offrir l'entretien soutenu de cet ecclésiastique est pour moi un problème que je me déclare incapable de résoudre sans le secours de votre obligeance.

MADAME D'ERMEL.

Cet ecclésiastique n'est pas un puits de science, docteur.

JACOBUS.

Oh ! non, oh ! non !

MADAME D'ERMEL.

Non, je le confesse ; mais une femme — je ne parle pas des hommes ! qui sans doute ont de plus hautes destinées, — une femme, dis-je, à tout âge et surtout au mien, a besoin de foi plus que de science. Or, dans l'âme simple

et sincère de ce vieillard, je vois Dieu aussi clairement que je vois le ciel dans une source pure. Voilà l'agrément que j'y trouve. C'est un bon homme et c'est un saint; il me divertit, et il me fortifie. Il vous parle de l'autre monde, comme s'il en revenait, et de celui-ci avec une moue si plaisante, qu'on en rit... Hier, il me parlait de sainte Cécile avec des détails tels, que je crois fermement qu'il l'a connue... Tel est mon curé, et je dis qu'il est aimable... Mais vous ne l'aimez pas ; il faut le tuer.

JACOBUS.

Je ne l'aime pas, non; car je n'aime pas les cagots. Parbleu ! voilà un homme canonisé à peu de frais, et, sur ce pied-là, nous ne manquerons pas de saints dans la commune ! (Il se lève et se met devant la cheminée.) Mais, comme il m'est impossible de voir plus longtemps l'obscurité d'intelligence...

MADAME D'ERMEL.

L'obscurantisme, s'il vous plaît.

JACOBUS.

L'obscurité d'intelligence et la brute ignorance se pavaner sous des titres respectables, je veux sans retard, pour l'édification de la paroisse, tâter le pouls à cette foi solide et à ce beau génie. Dès demain, j'invite à ma table ce nouveau Père de l'Église, je l'entreprends sur le dogme entre la poire et le fromage, et je vous le renvoie à son presbytère chantant des hymnes bachiques et prenant le menton des jeunes villageoises.

MADAME D'ERMEL.

Savez-vous ce qu'il vous faut pour le quart d'heure ? C'est votre bonnet de nuit.

JACOBUS.

Oh ! oh ! madame, si j'eusse pu me figurer que ce jeune prêtre vous tînt si fortement au cœur...

Elle se lève, pose son tricot sur la table à ouvrage.

MADAME D'ERMEL, avec émotion.

Ce jeune prêtre de cinquante-neuf ans perdrait vingt parties de dames, monsieur, sans en prendre prétexte pour outrager un absent, affliger une vieille amie et désoler le bon Dieu enfin.

Elle descend un peu à droite.

JACOBUS, ricanant.

Eh! eh! le bon Dieu!

MADAME D'ERMEL, sévèrement.

J'ai dit le bon Dieu. N'allez-vous pas lui chercher noise à celui-là, par-dessus le marché?...

JACOBUS.

Le bon Dieu! il est plaisant qu'on s'obstine à l'appeler ainsi!

MADAME D'ERMEL. Elle remonte au fond, à droite de Jacobus.

Jacobus, prenez garde, je vous prie!

JACOBUS.

Eh! madame, puisqu'il est décidé qu'un ami de vingt ans doit céder la place à un fanatique échappé du séminaire...

MADAME D'ERMEL. Elle descend à gauche et s'assied sur la chaise à droite de la table de jeu.

Hélas!

JACOBUS.

Le dernier mot que prononcera cet ami dans votre maison sera du moins une protestation contre les sottes idoles qui l'en viennent chasser. Le bon Dieu! parbleu! pourquoi pas? Les anciens, sous la terreur d'une superstition semblable, ne caressaient-ils point du nom de bonnes déesses les mégères infernales?... Le bon Dieu! certes, je comprends que, dans l'épanouissement de l'adolescence, en présence des riants fantômes qui

gardent le seuil de la vie, quand l'avenir nous présente l'image d'un océan sans bornes, semé d'îles fortunées, quand surtout le contact rapide d'une main jeune comme la nôtre fait passer dans nos veines je ne sais quels frissons magiques, — alors, oui, le cœur enflé d'espoirs infinis, le regard perdu dans les yeux d'une femme triomphante et captive, — alors, oui, je comprends qu'on rêve une divinité bienveillante et protectrice, qu'on répande sur son autel la coupe d'or de la jeunesse !

MADAME D'ERMEL.

La peste! il parle bien!

JACOBUS.

Mais, par le ciel! madame, à notre âge, et faits comme nous le sommes...

MADAME D'ERMEL.

Vous êtes trop aimable, vraiment!

JACOBUS.

Je ne parle que pour moi, madame... Voyons, de quelle bonté providentielle ce vieillard que vous avez sous les yeux est-il le vivant témoignage? Regardez-moi et répondez.

MADAME D'ERMEL.

Regardez-vous vous-même : voilà une glace.

JACOBUS, très exalté. Il remonte au fond.

J'y consens... Je me regarde... Que vois-je? une image dont chaque trait déplorable atteste une victime et dénonce un bourreau !... (Il descend au premier pan à droite.) Je vois la vieillesse, la vieillesse hideuse à elle-même et aux autres, caricature douloureuse, trouble-fête ridicule et sinistre, spectre tremblant que la vie importune et que la mort épouvante ; mais ce que je ne puis voir dans votre glace, madame, c'est le sombre cortège de chagrins et de misères qui se cache au fond de ces rides, comme une troupe d'oiseaux funèbres

dans une ruine. Ce sont les infirmités sans remède, sans espoir, unique distraction du vieillard dans sa veille sans trêve ! Parlez donc, madame ! dans lequel des attributs de son âge ce paria bénira-t-il le doigt d'une Providence?

MADAME D'ERMEL.

Et après? Est-ce tout? Mais non, vous ne laisserez pas à moitié une œuvre si généreuse; n'êtes-vous pas mon ami? eh bien! prouvez-le donc tout à fait! Achevez de démontrer à une femme qu'elle a égaré ses pas dans les sentiers étroits, qu'elle a perdu toutes ses larmes dans ce laborieux pèlerinage dont son pied touche le terme! Croyez-vous qu'il suffise de si peu de paroles pour décourager cinquante ans de lutte, de douleur, d'expérience?... Non! achevez... ou plutôt, tenez, Jacobus, faites mieux, demandez-moi pardon, et prenez ma main.

JACOBUS, sèchement.

Quand vous m'aurez mieux fait comprendre, madame, mon crime et mon erreur...

MADAME D'ERMEL, se levant.

Ah! ce mouvement de fierté vient à point pour me rappeler que jamais faiblesse de femme ne fut payée d'autre monnaie que l'ingratitude. Maintenant, je vous donne ma parole que vous ne repasserez jamais, moi vivante, le seuil si avant d'en sortir vous ne me demandez pardon, et j'ajoute à genoux.

JACOBUS.

C'est me pousser dehors par les épaules, madame.

Il traverse le théâtre, va chercher sa canne et son chapeau en passant derrière la table de jeu. Madame d'Ermel remonte à la cheminée et sonne; Victoire entre par la porte pan coupé gauche et vient devant le fauteuil qui est a gauche de la cheminée; Jacobus descend à gauche de la table de jeu. Il prend son chapeau et sa canne.

MADAME D'ERMEL.

Le domestique du docteur est-il arrivé?

VICTOIRE.

Ah! grand Dieu! nenni, madame.

MADAME D'ERMEL.

Eh bien, dites à Jean d'allumer sa lanterne et de reconduire Monsieur.

VICTOIRE.

Eh! Seigneur! madame!

MADAME D'ERMEL.

Qu'est-ce qui vous prend, vous?

VICTOIRE.

Mais Madame n'entend donc pas le temps qu'il fait dehors? C'est le déluge universel.

MADAME D'ERMEL.

Et à quoi servent les parapluies, selon vous?

VICTOIRE.

Ce n'est pas un parapluie, madame, c'est un bateau qu'il faudrait à Monsieur. Le ruisseau du moulin est débordé; Jean, qui en arrive, a vu passer le chien du meunier avec sa niche, et un tas de bûches derrière; tout ça s'en allant à la mer, sans doute, car on n'a jamais vu chose pareille.

JACOBUS. Il passe devant la table de jeu, puis remonte au fond à gauche et sort par la porte pan coupé gauche; madame d'Ermel descend un peu à droite.

Il n'importe, il n'importe. Je traverserai de manière ou d'autre.

MADAME D'ERMEL, pendant qu'il s'éloigne.

C'est une folie. Il est inutile de vous noyer, surtout dans les belles dispositions où vous êtes. (A Victoire.) C'est bien, je vous rappellerai.

Victoire sort.

SCÈNE IV

MADAME D'ERMEL, seule.

Elle vient à la chaise à droite de la table de jeu, la prend et la met derrière la table.

Les hommes sont mauvais... qu'ils sont mauvais!... J'ai peut-être aussi trop exigé... mais ce n'était pas mon seul pardon que je lui voulais faire acheter!... s'il n'eût offensé que moi!... Mon Dieu! qu'est-ce que j'ai donc? La vérité est que, tant que le cœur bat, il peut souffrir... Qu'il a de façons de s'y prendre pour cela! (Elle s'assied au pied de la chaise longue.) Il m'est arrivé, quand j'étais jeune femme, d'aspirer à la saison de la vie où l'on suppose toutes les passions éteintes dans les veines glacées; je me figurais qu'alors je n'aurais plus rien à combattre... Eh bien, on se juge trop mal! la nature humaine est moins terrestre qu'on ne croit... Les âmes toutes seules, dégagées du reste, ont aussi leurs penchants, leurs attraits... Elles ont, comme les fleurs, leurs sexes différents et sympathiques (Elle se lève.) et la vieillesse nous fait mieux comprendre les attachements du ciel. (Elle passe avant-scène gauche.) Pourtant, là, voyons, est-ce que j'aimais ce vieux Jacobus? Je n'en sais rien; cela est si ridicule... que véritablement je n'en sais rien... (Elle s'essuie les yeux.) Je devais ce sacrifice à ma foi outragée, à ma piété; je le fais, ce sera le dernier qui me coûtera avant celui de la vie... (Elle remonte au fond à gauche près de la porte.) Je n'entends plus aucun bruit de l'autre côté... Il est parti... heureusement encore la pluie a cessé... (Elle vient au milieu un peu à droite.) il est parti... tant mieux! (Elle se dirige vers la porte pan coupé droite.) Ah! que le matin sera le bienvenu!...

La nuit est un surcroît à toutes les douleurs... Elle met du noir sur du noir...

Elle ouvre la porte de sa chambre.

SCÈNE V

MADAME D'ERMEL, JACOBUS.

JACOBUS, du dehors. Il frappe à gauche.

Madame, je m'en vais.

MADAME D'ERMEL, vivement, à part. Elle redescend devant la chaise longue.

Il est encore là ! (Haut.) Vous dites ?

Elle s'assied sur la chaise longue et appuie sa tête sur le dossier.

JACOBUS.

Je n'entre pas, madame.

MADAME D'ERMEL.

N'entrez pas ; mais si vous voulez que je vous entende, entr'ouvrez la porte. Que me disiez-vous ?

JACOBUS. Il entr'ouvre la porte de gauche et reste sur le seuil.

Que la pluie a cessé, madame, et que je m'en vais.

MADAME D'ERMEL.

Est-ce que nous ne nous reverrons plus, mon ami ?

JACOBUS.

Il ne tient qu'à vous, madame.

MADAME D'ERMEL.

Bon ! mettez-vous un peu à genoux, en ce cas-là ; je vous verrai fort bien d'ici.

JACOBUS.

Madame, c'est impossible.

MADAME D'ERMEL.

Pourquoi ?

JACOBUS.

C'est une chose que je ne ferai pas.

MADAME D'ERMEL.

Il faut donc nous dire adieu, car je tiendrai ma parole.

JACOBUS.

Adieu, madame. (Il sort, ferme la porte, puis la rouvre.) Vous seriez la première à en rire.

MADAME D'ERMEL.

Il se peut. Essayez.

JACOBUS, frappant le parquet de sa canne.

Jamais, madame, jamais !

MADAME D'ERMEL.

Eh bien, fermez ma porte. Je me demande même pourquoi vous l'avez ouverte, à moins que ce ne fût pour m'offenser de nouveau.

JACOBUS. Il entre, ferme la porte et reste debout.

Quant à vous offenser, c'est un trait dont je suis incapable, même en rêve, vous le savez bien.

MADAME D'ERMEL.

Bah ! Quand vous me donniez à entendre, il n'y a qu'un instant, que Dieu était le diable et que j'étais hideuse, pensiez-vous faire votre cour à une femme et à une chrétienne ?

JACOBUS. Il s'avance jusque devant le fauteuil à gauche de la cheminée.

J'ai prétendu dire simplement que la vieillesse était un âge maudit et que j'étais laid, et je m'y tiens.

MADAME D'ERMEL.

Moi, je dis que la vieillesse est un âge qui en vaut un autre, et que vous êtes beau.

JACOBUS.

Si vous ne me retenez, madame, que pour m'accabler sous le feu de vos railleries...

MADAME D'ERMEL.

D'abord, je ne vous retiens pas ; ensuite, je ne raille point ; je vous trouve beau, je vous trouve beau, dis-je ! Si vous n'avez pas conscience vous-même de cette beauté, pourquoi, je vous prie, portez-vous si haut votre tête blanche ? Osez donc me dire que vous ne trouvez pas plaisir et gloire à exercer ce patronage incontesté d'une vieillesse honorée, cette dignité naturelle qui récompense la vie d'un homme de bien ! Osez me dire que votre âme est faite de telle façon qu'il vous plût d'échanger à cette heure le murmure du respect public, l'estime, la confiance, la vénération qui vous entourent, contre les chuchotements de boudoir et des succès d'alcôve !

JACOBUS.

Je ne sais en vérité, madame, de quel côté je dois prendre un propos si particulièrement flatteur.

MADAME D'ERMEL.

Il n'y a pas deux côtés... c'est une déclaration que j'ai l'honneur de vous faire. Comme elle n'aura pas de lendemain, je n'y vois pas d'inconvénient... Et quoiqu'on n'ait jamais fait tant de philosophie à propos d'une partie de dames perdue ou gagnée, je me donnerais pourtant le travers de pousser à bout ma tentative de conversion, s'il ne vous manquait la plus indispensable vertu du néophyte, — la sincérité.

JACOBUS. Il vient au milieu devant la cheminée.

Pour ce qui est de la sincérité, madame, je vous atteste...

MADAME D'ERMEL.

Souffrez que je vous rappelle à la pudeur... Est-ce être

sincère, voyons, que de juger absolument les choses par leur revers et la vie par sa face douloureuse ?... J'ai senti comme vous, monsieur, le fardeau de vivre... comme vous, plus que vous peut-être, j'ai senti l'épreuve ; mais que d'allègements m'ont révélé la main paternelle qui nous l'imposa ! Hélas ! si j'osais élever un reproche contre Dieu, je l'accuserais plutôt d'avoir mis trop de grâces à côté de ses rigueurs et d'avoir trop enchanté cette prison, puisque enfin il nous la faut quitter.

JACOBUS.

Encore une fois, madame, j'aurais compris, j'aurais partagé ces regrets, lorsque dans la fleur de ma jeunesse...

MADAME D'ERMEL.

Vous me faites rire avec la fleur de votre jeunesse... Eh bien, j'ai eu, comme vous, monsieur Jacobus, une jeunesse plus ou moins fleurie ; mais il y a des fleurs de toute sorte, voyez-vous... Celles qui croissent au penchant des tombes ont leur charme aussi, dont je ne me suis pas peut-être assez défendue...

JACOBUS.

Madame...

MADAME D'ERMEL.

Je suis si lasse, que je parle en dormant, je crois... Oui, je voudrais avoir été plus insensible aux derniers parfums de cette soirée qui s'achève. Dieu ne l'a pas voulu... Vous-même, qui n'êtes pas tendre, ne laisseriez-vous rien ici qui vous fût cher ?... Je ne parle pas de moi, mais de ce fauteuil qui est au coin de ma cheminée, et d'où vous avez écouté passer vos hivers adoucis ; je parle de cette pendule, de cette console, de cette tenture familière, de ce malheureux damier lui-même... de tous ces riens enfin qui, parce qu'ils se renouvellent chaque jour, prennent sur le cœur une puissance infinie... Allez, demain ne nous vengera que trop, le bon Dieu et moi ; demain, vous sen-

tirez qu'il vous restait encore du bonheur à perdre. (Elle s'arrête comme épuisée.) Ah ! que je suis lasse !... que je suis brisée, mon Dieu !

Elle bâille.

JACOBUS. Il fait un pas vers madame d'Ermel.

Vous ne souffrez pas, madame ?

MADAME D'ERMEL, d'une voix de plus en plus faible.

Hein ?... Non... c'est la fatigue... le sommeil. Dieu merci, je vais dormir... Vous savez, vous, ce qui vous reste à faire... Que je ne vous retrouve pas en m'éveillant... puisque vous n'avez pas voulu... Je suis bien aise... cela m'épargnera... la fin.

Elle murmure encore quelques mots. Après s'être tue, Jacobus reste immobile pendant quelques minutes.

JACOBUS, la regardant de loin.

Elle s'est endormie. Ses derniers sommeils sont des sommeils d'enfant !... Honnête et douce créature ! âme toute prête pour le ciel !... Le Dieu de justice et de bonté a déjà fermé la blessure dont je l'avais frappée; mais celle que j'ai ouverte du même coup dans mon cœur saignera jusqu'à ce que la mort l'ait cicatrisée... Et cependant je ne pouvais pas... je ne pouvais pas !... (Il fait quelques pas vers la porte de gauche, s'arrête et se retourne vers madame d'Ermel.) Adieu, adieu, madame !... Que le bon ange de vos nuits vous répète les vœux de l'ami que vous n'entendrez plus.

Il fait encore un pas vers la porte, puis, se décidant brusquement, il revient à petits pas, avec précaution, près de madame d'Ermel devant laquelle il s'agenouille, prend le bas de sa robe et y pose ses lèvres.

MADAME D'ERMEL, se soulevant un peu et lui mettant la main sur la tête.

Courbe-toi, vieux Sicambre, et adore ce que tu as brûlé !

JACOBUS, décontenancé.

Eh quoi ! vous ne dormiez pas, madame !

MADAME D'ERMEL. Elle aide Jacobus à se relever.

Je n'avais garde. M'en voulez-vous ? (Après un peu d'hésitation Jacobus baise la main de madame d'Ermel. Elle reprend.) Bien répondu... Ah çà ! maintenant, songeons qu'il est fort tard, que je suis quasiment au lit, et que, de même que mon curé, vous êtes un homme après tout... Nigaud !... Demain matin, à neuf heures, je serai chez vous ; vous me mènerez chez votre malade.

JACOBUS.

Et, s'il vous plaît, madame, vous me mènerez ensuite au presbytère.

Il baise la main de madame d'Ermel, puis se dirige vers la porte de gauche et madame d'Ermel vers celle de droite.

FIN DE LA PARTIE DE DAME

CHAMILLAC

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, le 9 avril 1886, sur le Théatre-Français, et reprise, sur la même scène, le 13 mars 1888.

PERSONNAGES

		1886.
CHAMILLAC.	MM.	COQUELIN.
LE GÉNÉRAL LA BARTHERIE.		F. FEBVRE.
HUGONNET, peintre.		DE FÉRAUDY.
LA BARTHERIE, député.		COQUELIN CADET.
MAURICE DE LA BARTHERIE, s.-lieutenant de dragons, fils du général.		H. SAMARY.
ROBERT D'ILLIERS, officier d'état-major.		LAROCHE.
CARVILLE.		GRAVOLLET.
CHANTELOUP, maraîcher.		ROGER.
LUCIEN GAILLARD, ouvrier.		JOLIET.
JULIEN, domestique de Hugonnet.		HAMEL.
THÉODORE, domestique de Chamillac.		FALCONNIER.
JEANNE DE TRYAS, fille du général, sœur de Maurice.	Mmes	BARTET.
SOPHIE LEDIEUX.		J. SAMARY. / DURAND.
CLOTILDE, femme de La Bartherie.		THOLER.
COMTESSE DE VADRES.		PERSOONS.
BARONNE D'ALIPERS.		MARTIN.
Mlle GODEMER, ouvrière.		PERVIANI.

La scène se passe à Paris de nos jours.

CHAMILLAC

ACTE PREMIER

L'atelier de Hugonnet. — Luxe d'artiste. — Quelques tableaux sur leurs chevalets; les uns achevés les autres voilés d'un rideau de serge. Têtes et bustes en plâtre. — Bahuts. — Vieilles tapisserie sur les murs et sur les portes — Portes latérales à droite et à gauche. La porte du fond à droite est la porte d'entrée principale.

SCÈNE PREMIÈRE

HUGONNET, JULIEN.

HUGONNET, debout devant un tableau posé sur un chevalet, achève de faire sa palette, et s'adressant à Julien qui se tient près de la porte d'entrée à gauche.

Vous entendez, Julien? Vous ne recevrez personne... absolument personne... excepté, bien entendu, madame de Tryas qui viendra à trois heures pour son portrait... probablement accompagnée de sa tante ou de son frère... mais personne autre, absolument personne!

JULIEN.

Et si mademoiselle Ledieux venait, monsieur, dois-je la recevoir?

HUGONNET.

Oh ! toujours, mademoiselle Ledieux... une élève !... Mais elle ne viendra pas... elle est en voyage... elle est au Havre...

JULIEN.

Bien, monsieur !

Il sort.

SCÈNE II

HUGONNET, seul, il s'installe sur un haut tabouret, devant son chevalet, puis, regardant l'heure à sa montre.

... Ah ! voilà une journée délicieusement commencée !. . Pas une âme depuis ce matin... Pourvu que ça continue ! (Il se met à peindre.) Mais il vient, ce vieil arbre, il vient... comme ça m'amuse, le paysage !... fruit défendu !... (Après une pause.) Ah ! Dieu ! mon Dieu ! qu'il est donc doux d'être seul !... (On entend un fort coup de sonnette.) Bien ! parfait ! j'espère que cet animal de Julien ne va pas... (La porte s'ouvre, Julie parait.) Allons, bon !

JULIEN.

C'est mademoiselle Ledieux, monsieur.

HUGONNET, sans se déranger.

Tiens !... Sophie ! Tiens Sophie !

Julien introduit Sophie et se retire.

SCÈNE III

HUGONNET, SOPHIE.

SOPHIE, entrant, l'air préoccupé.

Bonjour, mon vieux Hugonnet!

HUGONNET.

Comment! C'est vous, Sophie! Déjà revenue du Havre?

SOPHIE, lui serrant la main.

Je n'y suis pas allée, mon ami.

HUGONNET, continuant à peindre.

Tiens! pourquoi? Chamillac me disait ce matin que vous étiez partie depuis cinq ou six jours, que vous étiez allée voir la mer?

SOPHIE.

Ah! la mer!... Je me moque bien de la mer, allez!... c'est un conte que j'ai fait à Chamillac.

HUGONNET, du même ton tranquille et un peu flegmatique.

Alors, quoi!... Il y a des nuages?

SOPHIE.

Non, rien. (Regardant le tableau auquel Hugonnet travaille, avec distraction.) Il est joli, cet arbre, très joli!

HUGONNET.

Voyons, assieds-toi, et conte-moi ça!

SOPHIE.

Je vous en prie, Hugonnet... perdez donc cette mauvaise habitude de me tutoyer!

HUGONNET.

C'est juste! pardon! je n'y pense jamais! C'est que j'ai une vieille habitude de tutoyer mes élèves... Et comme vous êtes en réalité mon élève depuis trois ans...

SOPHIE.

Oui, mais enfin... C'est pour Chamillac, vous savez... Ah çà! mon ami, je viens travailler... je viens prendre ma leçon... Ça ne vous dérange pas?

HUGONNET.

Pas du tout... ça m'est même agréable... mais vous me découragez un peu, franchement... Vous êtes en grand progrès... vous pouvez arriver au talent,.. mais pour ça, il ne faut pas rester des huit et dix jours sans toucher un pinceau!

SOPHIE.

J'ai eu des ennuis, mon ami.

HUGONNET.

Ah! Eh bien, mon cœur vous est ouvert... allez!

Il continue son travail pendant toute la scène, se levant seulement de temps à autre pour donner un coup d'œil au travail de Sophie.

SOPHIE, allant chercher son chevalet, qu'elle plante en face de Hugonnet, à droite de la scène.

Vous me garderez le secret?

HUGONNET.

Un tombeau!

SOPHIE, arrangeant sa palette et ses pinceaux

Vous allez me trouver bête!

HUGONNET.

Probablement.

SOPHIE, s'asseyant sur un tabouret.

Dois-je vous rappeler les faits?

Pendant toute la scène elle se lève et s'assoit suivant les mouvements du dialogue

HUGONNET.

Si tu veux !

SOPHIE.

Ne me tutoyez donc pas !... Il s'agit, vous pensez bien, de mon histoire avec Chamillac. Ce que j'étais quand je le rencontrai, il y a quatre ans... vous le savez à peu près !...

HUGONNET.

A peu près, oui.

SOPHIE.

Donc, je dansais à l'Opéra... si j'avais eu à choisir une carrière, j'en aurais peut-être pris une autre... mais personne n'est maître du commencement de sa vie, vous savez ! — C'était ma tante, simple crémière et ma seule famille, qui m'avait mise là toute jeune... et qui avait cru faire merveille... naturellement, étant là... dans le corps de ballet... je n'étais pas meilleure qu'une autre...

HUGONNET.

Un peu !

SOPHIE.

Un peu, je veux bien, car j'avais déjà des idées à moi, dans ce temps-là, j'étais déjà bête, enfin !... et à ce point que j'avais pris au sérieux cet animal de Soulaville — et que sans penser au mariage, bien entendu, je croyais sincèrement, comme il me le disait, que c'était entre nous deux pour la vie... et ça me consolait... ça consolait ma petite conscience... quoi !... Aussi quand il fallut perdre cette illusion, quand ce malheureux-là se fit exécuter à la Bourse et quitta la France, vous savez ce qui arriva.

HUGONNET.

Oui, une folie !

SOPHIE.

Ce fut alors que Chamillac, que j'avais vu quelquefois

au foyer, qui s'était toujours montré très affectueux pour moi, mais, enfin, que je ne connaissais pas autrement, tomba dans ma mansarde où j'étais encore entre la vie et la mort, et me tint ce langage inouï : « Voyons, ma chère enfant, ne vous désespérez pas... Vous n'êtes pas si perdue que cela... et pour preuve, si vous voulez vous conduire très bien pendant quelques années, refaire votre éducation, que madame votre tante a un peu négligée, bref, profiter bravement des leçons que je vous ferai donner... eh bien, au bout de tout cela, je vous promets que vous serez ma femme ! »

HUGONNET.

Oui, je sais.

SOPHIE.

Parfaitement, mais j'ai besoin de vous rappeler que ce n'est pas moi qui lui ai demandé de m'épouser, à Chamillac... Que cette idée-là lui soit venue, à l'esprit... Je ne pouvais pas l'en croire lui-même ! Mais, enfin, il insista... il me donna sa parole... Je fus trop heureuse de lui donner la mienne, naturellement... Et je puis dire hardiment que je l'ai tenue, en conscience... Ma conduite, depuis ce temps-là, a été irréprochable... même avec lui... surtout avec lui, grand Dieu !... Pour le reste, j'ai profité de mon mieux des leçons qu'il m'a fait donner.

HUGONNET.

Des leçons de maintien, surtout !

SOPHIE.

Enfin, il était content... et les quatre ans de mon épreuve, de mon stage, comme il dit, arrivaient à leur terme. Eh bien, cher ami, quand on touche à un rêve pareil, croyez-vous que ce soit gai de le voir tout d'un coup s'en aller en fumée ?

HUGONNET, vivement.

Comment ! en fumée ? Qu'est-ce que ça veut dire ?... Il ne vous épouse plus ?...

SOPHIE.

J'ai peur que non!

HUGONNET, reprenant son flegme.

Allons donc, c'est impossible !... Incapable de manquer à sa parole, Chamillac!

SOPHIE.

Oui!... S'il n'y avait pas une femme sous roche, cher ami!... Mais il y en a une, et dès qu'il y a une femme sous roche, plus de parole, plus d'honneur, plus rien du tout, vous savez!...

HUGONNET.

Généralement.

SOPHIE, avec feu.

Oh! la misérable!... Oh! ces femmes du monde!... car je suis sûre que je la connais, et c'est une femme du monde, bien entendu!... autrement je m'en moquerais pas mal. Mais une liaison avec une femme du monde, et particulièrement avec celle-là, évidemment, c'est la fin de toutes mes espérances, c'est la fin de moi!...

Elle brandit son pinceau.

HUGONNET, riant à demi.

Mais quelle femme, donc?

SOPHIE.

Je vais vous le dire... mais c'est ici, mon ami, que je vous demande le secret le plus absolu. Depuis quelque temps, trois ou quatre mois environ, je m'apercevais d'un grand changement dans l'air et dans les allures de Chamillac... Je le vois trop souvent, pour qu'aucun détail de sa vie m'échappe. Ce qui me frappait le plus, c'est qu'il s'était pris d'un goût subit pour le monde, lui qui n'y allait jamais... Il s'est mis à faire des visites, à dîner en ville... Il va même au bal... Enfin, à deux reprises différentes, dans ces derniers temps, j'ai surpris un coupé à blason

arrêté devant la porte de l'hôtel, là, en bas, et chaque fois, j'ai vu une femme, très jolie, la malheureuse, qui était dans ce coupé faire remettre une lettre au concierge par son valet de pied... — et les lettres étaient pour Chamillac...

HUGONNET, d'un ton affirmatif.

Et vous les avez lues !

SOPHIE.

Non !.. j'aurais pu, car il laisse tout traîner, Chamillac... mais je n'aime pas ces moyens-là... ça me dégoûte !... seulement je l'ai espionné...

HUGONNET.

Mais ça ne vaut guère mieux, dites donc !...

SOPHIE.

Pardon ! Parce que je m'y suis prise très honnêtement... ma seule faute est d'avoir trompé Chamillac en lui disant que j'allais au Havre pour faire des études de marine... C'était pour qu'il ne se méfiât pas, je l'ai surveillé... j'ai fait causer quelques amis que j'ai dans les cercles et je sais maintenant parfaitement qui est cette femme que Chamillac suit partout et qui lui écrit.

HUGONNET.

Eh bien?

SOPHIE.

Tout ce qu'il y a de pis pour moi, vous allez voir! Elle s'appelle madame de La Bartherie.

HUGONNET.

Hein! vous dites?

SOPHIE.

La Bartherie... vous la connaissez?

HUGONNET.

Un peu... Allez!...

SOPHIE.

Eh bien, si vous la connaissez, vous savez que c'est une femme très agréable de sa personne, malheureusement, mais, en outre, spirituelle, ambitieuse, prude et coquette, comme tous ces messieurs me l'ont dit... Elle était presque une vieille fille quand elle a épousé, il y a trois ans, pour sa fortune, un mari beaucoup plus âgé qu'elle. Ne pouvant l'aimer, elle a cherché naturellement le placement de son cœur... Elle se faisait faire la cour très vivement par un officier d'état-major, M. Robert d'Illiers, quand une nièce de son mari, une jeune veuve de province, est venue passer l'hiver chez elle, et lui a enlevé son amoureux, lequel va épouser cette nièce un de ces jours, laissant la tante ulcérée et altérée : c'est alors que cette femme s'est rejetée sur Chamillac, pour lequel elle se compromet ouvertement, et qui, de son côté, la suit partout : elle l'attire chez elle, elle le cajole, elle lui écrit. Enfin, mon ami, il est clair comme le jour que c'est une liaison qui commence, et avec une femme de cette nature et dans cette situation, une liaison est un véritable mariage... Par conséquent, c'est ma mort... et si on vous demande où je loge dans trois mois d'ici, vous pourrez bien dire que je loge au fond de la Seine !... Oh! la misérable !

HUGONNET.

Mais non, Sophie, ne vous montez donc pas la tête comme cela, sur des chimères... je la connais aussi, moi, cette madame de La Bartherie... j'ai commencé depuis quelques jours le portrait de sa nièce...

SOPHIE.

Bah !

HUGONNET.

Oui, et sa tante l'accompagne quelquefois ici... Eh bien, c'est avant tout, comme on vous l'a dit, une femme ambi-

tieuse, ce que nous appelons une faiseuse, qui a un salon, qui collectionne toutes les célébrités du jour, et comme Chamillac est très intéressant, très à la mode, elle veut en enrichir sa collection... D'ailleurs elle préside à une foule d'œuvres et entreprises de bienfaisance, et Chamillac s'occupant également de bonnes œuvres, c'est un rapprochement naturel entre eux...

SOPHIE.

Vous croyez ça! Ah! je les connais, leurs bonnes œuvres, allez! (Elle se lève pour prendre un pinceau, et revenant.) Et le mari? Le La Bartherie? Qui est-ce? Un imbécile?

HUGONNET.

Non. C'est un député, — un philanthrope... d'aucuns disent : un tartufe!

SOPHIE.

Dévot, alors?

HUGONNET.

Pense pas... Mais il y en a de laïques, vous savez!...

SOPHIE, toujours debout, avisant sur un chevalet une toile recouverte d'un rideau.

Qu'est-ce que c'est que ça, Hugonnet. Du nouveau?

HUGONNET.

Eh bien, c'est ce portrait!...

SOPHIE.

Quel portrait?

HUGONNET.

Mais de cette nièce: la nièce de madame de La Bartherie...

SOPHIE.

Voyons!

HUGONNET.

Ne regardez pas... il n'y a que la tête d'ébauchée.

SOPHIE, elle lève le rideau et pousse un cri de surprise.

Ah! mon Dieu!

HUGONNET.

Vous vous trouvez mal?

SOPHIE.

Hugonnet... qu'est-ce que c'est que cette femme-là?

HUGONNET.

Mais je vous l'ai dit... c'est la nièce de madame de La Bartherie, cette jeune veuve qui va se remarier...

SOPHIE.

Comment... c'est possible!... au fait, je l'ai entrevue vaguement dans la voiture de sa tante... et je me disais : mais où donc ai-je déjà vu cette figure-là?... Ah! pauvre chère créature! comme ça me fait plaisir de la retrouver... et elle est déjà veuve, la pauvre petite!

HUGONNET.

Comment, tu la connais?

SOPHIE.

Si je la connais!... Mais, mon ami, c'est la petite dame de Luchon!... Je ne l'ai vue qu'une fois : mais cela m'a suffi pour ne jamais l'oublier...

HUGONNET.

La dame de Luchon, tu dis?...

SOPHIE.

Comment! je ne t'ai pas conté mon histoire avec la dame de Luchon?

HUGONNET.

Jamais... jamais!

SOPHIE.

Ça m'étonne bien... car c'est une date dans ma vie. (Debout, à côté du chevalet d'Hugonnet.) Eh bien, il y a quatre ans,

j'étais souffrante. On m'avait envoyée à Luchon... C'était Soulaville qui m'y avait conduite naturellement.

HUGONNET.

Joli compagnon!

SOPHIE.

Oui, comme vous allez voir! Un soir, il me mène au Casino. Après avoir joué aux petits chevaux, l'envie me prend de danser un quadrille, et nous voilà, Soulaville et moi, sur le carré, en vedette... Il y avait un monsieur et une dame en face de nous. Soulaville leur fait signe qu'il compte sur eux pour le vis-à-vis... Le monsieur et la dame, après quelques mots échangés à voix basse, se retirent et vont s'asseoir. Soulaville s'adresse à un autre couple qui refuse et va s'asseoir... Cela fait sensation, naturellement... On chuchote autour de nous, on me regarde, on s'informe... Bref, tout le monde quitte la place, nous laissant seuls, Soulaville et moi, au milieu du salon.

HUGONNET.

Diable.

SOPHIE.

Dame, mon ami, je n'étais pas grand'chose dans ce temps-là... c'est vrai. Mais enfin, j'avais du cœur, pourtant, et en me voyant là, seule, au milieu de ce salon, honnie, affichée, insultée... Ah! je souffris bien, je vous assure!... j'aurais voulu mourir... j'aurais voulu que le parquet s'abîmât sous mes pieds... Eh bien, dans ce moment-là, mon ami, dans ce moment cruel, — une femme eut pitié de moi, de ma détresse profonde... Une jeune femme, jolie, distinguée entre toutes, qui s'avança tout à coup vers moi, et me dit en saisissant la main d'un monsieur qui passait : — « Mademoiselle, je vous fais vis-à-vis! » — Et cette petite femme, celle que je retrouve ici, elle était si honnête, si respectée, qu'elle fit honte à tous les gens qui étaient là... Elle leur fit honte de leur dureté...

et ils revinrent aussitôt former le quadrille autour de nous... Ah! j'avais une fière envie de l'embrasser... je ne l'ai même pas remerciée, croiriez-vous? J'avais le cœur si gros! je n'aurais pu dire un mot sans éclater, et je ne voulais pas... Mais j'espère qu'elle aura vu dans mes yeux combien je lui étais profondément reconnaissante de sa bonté. Chère âme, va!

Elle s'essuie les yeux.

HUGONNET.

Oh! ces misérables femmes du monde, hein?

SOPHIE.

Pas beaucoup comme celle-là!

HUGONNET.

Et le lendemain, tu ne l'as pas revue?

SOPHIE.

Le lendemain, je partis dès le matin comme une folle... sans même savoir son nom... j'avais eu des attaques de nerfs toute la nuit... et puis je ne voulais pas la revoir... Si j'avais paru rechercher l'ombre d'une relation avec elle, je lui aurais fait payer trop cher sa générosité...

HUGONNET, lui touchant la main.

Tu as du bon!

SOPHIE.

Oui, mon ami, mais ne me tutoyez pas... Ce n'est pas pour moi... Mais j'ai peur que ça ne contrarie Chamillac! Et puis ça ferait croire aux imbéciles des choses qui ne sont pas.

HUGONNET.

Tiens! c'est juste! Pardon! Et qu'est-ce que tu vas faire, maintenant que tu l'as retrouvée?

SOPHIE.

Mais fais donc attention... Tu me tutoies encore?

HUGONNET.

C'est, ma foi, vrai! Pardon!... Eh bien, qu'est-ce que vous allez faire maintenant que vous l'avez retrouvée, cette petite femme?...

SOPHIE.

Dame!... qu'est-ce que tu me conseilles, toi... Comment dis-tu qu'elle s'appelle déjà ?

HUGONNET.

Mais c'est vous qui me tutoyez, maintenant, Sophie, vous savez?...

SOPHIE.

Ah! pardon!

HUGONNET.

Pas d'offense!... Eh bien, elle s'appelle de son nom de veuve, madame de Tryas. Elle s'appellera dans un mois madame Robert d'Illiers. Elle est à Paris, chez sa tante; son père est le général La Bartherie, actuellement en inspection je ne sais où... enfin, elle a un frère sorti de Saint-Cyr, et sous-lieutenant de dragons, en garnison à Paris pour le moment. Voilà tout ce que j'en sais. (On entend sonner.) Tiens! la voilà justement! c'est l'heure de sa séance... vous allez pouvoir la remercier tout à votre aise...

SOPHIE.

Je n'ose pas.

HUGONNET.

Pourquoi?

SOPHIE.

Je n'ose pas!... Je vais me sauver par votre petit escalier! (Elle montre la porte de service.) Vous permettez?

HUGONNET.

Comme vous voudrez!...

SOPHIE, près de sortir, à gauche.

Je voudrais pourtant bien entendre sa voix qui m'a tant fait battre le cœur, ce fameux soir... Tu me permets d'écouter votre conversation derrière le rideau?

HUGONNET.

Elle ne peut que t'instruire!

Elle sort à droite.

SCÈNE IV

HUGONNET, puis JEANNE, ROBERT, MAURICE.

Robert et Maurice sont vêtus du costume civil. Au moment où Julien ouvre la porte de gauche pour introduire les nouveaux venus, on entend Maurice parler dans l'antichambre.

MAURICE.

Mais, positivement, c'est l'hôtel de Chamillac.

HUGONNET, à part.

Ah! c'est son frère qui est avec elle.

ROBERT, parlant aussi en dehors.

Vous ne le saviez pas, Jeanne.

JEANNE.

Pas du tout!

HUGONNET, avec ennui.

Allons, bon! il y en a un autre! Misère!...

JEANNE, au dehors, répondant à Robert.

(Elle entre.) Bonjour, cher monsieur, je suis exacte, n'est-ce pas?

HUGONNET, qui s'est levé pour installer devant lui le chevalet sur lequel est posé le portrait de Jeanne.

Parfaitement.

JEANNE.

Mon cher maître, c'est M. Robert d'Illiers, le commandant d'Illiers, mon cousin et mon fiancé... Vous m'excuserez, n'est-ce pas, de vous l'avoir amené? Il désirait tellement voir ce portrait qui lui est destiné...

MAURICE, gaiement.

Comme l'original!

JEANNE, présentant Maurice.

Puis mon frère, qui dit des sottises quand il n'en fait pas... mais vous le connaissez déjà!

MAURICE.

Cher maître!...

Il lui serre la main.

HUGONNET.

Eh bien... madame, si vous voulez, nous allons commencer tout de suite, le jour baisse si vite!

JEANNE.

Tout à fait à vos ordres.

Elle ôte son chapeau, arrange ses cheveux et s'apprête pour poser. Hugonnet place avec soin la chaise sur laquelle elle doit s'asseoir.

HUGONNET, s'asseyant et découvrant le portrait commencé. — A Robert.

Mon Dieu, monsieur, vous venez un peu tôt... vous allez voir une ébauche bien informe...

MAURICE.

Mais pas du tout... voyez donc, Robert, comme ça vient bien... comme on sent tout de suite la main du maître!

ROBERT, tenue un peu raide, langage lent et mesuré, sourire froid presque continuel; politesse un peu affectée et presque excessive.

Oh! parfait! c'est très joli... et très ressemblant, par conséquent!... Recevez tous mes compliments, monsieur, et tous mes remerciements.

HUGONNET.

Monsieur... (A part.) Au moins, il n'est pas décourageant, celui-là; et puis, il ne donne pas de conseils...

Une légère pause.

ROBERT, en continuant et regardant le portrait.

Cependant... si j'osais me permettre l'ombre d'une observation... il me semble que les yeux de madame de Tryas n'ont pas, dans la réalité, une expression tout à fait aussi vive, aussi hardie, aussi éveillée que celle du portrait.

JEANNE.

Mais j'ai l'air très éveillée, mon ami, je vous demande bien pardon... Voyons donc, qu'est-ce que c'est que ça?

HUGONNET.

Mon Dieu! monsieur, je vous le répète, c'est une ébauche... on ne peut encore juger...

ROBERT.

Sans doute... et vous vous y connaissez d'ailleurs beaucoup mieux que moi... mais il me semble vraiment que si vous pouviez éteindre un peu...

JEANNE.

Mais pas du tout!... Je vous remercie bien! monsieur Hugonnet, je vous en supplie, n'éteignez pas... n'éteignez rien... Est-il extraordinaire, donc!

MAURICE.

Comme c'est bien Robert! Il trouve que tout le monde a l'air trop éveillé!

ROBERT, avec son froid sourire.

Vous, d'abord!

MAURICE.

Moi, d'abord... mais tout le monde ensuite... On parle trop, on gesticule trop, etc... Toutes les femmes ont

l'air d'effrontées, tous les hommes d'aliénés... il est lui-même si parfaitement correct en toutes choses que tout ce qui dépasse la mesure de ça... lui retourne le sang!

ROBERT, souriant.

Si nous étions en uniforme, Maurice, vous n'oseriez pas me dire tout cela...

MAURICE.

Non, mon commandant... En vous voyant sous l'habit militaire, naturellement... mais ici, permettez-moi de ne voir qu'un cousin, un ami, presque un frère... (Robert lui touche la main en souriant avec condescendance.) Eh bien, vraiment, je me demande comment, vous qui êtes si correct, vous pouvez épouser ma sœur qui ne l'est pas du tout.

JEANNE.

Mais, dis donc, toi!

ROBERT.

D'abord, je n'admets pas l'assertion... et puis elle a tant d'autres mérites!

JEANNE.

Je ne salue pas... ça dérangerait ma pose.

HUGONNET.

A propos de correction et d'incorrection, j'avais là, il y a quelques minutes, madame, une personne qui n'a pu voir votre portrait sans une grande émotion.

JEANNE.

Comment! Qui donc?

HUGONNET.

Une jeune femme qui s'est trouvée en même temps que vous, il y a quelques années, à Luchon, et que votre bonté a tirée d'une situation bien pénible... un soir... au Casino...

JEANNE.

Oui... je me souviens très bien... une demoiselle Ledieux, n'est-ce pas?... Comment, elle était là aujourd'hui! Vous vous rappelez, commandant, cette pauvre demoiselle à qui personne ne voulait faire vis-à-vis... je vous ai conté cette histoire, et à toi aussi, Maurice!

MAURICE.

Parfaitement, et dans cette circonstance-là, ma petite sœur, tu t'es très bien conduite, n'est-ce pas, Robert?

ROBERT, avec gêne.

Oui, c'était très bien, certainement... très charitable...

JEANNE.

Mais?...

ROBERT, souriant.

Mais peut-être la charité n'était-elle pas très bien placée, si j'ose me permettre de le dire.

HUGONNET, à part.

Ah! comme tu me déplais, toi, mon bonhomme, va!

JEANNE.

Ça m'est parti, que voulez-vous? et qu'est-elle devenue, monsieur Hugonnet, cette pauvre fille? Elle était figurante ou danseuse à l'Opéra, je crois?

HUGONNET.

Eh bien, madame, vous lui avez porté bonheur... elle se conduit très bien, maintenant; elle va même se marier...

JEANNE.

Ah! que ça me fait plaisir!... Voyez-vous, commandant, qu'elle n'était pas si mal placée, ma charité?

MAURICE.

D'abord, toutes les charités sont bien placées !

HUGONNET, à part.

Gentils, ces deux-là! (On sonne. — Haut, à Jeanne.) Ne vous dérangez pas, madame : j'ai dit de ne pas recevoir.

JEANNE.

Pardon, cher monsieur, mais ça doit être ma tante.

HUGONNET, ennuyé.

Ah !

JEANNE, timidement.

Et mon oncle.

HUGONNET.

Ah! (A part.) Ah! mon Dieu!

SCÈNE V

LES MÊMES, LA BARTHERIE, CLOTILDE, introduits par Julien.

CLOTILDE.

Bonjour, cher monsieur!... Vous allez être furieux... mais je vous amène M. de La Bartherie... mon mari... Il mourait d'envie de voir le portrait de sa nièce... Il professe d'ailleurs une telle admiration pour votre talent!...

HUGONNET, qui s'est levé froidement.

Monsieur !...

LA BARTHERIE, phraseur et important.

Madame de La Bartherie, monsieur, n'est que l'interprète fidèle de mes sentiments... vous êtes du nombre des artistes dont notre pays s'honore le plus, et j'ai été particulièrement heureux que vous voulussiez bien consacrer

votre beau talent à reproduire les traits d'une nièce qui m'est chère... J'avais le plus ardent désir de pénétrer dans le sanctuaire, et j'ai saisi, monsieur, avec le plus vif empressement...

HUGONNET.

Vous me permettez de continuer, monsieur?

Il se rassied.

LA BARTHERIE.

Je vous en prie !... (Il poursuit derrière le dos de Hugonnet.) Mes occupations à la Chambre absorbent en général toutes mes journées... mais c'est aujourd'hui mercredi et nous n'avons pas de séance... j'ai pu, par hasard, m'échapper un instant du sein de la commission douanière, dont j'ai l'honneur de faire partie, et j'ai saisi, avec le plus vif empressement...

CLOTILDE.

Pardon, mon ami, vous oubliez que ces dames attendent là, dehors...

LA BARTHERIE.

Ah! c'est juste... et je compatis à leur légitime impatience.

CLOTILDE, à Hugonnet.

Cher maître, vous allez me maudire une fois de plus... mais deux de mes amies, qui font partie de notre comité, et auxquelles il m'est difficile de rien refuser, la comtesse de Vadres et la baronne d'Alipers... grandes admiratrices de votre talent... m'ont tellement suppliée de vous les présenter que je n'ai pas osé dire non... Mais auparavant, j'ai voulu vous en demander la permission à mains jointes... Elles sont là, dans votre antichambre.

HUGONNET, avec un froid désespoir.

Ah! mon Dieu, madame... faites-les entrer.

Maurice s'élance pour ouvrir la porte.

CLOTILDE.

Pardon, je crois qu'elles ont avec elles le secrétaire de notre comité, M. Carville, un jeune homme plein de goût, du reste et pas encombrant du tout, pauvre garçon!...

HUGONNET.

Oh! madame... un de plus...

CLOTILDE.

Vous êtes la bonté même!

JEANNE, à part.

Pauvre homme!

HUGONNET.

Seulement, ça ne nous avance pas!

SCÈNE VI

LES MÊMES, LA COMTESSE DE VADRES, LA BARONNE D'ALIPERS, femmes du monde très élégantes, puis CARVILLE.

LA COMTESSE.

Comment, cher maître... vraiment, vous voulez bien me permettre de pénétrer...

LA BARONNE.

Nous sommes si reconnaissantes!

LA COMTESSE.

Nous ne vous dérangeons pas, n'est-ce pas?

HUGONNET, qui s'est levé pour les saluer.

Pas du tout, madame... vous me permettez de continuer...

LA COMTESSE.

Comment donc! c'est si intéressant de voir un grand artiste au travail...

LA BARONNE.

De voir naître un chef-d'œuvre!

Elles saluent les personnages arrivés avant elles; échange de bonjours et de poignées de main, puis elles regardent le portrait.

CLOTILDE.

Comme c'est ça, n'est-ce pas?

LA BARONNE.

Oh! frappant... saisissant!...

LA COMTESSE.

Et cette distinction... ce comme il faut... pour nous autres, il n'y a vraiment que les portraits de M. Hugonnet!

CARVILLE.

Et puis ce fond, mesdames, remarquez-vous ce fond?

LA COMTESSE.

Oh! ce fond... comme il est tranquille! comme c'est bien le plein air!

LA BARONNE.

Et comme il fait ressortir!

LA BARTHERIE.

Mon Dieu! l'œuvre est parfaite... Mais quand on connaît intimement une personne comme je connais nécessairement ma nièce, on se rend mieux compte de sa vraie physionomie que ne peut le faire un étranger... Ainsi j'oserais dire que ce portrait, ce chef-d'œuvre que nous admirons tous, prête à ma nièce une expression... je dirai un peu sérieuse... je soumets humblement cette observation au maître... Il me semble que si l'on éveillait un peu cette physionomie...

LA COMTESSE.

Oui, je crois que vous avez raison !

LA BARONNE.

Oui... oui... c'est vrai !...

LA COMTESSE.

Oui, elle a l'air un peu endormie comme cela... oui, je l'éveillerais un peu, moi, monsieur Hugonnet !

LA BARONNE.

Oui, oui, je l'éveillerais un peu, vraiment.

HUGONNET, froidement ironique.

Mais on me disait tout à l'heure de l'éteindre !

LA BARONNE.

Qui est-ce qui a dit ça ?

ROBERT.

C'est moi, chère madame.

CLOTILDE.

Oh ! ça ne m'étonne pas... vous voulez toujours tout éteindre, vous !

On rit.

JEANNE.

Ma tante... si on laissait maintenant M. Hugonnet un peu tranquille ?

LA COMTESSE.

Oui... n'abusons pas !...

LA BARONNE.

Non, n'abusons pas ! mais quel dommage ! C'est si intéressant ! adieu donc, cher maître et merci !...

LA COMTESSE.

Merci, mille fois, cher monsieur et toutes mes félicitations !

CARVILLE, saluant.

Monsieur !...

LA BARTHERIE, prenant congé.

Un nouveau fleuron à votre couronne, monsieur, un nouveau joyau dans votre riche écrin.

Hugonnet salue légèrement.

MAURICE, qui marivaude avec la comtesse et avec la baronne. — A Clotilde.

Si vous restez, ma tante, je vais partir avec ces dames.

CLOTILDE.

Partez avec ces dames! Vous partez aussi, commandant?

ROBERT.

Oui, il faut que j'entre au ministère avant le dîner. (Il baise la main de Jeanne.) A ce soir!

Tous sortent, excepté Hugonnet, Jeanne et Clotilde.

SCÈNE VII

HUGONNET, JEANNE, CLOTILDE.

HUGONNET, se rasseyant, à part.

Seigneur! mon Dieu!

CLOTILDE.

Mon pauvre monsieur Hugonnet! Je comprends vos soupirs désespérés! mais que voulez-vous, vous avez les inconvénients attachés au talent! Voilà ce que c'est que d'être illustre!

HUGONNET.

Oh! illustre!... Madame, ne me dites donc pas de ces choses-là... vous avez vraiment trop d'esprit pour les croire... et moi aussi... On traite tout le monde d'illustre, à présent, ou d'éminent tout au moins... Il n'y a pas de

barbouilleur, qu'il tienne un pinceau ou une plume... qui ne soit un *éminent confrère* ou un *illustre ami!...* Illustre, moi ! moi qui ne pouvais seulement pas vendre mes tableaux, il y a quatre ans. C'est Chamillac qui m'a découvert, et qui m'a fait connaître en me prônant partout, et en exposant quelques-uns de mes portraits dans sa galerie ! Il est tellement à la mode, qu'il m'y a mis !

CLOTILDE.

Ah ! Ainsi, vous le connaissez beaucoup, M. de Chamillac ?

HUGONNET.

Beaucoup, madame !

JEANNE.

Est-ce que vous saviez, ma tante, que cet hôtel est à M. de Chamillac ?

CLOTILDE.

Mais oui... Quel original, n'est-ce pas, cher maître ?

HUGONNET.

Très original, oui, madame.

CLOTILDE.

Mais, dites-moi, puisque vous le connaissez si bien, et que vous êtes de plus son locataire, qu'est-ce qu'il y a de vrai dans toutes les singularités qu'on lui prête ?

HUGONNET.

Lesquelles, madame ?

CLOTILDE.

Mais d'abord cette étrange manie de n'avoir que des repris de justice pour domestiques !

HUGONNET.

Oh ! on exagère... il n'en a que quelques-uns !

CLOTILDE.

Mais enfin, quelle idée !

JEANNE, gaiement.

C'est drôle !

CLOTILDE.

Plus ou moins... Et puis on dit aussi qu'on ne voit chez lui que des jeunes personnes qui sortent des prisons.

HUGONNET.

Quelquefois seulement...

CLOTILDE.

Eh bien, mais ça lui fait une jolie société, tout ça?... Mais enfin, pourquoi ?

HUGONNET.

Mon Dieu, madame, c'est un original, vous l'avez dit.

CLOTILDE.

Quel dommage ! Sans cela c'est un homme charmant, chevaleresque, aussi généreux qu'il est riche... amusant par-dessus le marché... aussi on se l'arrache... Moi, j'étais toute fière d'avoir pu la première l'attirer dans mon salon... Vous savez que c'était un sauvage... J'étais encore plus fière d'avoir pu l'associer à mon œuvre de prédilection... dont mon mari est président... l'assistance des pauvres honnêtes. Il doit même venir pour la première fois ce soir à une séance de notre comité... J'avais fait pour cela des bassesses... et puis, voilà qu'on me dit une chose qui me renverse, qui me décourage tout à fait...

JEANNE.

Quoi donc, ma tante ?

CLOTILDE.

Eh bien, on me dit que M. de Chamillac est sur le point d'épouser sa maîtresse, un ancien modèle d'atelier, une figurante de théâtre... je ne sais quoi... Ça, c'est une plaisanterie, j'espère !

HUGONNET, qui a jeté un regard inquiet sur la portière derrière laquelle il sait que Sophie écoute.

Ici, madame, on exagère, et beaucoup; d'abord, la jeune femme que M. de Chamillac doit épouser n'est pas sa maîtresse, ni la maîtresse de personne, ensuite ce n'est pas un modèle d'atelier... C'est une ancienne danseuse de l'Opéra... Voilà le vrai !

CLOTILDE.

Mais c'est déjà gentil !

HUGONNET, à Jeanne.

Tenez, madame, il s'agit précisément de cette jeune femme à qui vous avez fait vis-à-vis à Luchon.

JEANNE.

J'entends; mais je ne comprends pas... car ce n'était rien du tout, cette demoiselle !

HUGONNET, jetant pendant toute la scène des regards inquiets du côté de la portière de droite.

Dans ce temps-là... mais depuis, comme M. de Chamillac lui reconnaissait de grandes qualités...

CLOTILDE.

Plastiques !...

HUGONNET.

D'autres aussi, madame... Cette jeune femme s'était liée autrefois avec un personnage que chacun connaît... *qu'elle* croyait honnête homme... et qui se trouva être, à l'épreuve, un drôle... Dans un jour d'indignation, elle rompit avec lui... Mais alors, la pauvre fille, qui s'était attachée à cette liaison comme à une sorte de réhabilitation, se vit rejetée dans l'ornière commune... Le désespoir la prit... On la trouva le soir dans sa chambre auprès d'un réchaud de charbon,—à moitié morte déjà. Ce fut dans cette circonstance que Chamillac, touché de sa détresse, et plus original que jamais, lui offrit en perspective un avenir qui

devait la rattacher à la vie... Il lui a fait donner de l'éducation, elle en a profité... elle s'est parfaitement conduite... et, suivant sa promesse, il l'épouse !

JEANNE.

Moi, je trouve ça très beau, ma tante !

CLOTILDE.

Ah! voyons, ma chère! mais c'est absurde! On a pitié d'une malheureuse fille, cela je le veux bien, mais l'épouser, franchement, c'est comme si une de nous épousait un clown.

HUGONNET, de plus en plus inquiet, comme s'il craignait quelque algarade de Sophie, à Jeanne, en se levant.

Chère madame, je suis désolé... mais je n'ai plus assez de jour... je n'y vois plus du tout... c'est une séance manquée... cela vous apprendra à m'amener tout Paris !

JEANNE.

Eh bien, je reviendrai demain dès deux heures, monsieur Hugonnet, voulez-vous?

HUGONNET.

Vous m'obligerez !

Jeanne met son chapeau et fait ses apprêts pour sortir.

CLOTILDE.

Voyons, mon cher monsieur Hugonnet, puisque vous êtes l'ami de M. de Chamillac, ne le laissez donc pas commettre une insanité pareille !

HUGONNET, après un nouveau regard vers la portière.

Moi, madame, je ne m'en mêle pas.

CLOTILDE.

On nous le gâte ! Et puis il va perdre sa situation qui était si belle! On ne le verra plus... car on ne pourra pas recevoir sa femme, naturellement. Mon Dieu ! quand il se confinait dans son cercle... quand il vivait comme un ours.... il aurait pu faire ce mariage-là... mais maintenant qu'il est sorti de son antre, et qu'il a pris goût aux choses

de ce monde... j'espère bien qu'il réfléchira... Nous lui en ferons honte, de ce mariage... Nous lui ferons entendre raison... Pour ma part, je m'y emploierai de tout mon cœur, je vous assure !

HUGONNET, les reconduisant à gauche.

Vous aurez de la peine, je crois, madame, à faire manquer M. de Chamillac à sa parole.

JEANNE.

A demain, monsieur...

Elle lui serre la main. — Elles sortent.

SCÈNE VIII

HUGONNET, puis SOPHIE.

Au moment où Hugonnet se retourne, il aperçoit Sophie qui a soulevé la portière. Puis elle fait quelques pas vers lui.

SOPHIE, allongeant brusquement le bras vers la porte, par où Clotilde vient de sortir.

Oh ! la vipère !

Puis elle met vivement la main sur son cœur et chancelle.

HUGONNET, courant à elle et la soutenant.

Sophie !... (A part.) Ah ! pauvre fille !...

Il l'asseoit sur un fauteuil où elle reste privée de sentiment.

ACTE DEUXIÈME

CHEZ LES LA BARTHERIE.

Un salon à pans coupés, meublé et décoré avec luxe. — Piano, grande table ronde avec des plumes et du papier, tout préparés pour la séance du comité. La table est un peu poussée dans le coin à droite. On l'approche vers le milieu du salon pour la séance. — A gauche, porte donnant dans le boudoir où l'on sert le thé. — A droite, porte communiquant avec l'appartement occupé par Jeanne.

SCÈNE PREMIÈRE

JEANNE, puis MAURICE.

Au lever du rideau, Jeanne est assise devant le piano et joue une valse. Maurice entre par le fond.

MAURICE, en toilette de soirée.

Bonjour, petite sœur !

JEANNE, se tournant vivement vers lui.

Ah ! tu as ta permission ?

MAURICE.

Tu vois ! Je me suis même habillé au cercle, parce que je n'avais pas le temps de rentrer chez moi... maintenant quel est le programme de la soirée ?

JEANNE, qui s'est levée.

Mais le programme, c'est ce bal chez ces Américains, les Davidson... des magnificences, dit-on... Seulement nous

irons un peu tard, parce qu'auparavant nous avons ici chez mon oncle, une séance de leur comité... pour l'assistance des pauvres honnêtes, tu sais ?

MAURICE.

Quand ça le comité ?

JEANNE.

A neuf heures et demie.

MAURICE, regardant sa montre.

Parfait... ça me donne de la marge... Je vais d'abord rentrer chez moi pour voir si je n'ai pas de lettres... et puis je vais retourner au cercle !...

JEANNE.

Tu y passes donc ta vie, au cercle... tu ne joues pas, j'espère ?

MAURICE.

Non... si peu que rien....

JEANNE.

Prends garde... à propos, tu es allé au Grand-Hôtel pour mon père ?

MAURICE, préoccupé.

Oui, son appartement est retenu.

JEANNE.

Il arrive par le premier train demain matin, tu sais ?

MAURICE.

Parfaitement... Tout sera prêt... Ah çà ! à quelle heure dois-je venir te reprendre ici... car il faut bien que quelqu'un me présente à ce bal... toi ou ma tante !

JEANNE.

Eh bien, vers onze heures.

MAURICE.

Bon !... (Il fait deux ou trois pas pour sortir, puis vivement, toujours l'air préoccupé.) Ah ! dis-moi, Jeanne, tu n'as pas vu Chamillac ?

JEANNE.

Où veux-tu que j'aie vu Chamillac.

MAURICE.

Il aurait pu monter à l'atelier de Hugonnet pendant ta séance ! Il est là chez lui...

JEANNE.

Non, il n'est pas venu ! (Elle rit.) Qu'est-ce qu'ils ont donc tous avec leur Chamillac ? Connaissez-vous Chamillac ? Avez-vous vu Chamillac ? On n'entend que ça... Eh bien, non, je ne l'ai pas vu, mais je vais le voir... puisqu'il doit venir ce soir à la séance du comité.

MAURICE.

Comment ? il vient à la séance du comité de ma tante, Chamillac ?

JEANNE.

Oui... il vient à la séance... Chamillac... le grand Chamillac lui-même... J'espère bien qu'il va l'égayer un peu, par parenthèse !

MAURICE, rêveur.

C'est bien extraordinaire... ma tante en fait donc tout ce qu'elle veut, maintenant.

JEANNE.

... Paraît !

MAURICE, gaiement.

Ah çà ! petite sœur, est-ce pour ma tante ou pour toi qu'il vient ?

JEANNE.

Je crois que c'est simplement pour les pauvres... Tu sais qu'il s'en occupe beaucoup...

MAURICE, avec un intérêt marqué.

Mais toi, personnellement, comment es-tu avec lui ?

JEANNE.

Moi ? Je le connais à peine... Je l'aperçois dans le monde assez souvent... mais il ne m'a pas adressé quatre fois la parole. Il a même l'air singulier avec moi... l'air gêné, embarrassé... il n'est pourtant pas timide !

MAURICE.

C'est bien drôle, tout ça !

JEANNE.

Quoi donc ?

MAURICE, en confidence.

Tu sais qu'il n'allait pas dans le monde, Chamillac... on l'y a vu pour la première fois cet hiver... Entre nous, Jeanne, il y a des gens qui attribuent à notre belle tante ce changement d'allures... mais moi j'ai une autre idée... j'ai remarqué que ce changement d'allures avait coïncidé avec ton arrivée à Paris... il y a juste quatre mois.

JEANNE, incrédule.

Bah !

MAURICE.

Non... mais il y a des faits... D'abord, chère, il parle de toi sans cesse... il fait ton éloge... il s'informe de toi... et mademoiselle votre sœur ?... et mademoiselle votre sœur ?... et jamais il ne parle de ma tante !... Pauvre tante !... Pauvre tante !... je crois qu'elle ne t'aime guère... mais franchement elle n'a pas de chance avec toi ! Primo, elle avait un faible pour Robert... et tu l'épouses ; secundo, elle se rejette sur Chamillac... et tu l'absorbes !

JEANNE, riant.

Mais, Maurice, je t'assure que, pour celui-là du moins, tu rêves !

MAURICE.

Je te dis qu'il y a des faits... Ainsi tu te rappelles ce

bal masqué chez ce sculpteur... où tu mourais d'envie d'aller ?

JEANNE.

Oui.

MAURICE.

Oui, et je t'ai priée de t'en abstenir... Eh bien, c'était Chamillac qui était venu me trouver confidentiellement et me dire : « Ne laissez donc pas aller votre sœur à ce bal... Ce n'est pas sa place !... » Et il y laissait parfaitement aller ma tante !

JEANNE.

Parce qu'il la sait moins étourdie que moi.

MAURICE.

Il y a encore une chose... que je pourrais te dire !

JEANNE.

Dis... dis... ça m'intéresse !

MAURICE.

Tu te rappelles ce joli cheval alezan dont tu raffolais... et que le baron Liépart avait consenti à te vendre !

JEANNE.

Et qu'il m'a refusé ensuite, ce monsieur... je l'ai assez regretté !

MAURICE.

Eh bien, voici ce qui s'était passé : un jour, Chamillac, au cercle, dit brusquement à Liépart : « Mon cher baron, vous savez mieux que personne que votre cheval est très vicieux, très dangereux... ce n'est pas un cheval de femme... j'espère que vous ne persisterez pas à le vendre à madame de Tryas. » L'autre se cabra, bien entendu, et dit qu'il le vendrait si ça lui plaisait. « En ce cas, reprit tranquillement Chamillac, je dois vous avertir que madame de Tryas sera prévenue du caractère du cheval. — Et qui donc la

préviendra ? dit Liépart. — Ça sera moi, dit Chamillac, toujours très tranquillement... Liépart n'est pas un poltron... il a fait ses preuves... mais il paraît qu'il n'était pas en voix ce jour-là. Bref, c'est alors qu'il a pris je ne sais quel prétexte pour te refuser le cheval... Eh bien, est-ce naturel, tout ça ?... Est-ce naturel que cet homme se fasse comme cela ta Providence ?

JEANNE.

Je crois qu'il a servi autrefois sous mon père en Afrique... C'est probablement l'explication... nous étions alors en France tous deux... toi au lycée, moi au couvent... de sorte que nous ne l'avons pas connu...

MAURICE.

Moi, je crois qu'il t'adore, simplement !

JEANNE.

Il s'y prendrait un peu tard franchement !... Trois semaines avant mon mariage !... Allons ! grand enfant ! assez de sottises ! Va à ton cercle... et moi je vais m'habiller !

MAURICE.

Dommage ! Il m'aurait autrement convenu que l'autre, comme beau-frère.

JEANNE.

Trop tard, jeune homme !

MAURICE.

Certainement, je ne voudrais pas te décourager de Robert...

JEANNE, sérieuse.

Tu aurais de la peine, mon ami... Robert a quelques travers comme tout le monde... mais je le connais depuis notre enfance, et je ne connais pas de plus galant homme.

MAURICE.

Galant homme, tant que tu voudras... ça n'empêche

pas que vous ferez un drôle d'attelage tous deux, toi avec ta nature enthousiaste, lui avec son cœur fricassé dans la neige !... comme a dit je ne sais qui... (On entend la voix de Robert qui dit dans l'antichambre) Ah ! dans le salon ?... bien !

JEANNE.

Chut ! le voilà !

SCÈNE II

JEANNE, MAURICE, ROBERT.

Robert est en tenue de soirée. — Il apporte un superbe bouquet.

ROBERT.

Chère madame ! Comment, pas prête encore ?

JEANNE.

Non... je me suis oubliée au piano après le dîner... mais j'ai tout le temps... je m'habille très vite ! Quel joli bouquet vous m'avez envoyé, mon ami !... Et des roses thé ! j'aime tant les roses thé !

ROBERT.

Si vous saviez ce qu'on vient de me conter dans une maison où je me trouvais il n'y a qu'un instant... — une femme, bien entendu !

JEANNE.

Qu est-ce qu'on vous a conté ?

ROBERT.

Oh ! une histoire absurde !

JEANNE.

Sur moi ? Qu'est-ce que c'est ?

ROBERT.

Vous allez me gronder... mais je suis si sensible à tout ce qui vous touche... Eh bien, croiriez-vous que cette dame prétendait vous avoir vue hier sur le boulevard, bras dessus, bras dessous, avec une actrice des Variétés !

JEANNE.

Ah ! bras dessus, bras dessous ; non !

ROBERT.

Comment ! Il y a donc du vrai ?

MAURICE.

Quoi donc, ma chère ?

JEANNE, riant.

Il y a un peu de vrai, mais pas beaucoup... D'abord, il faut avouer que je suis un peu comme M. de Chamillac, moi... j'ai un faible pour... pour les personnes qui ne se conduisent pas très bien... il me semble toujours qu'il n'y a pas de leur faute... qu'elles ont subi quelques fatalités... car, enfin, il est si facile de marcher droit !

MAURICE.

Chère petite sœur !

JEANNE.

Et puis j'adore les actrices... ça m'intéresse de leur parler... Eh bien, hier, sur les cinq heures, il est venu un gros orage, vous savez, qui a éclaté subitement... J'étais sur le boulevard et je me suis réfugiée un moment dans le vestibule d'un photographe qui est par là.

ROBERT, qui a écouté avec son froid sourire.

Oui !

JEANNE.

Dans ce vestibule, je me suis trouvée à côté de mademoiselle Vanda, des Variétés... Vous savez, Vanda ?

ROBERT.

Oui!

JEANNE.

J'aime beaucoup son talent.

MAURICE.

Et moi donc!

JEANNE.

Et quand je l'ai vue là, j'ai été prise d'une envie folle de lui parler...

MAURICE.

Tu pouvais bien te payer ça!

JEANNE.

Je me le suis payé aussi... Nous avons échangé d'abord quelques mots insignifiants: « Mon Dieu! madame... quel orage!— N'est-ce pas, madame?— Il faisait si lourd, du reste! — Oh! oui, très lourd! — Il a même tonné, je crois? — Oh! très fort, même!...» Enfin, des choses comme ça... pas bien méchantes!...

MAURICE.

Oh! non.

JEANNE.

Et puis... comme il ne tombait plus que quelques gouttes, et que j'avais un parapluie, j'ai pu m'en aller... mais elle, mademoiselle Vanda, n'en avait pas, et elle avait un petit chapeau parfaitement frais et délicieux... elle venait d'appeler une voiture qui passait et qui s'était arrêtée... et alors, pour qu'elle ne perdît pas son chapeau en traversant pour gagner le fiacre, je lui ai dit: « Vous avez un délicieux chapeau... si vous voulez, je vais vous prendre avec moi jusqu'à la voiture.» Elle a balbutié: « Mon Dieu! madame!... » Puis, brusquement: « Madame, m'a-t-elle dit, me connaissez-vous?» Comme c'était gentil, n'est-ce pas?...

Comme c'était délicat de sa part? — Et je lui ai répondu : « Certainement !... Vous êtes mademoiselle Vanda, des Variétés !... — Alors, madame, a-t-elle dit, puisque vous avez cette bonté... » Et je lui ai fait traverser le trottoir, puis elle est montée en voiture... voilà tout... Mais elle avait l'air si heureuse, pauvre petite femme. En me remerciant... elle avait les yeux tout humides... et moi, vraiment... je m'étais bien amusée !... (Voyant l'attitude contrainte de Robert...) Est-ce que cela vous fâche, mon ami ?

ROBERT, sèchement.

Mon Dieu! ma chère Jeanne, je vous serai très reconnaissant de ne pas rechercher à l'avenir ces sortes de petites aventures-là, dont vous semblez un peu trop friande. Le monde a ses lois, ses convenances, que les plus honnêtes femmes doivent respecter.

JEANNE, froissée.

Je tâcherai... mon ami.

MAURICE contenant mal sa colère.

Oui, ma chère, tu feras bien certainement d'observer les convenances, — mais à une condition pourtant, — si mon cousin veut bien le permettre, c'est que les convenances n'étoufferont pas chez toi le naturel, c'est qu'elles n'arrêteront pas chez toi tout élan de jeunesse, de générosité, d'enthousiasme... qu'elles ne seront pas ton unique loi morale et qu'elles ne te tiendront pas lieu de tous les mérites et de toutes les vertus... Autrement, tout le monde y perdrait, — vous tout le premier, mon commandant!

SCÈNE III

LES MÊMES, CLOTILDE, entrant par le fond; elle est en grande toilette.

CLOTILDE.

Me voilà! (Elle remarque d'un coup d'œil un peu de gêne dans la mine des trois personnages.) Eh bien, qu'est-ce qui se passe? Le commandant d'Illiers vient-il encore d'éteindre quelqu'un ou quelque chose?

ROBERT.

Décidément, madame, nous sommes ennemis, il paraît?

CLOTILDE.

Quelle idée! — Et quand donc comptez-vous vous habiller, ma chère Jeanne?

JEANNE.

J'y vais, ma tante. (A Robert, lui tendant la main.) A tout à l'heure! (A Maurice) Toi, à onze heures, n'est-ce pas?

MAURICE.

Entendu!...

JEANNE.

Bien!

Elle sort à droite.

SCÈNE IV

CLOTILDE, MAURICE, ROBERT.

MAURICE.

Ma chère tante... Vous êtes tout à fait réussie ce soir, tout à fait en beauté... Allons! je vais au cercle. A bientôt!

CLOTILDE.

Mais si vous voulez rester pour notre comité, Maurice, vous le pouvez...

MAURICE, lui saisissant la main.

Merci, ma tante, merci pour cette bonne parole! Je n'oublierai jamais ça!... Mais des engagements antérieurs...

Il sort en riant, par le fond.

SCÈNE V

CLOTILDE, ROBERT.

CLOTILDE.

Quel fou!... Eh bien, mon pauvre commandant, vous me restez en proie!... Oui, mais nous ne tarderons pas à être dérangés, soyez tranquille!... Mon mari et ces dames vont arriver... Asseyez-vous donc!...

Ils s'asseoient.

ROBERT.

Mon Dieu! madame, je voudrais bien profiter de ce tête-à-tête, d'une circonstance si rare et si précieuse, pour vous demander l'explication de cette hostilité, de cette persécution charmante dont vous m'honorez?

CLOTILDE.

Ça m'amuse.

ROBERT.

Oui... mais comme je ne peux pas en dire autant, permettez-moi d'insister.

CLOTILDE.

Je veux bien. Je vais bien vous étonner... je vais être franche! Mon cher monsieur, si j'ose rappeler ce souvenir,

vous aviez eu l'indulgence de me faire la cour pendant quelque temps... mon intention n'était pas d'en abuser, mais enfin ça me flattait... Puis, tout à coup, par un brusque changement de front, vous faites la cour à ma nièce et vous l'épousez... Eh bien, ce sont là de ces choses que les plus honnêtes femmes généralement n'apprécient pas.

ROBERT.

Madame, vous savez mieux que personne, — et je le dis à votre louange, — que mes sentiments, si sincères qu'ils fussent, recevaient chez vous peu d'encouragements.

CLOTILDE, jouant de l'éventail.

Qu'est-ce que vous appelez des encouragements? Quand un homme recherche l'affection d'un cœur qui n'est pas banal, qui n'est pas à la portée de la main de tous les passants, il doit s'attendre à quelques préliminaires... et dès qu'on ne décourage pas clairement les gens, il me semble que l'encouragement est suffisant.

ROBERT.

Oh! madame, ne me dites pas cela maintenant, je vous en conjure! Ne me dites pas que j'ai pu me tromper... qu'avec plus de persévérance j'aurais pu atteindre l'idéal que je rêvais alors... car, même à cette heure-ci, une pareille pensée éveillerait chez moi de cruels regrets.

CLOTILDE.

Eh! je crois en effet que vous pourrez regretter, plus d'une fois, dans un avenir prochain, de n'avoir pas montré une persévérance qui ne vous aurait probablement servi à rien, mais qui, du moins, ne vous aurait pas nui, et qui n'aurait pas surtout engagé votre vie dans une infortune irrémédiable.

ROBERT.

Quant à cela, madame, la personne sur laquelle j'ai dû reporter des sentiments dont on ne voulait pas ailleurs, est

de celles à qui un homme peut confier sûrement l'honneur et le bonheur de sa vie.

CLOTILDE.

Ça dépend de l'homme! Un autre que vous, je ne dis pas! Mais quand je vois d'un côté un personnage aussi ombrageux, aussi jaloux que vous l'êtes, sauf votre respect, un personnage aussi exigeant en matière de tenue et de convenances, et quand je vois de l'autre une jeune femme pourvue sans doute de toutes les vertus, mais volontiers légère, étourdie, indépendante, irrégulière... je vous avoue que je ne puis envisager l'avenir de leur union sans un certain frémissement... de plaisir!

ROBERT.

On reconnaît là, madame, une personne qui fait profession et commerce de charité.

CLOTILDE.

Et quand il vous arrivera à vous-même de voir votre jeune femme se livrer avec vos amis — ou avec les miens... avec M. de Chamillac, par exemple, à ces vivacités familières qui sont une de ses grâces, ou bien affecter de faire vis-à-vis à un modèle d'atelier dans un casino, ou bien encore, comme cela m'est arrivé hier... quoique je fusse un peu loin, mais je ne crois pas m'être trompée, — de la voir se promener amicalement et pastoralement sous le même parapluie... en plein boulevard, avec une demoiselle des Variétés...

ROBERT.

Madame, quant à cela...

CLOTILDE.

Eh bien, donc, quand vous verrez tout cela, cher monsieur, je crois que vous aurez autant de bonheur et d'agrément en ce monde que pourrait vous en souhaiter une femme offensée, si elle avait l'ombre de rancune ou de malice!

ROBERT.

Vous pourriez dire hardiment : — de méchanceté... madame.

CLOTILDE.

J'ai voulu vous en laisser le plaisir!

ROBERT.

Je vous en suis reconnaissant.

Il salue et se lève au bruit de la voix de M. de La Bartherie.

SCÈNE VI

LES MÊMES, puis LA BARONNE D'ALIPERS, LA COMTESSE DE VADRES, toutes deux en toilettes de bal très élégantes; DE LA BARTHERIE, CARVILLE.

La porte du fond est ouverte par un domestique.

LA BARTHERIE, dans l'antichambre, aux deux femmes qu'il introduit.

Mais certainement... dès que j'ai reconnu votre voix, je me suis arraché...

LA COMTESSE et LA BARONNE, du dehors.

Oh! très aimable!... et M. de Chamillac, est-il arrivé?

LA BARTHERIE.

Je ne crois pas. (De la porte, à Clotilde.) Ce sont, chère amie, nos gracieuses patronnesses... et notre chère secrétaire!...

Il s'efface pour laisser passer les deux femmes et Carville.

LA BARONNE et LA COMTESSE, échangeant des poignées de main avec Clotilde et Robert.

Bonjour, chère amie!... — Bonjour, commandant!... Comment! et pas de Chamillac?

LA BARONNE.

Mais, au fait!... — il était sur le menu, il me semble!

CLOTILDE.

Je l'attends!

LA BARTHERIE, aigrement.

Il se fait bien désirer, ce monsieur... J'avoue ne pas partager l'engouement dont il est l'objet de votre part, mesdames... Et si j'osais employer une locution un peu vulgaire... je dirais qu'il me fait l'effet d'un poseur!

LA COMTESSE.

Pas du tout... Il est charmant!

LA BARONNE.

Oui... C'est un insolent, mais charmant!

LA COMTESSE.

Comme tous les insolents, du reste! hélas!... mon Dieu!

LA BARTHERIE, à sa femme.

Il me semble, chère amie, qu'on pourrait toujours ouvrir la séance!

CLOTILDE.

Encore quelques minutes, mon ami!

CARVILLE.

Et madame votre nièce, est-ce que nous n'aurons pas le plaisir...?

CLOTILDE.

Oui, vous aurez ce plaisir, mon bon Carville... Elle va descendre... et tenez, je l'entends!

JEANNE, au dehors.

Oh! vous êtes trop bon! C'est une toilette bien simple!... Voyons! Je vais vous annoncer...

SCÈNE VII

LES MÊMES, JEANNE, CHAMILLAC.

JEANNE, à l'entrée, annonçant gaiement.

Monsieur de Chamillac!

Exclamations des dames.

CHAMILLAC, en tenue de soirée, saluant Clotilde.

Je ne vous ai pas fait attendre, chère madame?

CLOTILDE.

Presque pas!

CHAMILLAC.

C'est beaucoup trop! (Saluant la comtesse et la baronne.) Mesdames! (Saluant les autres.) Messieurs! (A Clotilde.) Eh bien, madame, je viens me mettre à votre disposition pour vos pauvres honnêtes... ça me changera!

CLOTILDE.

Mais enfin, cher monsieur, quelle idée avez-vous de consacrer exclusivement votre charité aux malfaiteurs?

CHAMILLAC.

Madame, c'est pour qu'ils cessent de l'être!

CLOTILDE.

Vous devez avoir des déceptions?

CHAMILLAC.

Mais... je n'en manque pas!

LA BARTHERIE.

Si on ouvrait la séance?

JEANNE.

Pardon, mon oncle... monsieur de Chamillac, est-ce

que c'est vrai que tous vos domestiques sont d'anciens assassins?

CHAMILLAC.

Graciés, madame!

CLOTILDE.

Ils le sont tous!...

LA BARONNE et LA COMTESSE.

Ils le sont tous.

CLOTILDE.

Mais vous courez de gros risques à ce jeu-là... on vous trouvera égorgé un de ces matins!

CHAMILLAC.

Au contraire, chère madame!... ils égorgeront tout Paris avant moi!

LA COMTESSE.

Mais vous avez bien aussi quelques voleurs dans votre personnel?

CHAMILLAC.

Oui, madame... ils forment même la majorité!

LA BARONNE.

Et ils ne vous volent pas?

CHAMILLAC.

Rarement... mais, vous savez, l'habitude est une chose si douce, qu'on y revient quelquefois malgré soi!

CLOTILDE.

Mais enfin, cher monsieur, ne pourrait-on pas savoir quel est le principe inspirateur de ce genre de charité si particulier que vous avez adopté?

CHAMILLAC.

Madame, c'est un vœu que j'ai fait... dans un naufrage.

CLOTILDE.

Non, sérieusement, voyons?

CHAMILLAC.

Eh bien, madame, je me suis voué particulièrement au soulagement et autant que possible à la réhabilitation des êtres tombés et dégradés : d'abord, parce que dans une spécialité aussi désagréable, j'étais sûr de trouver moins de concurrence... ; ensuite, parce que je suis un curieux, un dilettante... J'ai entendu dire autrefois à un philosophe optimiste, — il y en avait dans ce temps-là, — que, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, les monstres étaient rares!... qu'il ne fallait jamais désespérer d'une créature humaine... ; que les hommes avaient une tendance naturelle à mériter les sentiments qu'on leur témoigne... l'estime comme le mépris... J'ai voulu voir ce qui en était... Mes expériences à cet égard ne vont pas assurément sans quelques mécomptes, sans quelques découragements... Au milieu de ces âmes sombres dont je m'entoure, je suis un peu comme le chercheur d'or au fond de sa mine... Il vit là, comme vous savez, dans la fange et les scories... ce n'est pas très gai... mais que sa pioche fasse jaillir tout à coup du minerai brut une parcelle d'or... il est payé de ses peines! il est heureux! Moi de même... ça me remet le cœur, ça me fait plaisir!

LES FEMMES, avec un peu de froideur.

C'est très bien! c'est très honorable!

CLOTILDE.

Oui, tout cela est certainement fort honorable... Mais vous avez beau dire, monsieur de Chamillac, je persiste à penser que nos pauvres sont plus intéressants que les vôtres!

CHAMILLAC.

Alors, madame, c'est que vous n'êtes pas une chrétienne bien orthodoxe!

CLOTILDE.

Comment cela, je vous prie ?

CHAMILLAC.

N'est-il pas écrit qu'il y a plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui se convertit que pour dix justes qui persévèrent?

CLOTILDE.

Eh bien, je vous avoue franchement que j'ai toujours trouvé cela assez injuste pour les justes!

LA BARTHERIE.

Mais il est grand temps d'ouvrir la séance!...

CLOTILDE.

Parfaitement!... Mesdames, si vous voulez prendre place...

La Bartherie s'assoit sur le fauteuil présidentiel.

LA BARONNE, sans s'asseoir, continuant de causer.

Mais il y a le procès-verbal, d'abord!...

LA COMTESSE.

La lecture du procès-verbal!

LA BARTHERIE.

En effet!... Monsieur Carville, notre cher secrétaire, voulez-vous avoir l'obligeance de nous lire le procès-verbal de notre dernière séance?

CARVILLE, lisant sur un ton monotone, assez distinctement d'abord, puis d'une voix sourde et inintelligible.

« Séance du 7 mars 1884... Présents... M. de La Bartherie, président; madame de La Bartherie, madame la comtesse de Vadres, madame la baronne d'Alipers, madame de Tryas... Carville, secrétaire... On commence par lire le procès-verbal de la précédente séance... »

La voix n'est plus qu'un murmure qui se perd dans le bruit des conversations.

CLOTILDE, à Jeanne.

Ma chère Jeanne, le général arrive demain?

JEANNE.

Oui, ma tante, demain matin...

CLOTILDE.

Ah! nous l'aurons à déjeuner, j'espère!

LA BARTHERIE.

En place, mesdames!

LA BARONNE, à Chamillac, avant de s'asseoir.

Eh bien, monsieur de Chamillac, vous prêchez à merveille... vous venez de nous faire un sermon superbe... mais d'ailleurs personnellement... êtes-vous toujours aussi scandaleux?

CHAMILLAC.

Et vous, chère baronne, êtes-vous toujours aussi sévère... pour les autres?

LA BARONNE.

Il est impossible!

Elle prend sa place devant la table.

CHAMILLAC, à la comtesse qui gagne aussi sa place.

Et, dites-moi, chère madame, vous faites des visites à vos assistés, n'est-ce pas?... Vous devriez bien me mettre sur votre liste!

LA COMTESSE.

J'ai bien eu des velléités d'aller voir votre galerie... mais ça me ferait une gentille petite réputation... si on me voyait chez vous pêle-mêle avec toutes vos demoiselles!

CHAMILLAC.

Quelles demoiselles? vous écoutez les cancans... En fait de demoiselles, je ne reçois chez moi que des repenties...

LA COMTESSE.

Eh bien, je ne suis pas une repentie!...

CHAMILLAC.

Pas encore?

LA COMTESSE.

Allons bien!... Quel homme!

Elle s'assoit devant la table à côté du président. Les autres personnages s'assoient également. Carville cesse sa lecture.

LA BARTHERIE, frappant sur la table avec un couteau à papier.

Personne n'a d'observations à faire sur le procès-verbal? Non?... Le procès-verbal est adopté à l'unanimité!

CHAMILLAC, se levant.

Monsieur le président, je demande la parole.

LA BARTHERIE.

Monsieur de Chamillac a la parole.

LES DAMES.

Ah!

CHAMILLAC.

Monsieur le président, nouveau venu dans cette enceinte, personne ne s'étonnera que j'ose demander deux mots d'explication sommaire sur le caractère de l'œuvre que vous présidez avec tant de distinction.

LES MEMBRES DU COMITÉ.

Oui! oui! c'est juste.

LE PRÉSIDENT, frappant sur la table avec impatience.

Je me fais un plaisir et un devoir de donner à l'honorable membre récemment associé, l'explication qu'il sollicite. Chez nous, le pauvre honnête, irréprochable, sans tache, a seul droit à notre assistance.

CHAMILLAC.

Mais les membres du comité... doivent-ils être sans tache aussi?

LA BARTHERIE.

Dans la limite des forces humaines.

CHAMILLAC.

Enfin, c'est facultatif?... Tant mieux. Veuillez continuer.

LA BARTHERIE.

Nous nous entourons naturellement de tous les renseignements et de tous les contrôles qui peuvent nous édifier sur la moralité de nos assistés. Ces dames veulent bien les surprendre quelquefois à domicile. Quant à nos séances, elles se passent à examiner les demandes, à compulser les dossiers, et enfin, de temps à autre, à faire comparaître devant nous quelques-uns de nos pauvres, soit pour les encourager, soit pour leur donner de paternels avertissements.

Murmures approbateurs du comité.

CHAMILLAC.

Je remercie M. le président de son obligeante communication. L'œuvre est excellente assurément. La tolérance, l'indulgence pourraient peut-être y jouer un rôle plus important. Car, enfin, quel est celui de nous qui n'a pas senti au moins une fois en sa vie, combien est faible et facile à franchir la distance qui sépare un honnête homme du mal, du vice, même du crime... hélas! J'ose dire que l'hypocrite seul l'ignore! Au reste, l'œuvre est excellente, je le répète : je m'y associe de tout mon cœur, et je prie le comité de vouloir bien procéder à ses travaux.

LA BARTHERIE.

Hum! (Il parcourt de l'œil les dossiers qui sont devant lui.) Il est bien tard, mesdames pour examiner ces dossiers aujourd'hui... Nous recevrons simplement les individus qui ont été appelés ce soir devant le comité. (Approbation.) Voyons... Nous avons d'abord un candidat qui m'est recommandé par plusieurs de mes honorables collègues de la Chambre... un

nommé Chanteloup, maraîcher, chargé de famille... mon bon Carville...

CARVILLE, allant à la porte et appelant.

Chanteloup!

Entre Chanteloup.

LA BARTHERIE.

Bonjour, Chanteloup!

CHANTELOUP.

Bonjour, monsieur!

LA BARTHERIE.

Mais vous avez l'air de bien vous porter, Chanteloup.

CHANTELOUP.

Pas mal, monsieur le président, je vous remercie.

LA BARTHERIE.

Vous avez six enfants?

CHANTELOUP.

Oui, monsieur le président.

LA BARTHERIE.

C'est beaucoup!

CHANTELOUP.

Ah! je le sais trop!

LA BARTHERIE.

Vous le savez trop... vous le savez trop!... Sans doute! mais... il faut savoir se limiter en tout, Chanteloup!... Votre conduite est bonne d'ailleurs... Nous vous admettons...

CHANTELOUP.

Merci bien, messieurs, mesdames.

LA BARTHERIE.

Allez, Chanteloup!

CHANTELOUP.

Oh! monsieur!

Il salue et sort.

LA BARTHERIE, feuilletant ses papiers.

Mon bon Carville, appelez Lucien Gaillard. C'est un ouvrier des ports.

CARVILLE, à la porte.

Lucien Gaillard!

Entre Gaillard.

LA BARTHERIE.

Bonjour, Lucien Gaillard... Vous êtes un de nos assistés depuis quelques mois... Mais il nous est survenu des bruits fâcheux sur votre compte... S'ils se confirmaient, nous serions obligés de vous radier...

GAILLARD.

Monsieur, je n'ai rien fait pour ça... et ce serait bien malheureux pour moi, avec quatre personnes à la maison...

LA BARTHERIE.

Voyons, Gaillard, répondez avec franchise... où passez-vous vos soirées?

GAILLARD.

Le plus souvent chez moi, monsieur... quelquefois chez des amis.

LA BARTHERIE.

Où avez-vous passé, en particulier, la soirée du 3 février, il y a aujourd'hui six semaines? Voyons, réfléchissez avant de répondre, Gaillard.

GAILLARD.

Il y a six semaines?... Ma foi, monsieur, je ne le sais pas.

LA BARTHERIE.

Je vais vous le dire. Vous étiez à l'estaminet, et vous faisiez une partie de billard.

GAILLARD.

C'est possible. Une fois par hasard, monsieur le président.

LA BARTHERIE.

Vous voyez! .. Et, comme les fautes s'enchaînent... en jouant au billard, vous buvez?

GAILLARD.

Non, monsieur.

LA BARTHERIE.

Vous ne buvez jamais?

GAILLARD.

Jamais, monsieur le président; franchement, ce serait drôle!

LA BARTHERIE.

Soyez sérieux, Gaillard; de plus, nous avons entendu dire que vous fréquentiez quelquefois, quoique marié, des personnes légères.

GAILLARD, avec bonhomie.

Je l'ai entendu dire de vous aussi, monsieur le président, ainsi, vous voyez, ça ne prouve rien.

LA BARTHERIE.

Gaillard, sortez! Vous êtes radié!

GAILLARD.

Monsieur le président!

LA BARTHERIE.

Vous êtes radié, vous dis-je... Sortez!

GAILLARD, entre ses dents.

Ah! misère!

Comme il va pour sortir, Chamillac l'appelle.

CHAMILLAC.

Gaillard, restez un moment dans l'antichambre! (A La Bartherie qui s'étonne.) Il a eu tort... il a eu tort! Mais je désire lui parler et à vous aussi, monsieur le président!

Gaillard sort.

LA BARTHERIE.

A vos ordres, monsieur. (Feuilletant ses papiers.) Qui avons-nous, maintenant?... Ah! mademoiselle Godemer, blanchisseuse!... mon bon Carville!

CARVILLE, appelant au dehors.

Mademoiselle Godemer!

Entre mademoiselle Godemer, fort jolie personne.

LA BARTHERIE.

Eh bien, mademoiselle Godemer, qu'est-ce que nous apprenons? Jusqu'ici votre conduite avait été exemplaire, et une personne digne de confiance prétend vous avoir vue lundi dernier assise sur un banc dans le square du Louvre, à côté d'un jeune homme vêtu d'une blouse blanche!

MADEMOISELLE GODEMER.

Monsieur, c'est un ouvrier peintre qui doit m'épouser.

LA BARTHERIE.

En êtes-vous bien sûre, mademoiselle Godemer?

MADEMOISELLE GODEMER.

Dame!... il m'a promis, toujours.

LA BARTHERIE.

Et vous croyez que c'est une raison? Vous êtes bien innocente ou bien imprudente, mademoiselle... Tâchez que de pareils faits ne se renouvellent pas... Vous êtes jolie, fille Godemer... très agréable de votre personne... et vous n'en êtes que plus tenue à une extrême réserve!

MADEMOISELLE GODEMER, souriant.

Oui, monsieur le président... C'est tout?

LA BARTHERIE.

Oui, mon enfant. C'est-à-dire... Pardon... rappelez-moi donc votre adresse.

CHAMILLAC, toussant fortement.

Hum !

MADEMOISELLE GODEMER.

Rue du Louvre, 24.

LA BARTHERIE.

Bien ! Mademoiselle (Godmer sort.) Il n'y a plus personne, Carville, n'est-ce pas ?

CARVILLE.

Personne, monsieur le président.

LA BARTHERIE.

Eh bien..., mesdames... la séance est levée !

LES DAMES, avec soulagement.

Ah !

Elles se lèvent.

CHAMILLAC.

Ah ! voilà une bonne séance !... on peut se reposer après ça !

CLOTILDE.

Ma petite Jeanne, voyez donc si on a servi le thé dans le boudoir.

Elle montre la porte de gauche.

JEANNE.

Oui, ma tante.

CLOTILDE, à part, à Chamillac.

Mon mari a peut-être un peu taquiné ce malheureux Gaillard... mais, que voulez-vous !... M. de La Bartherie est tellement austère !

Chamillac s'incline.

JEANNE, revenant à la porte du boudoir.

Oui, ma tante... Tout est prêt !

Elle rentre dans le boudoir et revient bientôt tenant une tasse dans chaque main.

CLOTILDE.

Eh bien... qui est-ce qui veut du thé... du chocolat ?

Elle passe dans le boudoir avec Robert et Carville.

JEANNE, offrant une tasse à Chamillac qui la prend en saluant.

Du thé, monsieur ? (A La Bartherie, lui offrant l'autre tasse.) Du thé, mon oncle ?

LA BARTHERIE, prenant la tasse.

Merci, mon enfant !

Robert et Carville offrent du thé et des gâteaux aux dames.

LA BARONNE, à Robert.

Du chocolat, moi !

Robert rentre dans le boudoir et apporte une tasse de chocolat à la baronne. Pendant ce mouvement entremêlé de conversations à demi-voix, Chamillac touche le bras de La Bartherie, et l'attire dans le coin opposé à celui où les dames sont groupées. Pendant qu'elles causent et rient avec Robert et Carville, le dialogue suivant s'échange à demi-voix entre Chamillac et La Bartherie, qui ont chacun une tasse à la main.

CHAMILLAC.

Ne pensez-vous pas, après réflexion, mon cher député, que vous avez été un peu dur pour ce pauvre Gaillard ?... Il vous a fait une réponse malséante, c'est vrai... mais il est malheureux et par conséquent aigri... et puis vous l'aviez un peu poussé... — Bref, je vous demande sa grâce !

LA BARTHERIE, gourmé.

J'ai le regret de vous la refuser, monsieur. Non seulement cet homme est un insolent ! mais il est évidemment buveur et libertin... Impossible !

CHAMILLAC.

Eh ! mon Dieu ! quel est l'homme qui n'a pas de temps en temps ses défaillances... ses irrégularités ?... Heureux

encore quand elles ne sont pas régulières ! Ainsi, tenez, je connais, moi, un homme réputé pour la sévérité de ses principes !... et le hasard de mes multiples relations m'a appris que tous les premiers mardis du mois... (Mouvement de La Bartherie) dans une petite maison du boulevard de Clichy... ce vénérable personnage figure dans un souper de joyeux convives des deux sexes... sous un faux nom... et même sous de piquants travestissements... On assure qu'on l'y a vu habillé en coq !

LA BARTHERIE.

Serait-ce du chantage, monsieur ?

CHAMILLAC.

Ça m'en a tout l'air... Mais pour le bon motif seulement... Maintenant, vous permettez ! (Il va vers le fond, ouvre la porte et appelle.) Lucien Gaillard !

Gaillard paraît au fond.

CLOTILDE.

Quoi ! qu'est-ce qu'il y a ?

LA COMTESSE.

Est-ce que la séance recommence ?

CHAMILLAC.

C'est notre président, mesdames, qui sur mon humble prière, veut bien pardonner à Gaillard... qui sera plus sage une autre fois.

LES FEMMES.

Ah ! c'est bien ! tant mieux ! c'est très bien !

Elles félicitent La Bartherie.

GAILLARD.

Merci... merci bien ! Toutes mes excuses !

Il se retire.

LA BARTHERIE.

Charmé d'avoir pu être agréable à M. de Chamillac... (L'attirant à son tour confidentiellement.) Vous êtes un galant homme,

monsieur... vous savez que le législateur est comme la femme de César... Et puis, madame de La Bartherie est tellement austère !

CHAMILLAC.

Comptez sur moi !

CLOTILDE.

Eh bien, maintenant, nous partons, n'est-ce pas ?

LA COMTESSE, LA BARONNE.

Oui... oui... partons !... certainement !

JEANNE.

Excepté moi qui attends mon frère !

CLOTILDE.

Mon bon Carville, voulez-vous sonner ? Il fait si froid dans ce vestibule ! Nous allons mettre nos manteaux ici... Monsieur de Chamillac, vous venez avec nous à ce bal, n'est-ce pas ?

Carville parle au domestique qui se présente.

CHAMILLAC.

Moi, madame ? Je ne suis pas invité.

CLOTILDE.

Mais personne n'est invité chez les Davidson... On se présente les uns les autres... Je vous présenterai !

LA BARONNE, LA COMTESSE.

Oh ! oui, monsieur de Chamillac, nous vous présenterons, venez donc !

Le domestique apporte les manteaux.

CHAMILLAC.

Mille fois reconnaissant... Mais je n'ai pas ma liberté ce soir... Tel que vous me voyez, mesdames, je suis fiancé !

LES DAMES.

Ah !... vraiment !... Fiancé !

Elles se regardent à la dérobée avec embarras.

CHAMILLAC.

Fiancé... et en cette qualité peu maître de mes soirées... Quand je serai marié, je me rattraperai !

CLOTILDE.

Mais alors, cher monsieur, je puis vous mettre chez vous en passant... je vous offre une place dans mon coupé... car je vais seule... Ces dames se partagent ces messieurs... parce qu'avant le bal il faut que je fasse une apparition chez la duchesse !

CHAMILLAC.

Très heureux, madame ! je vais renvoyer ma voiture !

CLOTILDE.

C'est ça... Nous causerons de nos pauvres !

Un domestique apporte les manteaux et les sorties de bal.

JEANNE.

Monsieur de Chamillac, ce valet de pied bleu et argent que j'ai aperçu dans le vestibule, est-ce que c'est un de vos terribles domestiques ?

CHAMILLAC.

Oui, madame...

JEANNE.

Est-ce que c'est un assassin ?

CHAMILLAC, passant son paletot.

Oh ! madame, comment pouvez-vous croire que je me fusse permis d'amener chez vous un assassin?... Oh ! non ! non ! C'est un simple homicide par imprudence !

CLOTILDE, riant.

Eh bien, merci !... Ah çà ! partons, voyons !

Comme elles vont toutes pour sortir, Maurice arrive hâtivement et leur barre le passage.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MAURICE.

MAURICE.

Pardon, mesdames ! Pardon, ma tante !... Ah ! vous voilà, Chamillac... je vous cherchais...

CLOTILDE.

Mais vous venez avec nous, Maurice ?

MAURICE.

Oui... j'irai vous rejoindre avec Jeanne... Mais il faut auparavant que j'aie quelques minutes d'entretien avec Chamillac, — s'il le veut bien, — pour une chose urgente...

CLOTILDE, à Chamillac.

Rien de grave, j'espère ?

CHAMILLAC.

Rien que je sache !

MAURICE.

Absolument rien, c'est à propos d'une promotion... pour un camarade de régiment qui a besoin d'un coup d'épaule, et je lui ai promis de parler à Chamillac, ce soir même ! Cela presse !...

Jeanne observe son frère avec un peu d'inquiétude.

CLOTILDE.

Alors, cher monsieur, je vous laisse... je vous cède à mon neveu ! à mon grand regret !... mais ça se retrouvera !

CHAMILLAC.

Je l'espère, madame !

Il la salue et elle rejoint les deux autres femmes qui l'attendent dans l'antichambre, avec Robert et Carville. — Robert a dit au revoir à Jeanne en lui serrant la main.

JEANNE, à Chamillac et à son frère.

Est-ce que ce sera long ?

MAURICE.

Cinq minutes !

JEANNE.

Eh bien, je vais m'apprêter... tu me feras prévenir... (Elle regarde encore son frère et Chamillac avec inquiétude.) A revoir, monsieur !

CHAMILLAC.

Madame !

Elle sort à droite.

SCÈNE IX

CHAMILLAC, MAURICE.

CHAMILLAC.

Qu'est-ce que c'est que cette histoire, cher monsieur ?

Maurice va à la porte de droite, l'ouvre et après s'être assuré que Jeanne ne revient plus.

MAURICE.

Chamillac, je n'avais pu rentrer chez moi de la journée... Je viens d'y passer... et j'y ai trouvé une lettre du secrétaire du cercle datée d'hier soir... Elle m'avertit que si je ne vous ai pas payés, Liépart et vous, demain, avant midi, je serai affiché au cercle... Ah çà ! ce n'est pas sérieux, j'espère ?

CHAMILLAC, froidement.

Pourquoi donc, cher monsieur ? c'est tout ce qu'il y a de plus sérieux, au contraire !

MAURICE.

Comment ! mais vous m'aviez formellement fait espérer ma revanche... ou tout au moins un délai !

CHAMILLAC.

C'est possible... Mais la situation est changée... vous avez joué depuis avec Liépart, et vous avez perdu... Vous allez un peu vite franchement... vous me devez quarante mille francs et vous en devez trente mille à Liépart... Vous offrir votre revanche pour vous donner la chance de payer Liépart avec mon argent, non !... et, quant à un délai, c'était bon quand j'étais seul en cause... Mais Liépart voulant être absolument payé tout de suite, je ne vois pas pourquoi il le serait, et moi pas. Voilà ce qui fait que je me suis joint à lui dans cette affaire.

MAURICE.

M'afficher ! — Mais c'est me perdre !... et où voulez-vous que je trouve soixante-dix mille francs d'ici à demain midi ?

CHAMILLAC.

Ça, ça ne me regarde pas... Mais nous nous sommes dit, Liépart et moi, que votre famille ne vous laisserait pas afficher au cercle et disqualifier, comme on dit, pour si peu.

MAURICE.

Ma famille ! Ma famille me renverrait à mon père... et mon père ne me payera jamais une dette de jeu !

CHAMILLAC.

S'il préfère voir son nom compromis, et votre carrière brisée, libre à lui !

MAURICE, violemment.

Ah! monsieur de Chamillac... ne me poussez pas! Prenez garde !

CHAMILLAC, froidement.

Prenez garde vous-même, monsieur. Vous êtes militaire et vous devez savoir mieux que personne que les dettes de jeu ne se payent pas... à coups d'épée : ce serait trop commode. Quand vous m'aurez payé, tout ce que vous voudrez. Jusque-là, j'ai l'honneur de vous saluer !

Il sort par le fond.

SCÈNE X

MAURICE, puis JEANNE.

MAURICE, écrasé.

Ah ! est-ce possible ! est-ce possible ! Forcé de souffrir cela ! Mais c'est donc un faux ami, un traître, un misérable, cet homme-là !... Eh bien, alors, je suis perdu !... je suis perdu !...

Sa sœur entre à droite. — Il essaye de composer son visage et il y réussit mal.

JEANNE. Elle apporte sa sortie de bal et ses voiles.

Je viens parce que je l'ai entendu partir... (Remarquant le trouble de son frère.) Mon Dieu ! qu'est-ce qu'il y a ? Tu es tout bouleversé ! Maurice, qu'est-ce qu'il y a ?

MAURICE, très ému, lui prenant les mains, à demi-voix.

Ma pauvre petite sœur !

JEANNE, affolée.

Quoi ? Mon Dieu !

MAURICE.

Je suis déshonoré !

JEANNE, avec un cri.

Oh ! qu'est-ce que tu dis ? Non ! je t'en prie !

MAURICE.

J'ai joué... j'ai perdu... beaucoup d'argent... je ne puis payer, et demain mon nom sera affiché au cercle comme celui d'un homme qui a manqué à l'honneur !

JEANNE.

Ton nom... affiché ! Mais voyons... explique-moi... je ne saisis pas bien... explique-moi !

MAURICE.

Eh bien, dans nos cercles... quand on a joué... quand on ne peut pas payer,— le secrétaire du cercle vous prévient... et le lendemain à midi, si on n'a pas payé... on affiche votre nom sur la glace du salon... et cela, pour nous, est l'équivalent de la faillite pour un commerçant... de la faillite frauduleuse... Dès ce moment aucun membre du cercle ne vous salue... aucun ne touche votre main... Pour un homme du monde, c'est le déshonneur... pour un officier, comme moi, c'est quelque chose de plus... c'est la démission forcée... les galons arrachés... l'épée brisée !... voilà ce que c'est !... Et voilà là première nouvelle qui saluera mon père demain à son arrivée !

JEANNE.

Maurice... mon frère chéri... je t'en prie !... Remets-toi... calme-toi ! Pensons un peu tous deux !

MAURICE.

Mon père en mourra ! Tu sais son horreur pour le jeu... Tu te rappelles sa douleur et sa colère, il y a un an, quand il sut que j'avais perdu une somme insignifiante... Pourtant... cette fois-là !... Ah ! oui, il en mourra ! ou il me tuera, et il fera bien !

JEANNE.

Mais il faut payer!

MAURICE.

Comment?

JEANNE.

Combien dois-tu ?... Et à qui ?

MAURICE.

A Liépart trente mille francs; — quarante mille à Chamillac!

JEANNE.

Oh !... et ils refusent de te donner du temps? (Maurice fait un signe affirmatif.) M. de Chamillac aussi ?

MAURICE.

Chamillac... plus durement... plus insolemment que l'autre encore !

JEANNE.

Et tu comptais tant sur lui !

MAURICE.

A mon âge, on connaît mal les hommes... J'ai été dupe.

JEANNE.

Mais enfin... il faut payer!... il le faut!

MAURICE.

Comment veux-tu? Soixante-dix mille francs d'ici à demain? Qui me les prêtera ?... Je n'ai rien... ma mère n'avait rien! Sur quoi emprunter ?... Toi, tu te maries... ton contrat est arrêté... ta fortune déclarée... Tu ne peux y toucher sans indélicatesse... sans manquer à ton fiancé!

JEANNE.

Mais... Si j'en parlais à Robert?

MAURICE.

Oh! je te le défends! pour rien au monde!... à lui moins qu'à personne! jamais! il me le reprocherait toute ma vie!

JEANNE.

Mon oncle?

MAURICE.

Mon oncle!... si impitoyable pour les moindres faiblesses!... Il me refuserait et avertirait mon père!... Ma tante, d'ailleurs, nous déteste!

JEANNE.

Mais voyons... attends!... Est-il donc absolument nécessaire de payer demain ta dette tout entière?... Ces messieurs n'accepteraient-ils pas un acompte... la moitié, par exemple?

MAURICE.

Ah! j'aurais autant de peine à trouver la moitié que le tout!

JEANNE.

Pardon!... même d'après mon contrat, il y a dans ma fortune des choses qui m'appartiennent, dont je pourrais disposer sans prévenir Robert...

MAURICE, la regardant vaguement, avec indécision.

Quoi?

JEANNE, détachant vivement la rivière de diamants qu'elle a au cou.

Ça d'abord!... et je crois même que ça suffira!... Prends je t'en prie, mon petit frère! (Insistant.) Au nom de notre père!

MAURICE, prenant le collier d'une main hésitante, puis le lui rendant brusquement.

Non! je ne veux pas! (Il éclate en sanglots.) Ah! misérable que je suis! misérable!... Oh! comme je paye cher, comme

je paye cher ce que j'ai fait! Oh! mon Dieu!... Si on pouvait se douter! (Jeanne pleure doucement en l'embrassant. — Se dressant tout à coup.) Ah! mais, voyons! est-ce que je suis un lâche, par-dessus le marché! Je te demande pardon, ma sœur... je te demande pardon! Je vais trouver moyen... j'ai des amis... je vais me mettre en campagne... et je vais trouver, j'en suis sûr!... Seulement, tu comprends, tu m'excuseras si je ne t'accompagne pas à ce bal.... il ne faut pas que je perde de temps... Il faut que je coure partout.

JEANNE.

Maurice... jure-moi que tu ne vas pas faire un malheur... n'est-ce pas?

MAURICE.

Je te le promets.

JEANNE.

Sur ton honneur?

MAURICE.

Sur mon honneur! mais je n'en ai plus d'honneur, malheureuse!

JEANNE.

Maurice... je t'en prie bien!

MAURICE.

Eh bien! sur mon honneur... sur tout ce qui m'en reste... je te promets de ne rien faire... qui puisse t'affliger... avant d'avoir embrassé mon père!

JEANNE.

A demain!

MAURICE.

A demain!

Il sort à la hâte.

SCÈNE XI

JEANNE, seule.

Elle reste un moment accablée, puis brusquement elle va tirer le cordon de sonnette. — Au domestique qui entre.

Mon coupé est attelé ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, madame.

JEANNE.

Bien !... je descends. (Elle met à la hâte sa sortie de bal et s'emapuchonne dans son voile.) Ah ! il arrivera ce qui pourra... et on dira ce qu'on voudra... mais... je ne veux pas que mon frère se tue !

ACTE TROISIÈME

CHEZ CHAMILLAC.

Un salon-bibliothèque, richement décoré et meublé, mais avec un goût sévère. Porte au fond. Porte à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

HUGONNET, puis CHAMILLAC.

Hugonnet, étendu dans un fauteuil, lit un journal.

CHAMILLAC.

Comment, vieux philosophe, encore chez moi, à minuit ! Tu te déranges !

HUGONNET.

Mon ami, je t'attendais.

CHAMILLAC.

Je m'en doute.

HUGONNET.

J'ai quelque chose de très sérieux à te dire.

CHAMILLAC.

Qu'est-ce qu'il y a ?

HUGONNET.

Chamillac, — pour te parler comme je vais le faire, — il

faut que j'aie une grande confiance dans ton indulgente amitié!

CHAMILLAC.

Passe donc le protocole... tu n'as pas besoin de ces précautions-là avec moi, tu sais... Eh bien, quoi? est-ce que tu as des dettes?

HUGONNET.

Moi! des dettes!... Veux-tu que je te prête vingt mille francs?... Je ne sais que faire de mon argent!... Je n'étais pas habitué à gagner ces sommes-là, moi... ça me gêne!... Non... Je veux te parler de Sophie...

CHAMILLAC.

Ah !... (Après une pause.) Va!

HUGONNET.

Tu sais qu'elle n'est pas du tout allée au Havre?

CHAMILLAC, tranquillement.

Ah!... Eh bien, pourquoi m'a-t-elle dit qu'elle y allait?

HUGONNET.

Pour te mettre hors de garde — et te mieux surveiller... enfin pour te prendre en flagrant délit!

CHAMILLAC.

Flagrant délit de quoi? Qu'est-ce que ça veut dire? Elle est jalouse?

HUGONNET.

Affreusement... et très malheureuse!... A tort ou à raison, d'après certains propos, certains indices, elle s'est persuadée que tu avais un amour sérieux dans le cœur et que es en train d'ébaucher avec une dame, une femme du monde, une de ces liaisons qui enchaînent toute la vie!

CHAMILLAC, à part.

Comme c'est drôle!

HUGONNET.

Elle voit dans cette liaison la ruine de toutes ses espérances, et la pauvre fille enfin est en pleine détresse... Pardessus le marché, le hasard a voulu que cette femme qu'elle soupçonne...

CHAMILLAC.

Qui?

HUGONNET.

Tu le devines!... Eh bien, le hasard a voulu que cette femme soit venue aujourd'hui dans mon atelier...

CHAMILLAC, inquiet.

Dans ton atelier?

HUGONNET.

Oui... et que Sophie l'ait entendue, de la chambre voisine, s'exprimer sur son compte, à propos de votre mariage projeté, en termes injurieux et alarmants pour elle... De là la crise!... elle s'est trouvée mal... et j'ai eu grand'peine à la réconforter un peu... enfin voilà!... J'ai voulu t'en parler, parce qu'elle me fait réellement pitié... et peur en même temps !

CHAMILLAC.

Peur?

HUGONNET.

Oui... parce que c'est une nature un peu violente, un peu exaltée — comme tu sais... et si tu venais à lui manquer, la pauvre enfant tomberait de si haut, que sa chute pourrait être mortelle. J'ai beaucoup d'affection pour elle, — comme pour toi, — et j'ai cru devoir te prévenir.

CHAMILLAC.

Je te remercie... mais, dis-moi, je t'en prie, qui elle soupçonne?

HUGONNET.

Mais... madame de La Bartherie!

CHAMILLAC, après une pause.

Madame de La Bartherie!... comme c'est drôle!... Eh bien, mon ami, tu peux rassurer Sophie en toute conscience... Je me rends très bien compte des apparences sur lesquelles elle fonde ses défiances et ses craintes... Mais elle s'abuse... Il n'y a rien et il n'y aura jamais rien entre madame de La Bartherie et moi. Tu peux le lui affirmer. Tu peux lui dire que mes intentions à son égard n'ont pas changé, et qu'elle peut toujours compter sur ma parole, et par conséquent sur ma main... Es-tu content?

HUGONNET.

C'est elle qui sera contente, chère fille!... Et cependant, Chamillac, tu me dis tout cela d'un ton et d'un air... qui me semblent un peu équivoques.

CHAMILLAC.

Mon ami, je te répéterai ce que tu me disais tout à l'heure. Il faut que j'aie une fière confiance dans ton amitié et dans ton indulgence pour te parler comme je vais le faire... car ce que j'ai à t'avouer est extrêmement pénible... c'est même ridicule... Si les soupçons de Sophie tombent à faux, son instinct de femme ne l'a pourtant pas trompée... hélas!

Il s'interrompt et regarde Hugonnet.

HUGONNET.

Tu es amoureux?

CHAMILLAC, après un signe affirmatif.

Et de l'impossible, mon ami!... Mettons un instant de côté mes engagements avec Sophie... Supposons que je sois libre comme toi-même... Eh bien, il y a une femme au monde de qui l'amour, pour des raisons que je ne puis te dire, m'est absolument interdit... et c'est elle que j'aime, naturellement... Est-ce parce que cela m'est défendu? Est-ce parce qu'elle est la plus charmante comme la plus excel-

lente des créatures?... je ne sais... mais enfin je l'aime!... c'est bien ridicule, n'est-ce pas?

HUGONNET.

Si tu veux!

CHAMILLAC.

Toi, Hugonnet, avec ton calme, ta sagesse, ta maîtrise de toi-même... tu dois à peine m'excuser... tu dois à peine me comprendre?

HUGONNET.

Pourquoi ça?

CHAMILLAC.

Car il ne t'est jamais arrivé, mon ami, d'être saisi tout à coup, — ou envahi peu à peu, — par une de ces passions qui prennent pour jamais possession de votre être... de rencontrer une femme... une femme unique qui s'empare à la fois de votre cœur, de votre esprit, de vos sens, de votre raison .. qui vous donne du bonheur une image enchantée... et qui ne peut être à vous... et dont le regret amer, désespéré, vous suivra jusqu'à la dernière minute de votre vie! (Après une pause.) Ça ne t'est jamais arrivé?

HUGONNET.

Pourquoi ça ne me serait-il pas arrivé comme à toi?

CHAMILLAC, le regardant tout à coup, avec un geste incertain.

Ah! je le voudrais presque... tu me pardonnerais ma folie... ma faiblesse... tu me plaindrais même!

HUGONNET.

Je te plains... seulement, permets-moi de plaindre un peu aussi cette pauvre Sophie... si tu dois l'épouser avec cette passion dans le cœur.

CHAMILLAC.

Elle l'ignorera toujours... elle n'en souffrira pas... Je te

le répète d'ailleurs. L'abîme qui me sépare de cette femme — de l'autre — est absolument infranchissable. Rien ne peut le combler... rien!... Je serai malheureux... mais je le serai seul.

SCÈNE II

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

C'est mademoiselle Ledieux, monsieur.

CHAMILLAC.

Veuillez la faire entrer... (Le domestique sort. — A Hugonnet.) Ne me trahis pas, toi!

HUGONNET.

Pour qui me prends-tu?

SCÈNE III

LES MÊMES, SOPHIE.

CHAMILLAC.

Un peu tard... mais la bienvenue à toute heure! Bonjour, mon enfant!

SOPHIE.

Bonjour!

CHAMILLAC, gaiement.

Ne me parlez pas du Havre, Sophie. Je sais que vous n'y êtes pas allée! Ainsi, ne vous enferrez pas!

SOPHIE.

Je venais vous le dire.

CHAMILLAC.

Parce que je le savais!

SOPHIE.

Vous cherchez des griefs?

HUGONNET.

Vous allez vous battre !... Je ne veux pas voir ça!... A revoir, tous deux!

Il serre la main à Chamillac, fait un signe de tête amical à Sophie et sort.

SCÈNE IV

CHAMILLAC, SOPHIE.

SOPHIE.

Qu'est-ce qu'il vous a dit?

CHAMILLAC.

Que vous étiez folle.

SOPHIE.

Parfaitement... mais la personne qui me rend folle n'a qu'à bien se garder, je vous en avertis! Je ne suis pas plus patiente qu'une autre... Je le suis même moins!

CHAMILLAC.

Contre qui cette menace, ma chère Sophie?

SOPHIE.

Ah! pas contre vous, bien sûr!... Mais cette femme qui me fait souffrir des angoisses affreuses... cette femme qui

vient briser si cruellement ma vie... et qui, à cette cruauté, vient ajouter le mépris, l'injure, la risée... Oh! je l'ai entendue!... — Eh bien, oui, dites-le-lui... qu'elle se garde!

CHAMILLAC.

Il me semble, Sophie, qu'il entrait dans nos conventions que ces violences d'humeur, ces emportements, ces scènes dramatiques seraient rayés de notre programme... Si je suis fidèle à ma parole, il faut tâcher de l'être à la vôtre.

SOPHIE.

Ah! votre parole, je vous en dégage! Si c'est uniquement pour ne pas manquer à votre parole que vous m'épousez, j'aime mieux pas!... Je suis plus fière que vous ne croyez, Chamillac. Vous avez voulu que je devinsse une honnête femme... Eh bien, j'ai tâché d'en prendre les vertus, mais j'en ai pris les sentiments aussi. Je ne veux pas de votre main... je ne veux pas de votre fortune, si je n'ai plus votre cœur!

CHAMILLAC.

Sophie!...

SOPHIE.

C'est vrai, j'ai tort, je retire les paroles de colère qui m'ont échappé... je vous en demande pardon!... Mais sincèrement et sérieusement, je vous délie de vos engagements... je vous rends votre liberté... Mon Dieu! je sais bien... je ne vous en veux pas... on n'est pas maître de son cœur... vous avez disposé du vôtre... c'est bien... je vous pardonne... et je vous saurai toujours un gré infini de ce que vous aurez été pour moi... Mais être votre femme maintenant, je ne peux plus, je ne veux plus!

CHAMILLAC, avec bonté.

Ma chère enfant, pourquoi?

SOPHIE, avec effusion.

Parce que je suis jalouse... parce que j'ai lieu de l'être... je le sais... je le sens... On ne trompe pas une femme, voyez-vous, sur ces choses-là... Je serais trop malheureuse !... Et maintenant, je vous laisse, mon ami... je vous ai trop fatigué de mon chagrin, de mes larmes... mais daignez comprendre ce qui se passe dans ma pauvre tête, et dans mon cœur !... Vous m'avez ramassée... vous savez où !... Eh bien, les pauvres créatures comme moi... au fond de leurs abîmes... il y a un rêve qu'elles font pourtant quelquefois... qui les console un peu... qui les soutient... Elles rêvent qu'après cette vie de misère et de honte d'où elles ne peuvent sortir... il y en aura peut-être une autre où elles trouveront l'honneur, la paix, la dignité... la réhabilitation enfin... Eh bien, ce qu'elles n'attendent que du ciel... vous, vous me le donniez sur la terre !... et aussi, je vous aimais comme le bon Dieu !...

Elle sanglote.

CHAMILLAC, avec une gravité émue et tendre.

Ne pleure pas... je t'aime bien, je t'aime !... Voyons ! calmez-vous, calmez-vous... et écoutez enfin deux mots de raison et de vérité... Hugonnet m'a tout dit : je sais de qui vous êtes jalouse ! Madame de La Bartherie, n'est-ce pas ?... Eh bien, c'est une pure chimère... Je n'ai pas l'ombre d'une liaison, ni même d'une intrigue avec elle... ni avec aucune autre... Si j'ai un peu modifié mes habitudes depuis quelque temps, il y a pour cela des raisons que je vous dirai peut-être un jour... qui se rapportent à des circonstances particulières de ma vie... de ma jeunesse...

SOPHIE.

Vous ne me trompez pas ?

CHAMILLAC.

Pourquoi vous tromperais-je ? Quel intérêt ?

SOPHIE.

C'est que je serais si heureuse!

CHAMILLAC, avec élan.

Mais sois-le donc!

Il l'embrasse.

SCÈNE V

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

CHAMILLAC.

Qu'est-ce que c'est?

LE DOMESTIQUE.

Une dame est là qui insiste pour que je remette sa carte à monsieur.

CHAMILLAC, prend la carte et y jette un regard; il paraît surpris et troublé.

Faites entrer cette dame.

Le domestique sort.

SCÈNE VI

CHAMILLAC, SOPHIE.

SOPHIE.

Montrez-moi cette carte!

CHAMILLAC, froidement.

C'est inutile... Puis-je vous demander, Sophie, d'entrer quelques minutes dans la galerie, là?

Il montre la porte à gauche.

SOPHIE.

Non!

CHAMILLAC.

Je vous en prie!

SOPHIE.

Non!

CHAMILLAC.

Soit!

SCÈNE VII

LES MÊMES, JEANNE, apercevant Sophie, épaissit son voile sur son visage, puis elle s'arrête à l'entrée du salon, tout interdite.

SOPHIE.

Mon Dieu! madame, je n'ai pas l'intention de troubler longtemps votre tête-à-tête avec M. de Chamillac. Je veux seulement, avant de me retirer, vous adresser à tous deux mes compliments. A lui, pour sa loyale franchise! à vous pour vos vertus domestiques... Certes, ce n'est pas à moi qu'il convient de donner à une femme des leçons d'honnêteté... mais moi, du moins, je ne me cachais pas... et je ne trompais personne!

JEANNE, avec fierté, se découvrant le visage.

Je ne me cache pas!

SOPHIE, stupéfaite, en la reconnaissant.

Ah! vous, madame! (A demi-voix, après un silence.) Est-ce possible?

JEANNE.

Mademoiselle, je connais les relations affectueuses qui

vous unissent à M. de Chamillac... je sais que vous devez être sa femme, et je serais désespérée que ma présence ici à cette heure pût inquiéter votre affection... J'aimerais mieux, — quoiqu'il m'en coûtât beaucoup, je vous l'avoue, — vous dire les motifs de ma démarche.

SOPHIE, vivement.

Non, madame! Ne me les dites pas ! Dès que c'est vous... je suis tranquille... Vous ne pouvez venir ici que pour des motifs honorables et dignes de vous!... Je vous demande pardon, Chamillac! Je vous laisse... à demain! (Saluant Jeanne.) Madame...

Jeanne la regarde avec émotion — puis fait deux pas vers elle, et lui tend sa main. Sophie saisit cette main et la baise.

Elle sort.

SCÈNE VIII

CHAMILLAC, JEANNE.

CHAMILLAC, avec un tendre respect.

Mon Dieu, madame... que j'ai de chagrin à vous voir ici!

JEANNE, très troublée et haletante d'émotion.

Monsieur de Chamillac, vous devez bien penser, n'est-ce pas? qu'il a fallu des raisons bien graves, — bien impérieuses, — pour me déterminer à une démarche si extraordinaire?

CHAMILLAC, simplement, avec bonté.

Il s'agit de votre frère, n'est-ce pas?

JEANNE.

Oui, monsieur, il s'agit de mon frère, il s'agit de

son honneur, peut-être de sa vie... Mais, avant tout, monsieur, je vous supplie de croire, d'être persuadé qu'il ignore ma démarche, qu'il ne l'eût jamais permise!

CHAMILLAC.

J'en suis sûr, madame... Remettez-vous... Vous venez pour cette histoire du cercle, n'est-ce pas?...

JEANNE.

Monsieur, je sens, je sens profondément tout ce qu'il y a de délicat... de presque humiliant dans ce que je viens vous demander!

CHAMILLAC, affectueusement.

Non, pas humiliant!... Vous vous trompez... Remettez-vous, de grâce!

JEANNE.

Mon frère est jeune, monsieur, étourdi... Il a été coupable, sans doute, de se laisser entraîner à jouer au delà de ses ressources... mais je vous assure qu'il est plein de cœur et plein d'honneur!

CHAMILLAC.

Oui, madame... je le sais... mais voulez-vous me permettre de vous épargner autant que possible cette pénible confidence?... Asseyez-vous, vous vous tenez à peine. (Jeanne se laisse tomber sur le siège qu'il lui approche.) Voyons, votre frère a une dette de jeu qu'il ne peut payer... il est menacé à notre cercle d'une peine disciplinaire qui l'atteindrait dans son honneur et dans sa carrière... il est au désespoir, et il a la tête aux champs — d'autant plus que monsieur votre père rentre demain à Paris, et que cela sera une triste nouvelle à lui apprendre pour sa bienvenue... — N'est-ce pas cela, madame?

JEANNE, à demi-voix.

Oui.

CHAMILLAC.

Enfin, vous en êtes à craindre que votre frère, pour échapper à ces terribles complications, n'en vienne à quelque résolution sinistre, à un attentat contre lui-même... et vous m'accusez de tout cela, n'est-ce pas ?

JEANNE.

Monsieur, je n'accuse personne... je sais que vous usez de votre droit : mais bien rigoureusement, il me semble, et permettez-moi d'ajouter que je ne me serais pas attendue à tant de rigueur de la part d'un homme à qui chacun reconnaît une élévation particulière de sentiments, et dont ma famille n'avait jamais reçu que des témoignages de sympathie.

CHAMILLAC.

Madame, c'est ma sympathie même, ma profonde sympathie pour monsieur votre père et pour ses enfants, qui m'a rendu impitoyable envers votre frère. Monsieur votre père était l'ami du mien. J'ai servi moi-même quelque temps sous ses ordres en Afrique, et je n'ai jamais oublié ses bontés. Et voilà pourquoi, madame, voyant votre jeune frère s'abandonner à cette dangereuse passion du jeu avec une fougue vraiment inquiétante, sachant que cette passion mène à toute espèce de désordres, j'ai saisi l'occasion de lui infliger une de ces leçons qui font date dans la vie d'un homme. Il passe une nuit affreuse, entre la pensée du déshonneur et la pensée du suicide. Ne le regrettez pas, cette mauvaise nuit vous épargnera peut-être, à vous et à lui, bien des misères et des hontes... D'ailleurs, madame, vous avez déjà compris certainement que la menace suspendue sur sa tête ne s'accomplira pas... Sa dette à M. Liépart est déjà payée.

JEANNE.

Par vous ?

CHAMILLAC.

Par moi, — mais au nom de votre frère, et comme son

délégué. Quant à cette dette envers moi, madame, je considère qu'un homme de mon âge ne saurait, sans se déshonorer, gagner une somme aussi considérable à un jeune homme de l'âge de votre frère...

JEANNE.

Vous avez l'âme trop délicate, monsieur, pour nous imposer cette mortification... Nous vous demandons un peu de temps, voilà tout.

CHAMILLAC.

Je m'incline, madame, mais avec une véritable tristesse...

JEANNE, se levant.

Ce qui nous sera plus difficile à payer, monsieur, ce sera la dette de reconnaissance que nous contractons dès ce moment envers vous.

CHAMILLAC, très grave.

Non, madame — pas plus difficile que l'autre... Un peu d'amitié y suffira ! (Jeanne lui tend sa main qu'il serre en s'inclinant. Au même instant, on entend dans l'antichambre un bruit de voix et de gens qui se querellent.) Eh bien !... Qu'est-ce que c'est donc ?

ROBERT, au dehors, avec violence.

Allons ! je vous dis que j'entrerai !

JEANNE.

Robert !

La porte du fond s'est ouverte, et Robert paraît, repoussant un domestique qui veut s'opposer à son passage.

SCÈNE IX

LES MÊMES, ROBERT.

ROBERT, avec une colère mal contenue.

Je vous demande mille fois pardon, monsieur de Chamillac, d'avoir un peu forcé la consigne ; mais ayant vu la voiture de madame de Tryas, ma fiancée, devant la porte de votre hôtel, et l'heure étant très tardive, j'ai pensé qu'elle serait peut-être bien aise d'avoir quelqu'un pour la reconduire chez elle.

CHAMILLAC.

Monsieur, c'est à madame de Tryas, il me semble, et non à moi, que doivent s'adresser vos excuses. (A Jeanne.) Puis-je vous demander, madame, si vous désirez que je vous laisse seule avec le commandant d'Illiers ?

JEANNE.

Si vous le voulez bien.

Chamillac s'incline avec un respect marqué ; il sort à droite.

SCÈNE X

JEANNE, ROBERT.

JEANNE.

Vous n'attendez pas, j'imagine, Robert, que je vous remercie de la surveillance dont vous m'honorez ?

ROBERT.

Je n'ai pas pris, madame, la liberté de vous surveiller. J'étais à ce bal, et là quelqu'un m'a prévenu...

JEANNE.

Ah! ma tante!

ROBERT.

Quelqu'un m'a prévenu que je vous trouverais à cette heure-ci dans cette maison, et vous auriez le plus parfait mépris pour moi si une démarche aussi singulière m'avait laissé indifférent.

JEANNE.

Ainsi, en apprenant cette démarche singulière, je le reconnais, il ne vous est pas venu à l'esprit qu'elle pouvait être innocente? Votre première pensée a été de me soupçonner, de m'outrager!

ROBERT.

Ma première pensée, Jeanne, a été de vous demander une explication à laquelle je crois vraiment avoir droit, et très humblement, je vous la demande.

JEANNE.

Il y a cette différence entre nous, Robert, que dans les actions humaines, vous voyez toujours le mal, et moi toujours le bien... Je crois que nous avons tort tous deux. Mais franchement, j'aime mieux mon tort que le vôtre... Qu'arrivera-t-il donc de nous, de notre union, si vous n'avez pas confiance en moi?... Une femme n'est-elle pas obligée quelquefois dans sa vie à des actes, à des réserves, à des démarches dont elle ne peut pas, dont elle ne doit pas livrer le secret, même à son mari? Si vous doutez de moi, comment osez-vous m'épouser? Si ma vie, si mon passé que vous connaissez tout entier, ne vous répondent pas de moi, si tout ce que vous ne comprenez pas dans ma conduite vous est suspect, si tout ce qui vous est suspect est

criminel... où sera la paix, où sera l'union, où sera le bonheur?... Robert, vous me demandez une explication, moi, je vous demande de ne pas insister... je vous demande de donner à celle que vous avez choisie cette preuve d'estime et de respect!

ROBERT.

Jeanne, vous savez bien que vous demandez l'impossible.

JEANNE, s'exaltant.

Comment, l'impossible!... Tenez, il y avait là, tout à l'heure, une pauvre fille perdue... Elle me trouvait chez celui qu'elle aime, chez celui dont elle attend tout l'avenir de sa vie... Eh bien! elle a eu confiance... Elle n'a pas eu un mot de soupçon, de jalousie, de reproche... Elle n'a pas douté de moi, cette fille, et vous... vous en doutez!... Écoutez, Robert... je vous en prie, et comprenez bien toute la gravité de cet instant, — je vous en prie... n'insistez pas... laissez-moi mon secret... qui n'est même pas le mien.. Si vous l'exigiez, il faudrait bien vous le dire... mais je vous pardonnerais difficilement de me l'avoir arraché!

ROBERT.

Je vous répéterai vos propres paroles, Jeanne : avec un tel secret entre nous, où serait la paix, où serait l'union, où serait le bonheur?

Jeanne, sur cette réponse, lui jette un regard hautain, et se dirige rapidement vers la porte de droite qu'elle ouvre.

JEANNE.

Monsieur de Chamillac!

Sur cet appel, Chamillac rentre en scène.

SCÈNE XI

JEANNE, ROBERT, CHAMILLAC.

JEANNE, avec résolution.

Monsieur de Chamillac, le commandant d'Illiers ne se fiant pas à moi, et exigeant l'explication de ma présence chez vous... — comme avant tout, je veux à tout prix écarter tout malentendu, tout conflit entre vous deux — je vous autorise... non ! je vous prie, et même je vous commande, de lui révéler les motifs de ma démarche. Quant à moi, qui sait si on daignerait me croire ? Adieu, monsieur de Chamillac ! (A Robert.) Adieu !

Elle sort.

SCÈNE XII

CHAMILLAC, ROBERT.

ROBERT.

Vous avez entendu, monsieur. J'attends.

CHAMILLAC, ferme et froid, mais sans insolence dans le ton.

Oh ! mon Dieu ! non, monsieur... vous n'attendez rien du tout ! Vous savez trop bien qu'en obéissant aux ordres de madame de Tryas, j'aurais l'air d'obéir aux vôtres — et j'ose dire que vous m'estimez trop pour attendre cela de moi... Non ! La vérité est que vous vous êtes mis, par un mouvement légitime, mais un peu précipité peut-être, dans une situation infiniment délicate de laquelle vous ne pou-

vez guère vous tirer qu'en me donnant un coup d'épée... Eh bien, monsieur, à mon tour, j'attends!

ROBERT.

Permettez-moi de vous faire observer, monsieur, que c'est vous qui me cherchez querelle!

CHAMILLAC, s'emportant un peu.

Comment! monsieur? Vous venez chez moi au milieu de la nuit, — vous forcez ma porte, vous m'adressez une sommation presque menaçante... et c'est moi qui vous cherche querelle!

ROBERT.

Prenez garde, monsieur, de trahir malgré vous le secret auquel vous tenez tant! A la vivacité des sentiments que vous manifestez contre le fiancé de madame de Tryas, je pourrais finir par comprendre ceux que vous avez pour elle!

CHAMILLAC, froidement.

Ah! est-ce là ce que vous voulez savoir, monsieur?... Soit... Ce secret-là est le mien... et j'en puis disposer. (Il fait un pas vers lui et le regardant en face.) Eh bien, je l'adore!

Ils se regardent fixement pendant quelques secondes.

ROBERT.

A demain!

CHAMILLAC.

A demain!

Robert sort.

ACTE QUATRIÈME

CHEZ LES LA BARTHERIE

Un salon boudoir attenant à la salle à manger. — Porte au fond. Portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

LE GÉNÉRAL, LA BARTHERIE, CLOTILDE.

Ils sortent de la salle à manger. Le général donne le bras à Clotilde, et La Bartherie à sa nièce.

LE GÉNÉRAL.

Vous m'avez servi, ma sœur, un déjeuner tout à fait coquet. Vous avez décidément toutes les vertus.

LA BARTHERIE.

Vous êtes un peu pâle, ma nièce, ce matin.

JEANNE.

Un peu de migraine, mon oncle.

LE GÉNÉRAL.

Tu es souffrante, petite?

JEANNE.

Oh! rien, mon père... Les suites d'un bal un peu prolongé.

Elle lui tend son front qu'il baise.

LE GÉNÉRAL.

Mais quelle contrariété, que ton frère soit justement de piquet aujourd'hui... il n'aura sa liberté que vers deux heures... (Il regarde sa montre. — A La Bartherie.) Et toi, vieux frère, es-tu content au moins d'avoir une jolie femme comme la tienne ? Moi, ça m'exalterait!... Mais toi, tu ne t'exaltes guère...

LA BARTHERIE.

Pure hypothèse !

LE GÉNÉRAL.

A moins que tu ne t'exaltes dans le tête-à-tête... ça je ne sais pas... C'est à vous, Clotilde, que je le demanderai !

CLOTILDE.

A sotte question... vous savez, général !

LE GÉNÉRAL.

... Pas de réponse !... C'est égal, je voudrais bien vous voir tous deux dans le tête-à-tête... Ce bon Louis, avec son air solennel... ça doit être drôle !

CLOTILDE.

Comme vous êtes resté troupier, général ! Vous avez des plaisanteries de corps de garde, vous savez?

LE GÉNÉRAL.

Non... je suis jeune, voilà tout ! (Il baise la main de Clotilde ajoutant.) Faute de mieux, ma sœur !

CLOTILDE.

Vous me permettez, général, de me dérober un instant à vos amabilités... J'ai un bout de lettre à écrire.

LE GÉNÉRAL.

Comment donc !

Clotilde s'assoit devant un petit bureau et se met à écrire.

LA BARTHERIE.

Et moi, mon ami, je te prie de m'excuser... Mais la Chambre me réclame...

LE GÉNÉRAL.

De si bonne heure ?

LA BARTHERIE.

Oui... parce qu'avant la séance il faut que j'aille à la commission douanière dont j'ai l'honneur de faire partie.

LE GÉNÉRAL, un peu ironique.

Ce n'est pas un honneur... c'est un plaisir !...

LA BARTHERIE.

Nous traitons aujourd'hui la question des matières premières, et je compte prononcer quelques mots ; libre-échangiste par principe, dirai-je à mes honorables collègues, libre-échangiste par principe, mais protectionniste par circonstance, j'estime... j'estime, dis-je, qu'une légère surtaxe, principalement sur les matières premières...

LE GÉNÉRAL.

Ne te fatigue pas pour moi... Et qu'est-ce que vous faites de bon à la Chambre ?

LA BARTHERIE.

Mais je suppose que tu lis les comptes rendus dans les journaux?

LE GÉNÉRAL.

Jamais de la vie !... Ça me fait mal !

LA BARTHERIE.

Tu n'es qu'un sabreur !

LE GÉNÉRAL.

Et toi un raseur ! (Il lui frappe sur l'épaule en riant.) Allons ! va ! à tantôt !

La Bartherie sort par le fond.

SCÈNE II

LE GÉNÉRAL, JEANNE, CLOTILDE, assise et écrivant.

CLOTILDE, se retournant un peu vers Jeanne.

Vous n'avez rien à dire à M. de Chamillac, Jeanne? C'est à lui que j'écris... pour notre œuvre...

JEANNE.

Rien, ma tante... Merci !

CLOTILDE.

Au fait, vous l'avez vu hier au soir... vous avez pu lui faire vos commissions vous-même...

JEANNE.

Oui, ma bonne tante... c'est ce que j'ai fait.

LE GÉNÉRAL.

Ah çà! de quel Chamillac parlez-vous? Est-ce que c'est du mien?

CLOTILDE.

Qu'est-ce que c'est, le vôtre ?

LE GÉNÉRAL.

Le mien, c'est le fils de l'intendant... Le père était un de mes bons amis... le fils a servi quelque temps dans les chasseurs... J'étais son colonel... Je l'avais connu tout enfant... Eh bien, qu'est-ce qu'il devient?... Est-ce que vous le voyez souvent ?

CLOTILDE.

Demandez à Jeanne, mon ami... j'écris !

LE GÉNÉRAL.

Vous le voyez souvent ?

JEANNE.

Mon père, oui... nous le voyons assez souvent. Ma tante l'adore.

Clotilde affecte de ne pas avoir entendu.

LE GÉNÉRAL.

Il n'est donc plus aussi sauvage ?

JEANNE.

Non, il se civilise... mais, mon père, comment ne nous en avez-vous jamais parlé?

LE GÉNÉRAL, avec un peu de contrainte.

Mais si... j'ai dû vous en parler... Au reste, je l'ai beaucoup perdu de vue... depuis le temps... depuis ce temps-là, il a quitté le service quand il a fait ce gros héritage... car il n'était pas riche à cette époque. Je l'ai seulement entrevu quand j'ai mis le pied à Paris... Eh bien, est-il toujours le bienfaiteur des forçats libérés et des jeunes personnes plus ou moins repenties ?

JEANNE.

Toujours!

LE GÉNÉRAL.

Un Don Quichotte!

JEANNE.

Est-ce qu'il était déjà aussi original, mon père, quand il était soldat?

LE GÉNÉRAL, avec embarras.

... Il avait eu, — je crois, — une jeunesse un peu vive... un peu excentrique... Hem! — Veux-tu, ma chère enfant, que nous allions tous deux surprendre ton frère au Champ-de-Mars?

JEANNE.

Très volontiers... je vais m'apprêter... Dans deux minutes, je suis à vous.

Elle sort à droite.

LE GÉNÉRAL.

Va, ma chérie.

SCÈNE III

LE GÉNÉRAL, CLOTILDE, puis UN DOMESTIQUE.

LE GÉNÉRAL, qui a suivi Jeanne de l'œil.

Elle est gentille, ma fille, n'est-ce pas, Clotilde ?

CLOTILDE, fermant sa lettre.

Elle est charmante!

LE GÉNÉRAL.

Et ça va toujours bien avec Robert?

CLOTILDE.

Ça va à merveille, général.

LE GÉNÉRAL.

Tant mieux ! je suis ravi de ce mariage... je souhaiterais bien à Robert un peu plus d'expansion, un peu plus de chaleur...

CLOTILDE.

Oui. — S'il dégelait un peu, ça ne ferait pas de mal!

LE GÉNÉRAL.

Oui... mais d'ailleurs parfait honnête homme, beau garçon, officier d'avenir...

CLOTILDE.

Une perle !

UN DOMESTIQUE, paraissant au fond.

M. le commandant d'Illiers demande si le général pourrait le recevoir?

Mouvement de Clotilde.

LE GÉNÉRAL.

Mais, pardieu, oui!

CLOTILDE.

Eh bien, général, — je vous laisse tous deux à vos épanchements! — A tout à l'heure!

Elle sort à gauche.

SCÈNE IV

LE GÉNÉRAL, puis ROBERT, que le domestique introduit.

LE GÉNÉRAL, lui tendant les deux mains.

Bonjour, mon cher commandant!... Comment va?

ROBERT, lui abandonnant froidement ses mains.

Mon général, je me présente peut-être à une heure bien matinale...

LE GÉNÉRAL.

Comment! matinale?... Vous êtes vraiment trop cérémonieux, mon cher enfant!... Il me semble que, dans l'état de nos relations... vous êtes déjà de la famille... Je reprochais même à ma belle-sœur de ne pas vous avoir fait déjeuner avec nous ce matin!

ROBERT, très contraint depuis son entrée.

Mon général...

LE GÉNÉRAL, remarquant son embarras et l'altération de ses traits.

Quoi donc? Il y a quelque chose de nouveau? Qu'est-ce que c'est?

ROBERT.

Mon général, je viens accomplir ici un devoir infiniment

pénible... Par suite d'une circonstance sur laquelle il m'est impossible de m'expliquer, je me vois contraint, à mon profond regret, de renoncer à l'honneur que vous vouliez bien me faire. Je viens vous supplier respectueusement, mon général, de reprendre votre parole, et de me rendre la mienne.

LE GÉNÉRAL, stupéfait, après une pause.

Ma fille? (Robert s'incline sans répondre autrement.) Ah! pardon, monsieur... Mais je vous serai très obligé de vouloir me dire clairement quelle est cette circonstance qui amène un pareil changement dans vos dispositions.

ROBERT.

Sans aucun doute, mon général, madame votre fille vous le dira et cette confidence sera mieux placée dans sa bouche que dans la mienne.

Le général le regarde fixement, puis il s'approche vivement d'un guéridon, et fait sonner un timbre. Un domestique paraît.

LE GÉNÉRAL.

Dites à madame de Tryas que je la prie de vouloir bien venir ici.

LE DOMESTIQUE.

Bien, mon général.

SCÈNE V

LE GÉNÉRAL, ROBERT, puis JEANNE.

En attendant Jeanne, le général saisit un journal qu'il affecte de lire. Robert reste immobile. Jeanne rentre à droite,

LE GÉNÉRAL.

Ma fille, voici le commandant d'Illiers qui nous rend notre parole, et qui reprend la sienne. en conséquence

d'un fait que j'ignore, qu'il refuse de me révéler, et que je vous prie de me faire connaître.

JEANNE.

Mon père, il y a, en effet, entre M. d'Illiers et moi un dissentiment bien sérieux. M. d'Illiers a mal interprété une démarche que j'avais jugée utile, nécessaire même, dont l'apparence est sans doute fâcheuse, mais dont l'intention était irréprochable. Cependant, M. d'Illiers m'a fait subir à cette occasion un interrogatoire malséant, offensant. J'ai refusé de lui répondre.

LE GÉNÉRAL.

Mais à moi ?

JEANNE.

A vous, mon père, comme à lui, je dirai : je vous en prie, ayez confiance en moi.

LE GÉNÉRAL.

Ma fille, dès que l'honneur est en jeu, ma confiance ne vous suffit pas; il faut que vous soyez justifiée devant lui, et devant tous. De quoi s'agit-il ? Parlez !

JEANNE.

Eh bien, mon père... hier, à une heure avancée de la soirée, cédant à un entraînement peu réfléchi peut-être, mais certainement excusable, je suis allée chez M. de Chamillac.

LE GÉNÉRAL, très grave.

Chez Chamillac ?

JEANNE.

M. d'Illiers, averti par quelque méchant rapport, est venu me surprendre dans ce tête-à-tête... il m'a soupçonnée... il m'a accusée... vous voyez qu'il m'accuse encore !... Eh bien, je ne daigne pas me défendre.

LE GÉNÉRAL.

Seule... la nuit... chez cet homme?... Mais... Robert a raison... mille fois raison ! Qu'allais-tu faire là ?

JEANNE.

Mon père !

LE GÉNÉRAL, marchant sur elle.

Réponds donc !

JEANNE.

Je vous en prie, mon père !

LE GÉNÉRAL, lui saisissant violemment les bras.

Mais tu es donc coupable, malheureuse !

Jeanne pousse un cri auquel répond un cri de Maurice qui se précipite dans le salon.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MAURICE.

MAURICE.

Mon père !

LE GÉNÉRAL.

Ah ! mon pauvre enfant... tu arrives là dans un moment...

MAURICE.

Ah !... ne me dites rien ! J'en ai assez entendu pour comprendre. Il n'y a ici, mon père, d'autre coupable que moi ! Si Jeanne est allée chez M. de Chamillac, c'était pour moi.

LE GÉNÉRAL.

Pour toi ?

MAURICE.

Pour me sauver du déshonneur, du désespoir... voilà la vérité !

LE GÉNÉRAL.

Déshonneur !... désespoir !

MAURICE.

Mon père, — j'ai joué... j'ai perdu... j'ai perdu une somme considérable que je ne pouvais payer, aujourd'hui même, je devais être affiché au cercle... c'était votre nom souillé... c'était ma carrière brisée, et vous arriviez ce matin !... ma tête s'égarait... C'est alors que ma sœur, comme une généreuse folle qu'elle est, a couru chez M. de Chamillac pour lui demander de ne pas me laisser sous le coup de cette mesure infamante.

LE GÉNÉRAL, durement.

Pour lui demander votre grâce, misérable ?... et vous l'avez souffert !

JEANNE, vivement.

Il l'ignorait, mon père... je vous jure qu'il l'ignorait !

LE GÉNÉRAL, après une pause.

Mon fils, je vous parlerai... (A Robert.) Et vous, monsieur, que dites-vous ?

ROBERT, confus.

Vous parliez de grâce, mon général... Permettez-moi de demander, d'implorer la mienne !

Il regarde Jeanne qui ne répond point.

JEANNE.

C'est grâce à vous, monsieur, que mon père, pour la première fois de ma vie, a douté de moi, qu'il a presque levé la main sur son fils... Je ne vous pardonnerai jamais !

ROBERT la salue profondément, puis s'inclinant devant le général.

Adieu, mon général !

Il salue et sort.

SCÈNE VII

LE GÉNÉRAL, MAURICE, JEANNE.

LE GÉNÉRAL, à Maurice.

Eh bien, êtes-vous satisfait?... Car, quoi qu'en ait dit votre sœur, ce n'est pas Robert qui est cause de ce qui se passe... c'est uniquement vous... Maintenant, écoutez bien, mon fils! Je n'admets pas, en principe, qu'on se fasse justice soi-même... cela est sauvage. Cependant, en matière d'honneur, la loi est quelquefois impuissante à nous protéger... Il y a des limites très délicates sans doute, très difficiles à préciser, mais sur lesquelles la conscience publique ne se trompe pas. C'est ainsi que le duel, malgré toutes les lois du monde, reste forcément dans nos mœurs. Tout homme offensé dans son honneur peut laver dans le sang de l'offenseur ou dans le sien la tache faite à son nom... Mais un père déshonoré par son fils ne peut pas se battre avec lui. Il faut pourtant qu'il y ait une justice pour ce père comme pour tous... Quant à moi, souvenez-vous qu'en pareil cas, je me la ferais!

MAURICE.

Je ne vous en laisserais pas le soin, mon père... Mais je vous assure qu'après les heures que je viens de passer, ma main ne touchera jamais une carte.

LE GÉNÉRAL.

Je n'en sais rien... et j'ai le droit d'en douter... car tu me l'avais déjà promis une fois... Mais que faut-il donc, grand Dieu, pour te retenir sur la pente où t'entraîne cette passion fatale?... S'il ne te suffit pas, pour t'arrêter dans les heures de tentation mauvaise, de te rappeler que

j'existe, que tu peux en une seule nuit, en une seule minute, flétrir un nom que j'ai honoré dans vingt combats, que, pour le plaisir équivoque d'un instant, tu peux condamner à la honte les dernières années de ce vieux soldat qui est ton père... Si cela ne te suffit pas, eh bien ! pense au moins aux galons qui sont sur ta manche et aux devoirs qu'ils t'imposent, rappelle-toi que tu as mieux à faire que de les traîner sur une table de jeu... qu'à l'heure où nous sommes, ton pays attend de toi des pensées plus sévères, des loisirs plus remplis, des veillées plus fécondes, des passe-temps plus nobles... que même, en fait de distractions et de plaisirs, il y a des bienséances commandées aux gens qui sont en deuil... et que tout officier français porte un crêpe à son épée !

MAURICE, très ému, avec élan.

Mon père ! on demande des volontaires là-bas... Permettez-moi de partir !

LE GÉNÉRAL.

Allons donc ! Embrasse-moi !

Il lui ouvre les bras.

MAURICE, se jetant dans ses bras.

Ah ! (Se levant.) Mon général, voulez-vous m'accompagner ce matin même chez le ministre et solliciter une faveur pour moi ?

LE GÉNÉRAL, gaiement.

Allons-y, lieutenant !... mais pas avant que j'aie fait réparation à cette chère tête folle, à ce cœur d'or, que je viens de traiter si cruellement. (Regardant Jeanne.) Tu ne vas plus vouloir m'embrasser, je suis sûr.

JEANNE.

Non !...

Elle lui saute au cou.

LE GÉNÉRAL.

Chère petite !... Mais voyons, mon enfant, pour ce qui regarde ton fiancé, je te prie de réfléchir encore. Tu sais combien j'estime Robert. D'ailleurs, un mariage rompu... à la veille de son accomplissement, c'est toujours un éclat fâcheux pour la réputation d'une femme; de plus, entre nous, ce garçon est très excusable, et bien peu d'hommes à sa place, — aucun même, je crois, ne serait capable de la confiance aveugle que tu exiges de ton mari...

JEANNE.

Mais puisque je la lui donne !

LE GÉNÉRAL.

Enfin, tu y penseras. Un mot de toi le rappellerait. Tu es une jeune enthousiaste un peu excessive même dans tes vertus, tu es une petite Don Quichotte, toi aussi, à ta manière !

JEANNE.

Puisque vous m'aimez comme cela !

LE GÉNÉRAL, avec émotion, l'attirant à lui et l'embrassant.

Oui, mais j'ai tort, j'ai tort !... (Il l'embrasse.) Allons !

Il sort avec Maurice.

SCÈNE VIII

JEANNE, seule, puis LE DOMESTIQUE.

JEANNE.

Mon père dit vrai... J'exige trop... ma raison me le dit... mais hélas ! (Elle secoue la tête tristement. — Un domestique entre et lui présente une lettre sur un plateau. Regardant la carte avec un peu de surprise.) Ah ! faites entrer !

Le domestique se retire.

SCÈNE IX

JEANNE, SOPHIE, introduite par le domestique.

JEANNE.

Bonjour, mademoiselle !

SOPHIE, très émue.

Madame... Veuillez excuser la grande liberté que je prends.

JEANNE.

Mais je suis très heureuse de vous voir, mademoiselle... heureuse de pouvoir vous remercier de la confiance que vous m'avez témoignée hier soir... Voyons... remettez-vous... Qu'y a-t-il ? Vous semblez si émue... si troublée...

SOPHIE.

Oui, madame... je le suis profondément... et vous saurez tout à l'heure pourquoi.

JEANNE, lui faisant signe de s'asseoir.

Je vous écoute.

SOPHIE.

Madame, vous me parliez tout à l'heure de remerciements... Ah ! c'est à moi plutôt de vous en adresser. Je n'ai pas oublié, croyez-le, combien vous avez été bonne et charitable pour moi... il y a quatre ans...

JEANNE.

Oh ! mon Dieu, c'était bien peu de chose... — et si naturel !...

SOPHIE.

Mais, madame, je vous ai dû ce jour-là plus que vous ne croyez.

JEANNE.

Comment ?

SOPHIE.

Oui, car c'est ce jour-là que j'ai pu comprendre, grâce à vous, tout le charme, toute la puissance de l'honnêteté... En vous voyant si jeune et si respectée, imposant à tous l'autorité de votre réputation sans tache, je me suis dit : « Je veux faire mon possible... non pour lui ressembler, grand Dieu... mais pour suivre son exemple de loin... de bien loin, hélas ! et si jamais elle le sait, elle en sera peut-être heureuse ! »

JEANNE, touchée, lui prenant la main.

Oui... bien heureuse !

SOPHIE.

Mais comment aurais-je pu donner suite à ces bonnes résolutions, si une autre main, généreuse comme la vôtre, ne m'avait aidée à me relever? Vous savez de qui je parle, madame ?

JEANNE.

Oui.

SOPHIE.

Et vous savez aussi que M. de Chamillac avait poussé la générosité jusqu'à se lier avec moi par une promesse, par un engagement...

JEANNE.

Oui, je sais qu'il doit vous épouser.

SOPHIE, avec beaucoup d'embarras.

Madame, je vais vous dire des choses peut-être bien singulières... Malheureusement je n'ai pas été élevée dans votre monde... je puis, malgré moi, blesser quelques convenances... Veuillez m'excuser et m'écouter jusqu'au bout... Depuis quelque temps, madame, des scrupules me sont

venus au sujet de mon union projetée avec M. de Chamillac... Je crains, qu'en accomplissant sa promesse, il n'obéisse plutôt à son devoir qu'à ses sentiments... Il a toujours sans doute de l'amitié pour moi... mais il aime quelqu'un davantage... je le crains... j'en suis sûre !

JEANNE.

Mademoiselle, je cherche à vous comprendre, mais je vous avoue...

SOPHIE.

Madame, je dois tant à M. de Chamillac — et à vous, que mon rêve le plus cher serait de vous prouver à l'un et à l'autre que vous n'avez pas perdu vos bontés sur une ingrate, et si je pouvais, s'il m'était permis de vous témoigner à tous deux à la fois ma profonde reconnaissance; si vous vouliez bien tous les deux accepter mon sacrifice, — je vous jure que je pourrais avoir quelques larmes dans les yeux, mais j'aurais de la joie plein le cœur !

JEANNE, affectueusement.

Mademoiselle, vous êtes vraiment comme moi, — à ce qu'on dit, — un peu folle !... Quelle apparence à tout cela ! D'abord, M. de Chamillac me connaît à peine... et je crois que vous lui prêtez bien gratuitement les sentiments dont vous parlez... Quant à moi, vous savez qu'hier encore j'étais à la veille d'épouser un parent, un ami d'enfance... S'il s'est élevé un nuage entre nous, il sera dissipé demain... Renoncez donc, mademoiselle, à la pensée de cet étrange sacrifice... que personne ne souhaite... et qui vous serait si douloureux... Mais enfin, si étrange que fût cette pensée, elle est d'une âme charmante.

SOPHIE.

Ainsi, madame, vous ne l'aimez pas ?

JEANNE.

J'ai beaucoup de sympathie pour lui.

SOPHIE.

Rien de plus !

JEANNE.

Non.

SOPHIE.

Eh bien, madame, j'en aurai moins de peine... moins de scrupule à vous dire la cause de cette émotion où vous m'avez vue... où vous me voyez encore... Un malheur est arrivé...

JEANNE.

Un malheur !

SOPHIE.

Quand je suis accourue, je quittais M. de Chamillac qui venait de se rencontrer avec le commandant d'Illiers.

JEANNE.

Ils se sont battus !

SOPHIE.

Ce matin.

JEANNE.

Il est blessé ?

SOPHIE.

Oui...mais lui seul.

JEANNE.

Grièvement ?

SOPHIE.

Très grièvement...

JEANNE, à demi-voix, avec angoisse.

... Mort ?

SOPHIE

Non. (Après un silence.) Voilà pourquoi je suis accourue

près de vous, madame.... Je pensais... je me disais que si je pouvais apporter auprès de son lit de souffrance une bonne nouvelle, — une parole d'affection... d'espérance... cela pourrait, — est-ce que je sais ?... le sauver peut-être ? (Jeanne sans répondre lui prend la main et pleure. — Pleurant elle-même, à demi-voix.) Vous voyez bien !

SCÈNE X

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL.

Les deux femmes se lèvent.

JEANNE.

Mon père ! (Allant à lui vivement.) Mon père... vous savez !... vous avez appris cette nouvelle affreuse ?

LE GÉNÉRAL.

Chamillac... Oui.

JEANNE, présentant Sophie à son père.

C'est la fiancée de M. de Chamillac, mon père...

Le général salue Sophie.

SOPHIE.

Qui vous quitte, madame, pour retourner près de lui... Adieu! madame !

JEANNE.

Adieu et merci !

Elle lui serre la main.

SCÈNE XI

JEANNE, LE GÉNÉRAL.

JEANNE.

La blessure... est très grave ?

LE GÉNÉRAL.

On le dit... Ton frère y est allé... Jeanne, que venait faire ici cette jeune femme ?

JEANNE.

Pleurer avec moi, mon père.

LE GÉNÉRAL.

Quelles relations y a-t-il donc entre vous ?... Voyons, Jeanne, il y a dans tout ceci des mystères que je te prie de m'expliquer... Personne ne déplore plus que moi le triste résultat de ce duel... Mais enfin il m'est impossible d'accuser Robert... Il est soldat... il était provoqué... il devait se battre !

JEANNE.

Provoqué !... S'il vous l'a dit, mon père, il a menti ! C'est lui seul qui a provoqué, j'en suis sûre... pour obéir à son orgueil blessé... pour obéir à sa jalousie insensée, outrageante... C'est une infamie !...

LE GÉNÉRAL.

Sa jalousie, Jeanne, était-elle aussi insensée que tu le dis ? J'entends parler de l'espèce de culte que M. de Chamillac professait pour toi... Tu lui as témoigné toi-même une confiance bien singulière... Je t'ai vu tantôt saisir avec empressement un prétexte pour rompre avec ton fiancé : enfin le malheureux résultat de ce duel te cause

une émotion... une exaltation presque excessives... Bref, il y a là, je le répète, je ne sais quel mystère... J'ai le plus grand intérêt, ma fille, le plus grand intérêt, à connaître exactement la vérité sur tout cela... Je te prie de me la dire avec ta franchise habituelle... Voyons ? est-ce que tu aimes M. de Chamillac ?

JEANNE, hésitante et troublée.

Mon père... il a été d'une bonté parfaite avec moi... C'est un cœur généreux... J'ai pour lui beaucoup... beaucoup d'estime.

LE GÉNÉRAL, très gravement.

Oui !... Eh bien, ma chère enfant, il faut t'en tenir là. Tout autre sentiment, je suis forcé de te le dire, serait un malheur pour toi. Il ne peut y avoir rien de commun entre toi et M. de Chamillac.

JEANNE, l'interrogeant du regard.

Mon père !

LE GÉNÉRAL.

Il y a entre vous un obstacle absolument invincible... En un mot, tu dois t'interdire à jamais toute pensée d'un mariage avec lui.

JEANNE, péniblement.

Puis-je vous demander pourquoi... mon père ?

LE GÉNÉRAL.

Non. Je ne puis te le dire. — Si M. de Chamillac doit succomber à sa blessure, c'est inutile. — S'il doit survivre, ce sera lui-même qui te le dira.

Il sort.

ACTE CINQUIÈME

CHEZ CHAMILLAC. DANS LE CABINET-BIBLIOTHÈQUE.

SCÈNE PREMIÈRE

CHAMILLAC, puis HUGONNET et SOPHIE.

Chamillac est assis et à demi couché sur une chaise longue, lisant un journal. Il a le bras droit en écharpe.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Monsieur, c'est M. Hugonnet et mademoiselle Sophie.

CHAMILLAC.

Ah ! très bien... J'y suis toujours pour eux, vous savez.

Le domestique se retire et on voit, par la porte ouverte, Hugonnet et Sophie qui semblent hésiter et échangent quelques paroles à demi-voix avec animation.

CHAMILLAC.

Eh bien, pourquoi n'entrez-vous pas?... Est-ce que vous vous disputez?

SOPHIE, entrant.

Non... pas du tout! ne vous levez donc pas pour moi, Chamillac... je vous en prie!... (Lui donnant la main.) Comment êtes-vous aujourd'hui?

CHAMILLAC.

Mais parfaitement... comme vous voyez... Encore un peu

de gêne dans l'épaule, un peu de douleur là. Mais, du reste, plus l'ombre de fièvre... je dors... je mange... ça va très bien!... Asseyez-vous donc tous deux...

HUGONNET.

Ça a été bien long, sais-tu? Il y a... combien?... au moins sept semaines que tu es là, sur le flanc... Eh!

CHAMILLAC.

Juste!... Dame!... C'était profond... Il y allait de tout cœur, ce brave commandant!

SOPHIE.

Quelle oie!... Sa petite fiancée l'a planté là...

CHAMILLAC.

Ah!

SOPHIE.

Elle a joliment bien fait!

CHAMILLAC.

Définitivement?

HUGONNET.

Oh!... sans rémission... On a beaucoup travaillé pour les réconcilier... Elle n'a jamais voulu!

CHAMILLAC.

Ah! vraiment?

Moment de silence pendant lequel Hugonnet et Sophie échangent des regards mystérieux, Sophie semble interroger Hugonnet du regard celui-ci fait un signe négatif.

SOPHIE.

Je suis sûre, Chamillac, que si son père n'avait pas été à Paris, elle serait venue vous voir, cette petite femme, pendant que vous étiez malade.

CHAMILLAC.

Je ne pouvais pas demander ça... Le général est venu

deux ou trois fois... Le frère presque tous les jours, jusqu'à son départ... C'est très suffisant... c'est très gentil.

HUGONNET.

Tu sais que le général et sa fille ont quitté l'hôtel des La Bartherie... Ils sont brouillés...

CHAMILLAC.

Non... je ne savais pas... Parce que?

HUGONNET.

Parce que le général a su que c'était sa belle-sœur qui avait envoyé le commandant chez toi dans cette fameuse nuit.

SOPHIE.

Et le général est toujours très aimable avec vous, n'est-ce pas?

CHAMILLAC.

Très aimable... non... poli, — mais froid.

HUGONNET.

Dame! Il ne peut pas te faire d'avances non plus?... Ce ne serait pas convenable, franchement!

Ils recommencent leurs signaux. Ils semblent se rejeter l'un sur l'autre l'embarras d'une communication difficile.

CHAMILLAC.

Ah çà! mais, décidément, qu'est-ce que vous avez donc tous deux? Vous vous faites des signaux extraordinaires... Qu'est-ce qu'il y a?

SOPHIE, après un nouveau regard à Hugonnet, se levant brusquement.

Eh bien! mon ami, il y a... il y a, que je vous présente mon mari!

HUGONNET, qui s'est levé également.

Et moi ma femme!

CHAMILLAC, abasourdi.

Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie-là?

SOPHIE, à Chamillac.

Mon ami, voilà... Quoique vous ayez une passion profonde pour une certaine personne qu'il est inutile de nommer, je suis bien sûre que vous étiez prêt à me tenir parole, et à m'épouser. Mais je vous devais trop, Chamillac, et je devais trop aussi à cette personne pour ne pas saisir avec bonheur l'occasion de vous rendre une liberté dont vous ferez l'un et l'autre un si bon usage...

CHAMILLAC.

Mais quelle folie! Comment!

SOPHIE.

J'avais pris Hugonnet pour confident, et savez-vous ce que j'ai découvert... il m'adorait, cette bête-là!... Il mourait d'amour pour moi... Eh bien, lui ai-je dit, ça se trouve parfaitement... je vais faire ton bonheur et celui de Chamillac en même temps... Il y a de cela trois semaines, cher ami... et toutes les formalités accomplies, nous nous sommes mariés ce matin, à la mairie et à l'église... Voilà l'histoire!

Elle est très émue et essuie une larme.

HUGONNET.

Ah! si tu pleures, Sophie... ça n'est pas agréable pour moi, tu sais?

SOPHIE, en larmes.

C'est de joie, mon ami.

CHAMILLAC, troublé et incertain.

Comment... c'est vrai?... et cela sans un mot... sans me prévenir... sans savoir enfin...

SOPHIE.

Savoir quoi? Est-ce que je ne sais pas tout?

HUGONNET.

Elle a pensé, mon ami, et moi aussi, que si elle te con-

sultait, tu te ferais un point d'honneur et de délicatesse de lui tenir parole — même contre tes sentiments véritables... elle a voulu t'épargner cette épreuve... et enchaîner sa liberté pour te rendre la tienne.

CHAMILLAC.

Et que voulez-vous que j'en fasse de ma liberté? — Quand même cette jeune femme aurait pour moi quelque affection... ce qui est douteux...

SOPHIE.

Non!

CHAMILLAC.

Enfin... même en le supposant... ne t'avais-je pas dit formellement, à toi, Hugonnet, qu'il y a, entre elle et moi, un obstacle insurmontable?

HUGONNET.

Mais cet obstacle, j'ai compris, moi, que c'était son mariage si prochain avec M. d'Illiers... Une fois le mariage rompu, j'ai cru que l'obstacle n'existait plus!

CHAMILLAC.

Comme avant... elle a beau être libre... Nous sommes aussi séparés que jamais... nous le serons toujours...

SOPHIE.

Est-ce possible!

Le domestique ouvre la porte.

LE DOMESTIQUE.

Le général, monsieur!

CHAMILLAC.

Faites entrer!

SCÈNE II

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL, entrant.

Ah! à la bonne heure!... Debout!... C'est parfait!

CHAMILLAC.

Mon général!...

Échange de saluts entre le général, Hugonnet, Sophie. Puis Sophie sort, suivie par Hugonnet.

SCÈNE III

LE GÉNÉRAL, CHAMILLAC.

CHAMILLAC.

... Vous êtes bon, mon général, de venir prendre vous-même de mes nouvelles...

LE GÉNÉRAL.

Ne me remercie pas... Ma visite, cette fois-ci, est une visite intéressée. Il y a longtemps que j'aurais voulu te la faire... J'ai dû attendre ton complet rétablissement... Chamillac, je viens te demander un service.

CHAMILLAC.

A moi... un service, mon général?...

LE GÉNÉRAL.

Oui, un service... qui te coûtera beaucoup.. je le crains, mais qui, si tu veux bien me le rendre, te fera recouvrer toute mon estime.

CHAMILLAC.

Vous n'avez qu'à parler, mon général.

LE GÉNÉRAL.

Ce n'est pas si facile que ça!... (Avec effort.) Allons, voyons! Chamillac, il s'est passé entre ma fille et toi des incidents qui sont, Dieu merci, à son honneur, comme au tien... mais qui ont eu pourtant l'inconvénient grave d'attirer sur vos deux noms l'attention du public... On les prononce trop souvent ensemble... Il en est résulté des propos, des conjectures... C'est déjà passablement désagréable!... Mais, il y a quelque chose de plus fâcheux... je ne sais pas, et je ne te demande pas ce qu'il peut y avoir de vrai dans les sentiments que quelques personnes te prêtent à l'égard de ma fille...

CHAMILLAC.

Mon général!

LE GÉNÉRAL, vivement.

Je ne veux pas le savoir!... Je pourrais perdre mon calme, et je ne le veux pas... C'est ici que ma confidence devient étrangement délicate... et je serais même inexcusable de te l'adresser... si je n'avais contre toute indiscrétion de ta part une garantie sûre, une arme toute-puissante... que tu connais. (Chamillac ne répond pas, le général continue.) Ma fille est un esprit enthousiaste... ingénu... romanesque... Il y a dans ta vie... il y a eu dans tes procédés envers elle et son frère des traits de nature à émouvoir une imagination comme la sienne, à toucher un cœur comme le sien et à le troubler peut-être... Cependant, tu sais aussi bien que moi, Chamillac, que la pensée d'une union entre vous n'est pas admissible, n'est-ce pas?

CHAMILLAC.

Je le sais.

LE GÉNÉRAL.

Je n'aurais que deux mots à lui dire, pour qu'elle en fût convaincue, comme nous le sommes, toi et moi.

CHAMILLAC.

Je le sais.

LE GÉNÉRAL.

Oui, mais ces deux mots, je ne puis me décider à les prononcer. Le métier de dénonciateur me répugne trop... D'ailleurs, je ne sais même pas si elle me croirait. Comme j'ai beaucoup regretté la rupture de son mariage avec son cousin... elle pourrait supposer... sinon que j'invente, du moins que j'arrange les choses, que je les exagère... Bref, pour couper court à tout, je l'emmène, ma fille... J'ai obtenu un congé et nous allons faire tous les deux un voyage en Orient... Nous partons demain... mais je ne voudrais pas qu'elle emportât au fond du cœur l'ombre d'un regret, l'ombre d'une espérance pour elle-même, l'ombre d'un grief contre son père... notre vie à tous deux en serait troublée, empoisonnée... et ce ne serait pas juste... car, enfin, si quelqu'un doit souffrir, il me semble que ce n'est pas moi. Tu devines ce que j'attends de toi, Chamillac? Oui... je te demande de vouloir bien dire toi-même à ma fille quelle impossibilité absolue se dresse entre vous deux. Je t'en serai très reconnaissant.

CHAMILLAC.

Moi, mon général!... à elle!... mais vous n'y pensez pas!

LE GÉNÉRAL.

Si tu me refuses, tout est dit... mais il me semble, entre nous, que tu me devrais bien cela!

CHAMILLAC.

Mon général, dites-le-lui, si vous voulez! moi... je ne peux pas!... jamais!

LE GÉNÉRAL, se levant.

Eh bien... pardon de t'avoir dérangé ! Bonjour !

CHAMILLAC, avec effort, le rappelant.

Mon général !... C'est vrai !... je vous dois cela... Quand voulez-vous ?

LE GÉNÉRAL.

Tout de suite... Ma fille est en bas, dans sa voiture, je vais la chercher !...

SCÈNE IV

CHAMILLAC, seul, dans l'angoisse.

Ah ! mon Dieu !... Envoyez-moi la foudre... la mort... je vous en prie !... mais pas cela !... pas cela !...

Un silence.

SCÈNE V

CHAMILLAC, LE GÉNÉRAL, JEANNE.

JEANNE, répondant au salut de Chamillac.

Vous êtes mieux, monsieur ?

CHAMILLAC.

Oui, madame... je suis très bien.

LE GÉNÉRAL, s'asseyant lui-même.

Chamillac, j'ai prévenu ma fille que vous aviez une confidence à lui faire, elle vous écoute.

CHAMILLAC, pendant son récit, s'arrête par instants, comme pour reprendre la force de continuer. Son attitude et sa physionomie, surtout vers la fin du récit, sont celles de la détresse et de l'angoisse la plus douloureuse.

Madame, le général m'ordonne. — il en a le droit, — de vous conter un épisode de ma jeunesse que nous étions jusqu'ici lui et moi seuls à connaître et qui vous expliquera ma vie... Il y a maintenant une douzaine d'années... j'étais sous-lieutenant dans le 6e régiment de chasseurs — dont votre père était le colonel... Je m'étais engagé fort jeune... et j'avais eu un avancement assez rapide, grâce surtout à votre père... qui avait été l'ami du mien...

LE GÉNÉRAL.

Vous pouvez dire que vous vous étiez bien comporté dans deux ou trois occasions...

CHAMILLAC.

Assez régulier dans le service, je l'étais fort peu ailleurs. Mon père venait de mourir, à peu près sans fortune... Je n'avais guère que ma solde et c'était peu pour entretenir les passions de la vingtième année, — et surtout la passion maîtresse qui me dominait, — celle du jeu. — J'avais un oncle, — le frère de mon père, — armateur au Havre et très riche... Mais je l'avais fatigué de mes emprunts, il avait fini par rompre toute relation avec moi... Et il ne répondait même plus à mes lettres... Malgré cela, son nom et sa grande fortune continuaient malheureusement de me couvrir et de me donner au régiment un crédit... dont j'abusais... J'en étais là, quand arriva à Constantine, — où nous étions alors, — un officier anglais, qu'on avait autorisé, sur sa demande, à nous accompagner dans une expédition qui se préparait contre des tribus insurgées... Il était joueur — loyal — du reste... Nous jouâmes ensemble et je perdis... Je perdis une somme qui, sans être considérable, dépassait cependant de beaucoup mes ressources... Il s'agissait de cinq à six mille francs... Cet homme... cet

Anglais exigeait immédiatement, sinon le payement intégral... du moins un acompte de moitié... A force d'emprunter, je parvins à rassembler cette moitié... J'empruntai pour cela à droite et à gauche, à tout le monde, et même, ce qui est infamant partout, mais surtout dans l'armée, à des subalternes... Une fois maître de la somme, au lieu de la remettre en acompte à cet officier, je cédai à la tentation qui devait venir nécessairement à un joueur — celle de me servir de cet argent pour jouer de nouveau et prendre ma revanche... — Naturellement, je perdis encore, — et ma dette se doubla... J'avais donc non seulement à payer cette dette doublée, mais aussi à rembourser tous ces misérables emprunts contractés à brève échéance... Pour parer à tout cela, je n'avais aucune ressource, aucun espoir d'en trouver... C'était l'affaire de quelques jours, de quelques heures, et tous mes désordres, toutes mes hontes allaient éclater aux yeux de tous... J'allais être déshonoré... dégradé... chassé... ma tête se perdit... Ce soir-là, j'aurais attendu un passant au coin d'une rue !... Voilà le jeu !... (Après un silence, il reprend.) Le lendemain, dans la matinée... (Il saisit un verre d'eau placé près de lui et en boit une gorgée.) le lendemain, dans la matinée, à moitié fou, je me rendis chez mon colonel, chez votre père... sans savoir précisément ce que j'allais faire là... avec une intention vague de lui tout avouer... et de me jeter à sa miséricorde... Il m'avait habitué à entrer familièrement chez lui, à toute heure, comme je serais entré chez mon père... Je pénétrai dans son cabinet de travail — qui attenait à sa chambre... Il n'y était pas... il venait de signer le reçu d'une lettre chargée, et il était entré dans sa chambre où il achevait de faire sa toilette... Il avait laissé la lettre chargée sur son bureau... (Regardant le général d'un air suppliant.) Mon général... il me semble que je pourrais m'en tenir là ? (Le général secoue la tête négativement. Chamillac poursuivant, avec une contrainte et une émotion croissantes.) La valeur déclarée sur l'enveloppe de cette lettre était de quinze mille francs... C'était la somme

que je devais... Le malheur avait voulu que le planton qui se tenait habituellement dans l'antichambre fût absent ce matin-là...Personne ne m'avait vu entrer... je pris la lettre, et je partis sans bruit comme j'étais venu... Au lieu de rentrer aussitôt chez moi, j'allai me montrer au mess, puis au café, de façon à me ménager un alibi... Une fois chez moi... Ah ! j'ai de la peine à aller jusqu'au bout, vraiment !... Une fois chez moi, j'ouvris la lettre... je pris les billets, — et j'en jetai l'enveloppe au feu... En cet instant même... la porte de ma chambre s'ouvrit... et votre père entra... Son œil fut aussitôt attiré par les cachets rouges de l'enveloppe qui brûlait... Il s'élança, retira l'enveloppe du feu et me regarda. — Puis, s'approchant de moi, il me dit tout bas : « Ah ! misérable ! misérable !... que ton père est heureux d'être mort ! » — Je ne répondis rien... Alors, votre père, reprenant, me dit : « Tu as là tes armes... si dans vingt minutes tu ne t'es pas fait justice, je te fais arrêter ! — Mon colonel, lui dis-je, je suis prêt à vous obéir : mais, au nom de mon père, je vous en supplie, accordez-moi la mort d'un soldat !... Demain, nous marchons à l'ennemi... à la première rencontre, je vous promets de me faire tuer !... — Malheureux ! reprit votre père, comment veux-tu que je te croie maintenant?... mais tu te sauveras ! — Mon colonel, je vous jure que je me ferai tuer... » Enfin, il consentit... Il eut la bonté d'y consentir... et, à cette heure-là, il s'acquit la reconnaissance profonde... sans égale... que je lui prouve aujourd'hui... Eh bien, voyons... Cinq jours après, nous rencontrions les Arabes... Et je fis vraiment tout ce qui me fut possible pour tenir ma promesse... Est-ce vrai, mon général ? (Le général répond d'un signe de tête affirmatif.) Mais on n'est pas tué quand on veut ! On me ramassa avec une balle dans la tête et autant de coups de sabre que j'avais pu en attraper... J'étais haché... Je fus des mois... près d'une année à me rétablir... Et aussitôt sur pied, je dis à votre père : « Mon colonel, voulez-vous que je recommence ? — Non,

me dit-il, tu as mieux à faire... Te voilà riche maintenant... » Je venais d'hériter... « Emploie ta fortune à faire le bien !... » J'ai tâché... Maintenant, j'ai fini, grâce à Dieu !... Vous savez tout ! Vous savez le secret de ma charité pour les misérables... pour les criminels... Vous savez que c'est sur un de ces malheureux que votre estime s'était un instant égarée !

Il est au comble de l'émotion et sanglote dans ses mains.

LE GÉNÉRAL, se levant, à sa fille.

Maintenant tu es juge.

JEANNE, se lève et va lentement à Chamillac.

Puisque mon père veut que je sois votre juge, monsieur, relevez la tête et prenez ma main.

CHAMILLAC, se levant.

Mon général !...

LE GÉNÉRAL.

Oui, j'ai voulu t imposer l'expiation suprême. Tu es bien purifié, va ! mon fils embrasse ta femme.

CHAMILLAC.

Ah !

Il s'élance et serre Jeanne sur son cœur.

FIN DE CHAMILLAC ET DU TOME QUATRIÈME

TABLE

LE SPHINX 1
Les portraits de la marquise 87
UN ROMAN PARISIEN 149
LA PARTIE DE DAMES 295
CHAMILLAC 323

PARIS. — IMP. P. MOUILLOT, 13, QUAI VOLTAIRE.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CE

a39003 002455342b

CE PQ 2242
.A19 1892 V004
COO FEUILLET, OC THEATRE COMP
ACC# 1222045